

# Mémoire

En vue de l'obtention de

## L'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

délivrée par l'Université de Toulouse 2

Discipline : SOCIOLOGIE

---

Présentée et soutenue publiquement par **Claire Bidart**

Le 15 mai 2012

## **Tome 2 :** **Grandir avec les autres.** **Processus de socialisation** **et évolutions des réseaux personnels**

Sous la direction de **Michel Grossetti**

### JURY :

**Franck Cochoy**, professeur à l'université de Toulouse 2  
**Didier Demazière**, directeur de recherche au CNRS, Sciences Po Paris (rapporteur)  
**François Dubet**, professeur à l'université de Bordeaux 2 (rapporteur)  
**Michel Grossetti**, directeur de recherche au CNRS, université de Toulouse 2  
**Emmanuel Lazega**, professeur à l'université de Paris-Dauphine (rapporteur)



## Remerciements

Merci à mon entourage et à mes autres significatifs, pour leurs ressources et leurs contraintes, leurs exemples, modèles et incitations, pour leurs avis et conseils, leurs influences décisives, et pour leur simple présence autour de moi.

Merci en particulier à certains d'entre eux :

- des institutions :

Les multiples écoles, collèges, lycées et universités que j'ai fréquentés,

Les Rectorats de Montpellier, Toulouse et Marseille, puis le Ministère de la recherche et de l'enseignement supérieur, qui m'ont octroyé des bourses pour pouvoir apprendre ;

L'EHESS qui m'a enseigné le métier de sociologue ;

Le CNRS qui m'a permis d'exercer ce métier ;

Les deux laboratoires qui m'ont accueillie, le LASMAS-IdL et maintenant, depuis 12 ans, le LEST (Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail, UMR 7317, Aix-Marseille Université).

Les divers organismes qui ont financé la réalisation du panel de Caen.

- et des personnes, aussi :

Michel Grossetti pour son exemple de rigueur alliée à l'imagination sociologique, sur nos chemins scientifiques qui se sont souvent croisés et recroisés, pour mon bonheur, jusqu'à la direction de cette Habilitation à diriger des recherches, qu'il a bien voulu assumer,

Daniel Lavenu pour son accompagnement et son enthousiasme tout au long de cette entreprise de recherche de terrain un peu dingue,

Alain Degenne pour l'apprentissage de la vie scientifique dans un collectif de travail,

Eric Verdier, Philippe Mossé et Ariel Mendez pour leur soutien sans faille dans le laboratoire qui est le mien maintenant,

Franck Cochoy, Didier Demazière, François Dubet et Emmanuel Lazega pour avoir accepté de se pencher sur le bilan de ma carrière et sur le mémoire présenté ici,

Catherine Gosselin, pour son aide dans le rush final

Colette pour la vie, la ténacité, la curiosité, la sagesse aussi, tout doucement

... et surtout merci au plus patient et fantastique d'entre tous, mon amour, Jean-Claude



## SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>5</b>
LA QUESTION : GRANDIR AVEC LES AUTRES.....	5
<i>L'hypothèse.....</i>	5
<i>Une « vieille » notion, une nouvelle perspective.....</i>	6
<i>La connexion avec la sociologie des réseaux.....</i>	7
<i>Le double processus de socialisation.....</i>	7
<i>Aller au bout de l'intuition du rôle des autres.....</i>	8
LA MATIERE : LE PANEL DE CAEN.....	9
<i>L'idée.....</i>	9
<i>Les partenaires.....</i>	9
<i>La population de l'enquête.....</i>	10
<i>Le contexte : les jeunes de Caen en 1995.....</i>	11
<i>L'évolution de la population de l'enquête.....</i>	12
<i>Que sont-ils devenus ?.....</i>	12
<i>Les outils de recueil des données.....</i>	13
<i>Présentation du mémoire.....</i>	15
<b>CHAPITRE 1.....</b>	<b>17</b>
<b>LA SOCIALISATION.....</b>	<b>17</b>
1.1. REGARDS SUR LA SOCIALISATION : INDIVIDU ET SOCIETE.....	17
1.1.1 – <i>Rendre social, adapter, incorporer.....</i>	17
1.1.2 – <i>Continuité ou changement ? La socialisation tout au long de la vie.....</i>	20
1.1.3 – <i>La socialisation comme construction dans l'interaction.....</i>	22
1.2. LA SOCIALISATION, LES SOCIALISATIONS.....	23
1.2.1 – <i>Diversité et succession des instances.....</i>	23
1.2.2 – <i>Pluralité des cercles et des logiques d'action.....</i>	24
1.2.3 – <i>Echelles et domaines : focales, perspectives.....</i>	25
1.2.4 – <i>Relations entre domaines : ajustements, contaminations, configurations.....</i>	26
1.2.5 – <i>Les instances de la socialisation.....</i>	28
1.3 - DEVENIR ADULTE : UN POINT-CLE.....	32
1.3.1 – <i>Transitions.....</i>	32
1.3.2 – <i>Des processus diversifiés.....</i>	33
1.3.3 – <i>Devenir adulte en société.....</i>	34
1.4 - PROCESSUS, SEQUENCES, BIFURCATIONS : LA SOCIALISATION EN DYNAMIQUE.....	35
1.4.1 – <i>Les formes sociales émergent et s'agencent.....</i>	35
1.4.2 – <i>Parcours de vie : un processus.....</i>	36
1.4.3 – <i>Bifurcations et carrefours biographiques.....</i>	37
1.5 - SOCIALISATION ET SOCIABILITE.....	38
1.5.1 – <i>La sociabilité comme « abstraction » de la socialisation.....</i>	38
1.5.2 – <i>Socialisation et autres abstraits.....</i>	39
1.5.3 – <i>L'action située avec des autres concrets.....</i>	39
1.5.4 – <i>Vers une sociologie des dynamiques relationnelles.....</i>	41
<b>CHAPITRE 2.....</b>	<b>44</b>
<b>LES AUTRUIS SIGNIFICATIFS.....</b>	<b>44</b>
2.1 - AUTRUI DANS LA CONSTRUCTION DES IDENTITES.....	44
2.1.1 – <i>L'apprentissage.....</i>	44
2.1.2 – <i>Autrui et le monde.....</i>	45

2.2 - LA COMPOSITION DE L'ENTOURAGE.....	47
2.2.1 - Taille et diversité.....	47
2.2.2 - Un entourage de semblables ?.....	50
2.3 - LES AUTRUIS SIGNIFICATIFS DANS LE PANEL DE CAEN.....	52
2.3.1 - Les caractéristiques des autruis significatifs.....	53
2.3.2 - Qui se ressemble s'assemble ?.....	56
2.3.3 - Au fil du temps.....	58
2.4 - COMMENT CES AUTRUIS COMPTENT.....	59
2.4.1 - Vies reliées, vies à portée.....	60
2.4.2 - Pourquoi eux ?.....	61
<b>CHAPITRE 3.....</b>	<b>64</b>
<b>LES RELATIONS .....</b>	<b>64</b>
3.1 - QU'EST-CE QU'UNE RELATION ? .....	64
3.1.1 - Contexte et histoire.....	64
3.1.2 - Circulation et ancrage.....	65
3.2 - DYNAMIQUE DES RELATIONS.....	66
3.2.1 - Formes de régulation.....	66
3.2.2 - Cercles, réseaux et relations.....	66
3.2.3 - Caractéristiques des relations.....	69
3.2.4 - Les relations avec les autruis significatifs.....	69
3.3 - LES RESSORTS DES RELATIONS.....	71
3.3.1 - Décrire « ce qui rapproche ».....	71
3.3.2 - Des liens surtout affectifs.....	72
3.3.3 - Différenciations.....	73
3.4 - LE CAS DE LA FAMILLE .....	74
3.4.1 - Lien et relation.....	74
3.4.2 - Devenir adulte avec sa famille .....	75
3.4.3 - La relation amoureuse.....	76
3.5 - DIVERSITE DES APPORTS RELATIONNELS.....	77
<b>CHAPITRE 4.....</b>	<b>80</b>
<b>LES RESEAUX.....</b>	<b>80</b>
4.1 - LA CONSTRUCTION DU RESEAU .....	80
4.2 - LA STRUCTURE DU RESEAU.....	81
4.2.1 - Structure du réseau et socialisation .....	81
4.2.2 - La densité du réseau.....	82
4.2.3 - La centralité des Alters.....	83
4.3 - UNE TYPOLOGIE.....	83
4.3.1 - Les réseaux denses.....	84
4.3.2 - Les réseaux centrés.....	85
4.3.3 - Les réseaux dissociés.....	86
4.3.4 - Les réseaux composites.....	87
4.3.5 - Niches ou ponts.....	89
4.4 - LES AUTRUIS SIGNIFICATIFS DANS LA STRUCTURE DU RESEAU .....	90
4.4.1 - Des autruis plus centraux.....	90
4.4.2 - La segmentation du réseau.....	91
4.4.3 - Des « sons de cloches » isolés.....	93
<b>CHAPITRE 5.....</b>	<b>95</b>
<b>LA VIE CHANGE LE RESEAU.....</b>	<b>95</b>

5.1 - PERDRE, CONSERVER ET GAGNER DES AUTRUIS : LE RENOUVELLEMENT DU RESEAU .....	95
5.1.1 - <i>Changements de taille et de composition</i> .....	95
5.1.2 - <i>Davantage d'homogénéité ou de diversité ?</i> .....	97
5.1.3 - <i>Comment perd-on des relations ?</i> .....	99
5.1.4 - <i>Qui perd quels liens ?</i> .....	101
5.2 - MODIFIER LA STRUCTURE DU RESEAU .....	104
5.3 - L'IMPACT DES EVENEMENTS DE LA VIE : UN PROCESSUS DE SOCIALISATION QUI EVOLUE.....	105
5.3.1 - <i>Sortir du système éducatif</i> .....	106
5.3.2 - <i>Partir loin</i> .....	107
5.3.3 - <i>S'installer en couple</i> .....	110
5.3.4 - <i>Chômage et désaffiliation</i> .....	111
5.4 - CHANGER DE « MANIERE DE FAIRE » DES RELATIONS .....	113
5.4.1 - <i>Des groupes de copains aux liens personnels</i> .....	114
5.4.2 - <i>Segmentation et socialisation</i> .....	114
<b>CHAPITRE 6.....</b>	<b>117</b>
<b>LE RESEAU CHANGE LA VIE .....</b>	<b>117</b>
6.1 - LES FORMES DE L'INCITATION .....	118
6.1.1 - <i>Contraintes et ressources directes : vivre avec les autres</i> .....	118
6.1.2 - <i>Exemples, milieux, modèles : voir vivre les autres</i> .....	119
6.1.3 - <i>Avis et influences : écouter les autres</i> .....	121
6.2 - SIMILARITE ET INFLUENCE DANS L'ENTOURAGE : AUTOUR DE LA QUESTION DE LA PARENTALITE .....	122
6.2.1 - <i>Parents et non-parents dans l'entourage</i> .....	123
6.2.2 - <i>Avant / après le premier enfant</i> .....	124
6.2.3 - <i>Des réseaux incitatifs</i> .....	125
6.2.4 - <i>L'influence des autrui significatifs</i> .....	127
6.2.5 - <i>Renforcer la similarité après la naissance</i> .....	127
6.2.6 - <i>Changer l'entourage</i> .....	128
6.3 - L'INFLUENCE PAR LES AUTRUIS SIGNIFICATIFS .....	132
6.3.1 - <i>Qui influence ?</i> .....	134
6.3.2 - <i>Influence imaginée, influence réelle</i> .....	134
6.3.3 - <i>Pourquoi eux?</i> .....	136
6.4 - DIVERSITE DES INFLUENCES DANS LE RESEAU .....	139
6.4.1 - <i>Des sollicitations spécialisées</i> .....	139
6.4.2 - <i>La recherche d'avis contrastés</i> .....	140
6.4.3 - <i>L'appréciation de la dissonance</i> .....	141
6.4.4 - <i>Sélection, influence, diversité</i> .....	143
6.5 - LA STRUCTURE DU RESEAU : DISSOCIER POUR REGNER.....	144
6.5.1 - <i>Les influents sont centraux</i> .....	145
6.5.2 - <i>L'avis des « outsiders »</i> .....	146
6.5.3 - <i>Les trous structuraux et les facettes de soi</i> .....	149
6.5.4 - <i>Evolution de la structure : un mouvement de dissociation</i> .....	149
<b>CONCLUSION : .....</b>	<b>154</b>
<i>L'entourage : un paysage qui évolue</i> .....	154
<i>Les autrui significatifs : centrés mais pas tous reliés</i> .....	156
<i>Pluralité et unité de l'être social</i> .....	157
<i>Processus de socialisation</i> .....	158
<i>On ne grandit pas seul</i> .....	160
ANNEXE : QUELQUES CARACTERISTIQUES SOCIALES DES JEUNES DU PANEL DE CAEN CITES .....	162
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	166





## Introduction

La question que je traite ici a traversé en filigrane l'ensemble de mon parcours de recherche : Comment intervient l'entourage sur la fabrication de l'être social ? Comment les parents, les amis, les professeurs, les partenaires de loisirs, les voisins, et les simples connaissances que l'on a croisées ici ou là ont-ils contribué à faire de nous ce que nous sommes aujourd'hui ? La rédaction de ce mémoire en vue de l'Habilitation à diriger des recherches constitue de fait une occasion de m'arrêter un moment sur ce palier, de réfléchir et de coucher par écrit l'appareillage théorique qui a sous-tendu, parfois implicitement, mon travail de recherche depuis maintenant plus de vingt ans...

### **La question : grandir avec les autres**

Un individu qui « grandit », je veux dire par là qui évolue et construit peu à peu le cours de sa vie par ses actions, ses choix, ses orientations, ne le fait pas tout seul ni sans appuis. Il regarde autour de lui, il envisage une partie seulement du monde, celle qu'il connaît et qui se trouve à sa portée, il en tire des exemples qu'il compare avec ses propres atouts et possibilités, il en dégage des éléments pertinents pour son action à lui. Cette partie du monde à sa portée, celle qui lui sert de référence pour son action, est constituée en particulier par son entourage, par les personnes qu'il connaît et avec qui il interagit. Mais cet entourage n'est pas tombé du ciel, il n'est pas donné ni immuable. Il a été construit, peu à peu, au fil de la vie de l'individu, en fonction des cercles sociaux qu'il a fréquentés et des choix relationnels qu'il y a effectués : s'affilier à tel groupe, discuter de choses personnelles avec tel partenaire, revoir tel collègue en dehors du travail, inviter tel ami chez lui, échanger des confidences et dévoiler sa vie intime avec tel autre, etc. Des « strates » de relations se sont ainsi solidifiées, empilées, renouvelées, des amis ont été perdus, d'autres rencontrés, mêlés ou dissociés... Une configuration se dessine, le réseau personnel constitue une structure particulière faite de groupes, de segments, de trous, de ponts entre des sous-ensembles, présentant un entourage dense, cohésif ou à l'inverse segmenté, dissocié.

La socialisation est le processus de construction du rapport entre individu et société, sur lequel intervient selon moi la constitution et l'évolution de l'entourage. En tant que processus, la socialisation se déroule dans un temps qui est irrégulier, et en tant que construction, elle agit dans les deux sens. La société fait l'individu, mais l'individu fait aussi sa société. Je poserai donc la question sous ses deux faces : comment une personne construit son entourage et le fait évoluer au cours de sa vie, et comment son entourage contribue à orienter son parcours de vie, à influencer sa vision du monde et ses décisions. Je propose donc ici de travailler, à partir de données empiriques, ces questions liées à la dynamique des environnements sociaux : Comment se construit l'entourage d'un individu ? Comment agit-il sur ses décisions ? Comment et avec qui s'élabore un parcours social ? Comment devient-on un adulte dans la société ? Comment ce parcours retentit-il à son tour sur l'entourage ? De telles questions sont selon moi au cœur de la compréhension du processus de socialisation.

### ***L'hypothèse***

On ne grandit pas seul. Les parcours de vie, les choix, les logiques d'action et leurs évolutions sont construits au sein de contextes qui dessinent des contraintes et des ressources, mais ils sont aussi le fruit d'interactions avec des autres. Certes, les institutions, les marchés, les données historiques et géographiques constituent des balises fermes et massives, avec lesquelles l'individu doit compter dans ses orientations. Mais le niveau intermédiaire constitué par les personnes et les

cercles sociaux auxquels l'individu a accès, avec lesquels il est en interaction, jouent également un rôle important dans la définition de ses possibilités et de ses limites. Cet environnement social contribue à dessiner le paysage des opportunités qui se trouvent à sa portée. Les personnes de l'entourage sont en effet autant de miroirs, de juges et de complices qui contribuent à orienter ses préférences et ses décisions. Les discussions, les témoignages, les observations, les exemples autour de lui renforcent certaines options, en discréditent d'autres. L'entourage influence donc le parcours de vie. Mais il est aussi construit au fil de ce parcours. C'est ce double processus que je cherche à explorer, dans sa perspective dynamique.

### *Une « vieille » notion, une nouvelle perspective*

Les travaux sur la socialisation sont anciens et ont traversé différentes époques et différentes conceptions du rapport entre individu et société. Ils ne sont plus très à la mode maintenant, dans la mesure où après leur première période très Durkhémienne, déterministe, où la conception de la socialisation reposait sur l'apprentissage par un individu qui devait surtout se couler dans le moule de la société, ils se sont quelque peu dilués dans des paradigmes divers. Quelques travaux contemporains s'y sont intéressés, mais de façon isolée.

Je voudrais renouveler cette notion de socialisation en l'envisageant dans une nouvelle perspective : celle qui introduit, entre l'individu et la société, le niveau intermédiaire de son entourage. Celui-ci est constitué par les personnes que l'individu fréquente, les cercles sociaux qu'il partage avec elles, et les relations qu'ont ces personnes entre elles en formant son réseau personnel. Ma proposition est la suivante : je pense que cet entourage participe très fortement à sa socialisation. Je conçois la socialisation comme le mode d'ancrage et de circulation de l'individu dans le monde social. L'entourage n'est pas la seule instance en cause dans cette socialisation. En particulier, je ne construis pas cette proposition en concurrence avec l'importance accordée au poids des institutions. Les institutions restent en effet fondamentales dans la socialisation. Simplement, elles ont été très largement étudiées, même si la question n'est bien sûr pas épuisée. L'entourage n'a pas été autant pris en considération, en particulier sous l'angle du rôle qu'il joue pour la socialisation. Je voudrais donc mettre en lumière cette influence de l'entourage sur le processus de socialisation.

Une telle perspective ne considère pas l'individu comme un atome qui avance seul, mais comme un être qui tricote sa vie à partir des liens qu'il a construits avec d'autres personnes. Au sein des contextes, des cercles sociaux, des activités dans lesquelles il s'est engagé, il construit en effet des liens relativement solides et durables, qui à leur tour contribueront à l'orientation de son parcours.

Certes, des travaux y compris « classiques » sur la socialisation ont envisagé le rôle d'« autres significatifs » sur la socialisation et sur la construction de l'identité. Mais ces autres sont dans ces travaux le plus souvent abstraits, limités à quelques rôles (les parents, les éducateurs), ou à des catégories générales (les pairs). Je voudrais donc aller jusqu'au bout de cette proposition et mettre des noms, des caractéristiques et des histoires sur ces autres, sur les relations qui les relient à l'individu, sur l'ordonnement de l'entourage qu'ils constituent. Car ce sont ces personnes réelles avec leurs qualités, leurs expériences et leurs paroles qui « comptent », qui construisent la socialisation. La mise à l'épreuve empirique de cette proposition peut seule valider la conception des autres significatifs, qui sinon reste une proposition purement conceptuelle.

Il s'agit de le faire scientifiquement, c'est-à-dire de construire explicitement et rigoureusement cet entourage, en faisant des hypothèses et des choix éclairés. Il faut en effet élaborer une procédure qui rende visible une certaine forme d'entourage compatible avec ces hypothèses, qui permette d'identifier des autres significatifs, d'éclairer les formes de cette significativité, et d'analyser les modes de liaison avec le processus de socialisation. C'est là qu'heureusement, peut se faire le pont avec la sociologie des réseaux sociaux.

## ***La connexion avec la sociologie des réseaux***

Au fil de sa vie, un individu, que nous appellerons Ego, est amené à fréquenter divers contextes sociaux : l'école, le lycée, le club de foot, les voisins, les cousins, les amis de ses parents, les collègues de travail... Dans chaque contexte, il entre en contact avec des personnes. Avec certaines d'entre elles la récurrence des interactions, la reconnaissance mutuelle, l'affinité et peu à peu l'histoire commune donneront une qualité particulière à ce qui les relie, et cette personne ne sera plus substituable par une autre : une relation est née. Cette relation n'est en général pas la seule, elle s'articule avec les autres connaissances d'Ego, et cet ensemble forme son réseau personnel. Ce réseau, mais aussi les cercles sociaux et les groupes dans lesquels il évolue, constituent l'entourage d'Ego.

L'entourage ne constitue pas une donnée qui s'impose à l'individu, à la différence des montagnes, de la guerre, de la configuration de sa ville, du marché de l'emploi et des institutions, sur lesquels il peut jouer certes, mais à un niveau très faible et très lent. Plus proche de son échelle, son environnement social est construit par lui, pour une grande part en tout cas. L'individu peut en effet décider de ne plus fréquenter tel cercle ou telle personne, il peut préférer s'affilier à tel groupe qu'à tel autre, et s'il ne peut choisir ni renier sa famille il peut au moins refuser de la voir. Le périmètre des personnes et des groupes avec lesquels il interagit dépend pour une part de sa volonté, il peut le modifier au fur et à mesure de ses propres changements d'orientation. Son réseau est la « trace » des contextes qu'il a parcourus et dans lesquels il a solidifié des relations.

Depuis le début du vingtième siècle, la psychologie, l'anthropologie et la sociologie ont travaillé à l'élaboration d'outils de repérage et de mesure des réseaux sociaux, à partir de deux courants différents, l'un plus structural et mathématique à partir des travaux de J. Moreno (1954), l'autre plus anthropologique à partir des travaux de J. Barnes (1954). Je ne retracerai pas l'histoire de cette discipline, d'autres l'ont très bien fait (Hannerz, 1980, Degenne et Forsé, 2004, Eve, 2002, Mercklé, 2004), en proposant également des outils méthodologiques précis et documentés (Lazega, 1998). Le propos de l'analyse des réseaux est de prendre pour objet d'étude non pas les individus et leurs attributs, mais les relations entre les individus, les régularités et les formes structurales qu'elles présentent pour analyser leurs effets sur les comportements individuels (Mercklé, 2004, p.3). Les analyses de réseau procèdent par un recensement très précis des individus qui sont en relation, qu'il s'agisse de personnes, d'entreprises, de documents, etc. De telles méthodes conviennent donc tout à fait à la volonté de construire un entourage non pas métaphorique ou abstrait, mais tout à fait concret.

## ***Le double processus de socialisation***

La socialisation, dans cette conception, est le double processus par lequel se construit et se renouvelle l'entourage social d'un individu, et par lequel cet entourage contribue à orienter le parcours de l'individu. L'individu choisit les personnes et les cercles qu'il fréquente, ces personnes et ces cercles en retour font de lui ce qu'il est. Comme tout processus, la socialisation se façonne dans le temps, au fur et à mesure des jours et des années. Elle est le rapport entre ce que le monde, et la société plus particulièrement, proposent à l'individu d'une part, et ce que l'individu élabore personnellement au sein de ce monde d'autre part. Ce rapport est fait d'une série d'échanges, d'ajustements, de compromis, d'adaptations et de changements qui affectent l'individu mais aussi, à une échelle souvent moins perceptible, la société. Ni l'individu ni la société ne sortent donc inchangés de la confrontation et des échanges qui se tissent à ce niveau intermédiaire.

Il faut donc abandonner l'idée d'un individu-atome qui s'insérerait dans un bloc lisse et global que serait la société. Cela serait oublier le niveau intermédiaire de l'entourage personnel qui constitue une dimension particulière du monde, un paysage à portée de vue, de voix et d'action, un niveau préhensible. Il faut abandonner aussi l'idée d'une société qui ne serait que la résultante de

millions de volontés et d'actions des individus, car cela serait oublier le temps qui a empilé des états de faits historiques devenus des institutions, des héritages et des routines qui par inertie résistent aux actions d'aujourd'hui. Le programme de l'analyse des réseaux est bien de se situer sur ce niveau intermédiaire entre holisme et individualisme. La sociologie, toute centrée sur le poids des grandes structures sociales qui contraignent les actions individuelles, ou sur l'instantané des interactions interindividuelles oubliées du contexte et de la durée, n'a pas assez bien traité de ce niveau intermédiaire de l'environnement social qui se façonne. Ou si elle l'a fait, c'est en en proposant l'idée de façon trop abstraite.

On est même surpris de constater la récurrence de cette intuition de l'importance des personnes de l'entourage et de leur influence dans le processus de socialisation. Ainsi, dès l'ouverture de son ouvrage sur la socialisation, Clausen affirme : « As a process, socialization entails a continuing interaction between the individual and those who seek to influence him, an interaction that undergoes many phases and changes. » (Clausen, 1968, p.3). Dans cette phrase sont rassemblés finalement l'essentiel des concepts que je vais ici défendre et étayer par des données empiriques : la socialisation implique l'entourage qui influence les orientations, elle est un processus qui se déroule dans le temps et peut connaître des changements.

### ***Aller au bout de l'intuition du rôle des autres***

Pourtant, à ma connaissance aucun des auteurs qui ont traité de la socialisation n'a envisagé de décrire cet entourage, d'identifier ces personnes influentes, de qualifier leurs interactions réelles. Dans bien des travaux on le verra apparaît l'intuition du rôle des autres et des entourages, mais sans qu'ils aillent au bout et « passent à l'acte » de l'identification précise de ces autres et des relations qui les connectent. Le pont entre la sociologie de la socialisation et la sociologie des réseaux restait à construire...

De leur côté, les sciences sociales ont évoqué le rapport à autrui dans la socialisation, mais comme un grand tout global (Simmel, Elias), ou à la limite en catégorisant certains « autres significatifs » (Mead, Piaget, Dubar) typifiés, en général réduits aux parents ou à quelques adultes, auxquels exceptionnellement sont ajoutés quelques « pairs », conçus globalement. Ou alors sont repérées des interactions elles aussi typiques qui créent les habitudes et habitus par leur systématisme. Certains travaux ont relevé l'importance de la sociabilité, surtout étudiée à partir des activités et des interactions. Mais on sait alors peu de choses sur les personnes qui sont en relation dans ces activités, et encore moins sur le système que constitue le réseau, qui est transversal à ces activités.

De son côté, l'analyse des réseaux a montré l'impact du système relationnel sur la détention et l'usage de ressources, en particulier autour de la notion de capital social. Les travaux de Nan Lin en particulier ont fait le lien entre les structures relationnelles, les ressources des individus en relation et les hiérarchisations macro-sociales (1995, 2001). Mais les travaux sur le capital social, ce « caméléon conceptuel » (Granjon, Lelong, 2006), se sont focalisés sur la question des ressources et des échanges plus que sur celle de l'influence et des impacts du réseau sur l'ensemble de la socialisation de l'individu. Et ces deux « paradigmes » n'ont pas été encore vraiment reliés, ou alors exceptionnellement, à propos des socialisations secondaires dans les organisations (Lazega, 2011).

Or, l'entourage peut constituer un niveau pertinent des « ingrédients » et des « moteurs » de l'action qui orientent le processus à partir des contextes (Mendez, 2010, Bidart et Mendez, 2012 – *article présenté en annexe 8*). Cet entourage n'est pas lisse ni uniforme, il n'est pas juste une liste de noms. Il est composite, structuré, présente des formes et des profils divers, propose des exemples et des options qui ne se valent pas tous et qui n'ont pas le même impact. Je vais envisager cet entourage de deux façons principales : en tant que « paysage » particulier qui environne l'individu à portée d'interaction et lui présente une configuration particulière des possibilités d'action ; et en tant qu'émergence d'autres plus significatifs que les autres, qui « comptent » davantage et sont plus influents sur les choix de l'individu.

Je cherche donc à renouveler la question de la socialisation en allant jusqu'au bout de la liaison entre les deux processus : envisager la construction et l'évolution du système des personnes réelles et précises qui entoure Ego, qu'il peut modifier en fonction des événements de sa vie et de ses priorités, et voir comment en retour cet entourage peu l'influencer dans ses choix et dans l'orientation de son parcours.

Je tire profit dans cette tâche des bagages théoriques que m'ont légués mes propres « autres significatifs » professionnels, à savoir Jean-Claude Passeron qui a été mon directeur de thèse, les travaux de l'Ecole de Chicago qui ont été les ouvrages-clés de mes premiers pas dans la discipline, Alain Degenne qui a été mon directeur de DEA et mon premier directeur de laboratoire, et qui m'a initiée à la fois à l'analyse de réseaux et aux études longitudinales. J'y ajoute bien sûr Michel Grossetti qui a croisé et nourri mes cheminements théoriques à la fois sur l'analyse des réseaux et sur les temporalités biographiques et les bifurcations, à qui revenait pour moi d'évidence la qualité de « référent » pour cette Habilitation à diriger des recherches. Le mot n'est pas trop fort ici en l'occurrence, bien qu'il m'ait fait sourire lors du lancement administratif de cette entreprise.

Je vais travailler à éclairer ce double processus dans une perspective dynamique que permet la dimension longitudinale de l'enquête que j'ai mise en place lors de mon intégration au CNRS en 1993 et que je vais décrire maintenant. Elle constitue la « matière » sur laquelle se fonde ce travail.

## **La matière : Le panel de Caen**

### *L'idée*

Cette enquête avait pour objectif de suivre dans le temps un panel de jeunes, de les rencontrer régulièrement pour re-mesurer à chaque vague d'enquête l'étendue et la diversité de leur réseau personnel, pour mettre ces évolutions en relation avec les étapes de leur entrée dans la vie adulte, et de discuter avec eux de ces articulations, dans des entretiens qualitatifs approfondis.

Le suivi par interrogations successives des mêmes jeunes à des moments différents de leurs parcours est une première originalité de cette démarche. L'attention portée au réseau relationnel en tant que niveau intermédiaire entre l'individu et la société en est une seconde. Enfin, la prise en compte des interactions entre les diverses sphères de la vie (école, famille, travail, couple, résidence, loisirs...) en est une troisième.

### *Les partenaires*

Cette enquête dont j'ai assumé la responsabilité scientifique a été conçue en 1994-1995 au sein du LASMAS-IdL, un laboratoire du CNRS. Ont participé également à sa conception Alain Degenne, Daniel Lavenu, Lise Mounier (LASMAS-IdL), Didier Le Gall (LASAR, Université de Caen) et Anne Pellissier (CERSE, Université de Caen).

Le LASMAS-IdL, initialement UPR 320, est devenu UMR 8097 et s'appelle maintenant Centre Maurice Halbwachs. J'ai quitté ce laboratoire en 2000 pour rejoindre le LEST (UMR7317). Par ailleurs, Dominique Beynier et Clotilde Lemarchand (LASAR, Université de Caen et maintenant membres du LASMAS-IdL), ont participé à une vague de l'enquête. Bertrand Fribourg, Charlotte Letellier, Charlotte Lê Van et Madeleine Royet ont participé à la réalisation d'entretiens. Paula Kervennic a réalisé des calendriers biographiques et des dossiers intermédiaires.

Une convention a été signée entre le Centre Maurice Halbwachs, le LEST et le CERSE, afin d'associer ces trois laboratoires dans la poursuite de cette entreprise.

Cette recherche a été financée successivement par la Délégation Interministérielle à l'Insertion des Jeunes - Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, la DRASS de Basse-Normandie, la DDASS du Calvados, la DRTEFP de Basse-Normandie, la Mairie de Caen, la MRSH de Caen, la Délégation Interministérielle à la Ville, le Ministère de la Jeunesse et des Sports, le Ministère de la Culture, le Fonds d'Action Sociale, le Plan Urbain, France Télécom R&D, la Caisse Nationale d'Allocations Familiales.

### ***La population de l'enquête***

Dans notre optique, il était important de constituer un panel d'individus situés à l'orée d'une étape de leur parcours d'entrée dans la vie adulte, mais aussi de diversifier les positions sociales et les sexes. Il n'était pas question, pour une enquête qualitative, d'envisager une représentativité quelconque. Nous avons donc choisi de sélectionner la population d'enquête sur deux critères : le sexe et la filière scolaire qui « anticipe » en quelque sorte des voies d'insertion professionnelles contrastées. Nous avons donc choisi de constituer un panel de jeunes vivant dans le bassin d'emploi de l'agglomération de Caen, issus de trois filières contrastées :

- 1. Des lycéens en classe terminale de la section économique et sociale (baccalauréat de la filière « Economique et sociale »), dont on sait que la sortie du système éducatif peut être plus rapide et plus contrastée que pour ceux des autres sections classiques.
- 2. Des lycéens en classe terminale de LEP (baccalauréat professionnel), dont on peut penser que la majorité va chercher du travail après le baccalauréat ou compléter son cursus par une formation courte professionnalisante (BTS par exemple).
- 3. Des jeunes de la même génération mais sortis plus tôt du système éducatif et déjà aux prises avec les problèmes d'insertion dans la vie active. Nous les avons contactés dans les dispositifs d'insertion, dans des stages divers allant des structures permanentes de lutte contre l'illettrisme aux formations qualifiantes, le plus souvent dans les stages dits de mobilisation pour l'emploi.

Dans chacun de ces trois groupes d'une trentaine de jeunes, nous avons cherché à répartir les garçons et les filles par moitié.

Lors de la première vague d'enquête les lycéens des sections ES ont entre 17 ans et 20 ans mais ceux des bac. pro. ont en moyenne deux années de plus (18 à 23 ans), ce qui s'explique par les redoublements. Les stagiaires, très rarement diplômés (quelques BEPC et CAP-BEP) ont plutôt entre 18 et 24 ans.

Les bacheliers ES sont surtout issus de familles de cadres et de classes moyennes, alors que les bacheliers professionnels et surtout les stagiaires sont issus majoritairement des classes populaires ou des classes moyennes. Les mères au foyer sont plus nombreuses chez les stagiaires et les bac. pro. que chez les bacheliers E.S. Nous l'avons signalé, cette appartenance sociale n'était pas à l'origine de nos critères de sélection des jeunes. Pourtant, la filière scolaire reflète une certaine distribution par classes sociales...

#### Catégorie socioprofessionnelle des parents et filière scolaire

Filière scolaire	E.S		Pro		Stage	
	père	mère	père	mère	père	mère
Cadres et assimilés	10	8	3	1	1	
Employés et assimilés	16	19	11	8	8	7
Ouvriers et assimilés	8	5	12	11	14	7
Au foyer		2		8		10
Inconnu, non renseigné			2		2	1
Total	34	34	28	28	25	25

Nous avons prévu de prendre 30 jeunes dans chaque filière, mais dans 3 cas les données manquantes dans les entretiens étaient trop importantes, et la population de cette première vague d'enquête en 1995 est finalement constituée par 87 jeunes : 34 lycéens de bac ES (dont 16 filles), 28 lycéens de bac pro (dont 15 filles), et 25 stagiaires (dont 15 filles).

Nous aurions pu nous fonder sur l'âge « objectif » au moment de la sélection de la population d'enquête, et interroger par exemple des jeunes tous âgés de 17 ans. Mais nous avons préféré nous fonder sur une étape sociale, définie par une position au regard de l'insertion sociale. C'est pourquoi il nous a paru pertinent de réaliser la première vague d'entretiens au moment où les jeunes se trouvaient au seuil d'une étape importante donnant lieu à une orientation : juste avant le baccalauréat pour certains, juste avant la sortie d'un stage d'insertion pour d'autres moins scolarisés. Cette première vague d'entretiens a été menée en 1995. La seconde vague d'entretiens a eu lieu trois ans après cette première interrogation, en 1998, la troisième encore trois ans après, en 2001, et la quatrième en 2004<sup>1</sup>. Nous pouvons donc comparer ces quatre moments dans les parcours des jeunes, et étudier très précisément tout ce qui s'est passé dans les intervalles. Nous voyons donc ces jeunes s'orienter, bifurquer, faire des choix, réagir à des contraintes, évoluer dans un environnement... et construire une trajectoire d'adulte, petit à petit. Nous pouvons également comparer trois segments de trajectoires, et voir ainsi si les « façons d'avancer » restent constantes ou bien évoluent dans le temps, si les processus restent stables pour un même individu ou bien s'orientent différemment selon les périodes. C'est un enjeu théorique important.

### ***Le contexte : les jeunes de Caen en 1995***

La cohorte qui sort du bac en 1995 connaît une période d'incertitude plus que de crise. On n'est plus en 1974, et pas encore en 2008. Mais c'est la cohorte qui commence à douter de la toute-puissance du titre scolaire, qui tente quand même d'accumuler les certifications et investit en particulier les formations courtes (bac professionnel). Cette cohorte subit par ailleurs les « effets accordéon » du marché du travail (Chauvel, 1998) qui rendent les sortants du système éducatif particulièrement sensibles à cette conjoncture fragile. Si l'on n'est donc pas dans une crise aiguë, on perçoit encore les effets de la précédente, en particulier dans les injonctions des parents à trouver vite, pour leurs enfants, un emploi stable. Les parents qui ont vu s'effriter les bénéfices des trente glorieuses manifestent en effet une inquiétude palpable, très présente dans les discours de leurs jeunes. En effet, pour ces derniers le marché du travail est très instable, particulièrement pour les débutants. On ne trouve guère que les professions commerciales et financières pour « y croire », même si beaucoup déchantent ensuite comme le montre la fréquence des bifurcations professionnelles en leurs rangs dans ce panel. Dans les métiers techniques qualifiés les jeunes sont en revanche plus vite embauchés, stabilisés et rassurés. Par ailleurs, les mesures sociales et les emplois aidés en direction des jeunes se succèdent à un rythme impressionnant, et d'une vague de l'enquête à l'autre on voit changer les noms de ces mesures (CES, emploi-jeune, etc.).

Localement, le bassin d'emploi de Caen voit des industries importantes cesser leur activité dans cette période : la fermeture de la SMN (sidérurgie) et de Moulinex laissent au chômage bien des parents de ces jeunes, et ferment des perspectives pour eux.

La gauche est au pouvoir lorsqu'ils sont en terminale en première vague d'enquête, puis Chirac arrive au pouvoir. Les attentats du 11 septembre 2001 se produisent au moment de la troisième vague d'enquête, et certains de ces jeunes les évoquent comme un « temps fort ». Les téléphones portables ont commencé à se généraliser, mais les SMS ne sont pas encore courants, peu de ces jeunes encore utilisent les forums, *chats* et autres fonctionnalités d'internet. Surtout, Facebook n'existe pas encore. La question ne se pose pas encore vraiment pour eux de l'impact de ces « réseaux sociaux » sur les modes de sociabilité.

---

<sup>1</sup> Une cinquième vague d'enquête a eu lieu en 2007, mais la partie portant sur les réseaux en a été supprimée, donc je ne la prends pas en compte ici.

## *L'évolution de la population de l'enquête*

Une des principales difficultés est, comme dans toute enquête longitudinale, de retrouver ensuite les personnes tous les trois ans et de maintenir leur motivation à poursuivre l'enquête. Nous avons mis en place diverses procédures afin de les conserver dans le panel : recueil d'adresses de 3 de leurs proches au cas où ils déménageraient ; envoi régulier de courriers pour nous rappeler à eux à l'occasion du nouvel an par exemple, journal d'enquête les tenant au courant de l'avancée de nos résultats, envoi d'articles de presse et des publications scientifiques produites à partir de l'enquête... Malgré cela, bien entendu, nous en avons perdu quelques-uns.

La majorité des « manquants » au long de l'enquête sont issus du groupe initial des stagiaires, déjà réduit au départ. Pourtant, cette enquête a réussi à interroger et à conserver un nombre non négligeable de jeunes vraiment défavorisés, ce qui n'est pas si courant.

En vague 2 nous avons « perdu » 13 jeunes, un garçon de bac ES, un garçon et trois filles de bac pro, trois filles et cinq garçons stagiaires. En vague 3 nous avons encore perdu 9 jeunes, trois filles de bac ES, une fille de bac pro, trois filles et deux garçons stagiaires. On voit que si les filles sont plus volontiers partantes à l'origine, elles ne persistent pas beaucoup mieux sur le long terme que les garçons. Nous avons cependant ensuite « récupéré » deux filles, une bac pro et une stagiaire, qui avaient refusé l'enquête en vague 2 mais qui, re-contactées quand même, ont accepté de reprendre l'interrogation en vague 3. Enfin, en vague 4 nous avons encore perdu 7 jeunes, trois garçons de bac ES et quatre filles de bac pro.

Les modalités de ces pertes sont diverses. Un garçon stagiaire s'est suicidé ; d'autres stagiaires ont fugué ou évitent de nous répondre, les parents faisant parfois barrage. Il arrive aussi qu'au cours d'une trajectoire particulièrement « descendante » (déqualification très nette de l'emploi au regard du diplôme, « galère » croissante, toxicomanie...) il soit très difficile pour ces jeunes d'accepter le « miroir » que nous leur tendons et la comparaison avec leur situation d'il y a trois ans.

Les effectifs sont donc les suivants :

Vague 1 en 1995 : 87 participants

Vague 2 en 1998 : 74 participants

Vague 3 en 2001 : 66 participants

Vague 4 en 2004 : 60 participants

## *Que sont-ils devenus ?*

Il est surtout frappant de considérer les disparités entre les cheminements de ces jeunes qui pourtant partaient quasiment du même point. Certains ont commencé à travailler et ont eu des enfants très vite après le premier entretien ; d'autres, dix ans après, vivent encore chez leurs parents, ne travaillent pas, n'ont connu aucune expérience amoureuse. Les disparités sociales sont très marquées sur ces parcours, les jeunes d'origine populaire ont « grandi » bien plus vite.

Trois jeunes de ce panel vivent maintenant à l'étranger (USA, Norvège, Italie). Treize d'entre eux vivent dans une autre région de France, dont 7 à Paris ou banlieue. A chaque vague d'enquête, nous nous sommes déplacés pour les rencontrer chez eux.

En vague 4, il reste encore 9 jeunes en études, dont 4 provenant de bac ES, 2 de bac pro et une stagiaire: certains ont un peu traîné en chemin, d'autres font une thèse, d'autres enfin ont bifurqué et repris des études après avoir travaillé quelques années. La majorité des jeunes du panel est aujourd'hui en emploi, 41 au total. Enfin, 5 recherchent un emploi (2 venant de bac ES, 1 de bac pro et 2 stagiaires) et 5 se déclarent inactifs (1 venant de bac ES, 1 de bac pro et 3 stagiaires).

En ce qui concerne la vie amoureuse, en vague 4, 49 (sur 60 jeunes) sont en couple dont deux couples homosexuels. 25 ont au moins un enfant et 5 accueillent les enfants de leur conjoint. Parmi les 11 jeunes qui n'ont pas de relation amoureuse en vague 4, 7 n'en ont jamais eu tout au long des 4 vagues d'enquête.



### *Les outils de recueil des données*

Une des spécificités de cette enquête est d'avoir diversifié les types de données, articulant les dimensions objectives et subjectives et permettant des traitements qualitatifs, quantitatifs, structuraux, et séquentiels.

#### *Le premier rendez-vous de chaque vague d'enquête : la partie « questionnaire »*

L'attention portée aux représentations des acteurs, à leurs logiques d'orientation, à leur appréciation de leurs relations et à leur interprétation des changements, nous imposait, pour la première vague d'enquête, de procéder exclusivement par entretiens semi-directifs. Ceux-ci ont duré en moyenne 5 à 6 heures avec un minimum de 3 heures et un maximum de 11 heures, en 1 à 4 rencontres réparties sur quelques jours.

A partir de cette première vague d'enquête, nous avons amélioré et stabilisé les questions, fixé également certains items de réponses. A partir de la seconde vague d'enquête, nous avons donc pu aménager notre investigation en deux parties complémentaires. Une première partie prend la forme d'un questionnaire standardisé, aisé à coder, nous fournissant ainsi un outil de recueil des données plus systématique et susceptible d'un traitement informatique. Ce questionnaire traite essentiellement du parcours du jeune depuis l'enquête précédente et de la construction de son réseau personnel (détaillée plus bas).

A partir de la seconde vague de l'enquête, nous remplissons avec les jeunes un calendrier systématique, mois par mois, de tous les changements biographiques et événements divers survenus dans chaque intervalle de trois ans entre deux vagues d'enquête. Cet outil nous permet de récapituler l'ensemble des changements, de pointer leurs correspondances, mais aussi de les dater précisément. Ces calendriers « objectifs » peuvent être mis en perspective avec les temporalités plus subjectives de leur vie, par exemple avec ce qu'on leur demande de désigner ensuite dans l'entretien comme les « temps forts » ou les « carrefours » de leur parcours. Nous les utilisons également pour travailler à un séquençage des processus biographiques avec le logiciel TramineR.

La plupart des questions traitées sont bien entendu similaires dans les quatre vagues, afin de permettre la comparaison. Nous avons ajouté à partir de la vague 2, dans la partie d'entretien enregistré, des questions d'évaluation et d'appréciation des changements survenus dans chaque intervalle, ainsi des questions sur les changements d'emploi, sur les séparations conjugales, les gardes d'enfant, etc., qui se justifiaient peu lors de la première vague d'enquête.

#### *La construction du réseau*

On l'a vu, l'interrogation sur les réseaux personnels est fondée sur l'hypothèse d'une liaison « forte » avec les processus de socialisation. Dans cette optique, la construction des listes de relations et des réseaux doit répondre à cette exigence et donner une image la plus fidèle possible de l'ensemble des entourages et des circulations sociales de ces jeunes. Pour cela, les questions visant à produire des listes de personnes avec qui nos jeunes sont en contact, questions appelées « générateurs de noms », doivent couvrir une amplitude très large de domaines et de cercles sociaux susceptibles de receler des potentiels relationnels. L'idée est ici d'approcher le plus possible de la totalité des personnes qu'ils fréquentent, dans l'ensemble des domaines de la vie et des activités sociales. Nous avons donc mis en place une série de générateurs de noms « contextuels » visant à

favoriser la mémoire, à évoquer toute la diversité des activités et des espaces parcourus par les personnes interrogées, à « ratisser » tous les contextes possibles en quelque sorte.

La première question, qui ouvre l'entretien à chaque vague d'enquête, est la suivante : « Peux-tu me dire aujourd'hui, quelles sont les personnes qui actuellement sont importantes pour toi, qui comptent pour toi ? ». Les prénoms cités d'emblée, en réponse à cette question, sont considérés ici comme une des sous-populations d'autrui significatifs, les « personnes qui comptent ». J'y reviendrai bien sûr.

On conduit ensuite chaque jeune à évoquer l'ensemble de ses lieux et temps de vie. Ces contextes peuvent être des environnements institutionnels comme l'école, le lycée ou la famille. Ils peuvent aussi avoir une dimension plus informelle : voisinage, bande de copains, loisirs... Nous prenons également en compte des contextes aujourd'hui disparus, comme l'école, d'anciens quartiers de résidence... contextes qui ont pu néanmoins générer des liens (amis d'enfance...) encore actifs aujourd'hui. Après une ou deux questions rapides permettant de savoir si Ego participe ou non à tel ou tel contexte (tout le monde n'est pas inscrit dans une association par exemple), il est demandé : "Dans (tel contexte, le travail par exemple), quelles sont les personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?". Tous les prénoms cités sont considérés comme membres de l'ensemble du réseau d'Ego.

Nous abordons ainsi systématiquement les contextes suivants : études, activités de loisirs dans le cadre des études, relations anciennes d'école ou de lycée, travail (y compris les "petits boulots"), relations conservées avec d'anciens collègues, stages, loisirs, sports, activités culturelles, vie associative et citoyenne (club, syndicat, parti politique, groupes divers), anciennes participations aujourd'hui abandonnées, activités associées à la pratique d'une religion, vacances, voyages, bandes de copains, ex-bandes de copains, résidences, amis des parents, autres relations anciennes, service national, autres lieux de fréquentations, vie amoureuse et relations induites, relations amoureuses antérieures et, bien entendu, la famille.

Deux questions filtres ont été ajoutées à chacune des questions par contexte, qui permettent de distinguer les "liens forts" des simples contacts : 1) "Est-ce qu'il y en a que tu rencontres aussi ailleurs que dans le cadre du travail ?" et 2) "Est-ce qu'il y en a qui sont importantes pour toi, que tu les rencontres ailleurs ou pas ?". Si l'enquêté répond "oui" à l'une de ces questions, alors la relation est considérée comme un "lien fort", c'est-à-dire un lien multiplexe ou déclaré comme important. Celles qui sont déclarées importantes sont ici considérées comme une autre sous-population d'autrui significatifs, les « personnes importantes ».

Le réseau est ainsi patiemment construit, contexte par contexte, et la liste des prénoms s'allonge. Dans cette optique il n'est évidemment pas question de limiter le nombre d'Alters pris en compte. Si une personne réapparaît à l'évocation de plusieurs contextes, elle est notée plusieurs fois. Il est ainsi possible de savoir à quels contextes sont rattachées les personnes. Mais chacune ne sera répertoriée qu'une fois dans les fichiers.

*Pour une discussion portant sur les enjeux et les choix résidant dans la construction de ce générateur de noms, je renvoie à l'article présenté en annexe 1 :*

*Bidart C., Charbonneau J., 2011, "How to Generate Personal Networks: Issues and Tools for a Sociological Perspective", Field Methods, Vol. 23, n°3, pp. 266–286. DOI 10.1177/1525822X11408513 <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00606346/fr/>*

Les caractéristiques sociographiques de tous ces Alters sont recueillies. Pour les liens forts les qualités de la relation sont plus longuement décrites. À la fin, tous les prénoms des « liens forts » sont placés sur un cercle et le participant à l'enquête est invité à tracer des liens entre les Alters qui se fréquentent, afin de mesurer la densité du réseau. Un dessin de ce réseau est ensuite réalisé avec l'enquêté, comprenant tous les liens et les cercles sociaux.

Les cercles sociaux sont également renseignés de façon approfondie, dès que des activités sont pratiquées à plus de deux personnes. Nous avons ainsi cherché à construire des réseaux les plus larges possible, rendant compte de l'ensemble des liens activés dans toutes les sphères de la vie.

Sur les quatre vagues d'enquêtes au cours desquelles ont été construits au total 287 réseaux de relations, 7 096 personnes ont été citées, 10 804 relations ont été décrites (une même personne pouvait être citée à plusieurs vagues d'enquête et leur relation avoir évolué), dont 6 716 « liens forts » et 4 088 « liens faibles ».

*Pour une discussion sur l'utilisation alternée des données qualitatives, quantitatives et structurales à partir de cette enquête, je renvoie à la lecture de l'article présenté en annexe 2 :*  
*Bidart C., Cacciuttolo P., 2012, « Combining qualitative, quantitative and structural dimensions in a longitudinal perspective. The case of network influence », Quality & Quantity, à paraître, Online first: DOI: 10.1007/s11135-012-9667-6*

Une fois ce questionnaire terminé, le premier entretien est fini, l'enquêteur rentre et prépare la seconde partie.

### *La seconde partie des entretiens : discuter des changements*

La préparation de l'entretien, entre les deux rendez-vous, consiste à identifier les évolutions dans la situation biographique du jeune et à repérer les changements intervenus dans son réseau. Il s'agit ici de préparer la comparaison entre la vague d'enquête précédente et celle-ci, comparaison qui nourrira une partie de l'entretien. L'enquêteur va noter en particulier les prénoms des personnes qui avaient été citées à la vague précédente et ne le sont plus à celle-ci, va confronter les listes de personnes « qui comptent », etc.... Ces changements seront longuement commentés dans l'entretien, qui sera intégralement retranscrit.

On demandera ainsi au jeune interrogé pourquoi il a changé d'emploi, de ville, de conjoint, quels ont été pour lui les "temps forts" des trois dernières années, pourquoi il ne cite plus son père parmi les personnes importantes, comment il a mélangé ses collègues et ses amis du basket... En ce qui concerne son parcours depuis la vague d'enquête précédente, les récits des expériences vécues dans la formation, l'emploi, les loisirs, les relations amoureuses, les liens avec les amis, la famille... sont longuement discutés, et révèlent les logiques de choix et les cheminements. Des modules spécifiques portent sur les études, le travail, la vie amoureuse, les enfants, la famille.

A partir de la troisième vague d'enquête, nous avons ajouté un module spécifique portant sur les usages des Technologies de l'Information et de la Communication et leurs évolutions. Nous avons répété ce module en vague 4, permettant ainsi de mesurer les changements intervenus dans ces usages.

Un entretien transcrit fait selon les cas entre 40 et 100 pages environ.

Ce très vaste ensemble de données permet des utilisations contrastées et complémentaires : objectivation et systématisation pour comparer des faits, des situations, des moments (calendrier, générateur de noms) ; et récits, représentations et interprétations subjectives, pour comprendre les changements et les logiques d'action.

### ***Présentation du mémoire***

Le présent mémoire comporte 6 chapitres.

Dans le premier chapitre, je propose une lecture « orientée » des travaux portant sur la socialisation, en montrant comment cette notion est assez rapidement conjuguée au pluriel. Je précise la spécificité de la jeunesse comme moment-clé de la socialisation. Je montre comment le parcours de vie peut être considéré comme un processus. J'aborde la question de la sociabilité, d'abord envisagée comme une abstraction, en proposant une étude beaucoup plus concrète de ses formes et des autres qu'elle mobilise. Je plaide enfin pour une sociologie des dynamiques relationnelles, en

soulignant la place que je compte donner à l'entourage au sein des diverses instances de la socialisation.

Dans le second chapitre j'expose ensuite quelques données issues de l'enquête sur l'ensemble de l'entourage, sa taille et sa diversité, son degré de similarité avec Ego. J'identifie ensuite les autres significatifs, en examinant 4 niveaux que l'on peut distinguer ici à partir de l'ensemble du réseau : les « personnes importantes », les « personnes qui comptent », les « personnes influentes » et les « personnes décisives ». Je cherche ensuite à comprendre comment et pourquoi ces autres sont significatifs, du point de vue des jeunes.

Dans le troisième chapitre, je concentre l'attention sur les relations entre Ego et Alter, en montrant que certaines « ancrent » plutôt dans un cercle, alors que d'autres « ouvrent » vers de nouveaux horizons. Leurs dynamiques à partir des contextes peuvent expliquer certaines de leurs caractéristiques, en particulier lorsqu'elles relient des autres significatifs. Le « ressort » de ces relations montre le poids de la dimension affective. Je traite ensuite le cas des relations familiales, qui articulent deux dimensions : le lien fondamental, anthropologique, et la relation qui différencie des manières de l'actualiser. Dans la dimension de l'entourage, les autres comme les relations qu'Ego entretient avec eux montrent un tableau composite : chacun aime des gens différents pour des raisons différentes.

Dans le quatrième chapitre j'envisage le système constitué par l'ensemble du réseau autour d'Ego, en définissant sa structure d'abord par des mesures de densité et de centralité des Alters, puis en présentant une typologie de ces structures : des réseaux denses, centrés, dissociés et composites sont ainsi identifiés et illustrés à partir d'exemples. Après avoir présenté quelques différenciations sociales, je montre la place des autres significatifs dans cette structure, une place clairement centrale, très connectée avec d'autres. Pourtant, certains *outsiders* et « trous structurels » jouent aussi un rôle important, en permettant une certaine « opacité ». J'évoque les enjeux que recouvrent ces données structurales, lorsque certains jeunes revendiquent une certaine segmentation de leur réseaux en parties isolées les unes des autres.

Dans le cinquième chapitre j'envisage le premier mouvement du double processus de la socialisation : comment la vie change le réseau. J'évoque le renouvellement du réseau et la perte de certains amis en particulier lorsque les transitions vers la vie adulte induisent des différenciations croissantes, ainsi que des modifications dans la structure même du réseau. Je prends quelques exemples de transitions biographiques : la sortie du système éducatif, la migration dans une autre région ou un autre pays, l'installation en couple, le chômage. Je montre qu'au-delà de ces changements de composition et de structure, la façon même de « faire des liens » évolue avec le passage à la vie adulte.

Dans le sixième chapitre, je commence par évoquer les diverses formes de l'incitation par l'ensemble de l'entourage et par les autres significatifs. Je prends l'exemple de la naissance du premier enfant pour comparer les réseaux avant et après, en montrant comment ils peuvent être incitatifs et en tout cas se trouvent massivement recomposés après cet événement. J'envisage ensuite plus précisément les modalités de l'influence par les autres significatifs, en montrant qu'elles sont non seulement distribuées dans le réseau, mais aussi de plus en plus dissociées. En séparant les « sons de cloches », les individus se ménagent une marge d'autonomie.

Je conclus en montrant comment ces processus relationnels et ces mutations des réseaux sont liés avec la construction du rapport au monde, avec les formes d'ancrage et de circulation dans le monde social, avec les processus de socialisation.

# Chapitre 1

## La socialisation

Dans ce premier chapitre, je construis les outils théoriques me permettant d'aborder la question de la dynamique des processus de socialisation. Je reviens d'abord sur la notion de socialisation, en poursuivant les propositions de certains auteurs qui se sont approchés de ce que j'entends par ce terme. En prenant au sérieux les questions de la pluralité des systèmes de référence, de la multiplicité des autrui significatifs, de l'importance des relations interpersonnelles et du système qu'elles composent autour de l'individu, j'essaie de dépasser la vision classique de la socialisation. Je travaille ensuite la notion de parcours de vie, de trajectoire, de bifurcation, en montrant ce qu'apporte une analyse processuelle capable de déceler les changements dans les logiques d'action. Je définis ensuite ce qui constitue l'environnement social, en présentant en particulier les apports de l'analyse des réseaux sociaux et de l'étude des dynamiques relationnelles. L'introduction, dans le système d'analyse du social, des entourages relationnels et de la perspective dynamique s'affirment ainsi comme les points centraux de ma démarche d'étude des processus de socialisation.

### 1.1. Regards sur la socialisation : Individu et société

Je ne vais pas ici raconter l'histoire exhaustive et ordonnée de ce concept à travers les âges ; d'autres l'ont fait avant moi<sup>2</sup>. Je ne vais pas non plus dresser la liste de tous les chercheurs de toutes les disciplines qui ont utilisé cette notion, en rangeant chacun dans sa boîte paradigmatique ; cette démarche a l'inconvénient de caricaturer les propositions d'auteurs souvent plus subtils et composites qu'on le croit.

Je préfère ordonner mon propre chemin en distinguant différents regards contrastés portés sur la notion de socialisation, qui représentent différentes dimensions complémentaires plutôt que des oppositions théoriques irréductibles ou des évolutions hiérarchisées. Souvent, ce que l'on considère comme un progrès peut se trouver en germe chez un auteur plus ancien, pour peu que l'on veuille discerner ces prémisses sans réduire son apport à la ligne principale qu'ont retenue des générations de lecteurs. J'assume donc le fait de choisir délibérément les propos des auteurs et les passages dans leur œuvre qui m'amènent là où je veux en venir : les autrui interviennent dans le processus de socialisation.

#### 1.1.1 – *Rendre social, adapter, incorporer*

Pour Clausen (1968), les origines de la notion de socialisation remontent loin. Elle a été définie par exemple dans un dictionnaire en 1828 comme « rendre social, adapter à la vie en société » (p.20-21, ma traduction). La réflexion théorique est née de questionnements sur la possibilité même d'existence de la société (Simmel, 1910) : comment les individus parviennent-ils à se reconnaître, à s'ajuster les uns aux autres et à coopérer dans une certaine unité (partielle) ?

##### *Pour l'unité de la société*

Du point de vue de la société, il s'agit d'intégrer des atomes dans un tout, de les encadrer, de leur apprendre leur place, de leur inculquer les règles, les normes, les modes d'emploi, les divisions aussi. La société inclut l'individu en lui apprenant à se situer et à s'intégrer. Elle construit pour cela

---

<sup>2</sup> Voir en particulier Clausen, 1968 ; Brim & Kagan, 1980, Dubar, 1991, Dubet, 1994, Darmon, 2006...

des institutions éducatives. L'éducation est en effet le moyen de construire une société unie par une conscience collective qui, selon Durkheim, la dépasse. Plus que la famille, l'école est au centre de l'apprentissage des règles communes qui font la société. Celle-ci « ne peut vivre que s'il existe entre ses membres un degré suffisant d'homogénéité. L'éducation perpétue et renforce cette homogénéité. » (Durkheim, 1966, p.91).

Dans les années 60, la notion de socialisation était centrale dans la sociologie fonctionnaliste américaine (Parsons et Bales, 1956). Elle permettait en effet de concevoir la relation entre individu et société. La socialisation servait deux fonctions majeures : préparer l'individu à ses rôles sociaux en lui fournissant un répertoire d'habitudes, de croyances, de valeurs, en lui proposant des modèles appropriés de réponses émotionnelles, en lui inculquant les règles et les connaissances nécessaires. En transférant ainsi les contenus culturels d'une génération à l'autre, elle donnait persistance et continuité à la société (Chinoy, 1961, p.75). Pour Clausen, la socialisation découle du besoin qu'a la société de construire un consensus entre ses membres, portant sur ses objectifs et sur les moyens de les atteindre. Ce consensus émerge à travers la communication, fondée sur des symboles et des normes partagés, qui sont acquis dans le processus de socialisation (Clausen, 1968, p.3). Cette acquisition n'est pas forcément intentionnellement assurée, les apprentissages incidents, l'expérience partagée et les effets des conduites d'autrui étant également considérés comme participant des processus de socialisation. Ces conséquences involontaires sont parfois bien plus puissantes que les tentatives d'exercer délibérément une influence.

La socialisation a donc surtout été conçue dans la sociologie des années 60 comme un processus univoque : l'individu intériorise les normes et les règles de la vie en société, il les reproduit correctement pour s'intégrer dans la société. Berger et Luckmann (1986, 1<sup>è</sup> éd. 1966) ont distingué deux étapes dans la socialisation : « La socialisation primaire est la première socialisation que l'individu subit dans son enfance, et grâce à laquelle il devient un membre de la société. La socialisation secondaire consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de sa société. » (p.179). On a donc une socialisation « de base » qui apprend à l'enfant à devenir un être social, et une socialisation secondaire, qui le spécialise dans certaines sphères du social.

### *La médiation par l'habitus*

Pierre Bourdieu a proposé le terme d'habitus afin de sortir du caractère univoque de cette détermination, et de dépasser le hiatus entre holisme et individualisme. L'habitus est « un système de dispositions durables et transposables qui, intégrant toutes les expériences passées, fonctionne à chaque moment comme une matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions. » (Bourdieu, 2000, p.261). Cet habitus est chronologiquement orienté et détermine l'action. Il est « l'intériorisation de l'extériorité » par le fait que l'individu évalue et intègre les contraintes et les possibilités d'action que lui offrent le monde, et il est aussi « l'extériorisation de l'intériorité » par le fait que ce qu'il a appris va servir de clé de lecture à toutes ses expériences à venir (Bourdieu, 1980). Mais cet habitus peut quand même évoluer dans le temps, se transformer en fonction des expériences, comme le propose une version postérieure et plus souple de l'habitus. Les situations à l'intérieur des « champs » en effet peuvent intervenir sur une certaine sélection de ces dispositions, et les habitus « trouvent dans une trajectoire définie à l'intérieur du champ considéré une occasion plus ou moins favorable de s'actualiser ». (Bourdieu, 1992, p.80) « L'habitus n'est pas le destin que l'on y a vu parfois. Etant le produit de l'histoire, c'est un système de dispositions ouvert, qui est sans cesse affronté à des expériences nouvelles et donc sans cesse affecté par elles. Il est durable mais non immuable. » (Bourdieu, 1992, p.109) Pourtant, il enchaîne aussitôt : « Cela dit, je dois immédiatement ajouter que la plupart des gens sont statistiquement voués à rencontrer des circonstances accordées avec celles qui ont originellement façonné leur habitus, donc à avoir des expériences qui viendront renforcer leurs dispositions (...) Je pense que, pour des raisons logiques, ce processus est relativement irréversible : tous les stimuli et toutes les expériences conditionnantes

sont, à chaque moment, perçues à travers des catégories déjà construites par les expériences antérieures. Il en résulte un privilège inévitable des expériences originelles et, en conséquence, une fermeture *relative* du système de dispositions constitutif de l'habitus. » (Bourdieu, 1992, p.109, c'est lui qui souligne). Je ne m'engagerai pas plus avant dans la longue discussion sur le caractère circulaire ou pas de cette notion, là n'est pas mon propos. Je retiens simplement la forte pondération accordée à la socialisation primaire, aux héritages sociaux, aux dispositions structurantes, même si les situations peuvent contribuer à activer certaines de ces dispositions.

L'apprentissage des inégalités et hiérarchisations sociales sont relayées en particulier par les autres significatifs qui contribuent à l'intériorisation du statut de classe. La conscience de classe est un des contenus de la socialisation. Elle prend racine aussi dans la petite enfance, incluant les comportements culturels et les représentations de soi. En effet, les autres significatifs présentent à l'enfant des définitions de sa situation, ils médiatisent le monde en fonction de leur propre position sociale. « Ils en sélectionnent des aspects selon leur propre situation dans la structure sociale et également en vertu de leurs idiosyncrasies individuelles, enracinées biographiquement. Le monde social est « filtré » pour l'individu au moyen de cette double sélectivité. Ainsi, l'enfant des classes inférieures absorbe-t-il une perspective propre à sa classe sur le monde social, mais selon une coloration idiosyncratique donnée par ses parents (ou par tout individu qui s'occupe de sa socialisation primaire). La même perspective propre aux classes inférieures peut provoquer une attitude d'acceptation de son destin, de résignation, de ressentiment amer ou de révolte fébrile. En conséquence, l'enfant des classes inférieures finira non seulement par habiter un monde très différent de celui des enfants des classes supérieures, mais aussi par se différencier de son voisin qui appartient pourtant à la même classe que lui. » (Berger & Luckman, 1986, p.180).

### *L'apprentissage dans l'enfance*

Du point de vue de l'individu, la socialisation est la formation de son parcours, de ses apprentissages, de sa façon de grandir et d'envisager son rapport au monde social, de lui faire face, d'en construire des interprétations et d'y trouver sa place. Pour cela, il apprend les règles collectives, réagit aux injonctions, construit ses représentations, les ajuste éventuellement au fur et à mesure de son développement et des changements extérieurs (Piaget, 1977).

« This process of socialization describes how persons acquire the knowledge, skills, and disposition that make them more or less able members of society. Society trains a person in ways that accord with its culture and social organization, and it requires adherence to its beliefs, attitudes, and behavioral habits. Society demands the right behaviors in specified times and places – in specified social roles. » (Brim & Kagan, 1980, p.19). Mais cela peut générer des conflits entre la société et la personne. La personne peut alors se rebeller contre cette demande sociale, et la conduite déviante est sanctionnée, par des sanctions allant de la moquerie à la condamnation à mort. La socialisation n'est en effet pas totale, une partie de l'individu restant à l'écart des normes du groupe de référence : l'étranger, l'ennemi, le criminel ou l'indigent sont des « figures » simmeliennes dans lesquelles la part non-socialisée de l'individu est plus importante que pour les autres (Simmel, 1910).

Les travaux sur la socialisation se sont surtout focalisés sur la petite enfance (socialisation primaire), et ont été longtemps dominé par la psychologie des apprentissages comportementaux. Piaget en est la figure dominante. Jusque dans les années 70, les recherches sont restées dominées par le postulat de la continuité du développement. Passée l'étape initiale de la petite enfance avec ses émotions et ses conflits fondateurs, les structures profondes de la personnalité restent stables, les évolutions sont orientées par la continuité, et les changements cantonnés à la marge. Dans cette conception, les premières années de la vie sont donc décisives pour toute la suite, et leurs effets immuables. Bien des recherches se sont tellement focalisées sur cette continuité, ne se posant pas la question du changement, qu'il est difficile de trouver, jusque dans les années 80, des enquêtes qui

envisagent que puissent se produire des modifications importantes dans la vie après l'enfance (Brim & Kagan, 1980). Même les études qui envisagent des étapes ou des phases successives le font dans une perspective évolutionniste, et le gradualisme sert finalement la vision mécaniste. La tendance à vouloir raconter une histoire cohérente pousse à la recherche de dispositions et de structures stables ainsi qu'à celle de relations de causalité mécanique et régulière lorsque quelque chose change (Kagan, 1980). Ou alors, on recherche des évolutions globales liées à l'âge : avoir des comportements et des opinions plus stables, être plus conservateur que libéral, refuser de transgresser une règle, être plus satisfait dans son travail, par exemple, sont des attitudes qui se développent avec l'âge. Encore faudrait-il pouvoir distinguer clairement l'effet d'âge de l'effet de période, ce qui est rarement possible dans les enquêtes. Mais là aussi, ces travaux postulent une continuité même si elle prend la forme d'accroissement continu ou graduel.

Si l'on combine ces deux perspectives, on fait de la socialisation un processus d'adéquation des individus à la société. Ceux-ci se « coulent dans le moule », « reproduisent » les dispositions héritées de leur position sociale.

### ***1.1.2 – Continuité ou changement ? La socialisation tout au long de la vie***

Mais assez vite s'est développée l'idée que le processus de socialisation court tout au long de la vie. La notion de socialisation comme apprentissage ne pouvait en effet rendre compte de la diversité des évolutions entre l'enfance et l'âge adulte. Elle ne pouvait expliquer en particulier pourquoi des enfants socialisés de la même façon divergeaient par la suite, les uns devenant « déviants » et les autres non. De fait, la plupart des attributs individuels évoluent avec l'âge. Dans les études longitudinales on ne trouve guère que l'origine sociale et le sexe qui n'évoluent pas. De plus, même une conception d'une socialisation par étapes successives fait courir le risque d'une vision excessivement segmentée, orientée et irréversible. Le fait de passer d'une phase à une autre conduit à penser que les phases antérieures disparaissent et sont oubliées au profit de la dernière étape.

Les études sur le « *life span development* » critiquent de plus en plus l'idée que des étapes scanderait un développement uni-directionnel, hiérarchique, cumulatif et irréversible (Brim & Kagan, 1980). Le cours de la vie est plutôt marqué par des périodes de changement plus intense que d'autres, la stabilité s'avérant toute relative. Par ailleurs, dans la psychologie du développement, lorsque deux capacités apparaissent à des stades différents, la précédente ne disparaît pas lorsque la suivante apparaît. Le caractère successif et graduel des acquisitions est remis en question.

Les travaux sur la notion de socialisation ont connu un déclin après les années 70 (Elder, 1994), car ils se sont éparpillés dans d'autres thématiques psychologiques et sociologiques (la mobilité sociale, les générations, les stratifications d'âges, le développement de la personnalité, le soutien social...). Les travaux sur le « *life course* » se sont en revanche considérablement développés dans les années 80, en s'intéressant aux temporalités sociales, aux parcours de vie, aux calendriers biographiques (Bertaux, 1997). Ils ont traité en particulier des effets du temps sur la diversification des parcours : tout le destin social n'était pas contenu dans la socialisation primaire, car les effets de l'âge, des expériences sociales, des cheminements et des « *turning points* » pouvaient faire diverger les trajectoires les unes des autres. Les études longitudinales et les méthodes statistiques permettant de traiter les séquences d'événements se sont également considérablement développées depuis. La socialisation ne se réduit plus aux seuls apprentissages dans l'enfance, elle ne s'étage pas non plus en une série de phases typiques, mais se déroule tout au long de la vie et connaît des inflexions et des variations. Elle intègre des effets complexes de durée, de mobilité sociale, d'événements perturbateurs. La notion de carrière (Becker, 1985), qui connaît des développements importants en sociologie, permet de dérouler ces effets du temps. Les parcours de vie se déroulent en incorporant et en produisant aussi, dans l'interaction, du sens social, des catégorisations, des rapports au travail et des temporalités subjectives (Battagliola et al., 1991, Demazière et Dubar, 1997, Demazière, 2003, Longo, 2010, 2011). Les « carrières », en tant que



parcours susceptibles de changer d'orientation, ont aussi intéressé de très nombreux travaux de criminologie. Ceux-ci ont également abordé les « défauts » de la socialisation, ainsi que les façons dont des personnes pouvaient quitter ou revenir dans « le droit chemin ».

Les sociétés, certes de façon variable, aident les individus à s'adapter aux conséquences de ces événements de la vie eux-mêmes inscrits dans les époques. Pour certains de ces événements, tant le moment où ils se produisent que leur issue sont prévisibles, comme la retraite ; d'autres sont possibles et envisageables mais l'on n'en connaît pas le moment, comme la maladie ou le chômage ; pour d'autres le moment est prévu mais l'on n'en connaît pas l'issue, comme le baccalauréat, d'autres enfin sont totalement imprévisibles comme une catastrophe ou un accident (Grossetti, 2004). Dans tous les cas, la survenue de ces événements au niveau individuel induit une sorte de sursaut du processus de socialisation, qui s'active pour reconfigurer le système de ressources, l'identité personnelle et le mode d'insertion sociale de l'individu.

Au-delà de ces événements très perturbateurs qui exigent une intensification du processus de socialisation chez l'adulte, tout n'est pas en suspens une fois franchi le « seuil » de l'âge adulte. Celui-ci est en effet soumis sans cesse à des incitations au changement, à l'amélioration de soi, à l'extension de ses compétences, ses savoirs, ses ressources. L'entourage plaide pour que l'on soit moins étourdi, coléreux, négligent, exigeant, paresseux... Ces injonctions ne se fondent pas uniquement sur l'idiosyncrasie d'une interaction ou d'une dyade, sur un « caprice », mais rejoint les normes de la société en la matière, les convoque en tout cas dans l'argumentation. L'individu peut aussi résister. Inversement, l'individu peut vouloir changer, mais la société résister.

La conception de la socialisation dépasse aussi le niveau de l'apprentissage individuel en s'ouvrant à l'impact des contextes sociaux. En particulier, le cycle des générations, les rapports de classe et le poids des circonstances contemporaines globales en dessinent des cadres importants. Des travaux importants combinant suivi longitudinal (effet de l'âge), rapports intergénérationnels (comparaison des parcours de différentes générations) et effets du contexte historique et économique, se sont développés après les années 80. Certains sont rétrospectifs, d'autres longitudinaux. Tous montrent les imbrications entre les échelles macro et micro-sociales, les mutations des transitions biographiques, la pluralité des effets du temps tout au long de la vie, et la complexité de la reconstitution des facteurs qui interviennent sur les trajectoires (Antoine, Lelièvre, 2006). Les rapports intergénérationnels et leurs interdépendances (effets des vies des parents sur celles de leurs enfants et inversement) ont donné lieu à beaucoup de travaux également (Clausen, 1968, Attias-Donfut & al., 2002, Cribier, 2007, etc.), en montrant qu'en plus ces rapports intergénérationnels sont intimement liés à l'époque et à ce qui se passe à l'échelle sociétale et internationale (guerres, crises économiques...). La relation est complexe entre âge, génération et époque (Elder, 1974). Les âges n'ont pas le même sens ni le même « destin » (Chauvel, 1998) selon les conditions de chaque époque, et les générations sont liées aux conditions historiques sans leur correspondre pourtant tout à fait. Les sociétés ont par ailleurs diverses manières de construire le « lien social » en instaurant des formes de solidarité qui fondent la répartition des ressources mais constituent aussi la « dette » qu'aura l'individu envers le système dont il hérite et qui l'assiste au long de sa vie (Paugam, 2008). Le lien social se décline alors en liens sociaux qui inscrivent l'individu dans une configuration de cercles multiples.

Ces travaux montrent que la socialisation, même si le terme n'est plus constitué en un « champ » de la sociologie mais s'est dilué en raison même de cette complexité et de son étendue à tous les âges et à de nombreuses thématiques des sciences sociales et des questions sociales, relève bien d'un processus, dans le sens d'une configuration qui change ses données au fur et à mesure du temps.

### *1.1.3 – La socialisation comme construction dans l'interaction*

En adoptant une vision plus constructiviste (Corcuff, 1995), on rend le processus davantage réciproque. Celui-ci engage une co-construction permanente de l'individu et de la société. L'individu s'oriente, choisit, agit, et il a un impact sur cette société. Il vote, il s'inscrit, il grossit certaines masses et pas d'autres, il prend la parole dans des collectifs pour infléchir leur action, il publie, il convainc, il bâtit, il travaille au bien commun ou le perturbe... il "prend sa part" dans l'œuvre. Déjà Piaget, dans son débat avec Durkheim, défendait-il la socialisation davantage comme une construction que comme une transmission, fondée davantage et de plus en plus sur la coopération que sur la contrainte (Piaget, 1978). De plus, pour lui la société se conçoit comme « un système de rapports dont chacun engendre, en tant que rapport même, une transformation des termes qu'il relie » (Piaget, 1977, p.29).

Pour Coleman (1961), les structures des associations entre élèves dans les collèges et lycées sont déterminées par la culture et le système de valeurs global, mais sont aussi à la source de cette culture. Par exemple, les groupes de filles qui font une soirée dansante valorisent la musique populaire et les stars, en renforçant l'importance de cette musique dans la culture et en formant la base des fan clubs (p.174). La façon dont s'agencent les réseaux dans le lycée contribue à la définition d'élites et d'outsiders, et ces « patterns of dominance », bien qu'apparemment locaux, sont articulés avec les systèmes sociaux plus globaux, par l'intermédiaire des professeurs et de l'administration du lycée qui interviennent sur leur légitimité.

A propos de la socialisation, Percheron (1974) parle elle de « transactions », impliquant des renégociations permanentes au sein de tous les sous-systèmes de socialisation. « En fait, toute socialisation est le résultat de deux processus différents : processus d'assimilation et d'accommodation. Par l'assimilation le sujet chercherait à modifier son environnement pour le rendre plus conforme à ses désirs et diminuer ses sentiments d'anxiété et d'intensité ; par l'accommodation au contraire, le sujet tendrait à se modifier pour répondre aux pressions et aux contraintes de son environnement. » (Percheron, 1974, p.26). Ce sont bien ces deux processus que je vais retrouver en les ciblant plus précisément sur l'entourage : comment l'individu construit son entourage, et comment il oriente son parcours sous l'influence de son entourage.

L'individu n'est pas un fêtu de paille passif, il réagit aux normes qui l'entourent, il les remet en question par ses demandes et par sa façon d'entrer dans son rôle, de l'interpréter, de le créer. La socialisation implique non seulement des normes et des règles, mais également des représentations et des visions du monde. De plus, la socialisation ne se limite pas à la simple addition des expériences successives de l'individu. « Chaque information, chaque expérience nouvelles peuvent amener une restructuration complète de l'ensemble. » (Percheron, 1974, p.27). De ce fait, il est quasiment impossible de dresser la liste exhaustive des agents de socialisation. Certes, la famille, l'école, les partis politiques, les media en sont les plus visibles, mais d'autres instances moins formelles et parfois non délibérées interviennent également.

Le processus de socialisation est également une construction dialectique dans la mesure où il est à la fois reproduction de cycles de la vie sociale et partie prenante des changements : « Si la socialisation impose une vision dynamique de la vie sociétale, cela implique d'éviter le double écueil du déterminisme et du volontarisme : il existe des espaces déterminés (par les procès antérieurs) d'indétermination (espaces de jeu) au sein desquels joue le couple perpétuation/transformation. » (Drulhe, 1985, p.13). La sociologie interactionniste a abondamment décrit ces situations dans lesquelles, face à autrui, les identités s'ajustent et se reformulent par des jeux de miroirs (Becker, 1970, Goffman, 1974, 1977, Strauss, 1992, Garfinkel, 2007). Dubar (1991) détaille les « compromis » entre l'identité pour soi et pour autrui, identité sociale héritée et identité visée. La rencontre de ces processus hétérogènes ne peut s'analyser en dehors des systèmes d'action dans lesquels l'acteur est engagé. La socialisation se pose alors comme une « construction sociale de la réalité » (Berger et Luckman, 1986), qui engage le rapport à l'autre et recompose les représentations tout au long de l'accumulation des expériences. L'« agir communicationnel » (Habermas, 1987) se construit dans les processus d'interaction par un travail d'interprétation et de

traduction des « mondes vécus ». Dans l'ensemble de ces conceptions, la socialisation est un processus dynamique, interactif, qui connaît des temps forts et se recompose tout au long de la vie en fonction des contextes et des situations vécues avec les autres.

## **1.2. La socialisation, les socialisations**

La socialisation se déroule dans un monde qui n'est pas univoque. Ce que l'on apprend à l'école ne correspond pas toujours à ce que l'on apprend en famille, et pas non plus à ce que l'on apprend dans son groupe de copains. La socialisation risque assez vite de devoir se conjuguer au pluriel. De quelle part de la société parle-t-on ? Cette question nous renvoie à des questions d'échelle et de spécialisation. Dès lors que l'on ne se contente pas d'évoquer de façon abstraite LA société, et que l'on s'intéresse plutôt aux confrontations réelles de l'individu à des entités humaines plus vastes que lui, vont se poser ces questions de spécialisation et d'échelle.

### ***1.2.1 – Diversité et succession des instances***

La socialisation commence évidemment à la naissance, dans la famille qui accueille l'enfant<sup>3</sup>. Mais cette famille évolue. Si arrivent après lui des petits frères et sœurs, les attitudes des parents et les rôles qu'ils enseignent sont susceptibles de changer. Les parents peuvent aussi divorcer, et la socialisation familiale risque alors de se diviser entre les modèles familiaux paternel et maternel. Mais la famille ne s'arrête pas à ce noyau. Les grands-parents, certains oncles et tantes, mais aussi les cousins, sont susceptibles de proposer d'autres modèles, en fonction de leur position sociale (cadre ou ouvrier, diplômé ou non...), de leur métier (fonctionnaire, artiste, commerçant...), de leurs milieux de vie (rural ou urbain), de leur génération. D'autres adultes interviennent aussi éventuellement dans ce premier travail éducatif : nourrice, éducateur, prêtre, voisine... Déjà au sein du milieu familial peuvent donc se croiser plusieurs « sons de cloches », plus ou moins discordants, dont l'enfant apprend à gérer la diversité.

Puis arrive l'école, et parfois même avant elle, la crèche. Là, chaque année se succèdent des enseignants différents qui, même guidés par un programme scolaire homogène, apprennent aux enfants des comportements sociaux qui vont bien au-delà des règles de calcul et de syntaxe. Les prescriptions, les règles, les récompenses, les tolérances aux écarts, les exceptions, la « sévérité » ou la « gentillesse » sont autant de comportements sociaux qui distinguent un maître ou une maîtresse de l'autre. Ils donnent à voir aux enfants différentes façons de bien faire. Mais dans la classe et dans la cour ce sont aussi diverses manières d'être élève, de jouer, de gagner, de se distinguer et de s'associer qui se construisent. Là encore l'enfant aperçoit plusieurs façons d'être en collectif, de former société, d'obéir, d'agir et de trouver sa place.

Dès la fin du collège l'apprentissage scolaire se conjugue de plus en plus avec l'anticipation du rôle professionnel. Que va-t-on choisir comme filière ? Vers quel métier se diriger ? Cette question tellement angoissante s'impose comme une anticipation du positionnement de l'adulte dans un monde qui apparaît comme très segmenté et surtout hiérarchisé. Devenir médecin, professeur, technicien ou balayeur, ça n'est pas la même chose, et le lycéen l'apprend de façon parfois violente. La famille se fait en général le relais de l'inculcation de la « meilleure voie », ou du moins tente de persuader son rejeton de s'y diriger. Mais les enseignants savent bien que le fossé est profond entre ces injonctions familiales et la façon dont le système scolaire se donne les moyens d'orienter les jeunes. Deux grands systèmes de socialisation se heurtent ou dans le meilleur des cas se dissocient : la famille et l'école.

Mais, sans que la sociologie en ait fait un système ni une instance de socialisation, un autre ensemble prend une importance croissante en particulier dans les années de pré-adolescence : les

---

<sup>3</sup> Elle commence même bien avant si l'on pense à tous les héritages, génétiques, sociaux, culturels et autres, que l'enfant trouve au pied de son berceau. Mais contentons-nous d'envisager les processus dans lesquels il est présent.

copains. Que pèsent en effet les recommandations parentales et les injonctions des professeurs face au système de normes qui se développe dans la cour du lycée et ses alentours ? Tout éducateur, mais aussi tout adulte honnête non amnésique sait qu'entre la petite enfance et l'âge adulte, les copains ont un impact très important. Les affiliations se construisent en particulier au regard de ces étranges et fluctuantes « modes », « branchitudes » et divisions entre un « in » et un « out » difficilement déchiffrables mais tellement implacables. Des hiérarchies irrévocables et cruelles se dessinent (Coleman, 1961, Juhem 1995), préfigurant sans doute les hiérarchies sociales des adultes mais ne s'y calquant pas, les inversant même parfois par exemple dans la stigmatisation du « fayot ». Aucun analyste sérieux ne saurait ignorer cette « troisième force » dans le balisage du processus de socialisation. Elle se distingue clairement des deux autres, et là aussi les adolescents apprennent à réaliser des arbitrages et compromis subtils, fragiles et parfois cornéliens.

Puis vient la première confrontation « en vrai » au monde du travail. Petit boulot ou premier contrat, intérim ou vrai emploi, premiers pas dans les couloirs étrangers de l'usine ou du bureau, premier chef et premiers horaires, c'est l'épreuve du feu... Un tout nouvel apprentissage se dessine alors : ici, tout le monde n'a pas le même âge, tout le monde n'est pas au même niveau, et tout le monde n'a pas le même pouvoir. Cette différence fondamentale d'avec le milieu tellement plus homogène du lycée ou même de l'université aura bien des conséquences, nous le verrons, sur la construction du rapport au monde. C'est en tout cas une des dimensions cruciales de la socialisation, qui dure, et qui engage diverses « transactions identitaires » ancrées « dans l'expérience relationnelle et sociale du pouvoir » (Sainsaulieu, 1977, p.342). Claude Dubar analyse quatre formes identitaires qui résultent de transactions objectives et subjectives réalisées au cours de la socialisation professionnelle sur le mode de la continuité ou de la rupture. Ces identités sont en mouvement et impliquent « l'interaction entre des trajectoires individuelles et des systèmes d'emploi, de travail et de formation. » (Dubar, 1991, p.264).

Mais il serait difficile de prétendre que le rapport au travail soit le seul moteur dans la vie adulte. L'amour ne se montre-t-il pas comme un moteur très puissant aussi ? Que d'enjeux, de tortures, d'emportements ! Les sociologues en font pourtant si peu de cas, tout en sachant pertinemment que ces forces là sont parfois bien plus puissantes que celles de l'insertion professionnelle, et peuvent à tous les âges perturber bien des plans de carrière ! Or l'amour, comme le travail, cela s'apprend. Des rituels, des normes, des cultures de la séduction sont à l'œuvre et s'échangent, en particulier chez les jeunes. Les normes, les règles, les hiérarchies et les savoir-faire des rapports amoureux sont bien différents de ceux prévalant dans la construction d'une carrière professionnelle. Ici la beauté, l'allure, la sape, le bagout, le charisme, la popularité sont bien plus pertinents que le diplôme, l'assiduité ou la performance. Et même si l'on ne peut affirmer une étanchéité parfaite entre ces domaines, si les copains en particulier ont quelque mot à dire sur les amours (Maillochon, 2003), il reste que les systèmes de valeurs sont bien distincts, et marquent encore une autre sphère de socialisation. Apprendre à séduire, à évaluer, à oser, à échanger, à partager, à durer, c'est là aussi que se construit le rapport au monde social.

Nous n'avons envisagé ici que quelques-uns des domaines de socialisation, les plus généraux et évidents. Mais dans certains cas même ceux-là ne sont pas primordiaux. Par exemple pour des militants politiques ou associatifs, pour des artistes, pour des sportifs amateurs, pour des joueurs de poker, pour des membres d'une secte, pour des passionnés de philatélie ou encore pour des trafiquants de drogue, la socialisation passe par bien d'autres canaux que la famille, l'école et l'entreprise...

### ***1.2.2 – Pluralité des cercles et des logiques d'action***

Mais bien après que « jeunesse se passe », la socialisation se poursuit. La « construction de la réalité » continue tant que change cette réalité, ce qu'elle ne manque pas de faire autour et avec l'individu. Mariage (Bott, 1971, Berger et Kellner, 1988), divorce (Terhell, Broese van Groenou, van Tilburg, 2007), veuvage, migration, maladie (Willmott, 1987), retraite (Caradec, 1996)... sont

autant de moments cruciaux de la vie dans lesquels l'individu doit ré-agencer ses conditions de vie, ses priorités, ses attitudes, son entourage, souvent même ses visions du monde et ses valeurs. Comment peut-on alors parler de la socialisation au singulier ? Comment imaginer qu'un individu soit élevé dans une seule voie, d'une seule voix ? A chaque moment de la journée, pour chaque rôle qu'il endosse successivement dans sa journée (parent, professionnel, joueur de tambourin, amoureux...) et au long de sa vie, un individu a été socialisé. Il a appris à se situer dans une collectivité, à en apprendre les règles, à s'y faire une place, à y donner une image de lui plus ou moins conforme à ce que l'on attend de son âge et de sa « condition », à y développer des actions, à y construire des projets. Il sait également qu'il est bien rare que ces collectivités soient unanimes. Au sein de son entreprise, de son village, de son association et jusque dans sa propre famille, des divisions apparaissent, des oppositions se fomentent, des tendances s'installent. « La » socialisation est la composition plus ou moins disparate de ces affiliations et domaines d'engagements emboîtés, de ces façons de faire société. « Un trait fondamental de la socialisation est la réalisation pratique d'une confrontation entre une pluralité de logiques (...) La vie sociétale se soutient sans doute de rapports dialectiques entre modes de socialisation concurrents. » (Drulhe, 1985, p.11 et 14)

La multiplicité des identités, dans un contexte d'affaiblissement des rôles, peut aller jusqu'à la « fluidité identitaire » (Singly, 2003). Le risque réside alors dans la difficulté des « réglages » que l'individu doit opérer entre le « moi » et la situation, entre une sphère de la vie et une autre (famille et travail par exemple), réglages qui peuvent donner lieu à des malentendus et des conflits : « Un tel réglage n'est jamais défini a priori, il est objet de luttes » (Singly, 2003, p.82).

En effet, des injonctions contradictoires peuvent aussi se tisser à l'intérieur du même domaine, dans son entreprise, dans sa famille. Des images contradictoires composent, nous le verrons plus précisément, la socialisation de l'individu. Mais là encore, l'intuition de l'importance de cette diversité des autrui significatifs dans l'entourage était présente chez des auteurs plus « anciens » : « Most important is that adults have a wider set of references figures to draw upon for counteracting sets of values and opinions. Resistance to the immediate local demands for conformity springs from reliance on non-immediate significant others in one's life, so that the person is not necessarily concerned with approval and acceptance at this time and place. The increased number of interpersonal relationships, that is, the richness of the gallery of significant others, gives the adult greater autonomy and independence from many groups ». (Brim, 1968, p.193). Un spécialiste des réseaux traduirait ainsi : la force et la diversité des liens faibles permet d'avoir des ressources plus diversifiées et un moindre contrôle social.

La notion d'expérience sociale, telle que la propose François Dubet, convient tout à fait à une vision à la fois plurielle et dynamique de la socialisation. C'est en effet dans le cadre d'une théorie à « moyenne portée » qu'il suggère de construire « la notion d'*expérience sociale*, notion qui désigne les conduites individuelles et collectives dominées par l'hétérogénéité de leurs principes constitutifs, et par l'activité des individus qui doivent construire le sens de leurs pratiques au sein même de cette hétérogénéité. (...) Ainsi, l'identité sociale n'est pas un « être », mais un « travail ». » (Dubet, 1994, p.15-16). Les individus ne sont pas totalement inscrits dans un rôle, ils ne « collent » pas à leurs personnages. C'est en particulier de cette pluralité que découle le fait que l'individu n'est jamais totalement socialisé.

### **1.2.3 - Echelles et domaines : focales, perspectives**

Mais de quelle société parle-t-on ? A quelle échelle la situer ? A l'échelle du voisinage, du village ou du quartier, à l'échelle de la ville, du pays, à l'échelle de l'Europe, du monde occidental ? Parler de l'entourage ne veut pas dire ce qui entoure la personne physiquement, parler d'un environnement spatial, d'une proximité géographique. Cela veut dire plutôt parler de ce qui est à sa portée, de ce qui constitue et est constitué par elle comme son « petit monde », de ce qu'elle a les moyens d'atteindre par ses propres moyens. Quel niveau s'avère pertinent, à l'ère de la

mondialisation ? Où est « sa » société, celle dans laquelle on est censé se socialiser ? Elle peut résider à l'échelle du quartier lorsqu'on achète le pain ou que l'on se préoccupe des aspects concrets de son environnement. Elle peut se situer à l'échelle de la ville pour les déplacements, la participation à des activités culturelles, l'engagement citoyen. La France est une entité plus pertinente pour la langue, les traditions culinaires et littéraires, l'histoire apprise à l'école, la participation électorale. Mais l'Europe rend mieux compte parfois des partenaires professionnels et des enjeux politiques, alors que le monde occidental reflète mieux les socles idéologiques et les enjeux économiques. C'est en revanche toute la planète qui est à notre porte lorsqu'on va au supermarché ou que l'on surfe sur Internet... Quelle forme prend donc le paysage d'une existence individuelle ? Quelles distances sont franchissables, quelles mobilités sont possibles ? On ne peut prétendre que la planète soit un environnement pertinent pour toutes les questions de socialisation. On sait en effet que l'on rencontre le plus souvent son conjoint à proximité (Bozon, Héran, 2006), que les relations amicales restent majoritairement centrées sur une distance limitée (Grossetti, 2005), que ceux avec qui l'on établit les liens les plus durables sur Internet sont finalement souvent des voisins (Licoppe, Smoreda, 2005, Smoreda, 2008), mais que l'on peut faire quand même quelques sauts de puce ponctuels à l'autre bout du monde à l'occasion d'une recherche de renseignement précis ou d'un voyage. L'« environnement » de chacun peut être constitué de morceaux à distances très diverses, composant une « surface sociale » quelque peu éclatée.

Non seulement un même individu est engagé dans un processus de socialisation multiple, correspondant aux diverses sphères de sa vie (famille, école, amour, loisirs...), mais encore ces socialisations l'inscrivent dans des pans hétérogènes et plus ou moins segmentés et entrecroisés de la société (son métier, son quartier de résidence, le centre-ville pour ses loisirs, le village de ses parents, son association sportive...), à diverses échelles du niveau le plus local au plus global, sans compter le fait que plusieurs sociétés plus ou moins segmentées co-existent aussi en parallèle (les services publics, l'église, le marché économique, la mafia...).

#### ***1.2.4 - Relations entre domaines : ajustements, contaminations, configurations***

Le pari est donc bien de comprendre la socialisation sans la découper en tranches, de considérer la combinaison des domaines qui, dans la vie d'un acteur social, se croisent et s'interpénètrent. Cette prise en considération de l'imbrication des domaines permet de dépasser les cloisonnements de la sociologie qui donnent l'illusion d'une autonomie de ces domaines (travail, famille, loisirs, jeunesse...). En effet, le processus de socialisation n'isole pas de façon étanche ces domaines. Même s'il ne s'agit pas de tous les mêler (l'école ça n'est pas la famille), la socialisation opère dans l'interaction des uns avec les autres. Elle réside même peut-être de façon centrale dans l'apprentissage de la gestion, de la coordination, de la conjonction ou peut-être devrait-on plutôt dire de l'équilibrisme entre ces domaines et ces échelles.

D'autre part, des événements situés dans un domaine peuvent intervenir dans une orientation au sein d'un autre domaine : un événement amoureux, une situation familiale, un cheminement professionnel ont des impacts les uns sur les autres. Dans certains moments-clés où les personnes doivent faire des choix, lors de carrefours biographiques en particulier, apparaissent des dimensions et des « ingrédients » impliqués dans la décision et l'orientation, qui traversent et contaminent entre elles les diverses sphères de la vie. Des histoires d'amour infléchissent ou même bouleversent des trajectoires professionnelles, et inversement ; des changements dans le travail ou la famille peuvent conduire à quitter la région. Certains événements entraînent une mutation biographique, d'autres non, certains ont des effets au-delà de leur domaine, d'autres non... Les priorités affectées à l'une ou l'autre sphère, leurs poids, leurs articulations, leurs synchronies, leurs décalages... sont autant de questions centrales pour la compréhension des processus de socialisation.

Le réseau relationnel est lui aussi transversal à ces domaines. Il comprend des personnes issues de contextes différents, qui sont parfois présentées les unes aux autres, parfois non, qui sont

exceptionnellement rassemblées dans des temps forts de rituels. L'individu, sans en être conscient le plus souvent, organise et arbitre ses priorités, ses connexions, ses étanchéités. Il gère son agenda relationnel en trouvant des moments pour les uns et les autres, en combinant les demandes et les obligations, en bousculant régulièrement aussi ses prévisions. En cela il se trouve au croisement de divers univers sociaux qui s'entrechoquent doucement au sein de son entourage et au long de son orientation.

Les ingrédients, les moteurs et les temporalités se montrent non seulement divers pour une même personne au cours du temps, mais sont aussi pluriels au même moment. Un individu en effet compose plusieurs sphères de vie, plusieurs rythmes, plusieurs logiques d'action. Il endosse divers rôles qui s'expriment chacun sur sa scène respective, avec ses propres rythmes, ses logiques spécifiques, ses normes et ses cadres sociaux. Il reste que l'étanchéité n'est pas totale et que ces rôles se croisent et se combinent dans notre individu au même moment. Il est un professionnel au bureau certes, mais il le demeure aussi un peu à la maison; il est militant dans les réunions syndicales mais il en reste quelque chose dans ses loisirs ou dans ses rapports conjugaux... Des dissonances pourtant existent: telle personne s'avère courageuse en famille et lâche au travail, telle autre honnête dans son engagement politique et pas dans son couple... dissonances qui se dévoilent parfois lorsque les cercles sociaux se chevauchent. La pluralité se produit également à l'intérieur d'une même sphère. Dans les projets professionnels apparaissent parfois des sortes de « double voie », un projet se déploie en parallèle avec un autre, ou bien l'un reste latent puis ressurgit... Quelqu'un peut également à la fois désirer un emploi stable pour certaines raisons et en avoir peur pour d'autres raisons, ou se dire à la fois adulte et non adulte, vouloir une chose et son contraire... Est-ce si rare? On rejoint ici la notion de « facettes de soi », d'homme pluriel recelant des dispositions multiples dormantes ou activées selon les contextes, les événements, les moments, les interlocuteurs... L'homme est pluriel simultanément et pas seulement successivement (Lahire, 1998).

La façon d'articuler ces éléments hétérogènes se fait selon un principe de « combinaison » : « La sociologie de l'expérience sociale vise à définir l'expérience comme une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'action différentes, et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité ». (Dubet, 1994, p.105) La sociologie de Weber (1971) permet de penser cette diversité des principes de l'action, principes non hiérarchiques et non exclusifs. L'acteur peut adopter des logiques d'action différentes, entre lesquelles il peut éventuellement se trouver déchiré. Son expérience est la combinaison originale et subjective que produit l'individu à partir des éléments objectifs qu'il rencontre. Ceci étant, on ne peut pas parler en termes de causalité, mais plutôt en termes de diversité des types d'explication, en « remontant » de l'expérience sociale au système, ou plutôt aux ordres de réalité différents. Car le fait que la société « tienne ensemble » ne veut pas dire qu'elle fasse système : « Et si les individus sont tenus de gérer plusieurs logiques d'action, c'est parce que la société n'est pas Une. Elle apparaît comme la juxtaposition d'une « communauté », d'un « marché » et d'une « historicité ». » (Dubet, 1994, p.253). L'acteur en son sein connaît donc des expériences de tension et de dissociation qui font de son identité un perpétuel travail.

Ce renoncement à l'unité de base et à une « dernière instance » peut en particulier s'accomplir pleinement dans la perspective dynamique. Si les choses ne bougent pas, il faut bien régler la focale sur un type d'objet, une échelle. « Mais dès que l'on met les choses en mouvement, selon Michel Grossetti, cette nécessité s'évanouit : les individus se construisent (entre autres) à partir des groupes dont ils sont issus ou avec lesquels ils sont en contact, groupes qui émergent eux-mêmes des relations, qui elles-mêmes émergent des groupes existants et qui se construisent au fil des interactions, etc. Le niveau de l'action n'est pas forcément stable et l'analyse doit être capable de suivre ses évolutions. ». (Grossetti, 2004, p.16) Il faut alors construire des outils capables de suivre les déplacements de l'action sur les différentes échelles. La pluralité des logiques d'action implique une pluralité aussi des temporalités, qu'il faut alors articuler. Mais surtout, cette pluralité

va « redonner de la liberté aux individus, donc de l'imprévisibilité pour l'analyse » (p.64). La contingence n'est ni un résidu ni une déconstruction permanente, mais plutôt un « espace d'opportunité » défini par l'association d'un événement et d'une imbrication de contraintes, l'ensemble formant une séquence particulière.

Ici, le questionnement est centré sur la combinaison de deux processus complémentaires : le processus de socialisation de l'individu par son entourage, et le processus d'émergence et de recomposition de son entourage au fil de sa vie. Cet entourage est défini à partir des relations qu'entretient l'individu avec des personnes, celles-ci lui ouvrant l'accès à des cercles sociaux, des groupes, des instances diverses. Les contextes pertinents sont ceux qu'il a traversés, qui ont contraint, orienté ou juste infléchi son action et ses décisions, et sont ceux aussi dont il a tiré d'autres relations avec des personnes, celles-ci l'emmenant ensuite dans de nouveaux contextes, etc. C'est par exemple dans le cadre d'une entreprise que l'individu a rencontré des collègues, avec lesquels il a construit des liens plus ou moins durables, dont certains sont devenus des relations plus personnelles, qui ont étendu l'éventail de leurs activités communes et qui l'ont ensuite introduit dans un nouveau loisir, où il a rencontré d'autres personnes... Le caractère circulaire de ces processus n'empêche pas de chercher à les identifier le plus précisément possible, pour comprendre *comment* fonctionne ce processus de socialisation avec l'entourage.

Sans en négliger plus loin les formes dynamiques, il est temps d'ordonner un peu les diverses instances de la socialisation.

### ***1.2.5 - Les instances de la socialisation***

Les instances de la socialisation sont variées. On peut d'emblée les diviser en deux grands groupes : les institutions et les agents de socialisation qui sont formellement désignés comme tels ; et les instances plus informelles qui assurent de fait une part de la socialisation mais n'en ont pas officiellement la charge.

Les deux assurent leur part de la socialisation, soit du point de vue de la société dans l'objectif de construire la cohésion sociale et les formes de solidarité qui la « tiennent » ensemble, soit du point de vue de l'individu dans l'objectif de le faire progresser tout au long de sa vie. « The concept of socialization embraces equally the efforts of society's formally designated socialization agents (parents, teachers, elders, preachers) to transmit and secure adherence to existing norms and the mutual efforts of participants in all sorts of relationships (peer group, courtship, marriage, work group) to establish stable expectations. » (Clausen, 1968, p.6). Deux sortes d'instances sont là envisagées, toutes deux tendues par les « efforts » faits pour modifier et améliorer à la fois l'adhésion aux normes communes et les comportements individuels. Bien des instances cherchent à intervenir sur la socialisation des enfants et des adultes, à tout âge, pour qu'ils soient en bonne santé, qu'ils respectent les lois et évitent l'exclusion et la pauvreté, mais aussi pour qu'ils mangent plus sain, qu'ils respectent les handicapés, qu'ils développent leurs compétences, qu'ils améliorent leur bien-être, etc.

#### *Les institutions*

Les institutions en charge de la socialisation ont été de loin les plus étudiées : école, famille, mais aussi institutions juridiques, religieuses, dispositifs de protection sociale, de santé, d'accompagnement des plus démunis, etc., ont donné lieu à d'abondants travaux sur lesquels je ne m'étendrai pas ici. Becker invite à ne pas les considérer comme totalisantes ni monolithiques, à ne pas non plus limiter leur action à la contrainte directe, et à penser également à des socialisations opérées par des groupements plus faiblement institutionnalisés.

Les institutions produisent davantage que des règles et des systèmes de coercition. Elles produisent des façons de penser, des catégorisations, des routines, des instruments qui se diffusent



et interagissent au plus près des conceptions portées par les individus (Douglas, 2000). Ces catégorisations peuvent contribuer à définir même les épreuves qui semblent leur échapper. Des tensions peuvent s'installer entre différents systèmes d'interprétation, mais aussi entre ces systèmes et les acteurs. Ceux-ci font alors l'expérience de ces difficultés d'ajustement entre catégorisations (Demazière, 2003).

Les institutions sont constituées de cadres tangibles (bâtiments, documents, règlements, dispositifs d'appui, d'incitation et de sanction...) mais aussi et peut-être surtout de professionnels du « travail sur autrui ». « Le travail sur autrui peut être défini comme l'ensemble des activités *professionnelles* participant à la socialisation des individus. » (Dubet, 2002, p.9, c'est lui qui souligne). Ces activités professionnelles ont des fonctions de contrôle, elles définissent des types d'interactions plus ou moins organisées ou « inventées » au fil de l'action, et elles font émerger des groupes professionnels et des modes de régulation particuliers. En cela, les processus de socialisation exercés par ces professionnels s'inscrivent dans un « programme institutionnel », qui désigne un mode de socialisation, ou plutôt un type de relation à autrui comme usager (Dubet, 2002, p.13). Ce programme institutionnel, dit François Dubet, est « assiégé », émietté, désenchanté, en déclin. La figure du médiateur tente tant bien que mal de colmater les brèches, mais la précarité des conditions de travail de ces médiateurs, qui les laisse à la frontière du professionnel, ne peut permettre de les assimiler à de nouveaux acteurs de l'institution. En revanche, l'émergence de telles formes intermédiaires laisse penser à une évolution du travail de socialisation : « Le travail de socialisation repose sur un principe d'homologie des expériences du professionnel et du socialisé » (Dubet, 2002, p.338). Cela ne revient pas à dire que le programme institutionnel a disparu. Les institutions restent. Mais la socialisation a changé de modus operandi. Elle repose moins sur le pouvoir, sur la règle, sur le « sanctuaire » institutionnel et sur le rôle. Elle se forge davantage dans l'expérience partagée, plus « homologique », entre le socialisateur et le socialisé. Cette évolution réside d'abord dans la multiplicité croissante de la socialisation, qui repose davantage sur l'expérience que sur l'encadrement : « la socialisation est conçue comme une expérience sociale, ne serait-ce que dans la mesure où la pluralité des rôles et des dimensions de l'action s'est imposée sans qu'un principe central plus ou moins transcendant ne parvienne à l'organiser. » (Dubet, 2002, p.343). La relation est alors au cœur de ce mode d'intervention. « La socialisation consiste moins à s'identifier à des rôles renvoyant à des valeurs qu'à se forger soi-même par une construction continue de relations et d'expériences ». (Dubet, 2009, p.103). C'est un « travail continu » que celui qui produit la continuité et la cohérence.

Danilo Martuccelli se rapproche lui aussi de cette notion d'expérience. Il envisage l'individuation (qui, constituant une sorte de processus en miroir de la socialisation, n'en est pas très loin) comme une accumulation d'épreuves qui « forgent » l'individu. Il décrit un « système standardisé d'épreuves », qu'il divise en deux axes, les domaines de vie (école, travail, espace urbain et vie familiale) et les dimensions du lien social (histoire, collectifs, interactions avec les autres et rapports à soi-même) (Martuccelli, 2006).

Sans me prononcer sur l'étendue du déclin des institutions, sur les transformations de leurs modes d'intervention ni sur les compétences professionnelles qu'elles mobilisent, je préfère les laisser « à leur place » et situer clairement ailleurs mon propre centre d'intérêt. En effet, pour moi persistent des institutions et des professionnels du travail de socialisation, qui sont payés pour cela. Et se posent, à côté, d'autres autrui socialisateurs qui eux ne sont pas payés pour cela mais qui contribuent, à leur façon, au « travail » de la socialisation. C'est à ceux-là que je m'intéresse, simplement parce qu'on s'y est peu intéressé et qu'il me semble qu'existe là un point obscur, un fossé entre une sociologie qui traite de la socialisation et une sociologie qui traite des réseaux sociaux. Je ne m'inscris donc pas dans la discussion sur l'institution, je ne me prononce pas non plus sur l'autre débat concernant la « privatisation » de la société et le repli sur la sphère privée qu'évoquent Berger et Luckman (1986). A mon sens, même si ces constats sont justes, le pas est trop vite franchi qui conduit ensuite à toutes formes de conceptions d'une société « liquide », conceptions que je ne rejoins pas. On ne me fera donc pas dire que, si je mets en lumière le poids

des entourages dans les processus de socialisation, c'est parce que je pense que les institutions et les régulations collectives ont disparu ou se sont diluées. Il n'y a pas besoin, pour moi, que les institutions ou les collectifs « laissent la place » aux instances plus informelles et plus privées de la socialisation. Ces dernières peuvent en effet exister à côté, et elles l'ont toujours fait, même si l'on manque un peu de travaux permettant de les envisager sur des époques où toute l'attention était focalisée sur les institutions socialisatrices. Le monde a changé, sans doute, mais nous avons aussi changé de lunettes pour l'observer.

### *Les objets*

Les objets et les choses, par opposition aux êtres humains, ont tenu des places très diverses dans les sciences humaines et la sociologie en particulier. De la place centrale des biens marchands en sociologie économique aux objets comme signes dans la sémiologie, comme vecteur d'échanges et de dettes chez Mauss ou comme partenaires à part entière dans la sociologie de Bruno Latour, les objets mobilisent des enjeux forts autour des usages et des circulations, qui retentissent sur les catégorisations humaines (Latour, 1994). Pour Bruno Latour, Michel Callon et les chercheurs qui s'inspirent de leurs travaux, la distinction entre humain et non-humain doit s'évanouir devant le primat donné à la relation et au réseau (Houdard et Thiéry, 2011). Ce qui fait le social, c'est l'« association ». Leur conception remet en dynamique l'ensemble des concepts et des outils de la sociologie, des groupes aux groupements, des intermédiaires aux médiateurs, des traces aux actions, des acteurs aux attachements, des réseaux aux chaînes d'action et aux récits, etc. (Latour, 2006). Le réseau inclut des humains et des non-humains, qui doivent être pareillement mis en relation. « Des réseaux sociaux purs, cela n'existe pas. Ils sont toujours impurs ou plutôt hétérogènes, faits d'humains et de non-humains. (...) La théorie de l'acteur-réseau a été capable d'apporter des réponses à cette question difficile : « Comment les choses agissent-elles ? Comment une voiture, une pile combustible, des microbes, des coquilles Saint-Jacques agissent-ils ? » (Callon, Ferrary, 2006, p.40). Les « dispositifs de médiation » rendent compte de la manière dont leurs associations fonctionnent et agissent. « Ces dispositifs incluent des non-humains (nom, règles d'adhésion, procédures de régulation, dispositifs de communication, etc.) mais aussi parfois des acteurs humains qui endossent un rôle de médiation (coordonnateurs, responsables, intermédiaires de toutes sortes). (...) L'introduction des dispositifs de médiation n'est évidemment qu'une importation très limitée des idées issues de l'approche par les réseaux socio-techniques. Elle permet toutefois de sortir du réductionnisme relationnel qui caractérise l'analyse des réseaux sociaux. La notion de dispositif de médiation ne permet pas seulement d'introduire, au moins partiellement et dans un registre limité, des « non-humains » ou des « médiations ». Elle permet de donner du sens aux formes collectives (organisations, groupes, collectifs, etc.) qui se situent entre le « contexte » (vu de l'intérieur) et l'« acteur » (vu de l'extérieur) » (Grossetti, 2005, p.12-14). Pour Franck Cochoy, la notion dynamique d'encastrement permet de réconcilier la sociologie économique « constructiviste » (centrée sur la construction sociale de l'économie) et la sociologie économique « relationniste » (centrée sur les associations nouées dans l'échange), en montrant comment le marché « fait » et « défait » société (Cochoy, 2008).

Cette approche permet d'inclure dans le processus de socialisation des dispositifs qui de façon certaine y interviennent, soit parce qu'ils sont l'émanation d'institutions et de régulations (formulaires, dispositifs, monnaies...), soit parce que leurs cadres matériels et symboliques orientent les flux et les actions (routes, bâtiments, appareils, frontières...). Les apprentissages de la socialisation sont aussi des adaptations au monde concret, et des apprentissages techniques. Ils contribuent à forger l'image de soi dans le monde, comme en témoignent par exemple les usages du téléphone portable chez les jeunes en particulier (Licoppe et Smoreda, 2006, Fribourg, 2007, Metton, 2009). Pourtant, je ne m'étendrai pas non plus sur ce type d'instances de la socialisation, dans la simple mesure où mes données, limitées à l'entourage humain, ne me le permettent pas.

## *Les supports de communication de masse et leurs messages: livres, media*

Ce type d'instance peut s'approcher du précédent dans la mesure où un livre, un journal, un poste de télévision, sont des objets. Mais ce sont des objets particuliers dans la mesure où ils sont à la fois très largement diffusés et porteurs de messages culturels et normatifs extrêmement puissants. Ils contribuent très certainement au processus de socialisation. Que l'on songe par exemple à la puissance des livres pour enfants et des contes dont on se souvient des dizaines d'années après les avoir lus et relus, qui forgent notre sens du bien et du mal (Bettelheim, 1976, Petitat, 2002). Bien d'autres livres constituent ensuite autant de « balises » dans notre apprentissage des mythes, des valeurs, des exemples à suivre, des mondes possibles. Pour les jeunes contemporains, les films et les séries télévisées prennent sans doute une place autant voire plus importante. On a pu montrer par exemple l'impact sur les adolescents des images véhiculées par les feuillets qui sont diffusés à leur intention (Pasquier, 1999, 2005), ainsi que les caractéristiques des normes qu'ils véhiculent. Les jeux vidéo, surtout pour les garçons, sont aussi d'énormes vecteurs de normes et de modèles. La publicité elle aussi diffuse des messages donnant à voir « ce qu'il y a de mieux », et contribuent donc à forger l'image du monde et à orienter les choix (Sauvageot, 1987). La curiosité, attisée très certainement par les discussions entre les jeunes, est un ressort puissant qui permet à ces messages d'être attendus et écoutés (Cochoy, 2011).

Les media ne constituent pas seulement un outil de diffusion, mais ils prennent une place et donnent un contenu culturel particulier à leurs « messages ». Ils diffusent non seulement des images mais des idées du monde, et cela d'une façon très efficace. Mais là encore, je ne dispose pas de matériaux susceptibles de prendre en compte cette forme de la socialisation. Là n'est de toutes façons pas mon propos : je ne pense pas défendre l'idée que seul compte l'entourage, mais plutôt qu'à côté des institutions, des objets et des media, l'entourage existe et contribue à la socialisation. D'une part il constitue un relais qui module, amplifie, transforme et sélectionne les messages, voies et options des autres vecteurs de socialisation. Et d'autre part, il constitue un « milieu » original qui a son propre impact sur la socialisation. C'est ce que je vais expliquer maintenant.

## *Les entourages, les relations, les réseaux*

On l'aura compris, cette instance de la socialisation est celle dont je privilégie ici l'analyse. Non parce que je pense qu'elle soit plus efficace, plus intéressante que les autres ou plus importante qu'avant. Je trouve juste qu'elle est moins étudiée, en tout cas pas au niveau où elle le mériterait. L'accent mis ici sur les entourages dans les processus de socialisation ne prétend pas exclure les autres instances. Les entourages, les réseaux, les relations dont j'expliquerai plus loin les rôles et les dynamiques, existent et sont efficaces à côté des institutions, des objets et des media, ils ne leur enlèvent rien ni ne les remplacent. Ils s'en font parfois le relais, ils tissent des liens qui les incluent dans leur système.

L'individu, pour Simmel, a davantage conscience de son entourage que de la société dans son ensemble : “The consciousness of constituting society is not to be sure, in the abstract, present in the individual; but everyone always *knows* that the others are connected with himself, although this knowing about the other as the associated, this recognizing of the whole complex as a society usually occurs with reference to particular concrete contents.” (Simmel, 1910, p.376 – c'est lui qui souligne). La question qu'il se pose est alors : quelles présuppositions opèrent pour que des procédures concrètes dans la conscience soient vraiment des processus de socialisation ? Ce sont les processus d'échanges et de réciprocité qui donnent à l'individu la conscience du fait qu'il est associé à d'autres. Dans ces interactions se construisent des images de l'autre à la fois généralisé et fragmenté, images fondées sur la base des a priori en cours dans le cercle social de rencontre.

Les relations interpersonnelles ont été finalement souvent évoquées comme des vecteurs cruciaux de la socialisation : « In a sense, every enduring relationship may be said to entail

socialization, for every enduring relationship entails a building up of mutual expectations which become to a degree normative for the participants. (...) In any enduring close relationship or primary group, each participant is heavily involved in the orientations of his coparticipants ; such involvement is the stuff of which socialization agents are made. The net effect for socialization to the norms of the larger society will, of course, depend on the consonance of the group's norms with those of the larger collectivity. » (Clausen, 1968, p.7) On trouve dans cet extrait la référence à la qualité des relations, à l'engagement et aux attentes mutuelles qu'elles construisent, aux normes qui en découlent, mais aussi aux cercles sociaux et à leur rapport avec la société globale, ainsi qu'aux extensions du réseau personnel et à leur cohérence avec les normes dominantes. Bien des éléments d'une conception relationnelle de la socialisation sont donc déjà posés, au moins théoriquement.

J'envisage cette intervention des entourages sur la socialisation de deux façons principales : par le « milieu » que forme l'entourage, à savoir le système formé par le réseau personnel et par les cercles sociaux plus ou moins divers sur lesquels il ouvre des accès ; et l'influence des « autres significatifs », c'est-à-dire des personnes « qui comptent » et dont l'individu est prêt à écouter les conseils. L'une comme l'autre de ces dimensions de l'entourage participent de la socialisation, en proposant une vision du monde des possibles plus ou moins contrastée « à portée » de l'individu, et en appuyant, par la parole échangée, certaines des options qui s'y présentent.

Cet entourage comprend des personnes avec qui l'individu interrogé entretient des relations. Elles peuvent être des membres de sa famille, des amis, collègues, copains, voisins, relations conservées d'un voyage ou d'une expérience collective passée, des amoureux, etc. Cet entourage constitue un « milieu » autour de lui, plus ou moins homogène et cohésif. Il recèle quelques « autres significatifs » qui, plus que les autres, peuvent exercer une influence sur ses décisions. De plus, cet entourage donne accès à d'autres ressources par le chaînage avec d'autres relations (les amis des amis) ainsi que par l'ouverture sur des cercles sociaux (un groupe de copains, une association...). Bien que là aussi je pense qu'elles puissent avoir un impact toujours présent sur la socialisation, j'ai exclu dans l'enquête la référence aux personnes décédées, ainsi qu'aux personnes mythiques, héros ou stars avec qui l'individu n'a pas de relation réciproque. Mais avant d'entrer vraiment dans la question des entourages, je dois compléter la mise en place de la façon dont je vais traiter la socialisation, en commençant par la période de la vie qui est ici privilégiée.

### **1.3 - Devenir adulte : un point-clé**

Le moment du passage de l'adolescence à l'âge adulte est une période cruciale dans le déroulement de la vie. La socialisation se joue de façon particulièrement cruciale à ce moment là. Cela ne veut pas dire que beaucoup de choses ne se sont pas jouées avant, qu'il n'y a pas d'héritage antérieur, ni qu'il n'y a rien après. Mais à ce moment là les atouts, les projets, les héritages (positifs et négatifs) sont engagés, et reconsidérés, recomposés.

#### ***1.3.1 - Transitions***

Le départ du foyer d'origine, le choix d'une filière d'études, l'entrée dans la vie active et l'insertion professionnelle, les expériences affectives et la recherche d'un conjoint, la mise en ménage, l'installation dans un domicile autonome, la décision de fonder une famille... constituent autant d'étapes concentrées sur quelques années, avec une densité que l'on retrouve peu dans la suite des trajectoires personnelles. La jeunesse est une séquence de vie particulièrement riche en transitions d'un statut vers un autre, en renouvellement des articulations entre le biographique et le social, en intrication des diverses sphères de la vie, en transformations personnelles, en encadrements sociaux également. On sait également que ces étapes sont déterminantes pour les modes de sociabilité (Bidart, 1997, 1999). Elles sont émaillées de bifurcations, de moments-clés, de remises en cause des

acquis et des projets. Les héritages sociaux y sont validés, re-travaillés, parfois bousculés dans le cas des « transfuges » de classe ou des trajectoires ascendantes ou descendantes. Ces moments particuliers concentrent divers processus d'évaluation, d'anticipation et de remise en question des orientations.

Même si la socialisation se fait tout au long de la vie, la jeunesse reste un moment-clé de la socialisation. L'importance des changements dans la vie et les comportements entre l'enfance et l'âge adulte a d'ailleurs contribué à faire douter les chercheurs de la pertinence d'une circonscription de la socialisation à la jeune enfance. Le moment intermédiaire entre le statut de l'enfant, irresponsable et dépendant de ses parents, et l'adulte autonome, la jeunesse est une période biographique particulière. En faisant l'interface avec la vie d'adulte, elle met en jeu les héritages et les apprentissages pour les confronter à la prise de rôle sociaux des adultes. L'enjeu est particulièrement fort : ils prennent position, par leur statut professionnel notamment (mais pas seulement), dans la hiérarchie sociale. C'est maintenant, en tout cas en France où la scission est nette entre formation et emploi, où les reprises d'études sont rares dans les années 90, que les investissements en capital humain sont transformés en niveau de qualification. Cette période est particulièrement agitée, riche en changements, en carrefours et en décisions, en ce sens que s'y décident et s'y « réalisent » bien des héritages et des enjeux.

Les jeunes expérimentent un passage très net depuis des milieux relativement structurés et homogènes, notamment en termes de classe d'âge (le collège et le lycée), vers des univers bien plus hétérogènes et diversifiés (les entreprises). Ils éprouvent des ruptures souvent conjuguées (quitter le milieu scolaire, la famille, la ville parfois) qui ne connaissent pas d'équivalent plus tard dans leur vie. Dès la fin de la scolarité se concrétisent des voies, mais aussi des limites, qui marquent l'ensemble des domaines importants de la vie : les carrières professionnelle, résidentielle, affective et familiale sont toutes, à ce moment, mises en jeu, ou du moins en question. C'est aussi un moment où les différentes sphères de la vie sont en interaction plus forte qu'à d'autres moments : les projets scolaires et résidentiels, professionnels et matrimoniaux, les parents et les amis, les amours et les copains... sont davantage entremêlés que dans la suite du parcours de vie.

C'est aussi, et peut-être surtout, une période particulièrement intéressante pour le sociologue. Là, dans un temps finalement très ramassé, sont concentrés des événements, des choix, des processus d'actualisation des orientations marquent un pas. A ce moment sont « mis à plat » à la fois les résultats des acquis et des déterminations antérieures, et les marges de manœuvre que celles-ci laissent ouvertes aux choix personnels. Ce moment est celui de l'accomplissement, ou plutôt de la mise en oeuvre sociale, des processus de socialisation. La jeunesse recouvre une réalité spécifique : elle est une expérience précise, un moment particulier d'entrée dans la carrière, de mise en oeuvre éventuelle des héritages et des atouts, de choix impliquant divers domaines de la vie, d'acquisition progressive de rôles sociaux globaux.

### ***1.3.2 - Des processus diversifiés***

La jeunesse peut donc être vue comme un ensemble de transitions, non exclusives de cet âge mais simplement plus densément associées dans cette période. Elle mobilise abondamment les sciences sociales qui ont décrit certaines mutations de ces transitions: allongement, désynchronisation, complexification, diversification des rythmes... (Galland, 1991, 2001, Hamel & al., 2010). Là où l'on pouvait identifier auparavant des « seuils » relativement synchrones qui, cumulés, faisaient passer de l'état de jeune à celui d'adulte (finir ses études, travailler, quitter ses parents, s'installer en couple, faire un enfant), maintenant se révèlent les dissociations de ces étapes ainsi que leur réversibilité (Evans & Furlong 2000, Furlong & Cartmel 2007). La « temporalisation » de la vie est même une caractéristique de la modernité (Rosa, 2010). Ces mutations nous amènent à revoir aujourd'hui la pertinence de ces seuils et à tenir compte de leur inscription dans des contextes sociétaux spécifiques (Bidart, 2006, Leccardi & Ruspini, 2006, Cavalli, Cicchelli & Galland, 2008, Van de Velde, 2008). Les contextes historiques, les évolutions

démographiques, les mutations sociétales définissent la position des individus dans leur société, les conditions de leur parcours biographique vers le statut et les rôles d'adultes. Il y a donc une imbrication entre cette période de la vie, les groupes sociaux des « jeunes » et les contextes dans lesquels ils évoluent, s'insèrent, et qu'ils contribuent aussi à faire évoluer. L'analyse des différentes façons dont s'articulent les transitions biographiques et les particularités des contextes sociétaux nous aident à percevoir les enjeux et les déterminants des modalités d'insertion sociale. Comment les jeunes rentrent-ils dans des rôles adultes, comment les font-ils évoluer ? Chaque société, chaque ensemble culturel ordonne la façon dont « sa » jeunesse est socialisée. Se révèlent ainsi des faisceaux de facteurs qui ensemble contribuent à construire les transitions vers la vie adulte, dans chaque société. Les explications des différences sont multidimensionnelles, renvoyant à l'histoire, aux politiques publiques, aux mœurs, aux cultures macro et micro-locales, aux périodes, etc., de même qu'elles se situent à des échelles diverses, allant du groupe de parents ou d'amis à la société globale ou à la civilisation. Elles sont également articulées entre elles, de façon spécifique dans chaque société qui agence à sa manière les rapports entre l'Etat, le système de formation, le marché du travail, la référence à la justice, les politiques familiales, etc.

Pour autant, la socialisation ne s'arrête pas non plus au premier emploi ou aux premières amours. Tout ne s'y décide pas, tout ne s'y réduit pas, tout ne s'y préfigure pas non plus. Construire un quotidien de couple, partager un logement, mûrir la décision de faire un enfant, comme construire une compétence professionnelle, dépasser les échecs, surmonter l'injustice, sont autant d'épreuves de socialisation. Plus tard encore, bâtir une vie de famille équilibrée, faire des choix de carrière, supporter la maladie, sortir de la crise conjugale, accepter le deuil, renoncer à un projet, prendre sa retraite... sont autant de défis qui engagent et reconfigurent le processus de socialisation (Brim & Kagan, 1980). Un licenciement, un divorce, un accident, un déménagement, une rencontre peuvent modifier profondément le rapport au monde, le positionnement social, la perspective d'avenir, et appeler de nouveaux apprentissages de la vie en société. L'âge adulte apparaît comme un faux-plat : il se passe encore bien des choses après, la pente de la socialisation ne forme ni une ligne ni un palier.

### ***1.3.3 - Devenir adulte en société***

Le statut d'adulte ne donne en effet qu'une illusion de finitude. Certes, c'est en pensant à l'adulte qu'on envisage une socialisation aboutie. Mais le statut d'adulte se pose aujourd'hui comme une question. Si la jeunesse est vue comme une « préparation » à l'âge adulte, alors peut-être faudrait-il en savoir davantage sur ce qu'est l'adulte aujourd'hui (Cicchelli, 2001). Certains auteurs dénoncent en effet le centrage excessif des focales sur un âge adulte vers lequel tout tendrait, point d'aboutissement qui seul valide les réalisations, les engagements et les projets de la jeunesse... sans être jamais véritablement défini. La jeunesse ne peut être simplement conçue comme une attente ou un manque d'état d'adulte. Les jeunes sont des acteurs, des sujets de leur histoire, même s'ils ne s'inscrivent pas encore dans certains rôles sociaux centraux comme celui de travailleur, d'époux ou de parent.

Les analyses gagnent en général à envisager la dimension subjective des processus. Il en est ainsi tout particulièrement de la question du « devenir adulte ». Elle est traitée le plus souvent en termes objectifs ou du moins objectivés, par le repérage des âges au passage de seuils biographiques que l'on juge significatifs au regard des transitions vers le statut d'adulte. Pourtant, la part subjective de ce terme est au moins aussi importante, dans la mesure où son contenu substantif n'est pas très fixé. Il est difficile d'identifier de façon claire et univoque le moment de l'accès à ce statut. L'âge intervient certes mais sans correspondance directe, différents domaines de la vie sont déterminants (l'accès à l'emploi, à l'autonomie, le passage du foyer des parents au sien propre, la création d'une famille...) mais ne sont pas absolus, ils se dé-synchronisent de plus en plus et deviennent réversibles. Devant le flou croissant qui entoure ces transitions vers la vie adulte, il peut être intéressant d'étudier le passage à l'âge adulte comme une question subjective plutôt que comme un

seuil biographique objectivable. Afin de mieux comprendre ce qu'est cette transition vers l'état d'adulte, j'ai posé la question aux jeunes eux-mêmes : se considèrent-ils comme adultes, et pourquoi ? J'ai analysé les argumentaires qu'ils mobilisent. Les jeunes issus des classes populaires et les jeunes issus des classes supérieures montrent alors des « manières » différentes de se dire adulte (ou non adulte). Si certains se déclarent adulte « de fait », d'autres attendent d'être adulte « pour soi ». (Bidart, Lavenu, 2006). La dimension longitudinale nous permet aussi de constater les évolutions de ces argumentaires en les reliant aux transformations objectives des situations de ces jeunes (Bidart, 2005, *article présenté en annexe 6*). Les transitions apparaissent alors souvent partielles et liées aux contextes relationnels.

Certains observateurs en ont conclu, un peu vite peut-être, à une individualisation des parcours, dans le sens d'une singularisation (chacun sa route) (Roberts & al., 1994 ; Evans et Furlong, 2000). Cette interprétation renonce un peu vite à l'explication sociologique en sous-estimant sans aucun doute le poids persistant des facteurs sociaux, en particulier l'origine sociale et le diplôme, qui produisent des inégalités dans l'accès même à l'individualité (Castel et Haroche, 2001, Blöss 2002). On doit en outre se demander si cette complexité et diversification des parcours ne réside pas davantage dans la finesse croissante des outils et des analyses que dans les données elles-mêmes, celles-ci pouvant être de plus déformées par nos lunettes historiquement et géographiquement étalonnées sur l'Europe (ou l'Amérique) de la fin du 20<sup>e</sup> siècle, sans parler du fait que les modèles antérieurs aient pu être caricaturés, simplifiés et abusivement généralisés (Bidart, Longo, 2010).

## **1.4 - Processus, séquences, bifurcations : la socialisation en dynamique**

La socialisation est un processus, inscrit dans le temps, sans cesse renouvelé, irrégulier. Peu à peu, chaque jour se construit et se reconfigure le rapport de l'individu avec son entourage et avec le monde social. Les outils théoriques permettant de saisir vraiment la socialisation dans cette dimension processuelle se sont heureusement développés et affinés. Je n'en donne ici qu'une vision tronquée et trop rapide.

### ***1.4.1 – Les formes sociales émergent et s'agencent***

Tout bouge, les contextes naturels et sociaux, les entourages, les normes, les générations, les individus. Pourtant, les sciences sociales ont cherché à construire des catégories et des structures immuables, à dégager des modèles de stabilité, et ce faisant elles ont figé les formes sociales. L'entité « individu » pour se socialiser doit s'adapter et « trouver sa place » dans l'entité « société ». Mais peu à peu, l'idée que les sciences sociales ne peuvent s'enfermer dans des conceptions statiques ni même « continuistes » des phénomènes sociaux, qui conduit au déni des formes d'imprévisibilité et de contingence a fait son chemin depuis les années 80 et commence à se généraliser (Balandier, 1988, Abbott, 2001, Sewell, 1996, Grossetti, 2004, Bessin, Bidart, Grossetti, 2010).

A l'intérieur d'une société qui évolue, des équilibres multiples et des décalages contribuent à produire des « tournants » (Hughes, 1996), des conversions identitaires et des « réévaluations » qui relèvent d'un « processus socialisé et socialisant » (Strauss, 1992, p.106), ou encore des « institutions biographiques » inscrites dans des structures longitudinales de la société (Passeron, 1990), voire des crises des identités liées à une période où les formes antérieures ont perdu leur légitimité et les formes nouvelles ne sont pas encore assez reconnues (Dubar, 2000). Hareven et Masaoka (1988) retracent sur le temps longs les propensions à expérimenter des tournants dans l'existence. L'étude des « moments fatidiques » (Giddens, 1991), des « alternations » (Berger et Luckman, 1986), des « ruptures » dans le cheminement (de Coninck, Godard, 1990), des « épreuves » (Boltanski et Thévenot, 1991), et des bifurcations (Grossetti, 2004, 2006, Bidart, 2006

- *article présenté en annexe 7*, Martuccelli, 2006, Kaufmann, 2008) qui se produisent au niveau du parcours individuel, convainc peu à peu que les temporalités sociales sont discontinues, que l'événement peut perturber la structure, que l'imprévisibilité réside en particulier dans l'articulation des différents domaines qui s'entrecroisent dans le monde social.

Ainsi, « La structure, cette « coagulation » du mouvement incessant des relations sociales » dont parle Forsé (2002, p.71), est bien inscrite dans des processus continus et discontinus dont même les unités sont des fictions provisoires qu'il convient de « décongeler » pour étudier leurs relations et mouvements perpétuels (Emirbayer, 1997).

La conception la plus essentiellement et perpétuellement dynamique que l'on puisse identifier est sans conteste celle d'Harrison White (2011). Il construit à partir de la notion d'émergence un système de pensée en mouvement lui-même, en montrant que les identités émergent d'efforts de contrôle dans des contextes de turbulences, que les liens se construisent dans les récits, que les récits et les liens se manifestent dans des collectifs, sous différents régimes, mais aussi que des identités se découplent de ces collectifs en s'en rendant moins dépendantes, et à l'inverse s'encastrent dans des réseaux... Il serait vain ici de vouloir résumer cette conception difficile à saisir justement par le caractère dynamique et provisoire de toutes formes sociales. J'en retiens ici surtout l'utilisation des notions de découplage et d'encastrement, très pertinentes pour décrire l'émergence des relations interpersonnelles à partir des contextes et leur imbrication dans les réseaux et les cercles sociaux (White, 2011, Cochoy et Grossetti, 2008). Ces deux processus sont à l'œuvre dans différents moments de l'émergence de la relation et de sa liaison avec le contexte.

#### ***1.4.2 – Parcours de vie : un processus***

Le traitement du temps est de plus en plus introduit sérieusement et épistémologiquement maintenant en sociologie en particulier par la notion de « carrière » signifiant qu'à chaque moment, en chaque point du parcours les conditions et le cap peuvent être redéfinis, des atouts et des contraintes se révèlent, des orientations se modifient (Hughes, 1937 ; Becker, 1985, 1998 ; Conninck & Godard, 1990; Passeron, 1990). Plus qu'une trajectoire qui évoque trop la balistique, le parcours de vie est vu comme un processus (Mendez, 2010). Celui-ci agence des « ingrédients » issus de différentes échelles, celle de l'individu mais aussi celle de la cohorte dans laquelle il est inclus et du contexte historique qu'elle éprouve. Cet agencement lui-même se modifie dans le temps, en particulier dans certaines situations qui font événement : « La situation peut révéler un procès de socialisation plus ou moins routinisé qui débouche sur la perpétuation (...). Mais une situation peut aussi faire apparaître un procès de socialisation relativement nouveau si certaines conditions environnantes ont changé » (Drulhe, 1985, p.15). Il est vain de trop mettre en opposition les déterminants structurels et les choix individuels : les deux, bien sûr, s'imbriquent et se répondent : « ...le projet le plus recommandable consiste à essayer de saisir la structuration des biographies à la fois comme un effet des structurations longitudinales qui se résument en amont dans "l'institution biographique" et comme le produit agrégé que l'action sociale des individus inscrit, en aval, dans le maintien ou la transformation de ces structures longitudinales. » (Passeron, 1990, p.20).

De plus, sur un même point du parcours interviennent et se conjuguent différentes sphères d'activité, chacune avec son rythme, son calendrier. Il se produit des interactions entre ces diverses sphères et leurs temporalités: une histoire d'amour infléchit le parcours professionnel, une mutation reporte un désir d'enfant... Ces « contaminations » des sphères sont d'ailleurs pour partie responsables des irréversibilités du parcours, rendant bien plus difficile un retour en arrière si une décision a eu des conséquences en chaîne sur plusieurs domaines (Grossetti, 2005). De ce fait les scissions biographiques peuvent être vues tout autrement que comme des seuils unidimensionnels que l'on franchit un beau jour d'un seul élan. Selon les domaines, les sphères, une personne n'a pas les mêmes avancées, les mêmes rythmes, les mêmes logiques d'action, bien que ces éléments communiquent et se contaminent mutuellement en étendant même une sorte de halo les uns sur les



autres (Abbott, 2001). Des moteurs d'action fournissent le principe dynamique du parcours. Le rapport au travail en est un exemple : pourquoi travaille-t-on ? Pour l'argent, pour la sécurité, pour la passion, pour la tâche, pour la reconnaissance d'autrui ? Ce moteur peut varier au cours du temps, en particulier lors de bifurcations biographiques (Bidart et Longo, 2007). Celles-ci sont des moments-clés de réorientation imprévisible du parcours, accompagnées de périodes de crise parfois. Dans ces moments les personnes se trouvent devant un carrefour leur offrant des possibilités alternatives : elles peuvent prendre telle voie ou telle autre, et construisent donc un processus de choix. Leur avenir se décide parfois dans ces *turning points*, carrefours institués comme le baccalauréat ou la retraite, ou bien carrefours imprévus comme un licenciement ou un accident. Leurs décisions ont alors des effets sur le temps long du segment de vie qui va suivre, des effets aussi sur d'autres domaines de la vie par contamination, les rendant alors pour une grande part irréversibles (Grossetti, 2006, Bidart, 2006, Bessin, Bidart, Grossetti 2010). Les ingrédients comme les moteurs s'inscrivent dans la durée. Leurs combinaisons elles aussi peuvent se modifier. Elles définissent alors des séquences qui correspondent à autant d'agencements particuliers de facteurs (Abbott, 1995).

Un processus est constitué de plusieurs séquences. L'enjeu alors est de dépasser le particulier, de parvenir à construire des généralisations possibles de ces processus (Bidart, Mendez, 2012). Il est possible pour cela de rechercher des séquences types, c'est-à-dire des segments récurrents qui sont susceptibles ensuite de s'emboîter, de se succéder et de se combiner pour construire les trajectoires et leurs cheminements.

### **1.4.3 – Bifurcations et carrefours biographiques**

Il est difficile de dire si les imprévisibilités et les bifurcations sont plus fréquentes dans les parcours de vie aujourd'hui que dans des temps plus anciens. Là aussi, la façon de regarder s'est modifiée, la focale et les lunettes ont changé, et heureusement la science ne reste pas inerte face aux mutations sociales. Mais quelle est l'importance en général des bifurcations ? L'idée courante veut que le monde change de plus en plus vite (Rosa, 2010). Mais cette idée n'est pas nouvelle, et reste difficile à démêler de l'idée que c'est l'idée du changement qui se généralise et se précipite : « Change and the imagination of change seem to grow in our culture, as does the belief in the possibility of personal change and the expression and desire to do so. » (Brim & Kagan, 1980, p.19).

Le changement de métier est une des bifurcations imprévisibles, en tout cas dans le système français qui privilégie fortement la continuité en la matière (Bidart, Bourdon, Charbonneau, 2011). De telles réorientations pourtant ne sont pas si exceptionnelles en France : près d'un tiers des jeunes déclarent s'être réorientés au cours de leurs 7 premières années de vie active (Legay, Marchal, 2007), et cette tendance semble augmenter (Monso, 2006). En la matière, les méthodes longitudinales offrent l'avantage de dérouler réellement le temps. En procédant par enquêtes répétées elles permettent d'éviter (en partie) de l'aplatir, de l'orienter sur l'état de départ ou sur l'état d'arrivée du parcours, sur l'impulsion initiale ou sur le bilan qu'en fait l'acteur au moment où on l'interroge (Bourdieu, 1986; Demazière, 2003).

Alors que le moment de l'entrée dans la vie adulte se révèle déjà en lui-même un moment de recomposition des atouts et des projets particulièrement riche dans des temporalités assez denses, je propose en plus, par quelques questions, de porter la focale sur les moments où, dans chaque intervalle de 3 ans, ces jeunes ont connu des « carrefours » et ont dû faire des choix. Il devient alors possible de discerner les « ingrédients » qui interviennent dans ces bifurcations. On voit dans la mise en balance des alternatives se révéler des priorités, apparaître des éléments qui « font le déclic », se dessiner des articulations entre les domaines, se dévoiler des façons de s'inscrire dans les contextes, de gérer les contraintes, d'exploiter les ressources...

L'étude précise de ces moments-clés nous fournit bien des éléments permettant de comprendre ce qui préside aux orientations, du côté des contextes, des contraintes et des ressources, mais aussi ce

qui les anime, du côté des moteurs de l'action. De plus, les processus de socialisation sont dans ces moments là à la fois réactivés, accélérés, et réorientés (Berger et Luckman, 1986). Ce sont des temps agités dans lesquels les apprentissages et les compétences sont renouvelés (Denave, 2008). Je porterai ici la focale surtout sur l'intervention des autres dans ces décisions, l'influence qu'ils exercent sur l'issue et la façon dont ils contribuent à orienter et réorienter le parcours de vie.

Mais auparavant, j'introduis la question des entourages par celle, plus ancienne, de la sociabilité.

## 1.5 - Socialisation et sociabilité

La liaison entre socialisation et sociabilité a été évoquée par Simmel. D'abord abstraite, elle a été peu à peu étudiée à partir des activités sociales, puis « incarnée » dans des histoires réelles d'individus réels.

### 1.5.1 – La sociabilité comme « abstraction » de la socialisation

G. Simmel considérait la sociabilité comme « l'abstraction la plus parfaite de la socialisation », sa « forme ludique » (Simmel, 1981). Par ce terme d'« abstraction », il entendait distinguer la sociabilité comme une « pure forme » de socialisation, un « royaume autonome » détaché des réalités sociales. Il mettait ainsi d'emblée le doigt sur un aspect paradoxal de la sociabilité : celle-ci implique une certaine liberté dans l'établissement de la relation<sup>4</sup>, et dans le même temps elle contribue à la socialisation des individus. De plus, si pour Simmel la sociabilité s'exerce « entre égaux », c'est bien que les structures sociales sont agissantes. La sociabilité fonctionne pour lui par une stylisation des positions sociales : « Il s'agit du jeu au cours duquel « on fait comme si » tous étaient égaux » (Simmel, 1981, p.129)

Ce que l'on pourrait qualifier de « pirouette » dans ce « fait comme si » est en réalité un double processus. Selon Michel Forsé, pour l'analyste des réseaux, « Les individus y sont des égaux. Pour un temps, chacun n'est qu'un nœud dans le réseau. Mais l'analyse de ce réseau consiste justement à montrer qu'il recouvre en fait une structure relationnelle bien précise où apparaissent des ensembles et des positions différenciées et où les individus selon la place qu'ils y occupent ne sont plus des égaux. Ils maîtrisent plus que d'autres certaines ressources, ils peuvent mieux que d'autres développer certaines stratégies, etc. Dans leurs relations de sociabilité, les individus font, selon Simmel, exactement le parcours inverse. Partant d'une structure de fait différenciée, ils réduisent les différences pour faire comme s'il n'y avait que le réseau, une simple trame reliant des égaux. » (Forsé, 2002, p.71)

Les individus circulent et s'ancrent dans ces cercles sociaux au fur et à mesure de leur vie. Dans ces cercles, ils distinguent parfois des personnes qu'ils dissocient du contexte par une différence qui les rapproche, un événement qui les fait sortir des limites du rôle, une histoire qui leur appartient, une routine qui les rend insubstituables... On s'approche de la dimension personnelle, des individus ont créé une relation découplée du contexte, qui peut en sortir et résister à sa fin. Pour Simmel l'individualité vient de la multiplication des cercles et des « associations » auxquels participe un même individu, multiplication qui rend chacune de ces associations moins pertinente : « L'appartenance d'un individu à une multiplicité de cercles [...] lui ouvre une possibilité infinie de combinaisons individualisantes » (Simmel, 1999, p.426). La sociabilité tisse donc ce lien avec les cercles sociaux, et rattache l'individu à la société tout en lui conférant sa dimension d'individu.

---

<sup>4</sup> Les rapports strictement fonctionnels, professionnels ou marchands par exemple, tant qu'ils restent limités à la réalisation de la tâche ou de la transaction, sortent du champ de la sociabilité.

### **1.5.2 - Socialisation et autrui abstraits**

Bien des auteurs, je l'ai dit, suggèrent l'importance de la socialisation par les autrui, en se situant à un niveau théorique. Même si ce n'est plus la socialisation qui est une abstraction, les autrui restent des dimensions ou des figures typiques.

Norbert Elias a proposé une conception de l'individu qui « prend sa forme spécifique en relation avec les autres et au travers des relations avec eux (...). Que l'on songe par exemple, pour appréhender cette forme de corrélation, à la structure dont est issue la notion d'entrecroisement, un système réticulaire. Un filet est fait de multiples fils reliés entre eux. Toutefois ni l'ensemble de ce réseau ni la forme qu'y prend chacun des différents fils ne s'expliquent à partir d'un seul de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes ; ils s'expliquent uniquement par leur association, leur relation entre eux ». Cette « image statique » « remplit un peu mieux sa fonction si l'on se représente ce réseau en mouvement perpétuel, tissant et défaits inlassablement des relations. C'est effectivement ainsi que l'individu issu d'un réseau de relations humaines qui existait avant lui s'inscrit dans un réseau de relations humaines qu'il contribue à former. » (Elias, 1991, pp.70-71). Les travaux de dynamique structurale des réseaux ne renieraient pas cette conception...

De la même façon, Laurent Thévenot entend-il la socialisation comme « la dynamique du rapport au monde », et, poursuit-il, « L'engagement dans le monde se mutualise dans des engagements avec autrui » (2006, p.17). Il explore des « régimes d'engagement » qui désignent autant la dépendance aux personnes qu'aux choses. La personne et son environnement s'y façonnent mutuellement. Le premier régime est le régime de la justification (adosser les évaluations à des biens communs), le second est le régime du plan d'action de l'individu (dégager de l'environnement des évaluations de ce qui importe). Le troisième frôle curieusement la sociologie des réseaux sans jamais y entrer vraiment : « Le troisième est celui de la familiarité. La personne et ses entours sont engagé selon des attaches particulières, leur accommodement étant évalué comme une aise qui demeure primordiale au maintien d'une personnalité ». Pour Michel Grossetti, la théorie de Laurent Thévenot « veut éviter de considérer systématiquement les autres personnes qui interagissent avec elle et l'environnement matériel, comme de simples ressources et contraintes, afin de tenir compte de leur capacité à intervenir sur la définition de la situation et donc sur l'engagement. » (2011, p.6).

Parfois ces autrui sont des personnes typiques. Sont mentionnés les parents et les professeurs certes, qui ont un rôle formel d'éducation, mais aussi parfois les frères et sœurs et les pairs. Certains travaux de criminologie, par exemple, mentionnent le contact avec des pairs délinquants comme un facteur favorisant le comportement déviant. Mais ces pairs restent évoqués comme une entité globale. On trouve par exemple la question posée de façon binaire : fréquenter ou pas un autre adolescent délinquant, agrémentée de la mention d'un fort, moyen ou faible attachement à cet unique autrui putatif (Sampson et Laub, 1993). Ce facteur est ensuite utilisé comme une variable indépendante dont on montre qu'elle favorise le comportement déviant.

### **1.5.3 - L'action située avec des autrui concrets**

En passant de l'habitus aux habitudes, en passant de l'Individu à l'homme pluriel, les autrui se sont diversifiés et surtout se sont incarnés. Les travaux théoriques se sont enrichis de « cas » qui racontent des histoires avec des personnes chargées d'histoire, non plus des autrui abstraits, stylisés, et pas non plus des interactions ponctuelles où tout est dans la situation du moment. Bernard Lahire, Jean-Claude Kaufmann, ont raconté des vraies histoires, avec des vrais gens, et des vraies relations.

Dans « L'homme pluriel », Lahire pose les bases de sa conception de l'action. Il rappelle qu'Halbwachs déjà soulignait que toutes les expériences « ne sont pas systématiquement cohérentes, homogènes et même totalement compatibles et que nous en sommes pourtant bien les porteurs. » (Lahire, 1998, p.36) Il souligne également le fait que même dans la socialisation « primaire » le monde n'est pas unifié : y compris au sein des premiers autrui significatifs que sont

les parents résident des divergences, et les divers « champs de force » du monde social font sentir dès le premier âge leurs oppositions (famille, nourrice, crèche, etc.). Pour lui, les individus sont ensuite porteurs de dispositions plurielles, qui sont inhibées ou activées en fonction des contextes. « Changer de contexte (professionnel, conjugal, familial, amical, religieux, politique...), c'est changer les forces qui agissent sur nous » (p.69). Les dispositions peuvent donc changer, mais elles le font à partir des situations.

Dans « Portraits sociologiques », Lahire évoque le poids des autres, à travers l'exemple d'une élève hésitant entre plusieurs orientations scolaires. D'une part, ses compétences sont multiples (mathématiques, littérature, musique...), et d'autre part, ces compétences sont « tirées » et « poussées » par différentes personnes de son entourage : le professeur de mathématique, celui de musique, son père, sa mère, mais aussi d'autres membres de la famille, amis... Ces différentes « forces », auxquelles on pourrait ajouter les forces normatives plus globales des valeurs des diplômes, des milieux culturels etc., forment un jeu complexe, dans lequel le choix de cette élève sera finalement « le produit de l'interaction entre, d'une part, la pluralité des « influences » extérieures (les différentes personnes de sa constellation qui comptent et « pèsent » sur sa décision ; ces dernières n'ayant pas toutes le même « poids ») et, d'autre part, la pluralité des compétences, appétences, dispositions internes... (ces compétences, appétences et dispositions n'étant pas toutes aussi fortement constituées. » (Lahire, 2002, p.31-32). Il cherche ainsi à appréhender « la pluralité des principes de socialisation dont pouvaient être porteurs les membres significatifs de la constellation sociale des enquêtés, changeante selon les moments de l'existence. » (p.35).

Jean-Claude Kaufmann voit l'individu comme « un système d'interdépendances ». Il met encore plus que Lahire l'accent sur les « divergences habitus-habitudes » (Kaufmann, 2001) et sur les « conflits de schèmes » se produisant en particulier lors d'hésitations et de discussions avec les amis, qui aboutissent finalement à l'« incorporation » qui signe la fin du travail réflexif et la mise en mouvement du corps. Puis s'installent les habitudes : « La familiarisation s'édifie par le dépôt d'une mémoire implicite autour de soi, dans les personnes et les choses de l'environnement immédiat ». (Kaufmann, 2001, p.181).

Cette notion d'habitudes, à la fois plurielles et changeantes, a été mise en relation avec le réseau des autres significatifs par David Behar, qui montre comment le voyage « initiatique » à l'étranger des jeunes « héritiers » de la bourgeoisie turque active à la fois, ou plutôt successivement, des dispositions héritées et des dispositions relevant plutôt des élites internationales (Behar, 2007). Les transformations des réseaux personnels de ces jeunes migrants sont à la fois vecteurs et conséquences de leurs parcours de reproduction et de mobilité sociale.

Certaines enquêtes statistiques que j'évoquerai, comme le General Social Survey aux USA ou en France l'enquête « Contacts entre les personnes » (INED et INSEE), fournissent des données à plus grande échelle pour mesurer et comparer les activités donnant lieu à des pratiques de sociabilité, que ce soit à partir des pratiques de loisirs, des engagements associatifs, des emplois du temps, des contacts établis au cours d'une semaine... Il est difficile de les comparer car les modalités d'enregistrement des relations ne sont pas les mêmes, mais elles peuvent servir de cadrage et de repérage de grandes tendances sur des données sociographiques.

Les modes de sociabilité et la constitution du réseau personnel sont donc très précisément au cœur de ces processus d'entrée en contact, d'interface entre une personne et d'autres personnes, entre l'individu et la société. Là, dans la réalité des interactions avec les partenaires, les copains, les amis, avec les adultes, avec la famille... se construisent des affiliations, des identifications, des altérités aussi.

#### *1.5.4 - Vers une sociologie des dynamiques relationnelles*

On trouve dans certains travaux sur la socialisation l'intuition du rôle du « niveau intermédiaire » des autres significatifs et des entourages. Dans les sciences sociales est en effet parfois évoqué le rapport à autrui dans le processus de socialisation. Mais il apparaît soit comme un grand tout global et abstrait, ou bien dans l'évocation de certains « autres significatifs » typés, en général réduits aux rôles des parents et de quelques adultes, ou encore à des interactions typiques qui créent les habitus et habitudes par leur systématisme. En accord avec des plaidoyers pour une « sociologie relationnelle », laquelle envisage de dépasser la conception statique fondée sur des entités et des statuts et de « décongeler » les facteurs en privilégiant la dynamique et les relations (Emirbayer, 1997, p.308), je propose ici de « passer à l'acte » avec une sociologie empirique des dynamiques relationnelles.

En effet, les personnes qu'un individu fréquente, avec qui il partage des activités et des discussions, les personnes aussi qui interviennent sur ses choix et son parcours de vie sont des « vraies » personnes, avec une identité, une histoire. Elles évoluent avec lui dans une relation construite et changeante. C'est de ces personnes réelles et de leurs relations que nous devons traiter pour comprendre vraiment le double processus de socialisation : comment l'entourage est construit et évolue, et comment il intervient précisément dans les choix et les orientations. Je propose donc d'aller jusqu'au bout de cette hypothèse et d'envisager le système formé par l'ensemble des personnes réelles et précises que fréquente un individu, et de voir comment ce système relationnel est susceptible de l'influencer dans ses choix et dans son parcours. En effet, seule une sociologie empirique de la dynamique des systèmes relationnels peut permettre d'envisager le processus de socialisation sur ce niveau intermédiaire entre individu et société. C'est l'ensemble de ce système relationnel qui influe sur la socialisation, « en vrai », et pas seulement conceptuellement ni par des catégories abstraites ou typiques de relations.

Il s'agit donc, pour atteindre cet objectif, de prendre en considération des autres réels, nommés et identifiés, et non des autres abstraits. Il s'agit aussi d'organiser le recueil et la construction de cet entourage de façon systématique, sans se contenter de laisser apparaître quelques « figures » au fil du récit, ou de poser quelques questions globalisantes sur « les copains » ou « les proches » considérés comme un groupe indistinct aux frontières floues.

Réaliser une sociologie des dynamiques relationnelles, c'est à la fois prendre les relations pour objet, et procéder par la mise en relation de dimensions différentes du monde social. La sociologie des dynamiques relationnelles n'est pas une alternative aux sociologies des structures sociales ou de l'action individuelle, elle les associe plutôt à partir du niveau intermédiaire que constituent les relations interpersonnelles, les entourages, les réseaux sociaux. Les choses et les personnes ne préexistent pas à leur mise en relation et ne sortent pas inchangées de leurs transactions mutuelles. Les identités, les histoires, les institutions émergent et se développent à partir des dynamiques relationnelles. Les acteurs se forment dans l'action, en interaction avec autrui (Strauss, 1992 ; Bajoit, 1992 ; Abbott, 1996 ; White, 2011). Mais réhabiliter la dimension relationnelle face à un certain enfermement de la sociologie dans des approches catégorielles ne saurait conduire à faire des relations le niveau déterminant de tous les autres phénomènes sociaux. Radicaliser ce type d'opposition peut conduire à un réductionnisme relationnel symétrique de ceux que ces auteurs combattent (Grossetti, 2005). Les acteurs émergent des interactions et des relations autant que celles-ci sont produites par eux, et les relations comme les réseaux sont dépendants de facteurs contextuels, individuels et structurels. Les institutions sociales ne se réduisent pas non plus à des flux ou des systèmes relationnels. Elles existent toujours « en dur ». Simplement, entre elles se tissent des liens et des chemins par le biais des relations : on passe en général par des connaissances pour s'affilier à une association, pour chercher un emploi on « double » la fréquentation de Pôle emploi et la lecture des annonces par le recours à des relations personnelles (ce qui est d'ailleurs vivement et explicitement conseillé par les agents de Pôle emploi)...

Michel Forsé (2002) a contribué à construire le pont entre la sociologie de Simmel et la sociologie des réseaux sociaux. Pour lui, les principes les plus importants de la sociologie de Simmel sont la source de l'analyse structurale. « Le terme d'interactionnisme structural, ou plus communément d'analyse structurale, désigne les analyses de réseaux sociaux qui visent à comprendre les structures sociales et leur devenir. Plus précisément, il s'agit de comprendre comment les structures sont des formes émergentes des interactions et interdépendances tout en tenant que ces structures exercent une contrainte formelle sur ces interactions. L'analyse de réseau n'est pas une fin en soi, elle est le moyen d'une théorie structurale de l'action » (p.65). Il est pourtant important, toujours en suivant Simmel, de ne pas détacher cette structure des cercles qui « l'enrobent », ou comme dit Latour, de remettre de la chair autour du squelette constitué par les points et les lignes du réseau. J'envisage donc, avec cette structure du réseau, de prendre en compte à la fois les attributs des individus qui le composent (les Alters et leurs qualités), à la fois le contenu de la relation entre Ego et chaque Alter qu'il cite (« ce qui les rapproche » et les caractéristiques du lien), et les cercles sociaux qui ont vu naître cette relation et dans lesquels elles circulent aujourd'hui. C'est l'ensemble de tout cela que j'appelle l'entourage d'un individu.

Pourtant, je dois reconnaître que ce dernier niveau, celui des cercles, est incomplètement traité dans mon travail. En effet, des auteurs comme Grossetti et Bès (2001, 2003), Grossetti et Barthe (2008), Lazega (2001, 2007), Lazega et Pattison (1999), Lazega et Krackhardt (2000), et bien sûr White (2011) font des analyses qui sont réellement multiniveaux, c'est-à-dire qu'ils traitent des cercles comme des entités précises et identifiées, dont ils mesurent tous les changements et événements liés aux relations qui les quittent, les accrochent, les relient, etc. Les dynamiques d'encastrement et de découplage dont ils parlent « font le saut » systématiquement des cercles précis aux relations. Il se trouve que pour l'ensemble des relations des jeunes, les cercles sont extrêmement fluides, mouvants, informels. Nous avons pourtant réalisé un module de questions pour chaque cercle social apparu dans leurs récits et leur entourage : chaque fois qu'une relation dépassait la dyade, qu'une activité était exercée à plus de deux personnes, nous réalisons une fiche et positions une série de question sur ce cercle, sa structuration, son leadership, son « ressort », son histoire, etc. Nous disposons donc de ce matériau pour le moindre groupe de copains qui fait quelque chose ensemble, même s'il s'agit seulement de se retrouver au bas de l'immeuble (Lavenu, 1999). Mais d'une vague à l'autre, il n'a pas été possible de reconstituer le fil de l'histoire entre ces cercles : ils se diluent, se recomposent beaucoup trop. On doit reconstituer l'histoire à partir d'un copain qui est parti mais qui a en même temps formé un autre cercle avec une partie d'un autre groupe de copains mais seulement pour une activité alors que des nouveaux ont repris une partie de l'ancien cercle mais pour une autre activité, etc., etc. S'agit-ils alors du même cercle ? Comment suivre les cercles formés par des individus qui se renouvellent énormément à la fin du lycée, mais surtout qui s'éparpillent en formant des cercles divers et emboîtés autrement... Le longitudinal a été fatal à notre opiniâtreté en la matière. Le matériau est là, mais nous n'avons pas, pour l'instant, trouvé de méthode qui nous permette de le traiter dans un temps raisonnable, systématiquement et en tant que niveau complètement traité dans l'analyse.

Les informations concernant ces cercles sont donc apparentes ici par le biais de la dimension des relations : leur contexte d'origine (où s'est-on rencontré ?), la polyvalence des relations (sont-elles emmenées dans différents cercles ?), ainsi que le nombre de cercles présents dans un entourage à chaque vague d'enquête.

Par ailleurs, je ne vais pas différencier entre elles les sphères de la vie au regard des relations qui s'y créent. J'aurais pu. En effet, la sphère professionnelle par exemple constitue un milieu relativement structuré qui impose certaines règles, une hiérarchie, la réalisation d'une tâche en commun. Elle institue un cadre organisationnel qui retentit sur l'émergence des relations et qui s'avère très différent de celui d'une association de loisirs, d'une bande de copains, etc. Seuls les liens et relations familiaux auront droit, par moments, à un traitement différencié dans mes analyses. Ce parti pris de considérer l'entourage dans sa dimension transversale aux champs sociaux

provient pour une part de l'insatisfaction devant le cloisonnement excessif à mon sens de l'analyse de l'activité sociale, qui conduit à ignorer souvent les articulations opérées entre ces sphères par l'individu au cours de sa vie et même de sa journée. Je mets donc totalement à profit la transversalité de la dimension des réseaux ou « oubliant », provisoirement je l'espère, la dimension différenciée de ces sphères de l'activité sociale. Je reviendrai dans des travaux futurs sur la socialisation professionnelle en particulier.

Je vais donc envisager dans un premier temps la dynamique de création et d'évolution des entourages au fil de la vie. Je commence par identifier l'ensemble des autres qui sont présents dans l'entourage que construit cette procédure d'enquête, avant d'examiner les qualités des relations qu'ils entretiennent avec la personne, ainsi que le système relationnel qu'ils construisent ensemble, à savoir le réseau personnel.





## Chapitre 2

### Les autrui significatifs

On ne grandit pas seul. Tout au long de sa vie, l'individu a autour de lui des personnes qui représentent autant de pressions, d'exemples de vies, de modèles plus ou moins réussis qui constituent des incitations à agir dans tel ou tel sens. Certains de ces autrui ont pour rôle assigné de socialiser la personne : les parents, les professeurs, les éducateurs au sens large. La loi encadre et régule leurs actions, elle peut aussi les sanctionner. D'autres autrui n'ont pas de rôle assigné, mais peuvent avoir une action de socialisation : le conjoint, l'employeur mais aussi les collègues, les enfants qui socialisent au rôle de parent, les amis, les copains, quelques personnes que l'on admire peut-être... Ces personnes qui interviennent sur la vie peuvent le faire en contraignant ou en aidant l'action, mais aussi en formant un « milieu » plus ou moins homogène, cohérent et incitatif, également en « montrant l'exemple, » ou encore en donnant explicitement des avis et des conseils, chacune de ces manières d'agir de l'entourage contribuant à construire l'orientation du parcours de vie.

#### 2.1 - Autrui dans la construction des identités

C'est dans la rencontre et la confrontation avec autrui que l'individu construit son identité personnelle et sociale. Pour G.H. Mead (2006, 1<sup>è</sup> éd.1933), au fondement de la socialisation est la communication qui se produit dans l'interaction. Cette interaction met en jeu des personnes, mais aussi des contextes, des situations, des temporalités. Elle engage également des objets et des dispositifs de médiation, mais comme je l'ai dit plus haut c'est une dimension que mon dispositif d'enquête ne me permet pas d'envisager.

##### 2.1.1 - L'apprentissage

La socialisation a surtout été étudiée par les psychosociologues, qui se sont focalisés sur les processus d'apprentissage dans la petite enfance. Pour Piaget (1932), les structures mentales sont inséparables des formes relationnelles par lesquelles elles s'expriment, dans les interactions avec autrui. A chaque stade de développement de l'enfant correspondent des modalités de relations avec les autres êtres humains. Dans un premier temps, en particulier dans la socialisation primaire, les autrui sont imposés. Par la suite, ils seront davantage sélectionnés.

L'enfant reproduit dans un premier temps le comportement de la mère ou du père. Peu à peu il apprend le jeu avec ses « autrui significatifs », à savoir les personnes qui sont autour de lui. Dans un second temps, lorsqu'il joue seul dans le « jeu libre », l'enfant peut changer de rôle, devenir alternativement un indien et un cow-boy, interpréter ces personnages comme il l'entend et poursuivre des dialogues intérieurs. Mais ensuite, en passant à un jeu réglementé, avec ses camarades d'école par exemple, il est confronté à des règles plus générales et plus pérennes auxquelles il doit s'adapter. Il est sommé de « tenir son rôle » dans la durée, en restant à la place que lui donne le jeu, par exemple au football. L'enfant poursuit donc son apprentissage par divers jeux réglementés qui font ainsi référence à un « autrui généralisé », qui se rapportent au groupe dans son ensemble, à l'autorité, voire à la règle édictée. D'une certaine façon, se construit alors la phase « institutionnalisée » de la socialisation. Mais cela ne veut pas dire pour autant que les « autrui », les personnes et les interactions, cessent d'opérer et de contribuer à une socialisation par la dimension interpersonnelle. D'ailleurs, plus tard, Piaget décrit des transformations successives d'équilibres et de restructurations plutôt qu'une continuité de stades définis par une seule structure logique aboutissant à un état final du développement (1965). Je ne m'étends pas ici sur des travaux plus récents issus de la psychologie et de la psychosociologie, Piaget étant le seul à avoir autant

inspiré les sociologues. De plus, comme l'ai signalé dans le chapitre 1, la socialisation en tant qu'objet de recherche s'est un peu dispersée dans des paradigmes divers au sein de cette discipline après les années 70.

Pour identifier, il faut nommer (Strauss, 1992). Et pour nommer, il faut comparer (Passeron, 1991). Le langage est au centre de ces processus. L'individu s'identifie en se comparant (à ses parents, frères et sœurs, puis camarades d'école, copains, amis, modèles les plus « désirables »). C'est un processus dialectique qui fait se répondre image de l'autre et image de soi : « L'enfant prend en mains les rôles et les attitudes des autres significatifs, c'est-à-dire qu'il les intériorise et les fait siens. Et grâce à cette identification aux autres significatifs l'enfant devient capable de s'identifier lui-même, d'acquérir une identité subjectivement cohérente et plausible. En d'autres termes, le Moi est entité réfléchie, réfléchissant les attitudes adoptées d'abord par les autres significatifs. L'individu devient l'image que les autres significatifs se font de lui ; il ne s'agit pas d'un processus unilatéral, mécanique. Il existe une dialectique entre l'identification et l'auto-identification, entre l'identité objectivement attribuée et subjectivement appropriée. » (Berger & Luckman, 1986, p.181).

Ainsi décrite, la socialisation paraît concentrée sur ce jeu de miroir dual. Pourtant, les autres significatifs, on l'a vu, sont plusieurs. Le miroir a plusieurs facettes. Or, peu de travaux sont allés au-delà de la désignation de cette dialectique, ont envisagé l'histoire de la relation, ses caractéristiques et son contenu. Ils ont évoqué les parents, le conjoint ou quelques proches, sans examiner le plus souvent les relations précisément entretenues avec eux, au-delà du rôle typique. Et ils n'ont pas non plus reconstitué l'ensemble de l'entourage, envisagé d'autres autres significatifs que ces relations familiales et conjugales typifiées, ni considéré leur pluralité qui, peut-être, fissure ou diffracte l'image du miroir.

Or, si l'individu apprend à nommer, à comparer et à évaluer dans l'interaction, le rôle des pairs est également essentiel. C'est par le constat des différenciations, par la reconnaissance de semblables et par l'affiliation à des groupes que l'individu apprend à se situer et à s'engager. La socialisation s'élabore par ces processus de confrontation, de positionnement identitaire et d'affiliation, qui sont fondés sur les interactions, mais aussi sur les relations et sur leurs combinaisons en réseaux. La socialisation est la construction progressive du rapport au monde social, par les circulations et les ancrages de la personne au sein des divers cercles sociaux qui sont à sa portée. Elle ne se présente pas comme l'insertion d'un individu solitaire dans une grande masse globale, mais passe par le niveau intermédiaire qui s'élabore dans les relations entre l'individu et son entourage constitué par d'autres individus et par le système des relations entre eux.

### ***2.1.2 - Autrui et le monde***

Avec chacune des personnes avec qui l'individu est en relation, apparaît en effet un « petit monde », un morceau de société, un ensemble de cercles sociaux auxquels cette personne donne accès. Elle a elle-même des relations, des activités, des connaissances, des savoirs, des idées, des attitudes... qu'elle présente à l'individu, et c'est alors pour lui comme une fenêtre supplémentaire qui s'ouvre sur le monde social (Bidart, 1999). Elle est aussi porteuse de représentations, de valeurs, de normes, elle fait le lien avec des groupes, des cercles, des instances, des institutions. « Les interactions peuvent se produire entre les individus, mais les individus représentent aussi, sociologiquement parlant, des collectivités différentes et souvent multiples qui s'expriment par les interactions.(...) Il s'agit là d'une conception temporelle non seulement de l'interaction mais de la structure elle-même, laquelle est façonnée par les acteurs au cours de l'interaction. » (Strauss, 1992, p.13). De ce fait, chacune des personnes avec lesquelles un individu est en relation est pour lui vecteur d'inscription et de circulation sociale, directement ou indirectement. L'individu circule dans le monde social et y fixe ses ancrages par l'intermédiaire de relations qui lui ouvrent des pans de ce monde. Bien sûr, certaines de ces personnes sont moins importantes que d'autres à cet égard. Un

partenaire sportif a *a priori* moins d'influence sur ses choix de vie qu'un conjoint. Ceux que l'on a appelés les « autres significatifs » en particulier sont conçus comme particulièrement importants, écoutés, efficaces.

Certes, tous les autres significatifs ne sont pas forcément des personnes vivant à proximité de l'individu. Certains « personnages », que l'individu connaît mais avec qui il n'interagit pas directement, sont susceptibles de l'influencer. Ils se rapprochent peut-être d'une autre forme d'autrui généralisé. Un saint, un héros mythique, une star de cinéma, un leader politique, un personnage de roman, peuvent influencer, même de façon imperceptible ou inconsciente, certains comportements. Une personne décédée peut aussi se trouver érigée en exemple à suivre. On se demande ainsi parfois ce « qu'aurait pensé » un parent disparu ou un personnage mythique d'une option que l'on hésite à prendre. Les contes, légendes, mythes et chansons constituent aussi un fonds culturel dans lequel sont puisés ces modèles. L'individu, dans divers scénarios, rêveries et mises en scènes fictives, élabore et soupèse des modèles d'action qui ne sont pas uniquement des personnes avec qui il peut interagir. Il serait sûrement souhaitable de connaître ces références « absentes ». Il est plus réaliste de se cantonner aux personnes réelles présentes dans l'entourage. C'est en tout cas la limite de ma recherche et des matériaux dont je dispose.

De plus, même en se limitant aux personnes réelles, vivantes, et en interaction avec l'individu, chacun de ces modèles, chacune de ces facettes identitaires sont socialisés. Ils ne relèvent pas de créations purement individuelles ni même d'idées originales issues seulement d'un groupe de copains, d'un club ou d'une famille. Ces influences, ces modèles et ces temporalités diverses sont encadrés, socialisés de façon plus large encore que par les entourages ; ils s'inscrivent dans notre culture, en référence à la société globale. Ils « représentent » une option de vie connue de façon plus large. Chaque individu a une idée de son écart à la norme en référence à ce qu'il aperçoit de la société par les diverses interactions, par les bribes de discours ambiant, par les media. Par exemple, l'idée que l'on doit se marier avant 25 ans est culturellement encore très partagée en France, sans doute enracinée dans la coutume dont une des manifestations était au siècle dernier le charivari organisé à l'encontre des "catherinettes", ces jeunes filles encore célibataires et stigmatisées par le groupe social. De la même façon, dans certaines catégories sociales « court » l'idée que l'on doit vivre seul avant de se marier, alors que dans d'autres cela n'est pas la norme. Les temporalités et les calendriers eux-mêmes se révèlent socialement et culturellement clivés, comme nous le montrent également les différences dans les transitions vers la vie adulte en fonction des pays, nettement contrastées entre le Nord et le Sud de l'Europe (Bidart 2006, Van de Velde 2008). Les contextes macro-sociaux marquent donc également le paysage du parcours, par l'« institution biographique » (Passeron, 1990) qui n'est pas sans exercer une pression sur les pratiques. Ces temps sociaux évoluent aussi dans le temps long de l'Histoire : la stigmatisation des catherinettes, malgré une certaine inertie de la norme, tombe tout de même un peu en désuétude, le seuil fatidique se trouve repoussé vers la trentaine... D'autres effets d'époque et de génération se font sentir dans les décalages entre injonctions parentales et contextes contemporains de la jeunesse, par exemple à l'égard du travail ou de la fondation d'une famille.

Ces décalages et dissensions montrent qu'il n'y a pas une norme biographique mais plusieurs. Ces normes sont portées par des générations, des classes, des groupes, des collectifs divers et emboîtés, en bref des cercles sociaux. Ces cercles hétérogènes se croisent et s'agencent de façons diverses (Bouglé, 1897, Simmel, 1999). L'individu est donc en contact avec une diversité de normes. Il en « accroche » certaines par le biais des cercles sociaux sur lesquels ouvrent ses autres significatifs. Les institutions biographiques et leurs pressions normatives n'excluent donc pas l'importance des entourages, car ceux-ci s'en font très précisément le relais. Ils le font de plusieurs manières, que j'envisagerai ici : par l'effet d'ensemble, le « milieu » qu'ils constituent ; par la diversité des autres qui le composent ; par les qualités des relations qui se sont construites entre Ego et ces autres ; et enfin par la structure du réseau qu'ils tissent autour de lui.

## 2.2 - La composition de l'entourage

Le réseau personnel d'un individu porte la trace des univers qu'il a parcourus et dans lesquels il a rencontré des personnes. Son réseau "témoigne" ainsi de son histoire. Il comprend des parents, des amis d'enfance, parfois une relation conservée d'un lointain camp de vacances ou d'un voyage, auxquels se sont ajoutés plus récemment des collègues de travail, des amis du conjoint, des partenaires de loisirs, des voisins... Ces liens actifs aujourd'hui rappellent les divers milieux dans lesquels la personne a évolué à différentes époques de sa vie et à partir desquels elle a construit ces relations.

### 2.2.1 - Taille et diversité

Le nombre mais surtout la diversité des relations sont des éléments importants dans la constitution, l'étendue et la solidité des ressources sociales dont peut disposer une personne par leur biais. Les réseaux vastes, diversifiés, étendus dans diverses sphères du monde social permettent de disposer de ressources, mais aussi de connaissances et de soutiens variés, plus largement que les réseaux plus restreints et concentrés sur un seul univers. Mais tout dépend de la question que l'on pose pour mesurer cet entourage, qui repose sur des hypothèses très différentes (Bidart, Charbonneau, 2011) et donne des résultats d'ordres de grandeur très variés. Diverses expérimentations ont été réalisées, pour évaluer par exemple le nombre de personnes dont on peut connaître le nom (entre 600 et 6000 selon la méthode employée, par exemple en utilisant l'annuaire téléphonique pour aider la mémoire), ou le nombre de personnes à qui l'on pourrait demander de nous présenter quelqu'un que l'on ne connaît pas (autour de 200), ou encore le nombre de personnes qui pourraient nous rendre un service quelconque (autour d'une trentaine).

Mais même avec la même procédure de recueil, tout le monde n'a pas le même entourage. Les enquêtes « Contacts entre les personnes », qui procèdent par recueil de tous les contacts d'une personne sur une semaine, mais aussi les enquêtes de Fischer en Californie et de Grossetti à Toulouse qui reposent sur des questions concernant diverses formes de soutien social, ont montré que les différences de taille sont importantes, mais aussi qu'elles se distribuent en fonction de la catégorie socioprofessionnelle et du niveau de diplôme (Fischer, 1982, Forsé, 1991, Grossetti, 2005, 2007, Héran, 1988). « En matière de relations sociale, écrit Héran, le capital va donc au capital et cette loi est plus forte que la contrainte de temps qui obligerait à réduire le nombre des placements » (1988, p.15). En revanche, la taille du réseau ne différencie pas significativement les hommes des femmes une fois neutralisés les effets d'âge et de niveau d'études. Contrairement à ce que l'on aimerait croire, les réseaux ne forment pas un rempart contre les inégalités, encore moins un paradigme alternatif. Ils renforcent ces inégalités sociales, ils les amortissent parfois quelque peu, mais en aucun cas ne s'en affranchissent ou ne les contournent (Bidart, Degenne, Grossetti, 2011). Peut-être ces tendances peuvent-elles s'inscrire dans les « nouveaux registres d'inégalités » (Dubet, 2004), quoique l'on manque d'enquêtes comparables avec un recul historique suffisant en la matière.

La moyenne du nombre de relations dans les réseaux est étroitement liée, dans le panel de Caen, à l'origine sociale, fondée sur la profession des parents. En effet, le nombre moyen de relations citées dans les 4 vagues d'enquête par les jeunes d'origine des classes populaires est de 40 relations, celui des jeunes issus des classes moyennes est de 47 relations, et celui des jeunes d'origine des classes supérieures est de 58 relations. Les écarts sont importants : le plus grand réseau compte 131 personnes, le plus petit, 6.

La composition du réseau (tableau 1) montre des différences également : la proportion de membres de la famille d'origine cités est plus importante dans les classes populaires. Leurs réseaux, plus petits, sont également plus ancrés dans la famille. Ils sont donc moins diversifiés en termes de « surface sociale » car ils comprennent moins de relations nouvelles tissées au fil des activités.

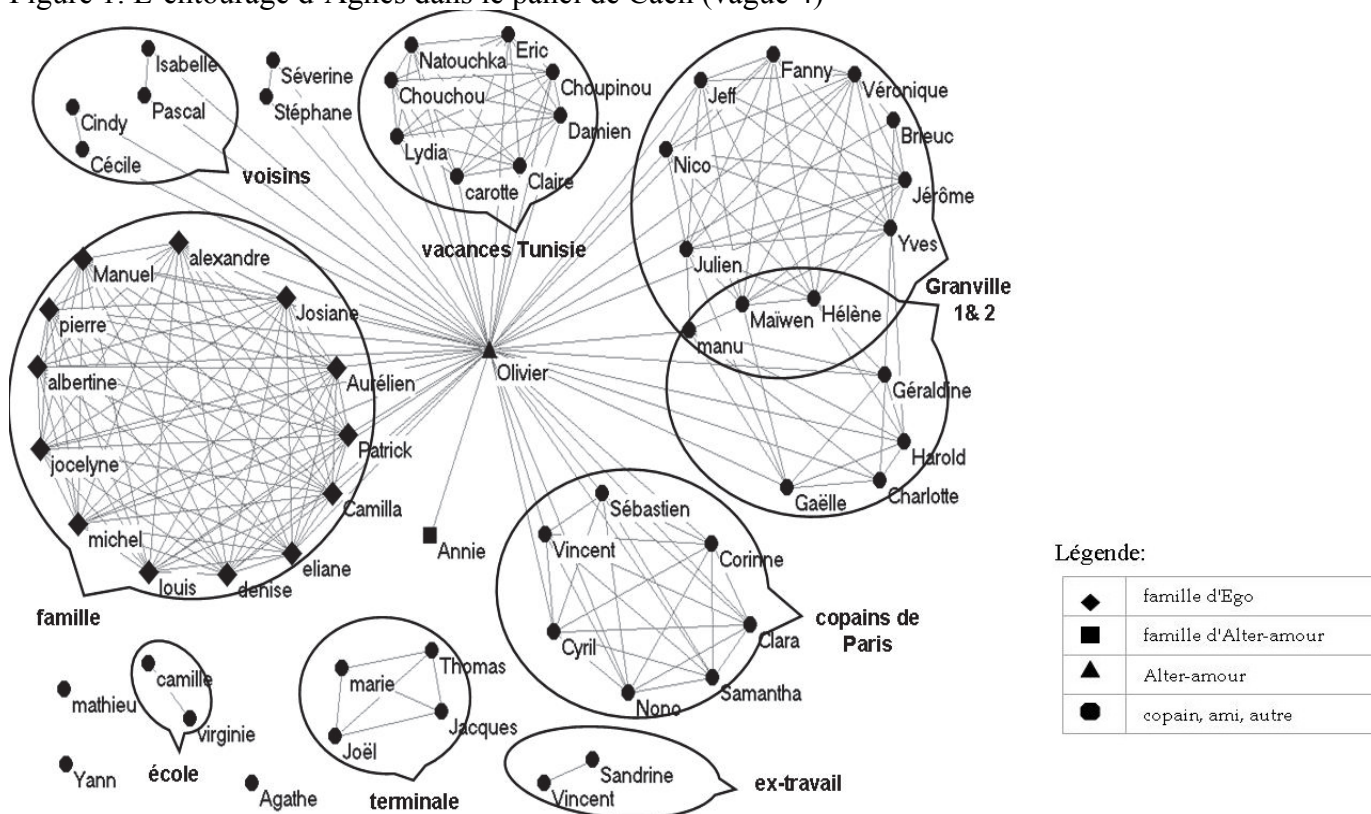
Tableau 1 : Part des types de lien par classe sociale d'origine (selon profession des parents), sur l'ensemble des relations des 4 vagues du panel

Type lien	Classe populaire	Classe moyenne	Classe supérieure	ensemble
Hors-famille	60,6% (-)	62,3%	70,0% (+)	62,8%
Famille d'origine	29,0% (+)	27,0%	24,6% (-)	27,6%
Famille d'AA	8,5% (+)	9,0% (+)	4,4% (-)	7,9%
Alter-amour	1,9%	1,7%	1,1% (-)	1,7%
total	100%	100%	100%	100%
effectif	5377	3448	1979	10804

(+) : résidu standardisé > 2

Afin de « visualiser » un peu cette conception de l'entourage et de ses différences, examinons rapidement les exemples d'Agnès et de Sonia, qui ont respectivement le plus grand et le plus petit entourage du panel<sup>5</sup>. Sur ce graphe Agnès n'apparaît pas, puisqu'elle est par définition connectée à tout le monde, indiquer ses liens ne ferait qu'ajouter beaucoup de traits. Ce sont donc les liens entre les Alter qui sont dessinés. Je les ai entourés avec les principaux cercles sociaux dans lesquels Agnès circule et desquels elle a tiré ces autrui qu'elle nomme. Ces cercles peuvent comprendre d'autres personnes, qu'Agnès ne nomme pas et qui ne sont pas identifiés par elle au fil de nos générateurs de noms. Son réseau est donc constitué par les autrui dont on voit les prénoms, par les liens qui les relient, auxquels on ajoute Agnès et ses liens avec ces autrui. Si l'on y ajoute les cercles que j'ai représentés et identifiés ici, l'ensemble forme son entourage.

Figure 1. L'entourage d'Agnès dans le panel de Caen (vague 4)



Agnès est fille d'un cadre de banque et d'une cadre hospitalière. En quatrième vague de l'enquête, elle est commerciale pour une marque de vêtements à Saint Malo après avoir été chef de

<sup>5</sup> Les jeunes cités font l'objet d'une petite présentation biographique en fin de ce mémoire (les prénoms sont des pseudonymes)

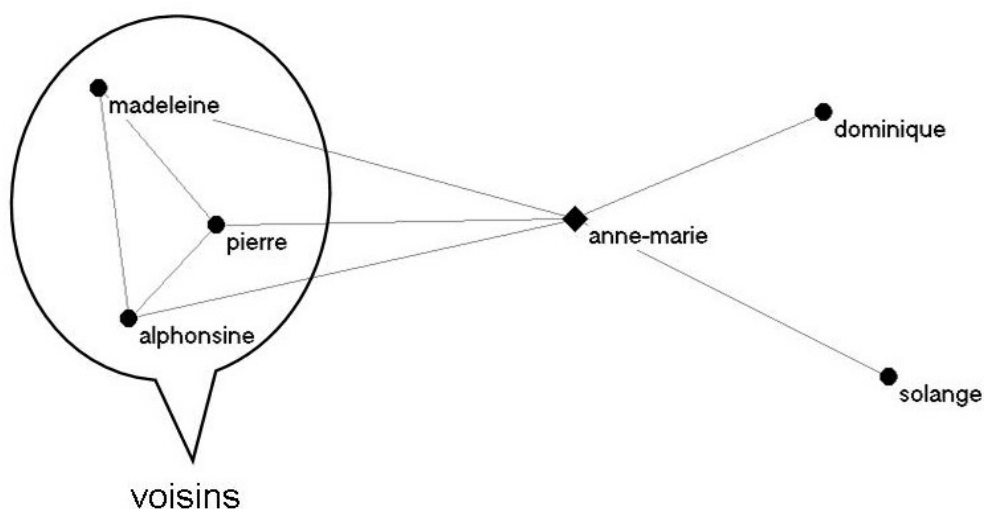
publicité près de Paris. Son travail et sa mobilité ne l'ont pas empêchée de garder un réseau très fourni. On note la place centrale de son compagnon, que nous désignons comme son Alter-amour<sup>6</sup>, Olivier, qui fait le lien entre diverses parties du réseau d'Agnès. Il connecte en effet la grande clique familiale d'Agnès et sa mère à lui, Annie, qui est remariée avec un beau-père qui n'est pas très important pour Agnès. Olivier connecte également plusieurs cercles d'amis : le groupe « de Paris » en bas à droite avec Vincent, Corinne, Clara, Nono, etc. ; au-dessus deux groupes « de Granville », l'un avec Harold, Gaëlle, Yann, Géraldine, etc. et l'autre avec Nico, Jeff, Briec etc., Maïwen, Hélène et Manu s'intégrant dans les deux ; le groupe « Tunisie » connu dans un voyage avec Chouchou, « Carotte », Eric, Natouchka, etc. (on note ici l'importance des surnoms pour certains jeunes) ; le groupe des voisins avec Cécile, Cindy, Isabelle et Pascal. Olivier est donc bien inscrit dans ces groupes relationnels qu'il partage avec Agnès. En revanche il ne fréquente pas les amis qu'elle a conservés du passé : Camille et Virginie rencontrées à l'école primaire, Agathe, Mathieu et Yann connus au lycée, mais qu'Agnès voit isolément, un autre groupe issu de la classe de terminale avec Thomas, Jacques, Joël et Marie, ainsi que Vincent et Sandrine, des amis conservés d'un ancien emploi. Les cercles du passé sont ainsi plus réservés et fréquentés seuls, alors que les cercles plus récents sont partagés avec Olivier. Agnès montre une sociabilité diversifiée, à la fois bien ancrée et capable de garder des liens depuis l'école, et susceptible de se faire des relations importantes lors d'un voyage, de week-ends à Granville ou de son passage par Paris. Cette sociabilité à la fois riche, résistante aux changements de la vie, capable de conserver des liens très anciens comme de s'en faire rapidement de nouveaux, est typique des catégories sociales supérieures (Bidart, 1997).

Le réseau de Sonia présente une image toute différente. Fille d'employés de commerce, Sonia effectue au long de l'enquête quelques stages d'insertion mais ne travaille pas. Elle touche des aides sociales qu'elle donne pour partie à sa mère, dont les ressources diminuent. Son réseau reste limité à sa mère avec qui elle vit, Dominique, une amie de sa mère, Solange, son ancienne nourrice et une famille de voisins eux aussi plus âgés. Sonia n'a conservé aucune relation de l'école ni des stages d'insertion, a perdu quelques liens avec d'autres amies de sa mère après un conflit, n'a pas vécu de relation amoureuse. Même les liens familiaux sont distendus, ce qu'elle relie à l'histoire de son père (il était violent et s'est suicidé après un long et pénible divorce) et à l'idée que sa mère et elle sont vues comme des « moins que rien » par leur famille. On imagine bien la précarité des ressources de Sonia, en particulier la poursuite du processus de désaffiliation au cas où sa mère viendrait à disparaître ou à se fâcher avec elle. Le contraste entre ces deux réseaux donne une image de l'écart social existant entre ces deux jeunes femmes. Le nombre mais surtout la diversité des relations sont des éléments importants dans la constitution, l'étendue et la solidité des ressources sociales dont peut disposer une personne par leur biais.

---

<sup>6</sup> La terminologie applicable aux relations amoureuses est difficile à fixer, surtout dans un panel où en fonction de l'âge les termes varient: si le terme "petit copain" pouvait convenir à la rigueur en vague 1, il serait tout à fait déplacé en vague 4 alors que ces jeunes sont parfois mariés depuis plusieurs années, celui de "conjoint" pourrait convenir à la rigueur en vague 4 mais pas du tout en vague 1... Nous avons donc inventé le terme d'Alter-Amour.

Figure 2. Le réseau de Sonia dans le panel de Caen (vague 4)



On imagine assez bien les différences dans le mode de vie, la sociabilité et la diversité des ressources disponibles dans l'entourage de l'une et de l'autre.

Les différences de genre sont beaucoup moins marquées. Certes les filles citent davantage de relations (49 en moyenne contre 41 pour les garçons), mais la part de relations familiales est à peine plus importante pour les garçons (28,8%) que pour les filles (26,5%) et la part de relations hors-famille est pratiquement égale (63% pour les garçons, 62,7% pour les filles). Ces entourages très différents fournissent donc des formes d'ancrage et des opportunités d'ouvertures très différentes aussi. Mais outre la taille, il nous faut considérer l'hétérogénéité de cet entourage.

### 2.2.2 - Un entourage de semblables ?

Un entourage peut former une « niche » de semblables, appréciés pour leur communauté de condition, de situation et de goûts, qui va surtout « ancrer » Ego dans une communauté bien solide et cohérente. D'autres entourages peuvent former des ensembles bien plus disparates, qui vont ouvrir à Ego des mondes divers et contrastés. Une première mesure de cette diversité peut être réalisée à partir du pourcentage de personnes fréquentées qui ont en commun avec Ego une certaine caractéristique. Toutes les enquêtes montrent que la sociabilité établit une certaine tendance à l'homophilie, c'est-à-dire au fait de « préférer le même que soi ».

A partir de l'enquête « Contacts » de l'INED<sup>7</sup>, par exemple, on constate que sur les 17 personnes en moyenne avec qui l'on discute dans une semaine, entre 4 et 5 personnes sont du même âge à 4 ans près, soit deux fois plus que si cette répartition s'effectuait au hasard (Héran, 1990). Dans le panel de Caen, si l'on exclut la famille (qui est forcément plus diversifiée sur ce point), le pourcentage de relations de même âge est considérablement plus élevé que dans les enquêtes qui incluent toutes les tranches d'âge (71,1% des dyades réunissent des personnes de moins de 5 ans de différence d'âge), ce qui confirme encore la propension des jeunes à rester « entre eux ». La tendance à choisir des amis d'âge similaire n'est cependant pas égale à tous les âges. Ce sont les jeunes qui entretiennent le plus sélectivement des relations avec des personnes de même âge qu'eux,

<sup>7</sup> L'enquête « Contacts entre les personnes » (INSEE et Institut National d'Études Démographiques - INED) conduite en 1983 auprès de 8 104 ménages, enregistrait l'ensemble des contacts (hors discussions professionnelles) d'une personne pendant une semaine à partir de son emploi du temps.

qui réduisent le plus les écarts en ce domaine. Les moins de 20 ans dans le panel de Caen atteignent même 75% de relations du même âge (hors-famille).

L'homophilie de classe sociale est marquée également, mais moins fortement que celle qui porte sur l'âge. On constate ainsi que 55 % des amis et 50 % des relations de confiance sont établies avec des personnes de même statut social, ce qui révèle une tendance à l'homophilie dans la mesure où une distribution aléatoire aurait donné un chiffre bien moindre, à savoir respectivement 35 % ou 30 % (Ferrand, Mounier, Degenne, 1999). Elle est surtout caractéristique des catégories situées aux extrêmes de l'échelle sociale, à savoir les ouvriers et les membres des couches supérieures. Les plus diplômés fréquentent les plus diplômés et les cadres fréquentent plus les cadres. Les catégories moyennes sont nettement plus éclectiques. L'enquête « Contacts entre les personnes » montre ainsi que la moitié des meilleurs amis des membres des professions libérales et cadres supérieurs exercent les mêmes professions ; un peu plus de la moitié des amis des ouvriers sont également ouvriers. Les employés par contre répartissent davantage leurs meilleurs amis : 30 % d'entre eux sont ouvriers, 23 % employés, 21 % membres des professions intermédiaires. Une enquête sur l'amitié dans les années 60 (Maisonneuve et Lamy, 1993) montrait déjà des résultats semblables, et interprétait cette tendance par divers « schémas » psychosociaux : renforcement positif (sorte de récompense à la similarité), attrait en retour, ou encore complémentarité ou attribution valorisante qui font de la similarité « idéale » ou attribuée un effet plutôt qu'une cause de la sélection affinitaire.

Dans l'enquête de Caen les enquêtés sont trop jeunes pour mesurer statistiquement leurs différenciations professionnelles. En effet, au long des 4 vagues d'enquête, certains font encore des études et ne se sont pas encore ancrés dans une voie professionnelle. Mais ils ressentent déjà fortement ce premier mouvement de dispersion dans l'espace social après le lycée, comme Gaël qui fait le bilan en vague 4 :

« Il y a dix ans, j'avais le même genre de profil de copains. On était tous pareils. Le lycée, bien faire la fête, ne pas aller en cours, bref, voilà, et on vivait vraiment en cercle fermé. On se disait tolérants, mais en fait quand on regarde on s'aperçoit qu'il n'y avait personne d'un univers complètement différent dans notre groupe. Et là, je m'aperçois que le fait de travailler, le fait d'avoir fait des études, le fait de s'ouvrir un petit peu, eh bien je m'aperçois que vraiment, dans les personnes que j'ai citées, qui sont importantes pour moi, il y a vraiment des gens qui ont des univers complètement différents. »

Pourtant, une fois passé ce seuil de la fin du lycée qui disperse les trajectoires dans l'espace social, se dessinera comme nous le verrons une « façon de faire » des relations qui procèdera par sélection plus individuelle que contextuelle des personnes de l'entourage, pour finalement préférer, majoritairement en tout cas, les « mêmes que soi ».

L'homophilie relationnelle de sexe s'avère très déterminante, mais pas de la même façon pour toutes les catégories de relations. Durant une semaine, les discussions avec des personnes de même sexe représentent 60 % des contacts (Héran, 1990). Comme les autres, cette homophilie est inégalement distribuée : elle est un peu plus marquée chez les hommes, qui restent davantage entre eux, que chez les femmes. Dans l'enquête de Caen également, la tendance à fréquenter des personnes du même sexe est assez nette quoique bien moins forte : 55 % des personnes citées par les jeunes sont de même sexe qu'eux, et 57 % si l'on exclut la famille et l'Alter-Amour.

La composition de l'entourage n'est donc pas exempte de ce que Michel Grossetti a appelé « une ségrégation douce ». Je reviendrai sur ce processus de sélection des autrui dans l'entourage, qui favorise dans une certaine mesure (mais dans une certaine mesure seulement), les liens avec des personnes qui sont semblables sur certains critères (et sur certains critères seulement). Je vais plutôt maintenant passer de l'entourage dans son ensemble à l'identification des autrui significatifs.



## 2.3 - Les autres significatifs dans le panel de Caen

Dans l'entourage, tout le monde n'a pas la même importance ni la même qualité de relation. Certaines personnes sont plus que d'autres susceptibles de compter pour Ego ou d'influencer ses décisions. Qui sont, justement, ces autres significatifs ? Dans le panel de Caen, plusieurs questions permettent d'identifier la « significativité » des personnes de l'entourage, à différentes échelles.

- L'ensemble de référence : l'entourage

Rappelons que cet entourage est construit dans l'optique d'un « ratissage » très large, fondé sur les contextes de vie. Nous n'avons pas pris en considération les personnes décédées, les dieux, les animaux, les stars ou les héros qui n'interagissent pas avec l'individu interrogé<sup>8</sup>. Lorsqu'une relation n'est plus activée, qu'il n'y a plus de rencontres ni de communication même à distance, elle n'est pas prise en compte. Si elle avait été citée lors d'une vague précédente, on la considère comme une relation perdue et des informations sont alors rassemblées en particulier sur les raisons de cette fin. On peut envisager comme ensemble de référence la totalité de cet entourage cité à un moment ou à un autre de l'entretien, au fil des divers générateurs de noms. Il constitue la « surface sociale » du jeune interrogé, l'ensemble des relations de toutes natures qu'il identifie au sein de tous les contextes qu'il est ou a été amené à traverser dans sa vie (passée et présente). Cet ensemble des personnes qu'il identifie ainsi me semble assez pertinente pour donner une représentation plausible de sa socialisation. Il représente en effet l'ensemble des contextes et cercles sociaux suffisamment investis pour qu'y émerge au moins une relation « nommée », identifiée, que l'intéressé « connaît un peu mieux, ou avec qui il parle un peu plus » que les autres. L'évocation des anciens contextes dont certains liens sont issus et « survivent » à la disparition du contexte, comme l'école, une ancienne résidence ou un voyage, est prévue pour « ratisser » ces relations persistantes. Je l'appelle « entourage » lorsque j'envisage ces personnes mais aussi les cercles sociaux dont elles sont issues, mais je peux aussi l'appeler « réseau » lorsque je parle surtout de cette liste de personnes ou de leurs liens mutuels qui forment la structure du réseau.

C'est en rapport avec cet entourage large, à base contextuelle, que je situe les 4 catégories d'autres plus significatifs qui peuvent être identifiées au sein du panel de Caen :

- Les personnes importantes :

Au cours de l'entretien, on demandait à l'enquêté, pour chaque relation citée, « Est-ce que cette personne est importante pour toi ? ». Devant la liste des noms évoqués à partir de chaque contexte, il identifie ainsi les relations qui sont importantes pour lui. Cette qualification portée sur des personnes listées les distingue comme les plus pertinentes, celles auxquelles il tient le plus.

- Les personnes qui comptent :

L'entretien débutait, à chaque vague d'enquête, par une question qui demandait d'emblée : « Peux-tu me dire aujourd'hui, quelles sont les personnes qui actuellement sont importantes pour toi, qui comptent pour toi ? ». Certaines personnes sont ainsi nommées d'emblée, dès le début de l'entretien, avant que l'on déroule les différents contextes de vie. Leur importance est appuyée par le fait qu'elles sont nommées « de but en blanc », sans aucune préparation, et ce sont donc les premiers noms qui lui viennent à l'esprit. De plus, la proposition « qui comptent pour toi » signifie que ces personnes ont une valeur, un poids supplémentaire, et qu'il leur donne une place dans sa vie. Elles « comptent » donc pour sa socialisation.

- Les personnes influentes :

Une fois qu'a été construite avec le jeune interrogé la liste des noms cités à propos de tous les contextes qu'il traverse, on lui demande, devant cette liste : « Auxquelles de ces personnes demanderais tu un avis, un conseil pour des problèmes personnels (par exemple pour des problèmes

---

<sup>8</sup> Très peu de cas se sont présentés où ces autres non humains ou non vivants ont été cités.

affectifs, des choix à faire) ? ». Ces personnes auxquelles il envisage de demander conseil sont désignées comme susceptibles d'intervenir dans ses problèmes, dans ses choix personnels. Je peux donc considérer qu'il envisage de s'ouvrir à leur influence. Leur rôle dans la socialisation tient au fait que le jeune est prêt à prendre en compte leur avis et à suivre leurs conseils. Il leur confère donc le pouvoir d'infléchir ses choix et ses orientations.

- Les personnes décisives :

Une autre question est posée un peu plus loin dans l'entretien, à propos des moments de « carrefour » où l'enquêté a eu à faire un choix : « Est-ce qu'il y a des personnes qui ont influencé ton choix ? Qui ? ». Apparaissent là des influences réelles, expérimentées effectivement au moment d'une prise de décision. Ces personnes ont explicitement contribué à changer le cours des choses, elles sont intervenues dans l'orientation du parcours de vie. Leur rôle dans la socialisation est effectif.

Notons que ces catégories sont disjointes, même si elles paraissent dessiner des cercles concentriques. Il existe en effet des personnes influentes ou même décisives qui ne sont pas déclarées importantes, comme nous le verrons. Par exemple un professeur, le parent d'un copain, un collègue de travail, peuvent intervenir dans une décision en donnant une information ou une vision des choses « extérieure » aux protagonistes et aux enjeux principaux. J'y reviendrai. Les questions donnant lieu aux 4 catégories d'autrui significatifs ont été posées indépendamment dans l'entretien. Si je les synthétise ci-dessous à chaque fois dans un tableau unique, c'est par commodité.

### ***2.3.1 - Les caractéristiques des autrui significatifs***

Quelles sont les grandes lignes dans la composition de cet entourage, à ces diverses échelles ? S'agit-il d'un entourage centré sur la famille ou les copains, sur des personnes que l'on connaît depuis longtemps ou que l'on vient de rencontrer, sur un noyau ancien ou un volant plus fluide ? Est-ce que cet entourage nous ressemble ?

#### *Famille, vieux amis ou nouveaux copains*

Si l'on prend la totalité des relations citées au cours de l'entretien dans tous les contextes de vie, la plus grande part est constituée par des relations hors-famille (62,8%). Mais la part prise par ces copains, amis et autres connaissances est bien moins importante au sein des relations avec des personnes décisives, des personnes qui comptent, des personnes importantes ou des personnes influentes (tableau 2). Si ce sont eux qui sont le plus majoritairement évoqués pour l'influence envisagée (51,4%), sans doute par leur proximité avec le jeune au quotidien, cette influence est davantage évoquée que réalisée (33,9% des relations avec des personnes décisives). Elle est en effet peu expérimentée « en vrai » au cours des carrefours biographiques des trois dernières années.

Tableau 2 : Part des types de lien au sein des 4 catégories d'autrui significatifs, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel.

Rôle	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations
Hors-famille	49,3%	42,4%	51,4%	33,9%	62,8%
Famille d'origine	38,8%	44,6%	37,2%	49,4%	27,6%
Famille d'AA	7,9%	7,3%	4,7%	2,9%	7,9%
Alter-amour	4,1%	5,7%	6,7%	13,9%	1,7%
total	100%	100%	100%	100%	100%
effectif	4245	2967	1358	245	10804

Note : ces 4 catégories ont été construites par des questions dichotomiques disjointes (personnes importantes/non importantes, etc.). Les résultats ne peuvent donc être lus qu'en colonne.

Lecture : au sein des 4245 observations de relations avec des personnes déclarées importantes par l'ensemble des Egos au long des 4 vagues du panel, 49,3% sont des relations hors-famille, alors que ces relations hors-famille représentent 62,8% des observations sur l'ensemble des relations.

Il en va tout autrement pour les relations avec les membres de la famille d'origine. Celle-ci constitue un peu plus du quart de l'ensemble des relations (27,6%). Pourtant, la part de la famille parmi les autres significatifs, quelle qu'en soit la catégorie, dépasse cette proportion. Les personnes de la famille d'origine sont en effet sur-représentées parmi les relations avec des personnes « qui comptent » : 44,6% alors qu'elles représentent 27,6% de l'ensemble des réseaux. Le plus grand écart se situe dans la catégorie des personnes décisives, dont près de la moitié sont des membres de cette famille d'origine.

La proportion de la belle-famille (dans le sens de la famille d'Alter-amour) importante rejoint celle qu'elle occupe dans l'ensemble des relations : lorsque l'on cite ses beaux-parents, c'est qu'ils sont importants. Ils interviennent peu en revanche dans les décisions. Enfin, l'Alter-amour lui-même occupe naturellement une très petite proportion des relations (on en a rarement plusieurs, et certains jeunes n'ont connu aucune histoire amoureuse tout au long de l'enquête), mais leur part dans toutes les catégories de significativité est bien supérieur, en particulier pour les personnes décisives.

Au sein des personnes significatives, les membres de la famille les plus sur-représentés sont les pères et mères, et ce d'autant plus que l'on se rapproche de l'influence décisive pour laquelle ils interviennent près de dix fois plus que leur proportion dans l'ensemble des relations. La différence entre les pères et les mères n'est pas significative. Suivent les frères et sœurs, et très loin derrière les autres membres de la famille.

Tableau 3 : Décomposition de la part des types de lien familial au sein des 4 catégories d'autrui significatifs familiaux, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel.

Type famille	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations familiales
Père, mère	10,4 %	14,7 %	18,3 %	37,1 %	4,9 %
Frères, sœurs	9,2 %	12,7 %	10,5 %	9,0 %	4,5 %
Grand-parents	4,5 %	4,7 %	1,5 %	0,8 %	3,0 %
Oncles, tantes	5,2 %	4 %	2,4 %	0,8 %	6,2 %
Cousins, cousines	3,9 %	3,3 %	2,1 %	1,2 %	4,1 %
Autres famille	5,6 %	5,2 %	2,4 %	0,4 %	4,9 %
Total famille	38,8%	44,6%	37,2%	49,4%	27,6%

Si l'on met à part la famille, on constate une relation très nette entre les différents types de significativité et l'ancienneté de la relation. Les personnes qui comptent mais encore plus celles qui sont importantes ou décisives sont plus volontiers des personnes que l'on connaît depuis longtemps, en particulier depuis 4 à 10 ans (les relations de plus de 11 ans d'ancienneté, qui sont pour ces jeunes les relations initiées depuis la maternelle ou l'école primaire, sont assez rares).

Tableau 4 : Part des anciennetés des relations (hors-famille) au sein des 4 catégories d'autrui significatifs, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel.

Connu depuis	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations (hors-famille)
Moins d'1 an	12,3 %	10,3 %	9,6 %	8,1 %	24,4 %
2 à 3 ans	25,7 %	23,6 %	23,6 %	24,2 %	27,0 %
4 à 10 ans	43,8 %	46,2 %	49,0 %	57,3 %	33,9 %
Plus de 11 ans	18,1 %	20,0 %	17,7 %	10,5 %	14,6 %
Total	100%	100%	100%	100%	100%
Effectif (hors-famille)	2595	1639	851	124	7715

Note : j'exclus ici la famille, forcément connue depuis l'enfance

Les parents et les « vieux amis » sont donc plus significatifs en termes d'importance subjective ou d'influence qu'en termes de proportion dans l'ensemble du réseau.

### *Différenciations sociales*

Garçons et filles sur-représentent exactement à égalité les relations familiales (11% de plus) au regard de l'ensemble des relations importantes pour eux comme au regard des personnes influentes. En revanche, les filles sur-représentent davantage que les garçons la famille dans les relations qui comptent et dans les relations décisives. On trouve par ailleurs plus de femmes que d'hommes qui influencent: 53,6% des relations influentes sont des femmes, alors qu'elles ne sont que 48,3% dans l'ensemble des relations.

La famille constitue une part plus importante du réseau des jeunes d'origine populaire (29%), et se trouve encore plus sur-représentée au sein des personnes significatives pour eux, qu'au sein de ceux des jeunes issus des classes moyennes et des classes supérieures. Cet écart « de classe » est surtout marqué pour la part des personnes importantes et des personnes qui comptent, il disparaît quasiment pour les personnes influentes et décisives.

Tableau 5 : Part des classes sociales d'origine des Egos au sein des personnes de la famille citées par catégorie d'autrui significatifs, comparativement à l'ensemble des relations familiales des 4 vagues du panel.

	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations familiales
Classes populaires % famille d'origine	43,3 %	48,9 %	39,5 %	49,5 %	29% (1562)
Classes moyennes % famille d'origine	33,7 %	40,1 %	34,6 %	50,7 %	27% (931)
Classes supérieures % famille d'origine	34,6 %	38,7 %	35,4 %	47,6 %	24,6% (486)
Ensemble % famille d'origine	38,8 %	44,6 %	37,2 %	49,4 %	27,6% (2979)

### 2.3.2 - *Qui se ressemble s'assemble ?*

Comme on l'a vu plus haut, les enquêtes statistiques sur la sociabilité et sur les réseaux montrent que les entourages sont relativement homogènes en termes d'âge, d'origine sociale, etc. En tout cas, ils sont significativement constitués de davantage personnes semblables à Ego sur un certain critère, comparativement à une distribution qui s'établirait au hasard. Je focalise maintenant l'attention sur la part de ces entourages constitués par les autres significatifs.

#### *Similarités des autres significatifs*

J'ai étudié auparavant les relations d'amitié (Bidart, 1997). Considérées comme foncièrement interpersonnelles et fondées sur un libre choix en termes de qualités individuelles de caractère et de personnalité, elles se trouvent pourtant elles aussi de fait soumises à des divisions répondant aux structures de la société globale. Si l'amitié se construit, au moment de sa fondation, dans des « failles » des rôles sociaux, elle transgresse pourtant rarement certaines frontières. On voit peu d'amitiés entre un directeur de banque et un balayeur, et si cela arrive, il s'agit alors d'amitiés d'enfance établies avant que les orientations sociales n'apposent leur marque. La valeur qui est alors attribuée à ces amitiés « exceptionnelles » (elles nous rappellent l'amour réunissant le prince et la bergère des contes de notre enfance) désigne bien la transgression à l'œuvre. Les frontières d'âge sont également très marquées, celles des sexes beaucoup plus souples aujourd'hui.

La similarité peut porter sur de très nombreuses caractéristiques : l'âge (les personnes ont une faible différence d'âge), le genre (ce sont deux hommes ou deux femmes), le niveau d'éducation (elles ont effectué toutes deux des études longues), etc. Les partenaires peuvent être similaires sur un critère et non sur un autre. Cette dimension des relations permet de voir si la socialisation s'effectue plutôt au sein d'une « niche » de semblables, ou plutôt au sein d'un entourage diversifié, susceptible de connecter avec des « mondes » plus hétérogènes. Les effets de similarité ont une part « structurelle », ils varient selon les contextes. Ainsi le système scolaire participe-t-il à une étroite ségrégation par âges, mais tend-il à l'inverse à mélanger les garçons et les filles. Il prétend également mêler les couches sociales, sans toujours bien y parvenir (Dubet 2004, 2010). On aperçoit par cet exemple les enjeux sociaux et politiques qui entourent cette question de l'homophilie.

Le fait qu'un Autre soit significatif pour Ego a-t-il à voir avec une certaine similarité entre eux, ou plutôt avec une complémentarité ? La forte présence des liens familiaux tendrait à privilégier l'hypothèse de certaines différences importantes : différences d'âge et de génération qui caractérisent les père et mère en particulier. On écoute en effet davantage les plus vieux que soi. Mais hormis ces relations familiales, au sein des copains et amis surtout, qui écoute-t-on davantage ?

Le panel de Caen permet de mesurer certaines similarités objectives entre Ego et ses Alter. Pour toutes ces mesures de similarité, j'exclus la famille, la belle-famille et l'Alter-amour, pour qui le choix est moins « ouvert ».

Alors que 58,6% de l'ensemble des relations (sur 6789 liens hors-famille, famille d'Alter-Amour et Alter-Amour) sont établies entre un Ego et un Alter de même sexe, la proportion augmente très nettement pour les autres significatifs : 66,2% des personnes importantes, 70,2% des personnes qui comptent, 76,8% des personnes influentes et 81,9% des personnes décisives sont de même sexe qu'Ego.

L'homophilie d'âge est encore plus nette. Alors que 70,8% des relations hors-famille et hors Alter-amour sont établies entre un Ego et un Alter de moins de 5 ans de différence d'âge, la proportion est plus forte pour les autres significatifs : 80% des personnes importantes, 87,2% des personnes qui comptent, 86,1% des personnes influentes et 79,3% des personnes décisives sont de

même âge qu'Ego à 5 ans près<sup>9</sup>. La tendance à préférer la similarité sur un de ces critères est donc très corrélée avec les différentes catégories d'autrui significatifs.

La similarité de niveau de diplôme et de catégorie socioprofessionnelle se trouvent peu significatives, mais il faut rappeler que c'est une variable assez délicate à utiliser pour ces jeunes qui sont encore en formation ou en insertion, du moins dans les premières vagues d'enquête. La similarité de catégorie socioprofessionnelle montre une légère sur-représentation, peu significative, pour les relations qui comptent, les relations influentes et les relations décisives.

La classe sociale d'origine, fondée sur la profession des parents, n'était pas renseignée pour les Alter, il est donc impossible de mesurer cette similarité là.

Les étapes dans la construction de l'autonomie ne semblent pas très marquantes non plus à ce niveau agrégé : le fait de vivre pareillement chez ses parents ou chez soi n'est pas significatif, et la similarité d'activité professionnelle est à peine significative pour les relations influentes. Seule la similarité dans la parentalité contribue plus nettement à la désignation des personnes importantes : alors que 72,9% des relations hors-famille et hors-Alter amour sont dans la même situation parentale qu'Ego en la matière, 80,4% des personnes qui comptent sont dans la même situation, ainsi que 79,9% des personnes influentes et 84,3% des personnes décisives. Cette homophilie de condition parentale n'est pas vraiment plus nette pour les Egos qui ont des enfants, parfois ce sont même ceux qui n'en ont pas qui se retrouvent plus entre eux, dans le cas des relations qui comptent et des relations influentes par exemple. Mais ces écarts ne sont pas énormes et des conclusions globales seraient trop fragiles en la matière.

Ainsi, alors que la famille tient une part importante dans la part des autrui significatifs, dès qu'on l'écarte la préférence va très nettement à des personnes qui se ressemblent en termes de sexe et d'âge, y compris en matière d'influence. Mise à part la famille, on écoute davantage les gens qui nous ressemblent sur ces critères. En revanche, le fait de partager des conditions de vie similaires en termes d'acquisition de l'autonomie, pour cette population de jeunes, n'est pas très clivante. Les personnes qui comptent ou que l'on écoute peuvent donc avoir franchi d'autres étapes vers la vie adulte que soi.

### *Un tableau composite des similarités et complémentarités*

Ceci étant, bien d'autres similarités et différences s'avèrent tout à fait clivantes dans les relations, qui ne sont pas mesurables par des variables sociographiques. Les mentalités, les styles de vie, les valeurs, les caractères... sont autant de qualités d'autrui évoquées pour justifier de son importance pour Ego. Parfois ce sont des similarités qui sont mobilisées, mais parfois aussi des complémentarités : ce qu'apporte Autrui, ce sont justement les qualités qu'Ego n'a pas, comme pour Paul, qui distribue l'ouverture de ses confidences en fonction des caractères et des expériences de ses amis :

« (Dans tous ceux que tu as cités, peux-tu me dire ce que chacun t'apporte à toi, dans ta vie?)

Il y a des conseils, et un équilibre. C'est simple, si on aime bien se retrouver entre nous, c'est parce que c'est équilibré. Alors que moi, aussi bien dans ma vie professionnelle que parfois affective, aussi bien pour les autres, c'est un peu plus en dents de scie. Donc j'aime bien me réfugier dans ce groupe-là.

(Est-ce qu'il y en a qui t'apportent quelque chose particulièrement par rapport à d'autres?)

Bien sûr. Par exemple Gaël qui est cartésien, je ne peux pas lui livrer certaines choses, notamment (j'en reparle, mais c'est normal, j'en ai plein la tête de cette fille-là), je ne peux pas lui parler de Peggy comme ça, parce que Gaël c'est un peu un scientifique, matheux, pour lui,  $1 + 1$  égale 2 donc ça ne peut jamais faire 3. C'est penser différemment.

Par contre toutes les filles, Ève, Maud, et puis aussi Mathieu et Julien... Julien, il y a énormément d'échanges entre nous. Lui, il a une copine depuis six mois avec qui il s'entend très bien, il a trouvé un petit peu une stabilité. Mais avant ça, il a eu pas mal de soucis sur le plan affectif. On en parle

---

<sup>9</sup> Ce n'est que pour cette dernière proportion que la significativité est faible (0.91), l'effectif en effet ne dépasse pas 82 personnes décisives hors-famille et hors-Alter amour. Dans tous les autres cas, les résultats sont fortement significatifs.

énormément. C'est sûr que je ne le ferais pas avec Stéphanie. Stéphanie, c'est une fille qui marche au moral, donc il ne faut pas lui parler de problèmes. C'est une bonne copine, mais ça ne sera jamais une Ève.

Anthony, je ne me livre pas beaucoup parce que lui, j'ai l'impression qu'on n'a pas du tout la même sensibilité, hormis sur le plan professionnel. Parce que lui, il est confronté à cette réalité-là aussi, donc c'est plus facile. Mathieu aussi, beaucoup sur le plan professionnel, un peu sur le plan affectif. Il connaît un peu mieux mon histoire que d'autres, par exemple il était au lycée avec moi. Donc les petits égarements du lycée, il les connaissait. Sinon Stéphane, ce n'est pas vraiment solide, il n'y a pas grand-chose, c'est devenu une relation où on parle boulot, de choses comme ça. Et puis Bruno, quand même, un petit peu. Bruno, c'est différent, c'est un mec qui est sensible et qui me comprend mieux sur différentes choses. »

Pour Paul, similarité et complémentarité s'agencent dans son réseau, davantage focalisées sur les rapports amoureux des uns et des autres que sur leur similarité objective en terme de genre.

L'entourage forme donc un univers à la fois relativement « semblable » à Ego au regard des grands clivages sociaux, et différencié sur des points plus subtils. Les qualités relativement contrastées des Autrui permettent une certaine complémentarité de leurs ressources et de leur écoute, dans une composition « équilibrée », comme dit Paul.

Même au sein de la famille, des modèles contrastés co-existent, et les jeunes reconnaissent les apports de ces différences, comme Alice :

« J'allais chez mon oncle, où il y avait mes cousins, donc j'ai partagé quelque chose avec eux quoi. Ils avaient une ferme, et... Là aussi c'était une autre façon de vivre: moi j'étais fille unique donc là ça me permettait... J'ai besoin d'expériences qui sont un peu différentes des miennes pour justement voir comment ça se passe ailleurs; parce que bon, je pourrais continuer de vivre comme je suis mais c'est bien de savoir qu'il y a des familles où il y a plusieurs enfants, comment ça se passe: ça se tape dessus, ça s'engueule, ça s'est magnifique! Je n'ai jamais connu ça. »

Par ailleurs, un même Alter peut ressembler à Ego sur un certain point, et diverger sur d'autres. Il peut être plus jeune et de même sexe qu'Ego, plus diplômé mais du même âge, mais aussi ressembler à Ego en termes de caractère mais pas en termes d'expériences, ou en termes de goûts et pas en termes de compétences, etc. On peut même dire que chaque personne « semblable » apporte systématiquement avec elle tout un univers de différences sur d'autres points. Il est donc important de distinguer cette dimension du réseau personnel, au-delà de la « masse » de l'ensemble des autrui, car elle nous montre comment la diversité intervient et s'apprécie dans l'entourage d'un même individu.

### **2.3.3 - Au fil du temps**

Comment évolue la composition de l'ensemble du réseau, et des diverses échelles d'autrui significatifs, dans le temps des 4 vagues d'enquête, c'est-à-dire au cours des 9 années durant lesquelles les jeunes, au sortir du bac ou d'un stage d'insertion, construisent peu à peu leur vie d'adulte ?

La part des personnes importantes au regard de l'ensemble des relations augmente de 40% à 50% jusqu'à la vague 3, puis elle fléchit légèrement. Il en va de même pour la part des personnes qui comptent, qui passe de 18,7% de l'ensemble du réseau en vague 1 à 21,7% en vague 2, 34,8% en vague 3 et enfin 33,2% en vague 4. Le réseau a donc tendance à se resserrer sur les personnes significatives. La part des personnes influentes augmente surtout entre la vague 1 et la vague 2, passe de 9,7% à 14,7% de l'ensemble, et s'y maintient ensuite. La part des personnes décisives augmente aussi mais fléchit plus rapidement<sup>10</sup>.

Paul réalise cette évolution de son réseau vers une sociabilité plus intensive :

---

<sup>10</sup> Cette dernière mesure est plus fragile : en effet, les effectifs sont plus faibles (245 relations décisives au total), mais aussi moins comparables : en vague 1 nous n'avons pas le même recul rétrospectif et nous ne posons pas la question de l'influence d'autrui lors de carrefours biographiques survenus depuis 3 ans, mais celle de l'influence d'autrui lors de décisions d'orientation scolaire ou d'autres problèmes, et le recueil a été moins systématique.

« Avant, je rencontrais beaucoup plus de gens. C'est sûr que s'éloigner du milieu scolaire ou du milieu « jeune », entre guillemets, on rencontre moins de jeunes. C'est plus dur, de plus en plus dur, après, je pense, de rencontrer des gens. Mais elles sont mieux structurées, mes relations, je pense. Avant, j'avais moins de copains et d'amis, mais j'avais beaucoup plus de connaissances, je voyais beaucoup plus de gens. »

Cette hausse de la proportion de personnes importantes et influentes dans le réseau se vérifie pour tous les types de liens, familiaux et autres, mais c'est la part des relations familiales qui prend le plus d'importance.

En effet, alors que 30,2% des membres de la famille d'origine en vague 1 sont considérés comme importants, en vague 2 c'est 57,8% de ces membres qui sont importants, puis 72,6% en vague 3 et 73,4 en vague 4. Dans le même temps pourtant, la part globale de membres de la famille cités dans l'ensemble des réseaux a légèrement décru, passant de 28,3% à 26,1% de l'ensemble des relations. Les jeunes ont donc tendance à accorder de plus en plus d'importance aux membres de leur famille d'origine avec le temps, dans cette période où pourtant ils s'en autonomisent. La famille d'Alter-amour devient régulièrement de plus en plus qualifiée d'importante avec le temps, passant de 16% à 45,2% de personnes qualifiées d'importantes au sein de cette famille entre les vagues 1 et 4. Les amis, copains, connaissances et autres suivent la même tendance que l'ensemble des relations : ils sont de plus en plus considérés comme importants entre la vague 1 et la vague 3 (de 30% à 42,9%) puis retombent légèrement à 40% qualifiés d'importants en vague 4.

Les personnes qui comptent suivent les mêmes mouvements dans le temps : augmentation de leur proportion avec léger fléchissement en vague 4 pour les liens hors-famille, augmentation régulière pour la famille et la famille d'Alter-amour.

La part des personnes influentes hors-famille augmente de 7 à 12%. La part des relations influentes au sein de la famille d'origine connaît le même mouvement, de 13 à 19%. Les autres effectifs sont trop faibles et dispersés pour en tirer des mesures fiables avec le temps.

L'évolution des similarités dans le temps pour ces autrui ne montre pas de tendance significative statistiquement.

Au fil du temps se confirme donc un mouvement de concentration du réseau sur les personnes importantes, ainsi qu'un accroissement de l'importance accordée à la famille d'origine.

La tendance à l'homophilie, à la sélection de personnes semblables sur un certain point, se trouve contrebalancée dans le temps par la composition plurielle du réseau. Chaque nouveau lien semblable sur un point apporte avec lui l'ouverture à de nouvelles différences sur les autres points. De fil en aiguille, les amis rencontrés par des amis peuvent donc accumuler une certaine diversité. Cela peut expliquer que les diverses homophilies se contrarient de plus en plus avec le temps, et que la composition hétérogène du réseau se complexifie. Même les personnes les plus importantes peuvent ainsi se montrer différentes les unes des autres sur certains points même si elles se ressemblent sur d'autres. Diverses sphères de la vie, divers systèmes de normes et de valeurs s'entrecroisent sur un parcours de vie et sur un réseau personnel, empêchant une trop nette hégémonie de l'homophilie. Un collègue avenant peut être un père grognon, une amie de même style de vie peut être une joueuse de basket très différente. La composition de ces rôles et de ces identités l'emporte en particulier lorsqu'on parle de relations importantes et influentes, lorsqu'on envisage les similarités et divergences sur des échelles plus fines que celles des variables sociométriques classiques.

## **2.4 - Comment ces autrui comptent**

Les personnes de l'entourage sont porteuses de ressources, mais aussi et souvent, comme la seconde face de la pièce, de contraintes. Les ressources peuvent devenir contraintes ou enjeux, selon les situations et les interactions que les acteurs ont avec elles (Grossetti, 2004). L'individu doit tenir compte du lieu de travail de son conjoint, mais celui-ci peut l'aider à préparer un



concours ; il doit assistance à ses parents âgés, qui peuvent aussi garder ses enfants ; il doit aider ses amis à déménager, qui à leur tour lui donneront un contact pour trouver un travail... Le couple, la solidarité familiale, les cercles d'amis sont bien des « liens » dans les deux sens du terme : ils relient mais aussi ligotent.

#### **2.4.1 - Vies reliées, vies à portée**

Les personnes que l'individu connaît, avec qui il communique et entretient une relation, sont susceptibles d'avoir divers types d'impact sur sa vie : elles peuvent l'aider et le contraindre, mais peuvent aussi infléchir son projet, modifier ses priorités, suggérer de nouvelles voies... L'individu s'oriente en étant entouré et accompagné d'autrui qui contribuent à dessiner le paysage de ses ressources, contraintes mais aussi modèles et exemples.

La notion d'« interdependent lives », telle qu'Elder la propose, rend bien compte de cette imbrication entre Ego et ses relations : “No principle of life course study is more central than the notion of interdependent lives. Human lives are typically embedded in social relationships with kin and friends across the life span.” (Elder, 1994, p.6.). Au-delà de ce constat, il est important pour la sociologie de « prendre acte » de ces interdépendances, sans les limiter aux rapports intergénérationnels dans les familles. Toutes les personnes « importantes » pour Ego, celles « qui comptent », sont ainsi susceptibles de contribuer à entrelacer ses dépendances.

Mais le processus de socialisation fait intervenir aussi des influences plus subtiles que ces « linked lives ». Lorsqu'il prend une décision et oriente son parcours, l'individu envisage les options possibles, sur l'étendue desquelles interviennent certes directement ses « autrui liés ». Mais au-delà des ressources et contraintes concrètes créées par le fait que sa vie est interdépendante d'autres vies, autour de lui, par ses autres autrui moins liés, se présente une plus ou moins grande palette d'options « pensables ». Or, Ego trouve dans son entourage la connaissance simple de ce qu'il pourrait envisager pour lui. Il est par exemple difficilement pensable de devenir acrobate de cirque si l'on n'a jamais connu quelqu'un qui fait ce métier, ou qui connaît quelqu'un qui le fait. Toutes les options possibles ne se placent pas non plus à égalité en termes de préférence et de valeur. L'entourage dessine un « milieu » cognitif autour de lui, une palette d'opinions, de jugements, de valorisations des conduites et des modes de vie. Au-delà des ressources et des contraintes se présentent donc, par le biais en particulier de son entourage, des modalités d'influence de son comportement par les autrui qui montrent, parlent, conseillent, échangent, discutent et pèsent sur ses représentations des « bons » choix.

Les entreprises publicitaires sont fondées sur l'hypothèse d'une influence de la communication de masse sur les décisions de consommation. Ces messages mettent en scène des situations et des personnages typiques auxquels le public peut s'identifier. Katz & Lazarsfeld, (1955), ont montré que le message était d'autant mieux perçu et avait d'autant plus de chances d'influencer une personne qu'il était dans un second temps relayé par un proche de cette personne ou par quelqu'un en qui elle avait confiance ; c'est ce que l'on a appelé la théorie du « two step flow ». Les campagnes d'information développées par les pouvoirs publics pour prévenir certains risques pour la population visent également à avertir mais aussi à inciter les acteurs sociaux à choisir telle option plutôt que telle autre. Ceci étant, de plus en plus ces campagnes s'orientent vers l'idée que l'influence est plus efficace si elle passe par des personnes avec qui l'individu interagit, plutôt que par des personnages abstraits. Par exemple, une opinion ou une prescription normative peut être indéfiniment répétée dans tous les media, elle n'aura pas la même force ni la même efficacité que si elle est relayée par un ami ou une relation personnelle. C'est ce qui a d'ailleurs poussé l'Agence Nationale de Recherche sur le Sida à commanditer des recherches sur les relations de confiance, afin de mesurer l'impact de ce type de relation sur les comportements de protection envers le virus (Ferrand & Mounier, 1993, Ferrand 2007, Bidart, 1994, 1997).

Les développements plus récents des invitations à tagger des liens (« j'aime ») sur les sites Internet se fondent également sur cette hypothèse d'effets en cascade des adoptions de pratiques en passant par les réseaux d'interconnaissance. Le message « passe » mieux s'il est relayé par quelqu'un avec qui l'on est en relation. En effet, les modèles « incarnés » et préhensibles, visibles et avec qui l'on peut communiquer, sont sans doute plus prégnants que les modèles plus abstraits ou plus généraux. Les personnes réelles nous « touchent » davantage du fait qu'elles sont à notre portée, c'est-à-dire à la fois actives, susceptibles de communiquer et d'interagir avec nous, et comparables dans le sens où elles sont « comme nous ou presque » et que l'on peut donc penser les imiter, ce qui est plus rarement le cas avec Sainte Thérèse, Zorro ou Madonna.

Même la construction de l'autonomie personnelle pour les jeunes ne se fait pas en solitaire ni sans modèles. L'autonomisation se pose comme une construction progressive, connaissant des rythmes divers, des domaines hétérogènes et des atouts inégaux selon les générations, les pays, les groupes sociaux, les moments de la vie. L'autonomie est également une construction relationnelle, qui engage les rapports avec l'entourage. Car ce qui contribue à faire un adulte, ce sont aussi des membres de l'entourage qui s'offrent en exemple ou qui conseillent. Les parents y tiennent une place importante et interviennent largement dans le processus qui conduit à se dire adulte... ou pas. Pour Emeline par exemple, c'est bien dans le regard des parents que se situe la transition:

« Je ne peux pas me considérer comme adulte parce que mes parents ne me le font pas sentir comme tel. Ma mère me considérera toujours comme son idiote de fille immature. »

Les apports et modalités d'intervention des autres significatifs sont donc variés. J'y reviendrai plus loin à propos de la question de l'influence

#### **2.4.2 - Pourquoi eux ?**

D'où vient la « significativité » de ces autres là ? Dans le panel de Caen, une fois posée la question d'ouverture de l'entretien (« Peux-tu me dire aujourd'hui, quelles sont les personnes qui actuellement sont importantes pour toi, qui comptent pour toi ? »), et que la liste en était écrite, on demandait aux jeunes interrogés : « Peux-tu me dire ce que chacune de ces personnes, à sa manière, t'apporte pour toi, pour ta vie ? ». La formulation de cette question renvoie assez directement à la question de la socialisation. Elle vise à identifier les ressources que constituent ces personnes dans la construction du parcours de vie de l'individu, ce qui fait leur « significativité ». Certes, cette significativité, nous le verrons, apparaît à bien d'autres occasions dans l'entretien. Mais on peut la traiter ici en dimension qualitative.

Cette question, il faut bien le dire, est difficile, et les jeunes ne se sont pas privés de nous le dire. Certains ont eu beaucoup de mal à y répondre. Mais l'injonction à la comparaison (« chacune à sa manière »), que l'enquêteur remobilisait en relance, a grandement aidé. Il est très difficile de dire pourquoi une personne compte ou ce qu'elle nous apporte, il est plus facile de le faire en les comparant les unes aux autres. Cette comparaison aide l'enquêté, mais elle aide aussi l'enquêteur à comprendre ce qui est pertinent, ce qui fait la différence et, par déduction, ce qui fait la « substance » de la significativité de chaque autre « pour leur vie ».

Les réponses prennent plusieurs dimensions. Dans certains cas sont mobilisées des qualités de la personne, dans d'autres des qualités de la relation (qui seront traitées dans le chapitre suivant), dans d'autres encore des événements ou des situations qui ont donné à autre ce pouvoir de « compter » désormais. Mais le plus frappant est la variété de ces réponses, le contraste entre les diverses « raisons » de la significativité des autres dans un même réseau. Les personnes de son entourage comptent dans la vie d'un jeune pour des raisons parfois tout à fait hétérogènes, parfois complémentaires.

Ainsi Patrick, un des jeunes du panel de Caen, en vague 3, parle de ce que lui apportent les personnes qui comptent pour lui. Il y trouve des « modèles de vie », d'ailleurs plutôt contrastés, qui se trouvent ainsi incarnés dans son réseau personnel :

"Estelle et Emmanuel ma sœur et son mari, ils m'apportent un petit peu un exemple, ils n'ont pas du tout suivi la même voie que moi, professionnelle, c'est un petit peu un exemple de réussite «classique», on va dire, d'insertion classique. Le couple, ils sont jeunes tous les deux, ils ont un travail, ils ont réussi à trouver une situation sûre et stable et ça va, ils ont deux enfants...

Frédéric et Katia, eux c'est pareil, c'est un genre de modèle, mais c'est assez différent, parce que financièrement ils galèrent pas mal, ils ont pas mal de soucis, mais ça fait un modèle de joie de vivre on va dire. Ils ont toujours la pêche, toujours à rigoler, ils ont une petite fille maintenant. Ils ne se prennent pas la tête sur des futilités. Je les apprécie pour ça.

Georges, lui, il m'a pas mal apporté. C'était un peu en référent masculin, comme ma mère était séparée de mon père... C'est quelqu'un que j'apprécie bien pour sa culture, il est assez autodidacte. Il fait de la peinture aussi, il lit beaucoup, il s'intéresse pas mal à la politique. C'est quelqu'un qui m'a ouvert les yeux sur pas mal de choses et qui m'a fait découvrir pas mal de choses aussi.

Malik, il a un sacré sens de la musique, franchement il a du talent, malgré que beaucoup de gens le trouveront bizarre, mais lui, c'est le Jacques Brel des temps modernes. Donc lui, c'est ses qualités artistiques et sa gentillesse. Il est très, très, gentil.

Baptiste, lui c'est plus sa rigueur. Il est plus vieux que moi, c'est le plus vieux du groupe, le patriarche, il a fait pas mal d'études, biologie tout ça, il est assez sérieux, il a son petit appartement tout seul depuis pas mal d'années alors que moi ça ne fait qu'un an. C'est un peu le mec qui est le plus avancé, au sens classique du terme, dans la vie matérielle.

Jérôme, lui, c'est quelqu'un de très charismatique, et qui donne beaucoup à ses amis et qui fait partager beaucoup de choses, qui est une source de connaissance aussi, qui a pas mal voyagé et qui est super intéressant.

Vincent, il m'a apporté du travail. Ça me fait tellement plaisir du travail dans la musique, donc c'est super important, parce qu'il m'a apporté du plaisir. Et c'est le premier qui m'a fait confiance personnellement sur un projet personnel, en dehors du groupe de musique, il m'a reconnu comme entité artistique.

Rodrigue, c'est quelqu'un qui m'a beaucoup appris dans la musique, parce qu'il fait partie d'un groupe qui a une bonne notoriété. Ça fait douze ans qu'il travaille sur le rap. Il m'a apporté l'envie d'être plus rigoureux, d'être plus créatif et de développer un style personnel. C'est quelqu'un qui me montre un peu, de par ses attitudes et tout ça, la voie à adopter pour aller vers la professionnalisation. Malgré un style de vie qui pourrait paraître fantaisiste à certains, c'est un acharné de travail. Moi, ça m'impressionne et du coup ça me motive. Donc c'est toujours bon de le voir de près."

On trouve ici clairement identifiés des modèles, qui lui ont « ouvert les yeux », lui ont « fait découvrir » des choses, montré différents « exemples de réussite », l'ont « reconnu », « motivé », et surtout lui ont fait « voir de près » ces différents styles de vies possibles, qu'il admire pour des raisons différentes mais qui restent à sa portée. La socialisation, donc, est plurielle, les membres de l'entourage apportent des qualités, des propositions et des exemples contrastés. L'individu, comme Patrick ici, aperçoit ces « styles » différents, en tire des ressources et des possibilités d'orientations contrastées, et en retient finalement ce qu'il veut. Il est bien rare qu'il choisisse LE modèle qu'il préfère et qu'il s'emploie à s'y conformer. Il va plutôt se composer un personnage en patchwork à partir de ce réseau composite.

Certains autrui, les plus différents d'Ego, vont surtout contribuer à lui « ouvrir des portes » sur des mondes différents. Ils vont le socialiser surtout par une circulation dans des univers sociaux contrastés, par des participations à des milieux hétérogènes. C'est le cas par exemple pour Patrick avec Estelle ou Baptiste, des personnes qui ne suivent pas la même voie que lui mais qui lui donnent des versions plus « classique » ou plus « avancée » de ses parcours possibles. D'autres autrui, plus semblables à lui en tout cas sur un point important, vont plutôt le renforcer, solidifier son identité sociale. C'est le cas ici de Vincent ou Rodrigue, musiciens comme lui, qui lui donnent un élan sur son « style personnel », qui le « reconnaissent », voire même lui trouvent un emploi dans cette branche.

Certes, tous les autrui comportent une part de ces deux formes de la socialisation que sont l'ancrage et la circulation, la socialisation de renforcement ou d'« ancrage » et la socialisation « d'ouverture ». Mais il semble que certains soient surtout « ouvrants » et d'autres surtout « ancrants ». Ceux qui ouvrent surtout des mondes lui apprennent à apprécier des personnes

différentes, ceux qui le confortent renforcent plutôt son identité stabilisée. On peut commencer à envisager ici ces deux formes complémentaires mais non exclusives de la socialisation par les autres. Ceux qui ouvrent des mondes ne sont pas non plus des étrangers sur tous les plans, sinon sans doute la relation ne se serait-elle pas installée ou n'aurait-elle pas perduré au-delà du contexte d'origine. Chaque autre, même différent d'ego sur certains points, comporte d'autres facettes ou d'autres qualités ou encore d'autres points communs qui permettent de le rendre supportable et même significatif. Ainsi la « joie de vivre » que Patrick apprécie chez Frédéric et Katia permet-elle de surmonter leur côté « galère » qui convient moins à des modèles de vie. Ainsi Georges qui paraît beaucoup plus cultivé peut-il rester dans la limite des personnes qui comptent par son rôle de référent masculin.

Les autres significatifs sont différents aussi parce qu'ils proviennent de strates différentes de la vie. Ils ont été distingués et choisis dans des périodes où l'on était différent d'aujourd'hui, et pour des raisons qui ont pu évoluer. « Nos amitiés sont à la fois la mémoire indissociablement sociale et subjective de notre vie personnelle et un de nos plus solides liens avec les autres. (...) Les amis sont une mémoire subjective vivante extériorisée dans des relations trans-temporelles. Chaque relation amicale ne recèle qu'une partie de l'individu, mais ensemble, elles réunissent davantage de facettes du soi que ne le fait le travail identitaire à proprement parler. » (Martuccelli, 2006, p.306). L'analyse des relations qui relie Ego et Alter va nous aider à mieux comprendre cette distinction entre l'ancrage, qui solidifie des relations par leur « mémoire » et l'ouverture, qui les relie à d'autres univers.

## Chapitre 3

### Les relations

Les autrui sont significatifs du fait de leur rôle et qualités d'autrui, mais aussi parce qu'ils ont construit une relation avec la personne interrogée. Une personne très convaincante comme modèle de vie peut avoir une faible action sur le devenir d'Ego si la relation entre eux est trop épisodique, pas assez ancrée dans le temps, ou s'il n'y circule pas suffisamment de confiance.

#### 3.1 - Qu'est-ce qu'une relation ?

Une relation entre deux personnes est une interaction qui s'est inscrite dans le temps et s'est cristallisée au-delà des échanges ponctuels. C'est un échange qui dure, qui ne se réduit pas à une interaction fonctionnelle ou ponctuelle. La relation s'inscrit dans le temps, conserve une mémoire, évolue. Elle dépasse le rôle prescrit (entre un commerçant et un client, un médecin et son patient par exemple), elle concerne cette personne là et aucune autre ne peut la remplacer.

##### 3.1.1 - Contexte et histoire

Simmel, l'un des fondateurs de la sociologie, l'avait déjà perçu : « Au-delà de son origine première, toute socialisation repose sur la prolongation des relations au-delà du moment de leur apparition. Une action d'homme à homme peut procéder de l'amour ou de l'appât du gain, de l'obéissance ou de la haine, du besoin de compagnie ou de la soif de pouvoir : ce sentiment fondateur habituellement ne s'épuise pas dans l'acte et continue de vivre d'une manière ou d'une autre dans la situation sociologique qu'il a créée. (...) Si on annulait d'un coup toute réaction de reconnaissance laissée dans les âmes par des actes antérieurs, la société, du moins dans l'état où nous la connaissons s'effondrerait. (...) Bien plus, notre gratitude ne va pas seulement à ce que quelqu'un fait : seul ce concept permet de définir le sentiment avec lequel nous réagissons souvent à la simple existence de personnes ; nous leur sommes reconnaissants d'être simplement là, d'être entrés dans notre vie. » (Simmel, 1999, p.407-452). L'ensemble de ces personnes qui sont « entrées dans notre vie », qui y laissent des traces, « fait » donc société. Les relations, et les réseaux qu'elles constituent, forment une trame fondamentale de la vie sociale.

Dans l'ouvrage « La vie en réseau », écrit avec Alain Degenne et Michel Grossetti, nous avons insisté sur l'inscription des relations dans des contextes et des cercles sociaux : « Chacune d'elles naît, au tout début, dans un environnement précis. On se rencontre quelque part, dans certaines circonstances, dans un lieu et à un moment particulier. Ces lieux et ces moments ne sont pas sans conséquences sur l'émergence d'un lien, sur sa nature, sa qualité. Une personne rencontrée lors d'une soirée dansante n'aura pas a priori le même rôle dans notre vie qu'une personne connue au travail. On ne la rencontrera d'ailleurs pas de la même façon : les premiers échanges, les paroles, les gestes, les perspectives de poursuite du lien ne s'agenceront pas de la même façon dans un contexte et dans un autre. Les éléments qui font que l'on remarque cette personne, qu'on la distingue des autres qui déambulent dans le même lieu, ne seront pas les mêmes non plus. Par la suite, si le lien se solidifie, les activités pratiquées, les lieux fréquentés ensemble, les habitudes de rencontre, les milieux partagés, évolueront. On se présentera mutuellement des gens, des endroits, des savoirs nouveaux, on expérimentera des loisirs ensemble, on partagera une intimité croissante. Là aussi, ces contextes traversés et explorés ensemble donneront à la relation une couleur, une mémoire, une tonalité particulière. Il est donc important, de ne pas isoler artificiellement les relations des contextes qui les ont vues naître et qui entourent leur évolution. Non que la relation doive conserver

éternellement l'étiquette de sa niche initiale ni se réduise aux caractéristiques des milieux traversés : nous verrons justement que sa qualité peut provenir de la manière dont elle s'en affranchit. Mais du moins ne peut-on nier le poids de ces contextes sur l'existence même des liens qui y sont nés et qui s'y sont développés, et sur leurs caractéristiques au fur et à mesure de leur évolution. » (Bidart, Degenne, Grossetti, 2011, p.7).

Une fois la relation installée et pérennisée, divers types d'interactions, le plus souvent diversifiées, vont contribuer à la nourrir, à la faire vivre. On se parle, on se téléphone, on joue au tennis, on se rend service, on s'invite à dîner... La mesure de ces interactions, de leur fréquence, de leur variété, est utile pour caractériser la relation. Pour autant, il reste important de toujours distinguer ces mesures de celles qui touchent à l'intensité relationnelle. En effet, on peut avoir des relations très importantes ou très affectives avec des personnes que l'on ne voit qu'une fois par an, ou à l'inverse des relations peu intenses ou peu personnelles avec des gens que l'on voit tous les jours. De même, l'échange de services ne signifie pas automatiquement un grand engagement ou une grande personnalisation des liens... Il est donc important de toujours distinguer la dimension « formelle » des interactions, leur fréquence et les échanges auxquels elles donnent lieu, de la dimension qualitative des relations qu'elles mettent en jeu, tout en nous intéressant aux articulations entre les deux aspects.

### ***3.1.2 - Circulation et ancrage***

Une relation est une histoire entre deux personnes, mais une histoire qui les connecte au monde. Elle naît dans un contexte social, celui de la rencontre initiale : l'école, le quartier, un club de boxe, une bande de copains, un bar. Ces contextes sont tous socialement structurés, mais ils le sont différemment. Une entreprise est plus hiérarchisée et segmentée qu'un voisinage ou une association de loisirs, et ces structures d'opportunités affectent les qualités des liens (Feld, 1981, Fischer, 1982, Blau, 1994, Mollenhorst, 2009). A partir de ce contexte initial, les relations peuvent évoluer et traverser différents contextes, évoluer, multiplier leurs activités et leurs engagements. Démarrer une relation avec une personne, c'est construire un accès aux cercles sociaux dans lesquels cette personne évolue, c'est en quelque sorte ouvrir une porte. Une des formes de la socialisation relève de cette circulation dans le monde social par le biais des relations et des cercles qu'elles partagent. Le temps, l'engagement dans des activités, le partage d'un « ressort commun » du cercle, mais aussi la multiplication des autres relations dans le même cercle vont ensuite favoriser l'ancrage de la personne dans cet univers là. Les relations participent de la socialisation sur ces deux modes non exclusifs, parfois liés, parfois successifs. C'est par exemple le cas pour Joseph, qui est parti à Lyon et y a connu Jean-Louis :

« Jean-Louis, déjà, il m'a apporté un soutien moral quand je suis arrivé à Lyon. Et c'est vrai qu'il m'a apporté pas mal de choses. Il m'a fait connaître beaucoup de monde. Par rapport à ces gens-là, je m'entends bien avec eux. Donc mon champ s'élargit de mois en mois, de jour en jour. »

Trois ans plus tard, Joseph parle de son ami Stanislas et de son cercle d'amis :

« En fait, ils m'apportent beaucoup de choses, déjà, au point de vue relations personnelles. C'est vrai que si je n'avais pas ces amis-là à Lyon, je ne sais pas si je serais resté longtemps, parce que j'ai la possibilité de revenir par ici, mais je n'ai jamais voulu parce que j'ai trouvé ces amis-là, donc je veux rester par rapport à ça, je ne veux pas quitter ce cercle-là. »

Dans un premier temps, la relation avec Jean-Louis fait que « son champ s'élargit », qu'il lui ouvre des portes ; puis son ami Stanislas l'a ancré dans un cercle où les relations se sont multipliées au point qu'il ne veut plus le quitter. Cet ancrage intervient dans la décision de rester à Lyon et dans la socialisation de Joseph dans cette ville. Le processus de socialisation combine ces deux formes.

Une fois la relation installée et pérennisée, divers types d'interactions, le plus souvent diversifiées, vont contribuer à la nourrir, à la faire vivre. On se parle, on se téléphone, on joue au tennis, on se rend service, on s'invite à dîner... La mesure de ces interactions, de leur fréquence, de

leur variété, est utile pour caractériser les relations. Pour autant, il reste important de toujours distinguer ces mesures de celles qui touchent à l'intensité relationnelle. En effet, on peut avoir des relations très importantes ou très affectives avec des personnes que l'on ne voit qu'une fois par an, ou à l'inverse des relations peu intenses ou peu personnelles avec des gens que l'on voit tous les jours. De même, l'échange de services ne signifie pas automatiquement un grand engagement ou une grande personnalisation des liens... Il est donc important de toujours distinguer la dimension « formelle » des interactions, leur fréquence et les échanges auxquels elles donnent lieu, de la dimension qualitative des relations, tout en s'intéressant aux articulations entre les deux aspects.

## **3.2 - Dynamique des relations**

Toute relation est encadrée par des références plus ou moins générales, plus ou moins fixées, qui l'inscrivent dans des systèmes de régulation.

### **3.2.1 - Formes de régulation**

La régulation des relations évolue entre trois pôles : le rôle institué, l'inscription dans un réseau, et l'histoire commune. Le rôle surplombe certaines relations, comme celles qui lient les parents et les enfants, le médecin et son patient, le commerçant et son client... Des textes de lois et des contrats régissent leurs échanges, même si dans certains cas l'histoire de la relation peut lui faire dépasser ce rôle et acquérir davantage d'autonomie, par exemple si un commerçant et un client se retrouvent dans une association et sympathisent. Même si l'on a envie de la croire absolument singulière, une relation n'est pas totalement improvisée, sans contexte ni référence. Même dans le cas de relations amicales entre deux personnes qui n'ont de comptes à rendre à personne (là où l'amour est à l'inverse très vite inscrit dans des enjeux sociaux), des « règles de pertinence » le plus souvent implicites en définissent les limites, les conditions, les attendus (Allan, 1979). Au fur et à mesure que la connaissance de l'autre s'élargit et s'approfondit, mais surtout lorsqu'un événement ou une rencontre dans un autre contexte fait « sortir du rôle », alors la nouvelle expérience partagée déplace et modifie les nouvelles interactions à venir. Les amitiés sont souvent ainsi nées (ou ont passé ce seuil de l'amitié) au moment d'un événement qui perturbe les rôles usuels, qui fait « changer de casquette » et entrevoir, sous le collègue, le voisin ou le partenaire sportif, une personne. L'amitié s'inscrit ainsi dans les « failles » des rôles sociaux (Bidart, 1997). Et paradoxalement, même cette relations supposée « libre » de contraintes institutionnelles et de considérations sociales, se trouve de fait bien répondre à des régularités sociales. Elle s'établit majoritairement entre personnes de même condition sociale et reste sensible aux clivages sociaux. On ne saurait donc voir ni dans les relations affinitaires, ni dans les réseaux, une « alternative » ou un paradis doré enfin libre des divisions et des pesanteurs sociales. Les inégalités en termes relationnels, et, par là, en termes de potentiel de socialisation, restent très tangibles.

Mais même dégagée du rôle institué, une relation est inscrite dans un ensemble d'autres relations au sein du réseau personnel, et doit souvent compter avec elles. On a rarement une seule relation, et on les compare, on leur donne des priorités, on les connecte éventuellement entre elles, etc. Ces interconnexions interviennent sur la relation elle-même. On se rapproche alors du pôle de l'inscription dans le réseau. Les relations sont souvent entre deux pôles, et évoluent dans cet espace au fur et à mesure du temps.

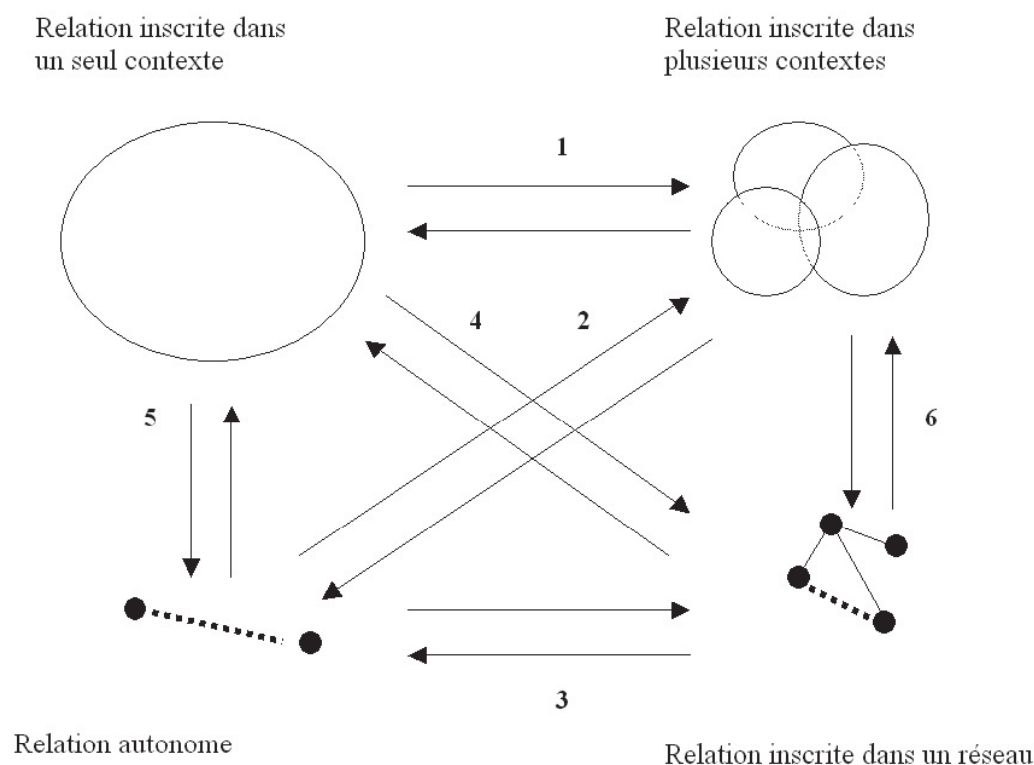
### **3.2.2 - Cercles, réseaux et relations**

Une relation naît dans un contexte de rencontre, mais elle peut donc ensuite se déplacer dans d'autres contextes de fréquentation que ceux qui l'ont vue naître, comme lorsque des collègues de travail vont au cinéma ensemble ou deviennent des amis. La multiplication des contextes de

fréquentation, qui va aussi avec l'ajout d'activités et le partage de divers cercles sociaux, confère à la relation des dimensions supplémentaires, ce que l'on résume souvent par le terme de polyvalence, ou encore de multiplicité. Cette caractéristique est très importante pour la socialisation, dans la mesure où une activité supplémentaire partagée dans une relation « ouvre » pour l'individu un petit monde nouveau, mais aussi pour la société fait un « pont » entre des segments précédemment disjoints. Le fait que deux collègues commencent à jouer ensemble au tennis tisse un nouveau lien entre leur entreprise et le club de tennis local. Leur relation relie ces deux cercles sociaux, et le fait d'emmener cette relation dans un second contexte lui donne une force supplémentaire en la détachant du rôle initial de collègue.

Une relation se connecte par ailleurs à d'autres relations dans le réseau personnel, ce qui constitue une autre dimension impliquée dans ces dynamiques relationnelles. Le réseau se distingue du cercle en ce qu'il articule un ensemble de relations sans que celles-ci soient forcément en contact ni qu'elles se réfèrent à un « nous » commun. La figure ci-dessous (extraite de l'ouvrage « La vie en réseau, p.81) représente ces dimensions ainsi que les dynamiques qui les combinent :

Figure 3 : Dynamiques de passage entre contextes, réseaux et relations



« Chaque dimension est figurée sur un des 4 coins de ce schéma. Entre ces 4 pôles sont dessinées des flèches qui représentent les dynamiques de passage d'une dimension à l'autre. Par exemple, une relation qui était située dans un seul contexte et qui devient polyvalente en se déployant dans plusieurs contextes est représentée par la flèche 1, avec le passage inverse également. Dans certains cas, une relation est clairement située sur l'un de ces pôles, mais le plus souvent elle évolue entre les pôles. Détaillons ces dynamiques par couples d'opposition.

- Polyvalence/spécialisation (1) : La première dynamique est celle qui fait passer la relation d'un à plusieurs contextes ou réciproquement. On a tout d'abord l'accroissement de la polyvalence, par ajout de contextes et d'activités à la même relation. Ce sont par exemple des collègues de travail qui commencent à se retrouver au cinéma, à participer à un club d'échecs, à partir en vacances ensemble etc. A l'inverse, la dynamique peut aller dans le sens d'une réduction de plusieurs à un seul contexte,



dans un mouvement de spécialisation. Ce sont par exemple deux lycéens qui font de la musique ensemble et vivent dans le même quartier, et qui ayant passé leur Bac, déménagé et arrêté la musique, ne se voient plus que pour dîner ensemble.

- Singularisation/encastrement (2) : Ici, on passe des multiples cercles sociaux à la relation dyadique ou réciproquement. Dans certains cas la multiplicité des contextes de rencontre laisse la place à une fréquentation « à deux seuls », et seulement pour se voir. C'est le cas par exemple lorsque, à force de se rencontrer dans diverses situations, des personnes deviennent amies intimes et que leurs échanges ne doivent plus grand-chose aux cercles dans lesquels les protagonistes sont engagés. Une relation se singularise lorsque les deux personnes concernées ne sont plus substituables l'une par rapport à l'autre. L'inverse est le passage de la relation dyadique aux cercles multiples, lorsque deux amis s'engagent ensemble dans diverses activités et milieux sociaux.

- Connexion/dissociation (3) : On peut aussi aller de la relation dyadique au réseau et réciproquement. Toute nouvelle relation s'inscrit dans les réseaux personnels de chacun des deux partenaires. Le plus souvent, nous présentons la personne nouvellement connue à certaines de nos autres relations, ce qui accroît l'insertion de la nouvelle relation dans le réseau. L'inverse est le passage du réseau à la relation dyadique, comme lorsque deux amis cessent de fréquenter leurs amis communs et ne se voient plus qu'à deux en se dissociant du réseau. Cette dissociation est évidemment toujours relative puisque chacun des protagonistes doit tenir compte des autres relations dans lesquelles il se trouve engagé.

- Découplage/encastrement (4) : Une autre dynamique est le passage du réseau à un seul contexte ou réciproquement. Il peut arriver que des personnes ayant des relations interpersonnelles entre elles s'engagent dans une activité commune toutes ensemble, se donnent un nom collectif, des règles de fonctionnement, bref construisent un cercle. L'inverse est le passage d'un cercle au réseau, par exemple lorsqu'après l'université des étudiants conservent certains liens interpersonnels mais sans rien faire tous ensemble ni se penser comme un collectif.

- Découplage/encastrement de la relation dans un seul contexte (5) : Dans ce cas, on a affaire au passage direct du contexte à la relation, lorsqu'un lien est « découplé », autonomisé par rapport à un cercle. Ce peut être parce que le cercle n'existe plus, comme lorsque l'on continue à fréquenter un copain d'école après la fin de la scolarité, ou parce que l'un des protagonistes a quitté le cercle mais qu'ils continuent à se voir en dehors. Plus que l'activité, c'est alors l'intimité croissante ou la qualité affective, intrinsèques à la relation, qui la définissent. Mais la relation peut s'autonomiser même si les deux partenaires restent membres du cercle d'origine. Il suffit que leur relation se spécifie, que leur ajustement réciproque devienne important, comme deux partenaires de travail qui forment un duo amical où chacun peut difficilement se passer de l'autre. L'inverse est le passage de la relation autonome au cercle, lorsque l'on convainc un ami d'enfance de nous rejoindre dans une association par exemple.

- Découplage/encastrement du réseau dans plusieurs contextes (6) : Enfin il existe le cas du passage de plusieurs cercles sociaux à un réseau, lorsque des systèmes de liens sont dissociés de leurs contextes. Ce sont par exemple des personnes investies dans des associations militantes et de loisirs et de voisinage, qui quittent ces cercles sociaux mais continuent à se fréquenter. L'inverse est le passage du réseau aux multiples cercles sociaux. C'est le cas où un groupe d'amis s'engage ensemble dans diverses activités collectives ou associatives.

Si ces paires de dynamiques résument assez bien les possibilités d'articulations entre cercles, réseaux et relations, elles ne sont pas toutes également représentées dans la réalité. Certaines sont fondamentales et courantes, d'autres exceptionnelles ou simplement plus rares. De plus, si elles sont ainsi schématiquement isolées, c'est pour la clarté de l'analyse, mais nous verrons qu'elles sont souvent associées les unes aux autres, imbriquées, complémentaires ou plus ou moins « tuilées ». Ce cadre d'analyse général permet d'envisager la genèse des relations, en commençant par les contextes de rencontre. » (Bidart, Degenne, Grossetti, 2011, pp.81-83).

La dynamique la plus fréquente est celle qui fait passer d'un cercle à plusieurs (accroissement de la polyvalence), puis la multiplication des cercles affaiblit leur pertinence

respective et la relation s'en autonomise, se rapproche de la dimension dyadique (à deux). Enfin, elle est « encastrée » dans le réseau, mélangée à d'autres Alters. Mais elle peut aussi rester sur la dimension dyadique, ou bien y venir sans passer par la polyvalence, ou encore rester d'emblée encastrée dans le réseau si les personnes se sont connues « en bande ».

*Pour une illustration de ces dynamiques relationnelles, je renvoie à la lecture du chapitre 4 de l'ouvrage de Bidart C., Degenne A., Grossetti M., 2011, La vie en réseau. Dynamique des relations sociales, Paris, PUF, coll. « Le lien social », présenté en annexe 3.*

Ici j'insiste davantage sur le rôle joué par les caractéristiques des relations sur les processus de socialisation. En effet, une relation naît d'un contexte, s'en autonomise parfois pour partie, mais à son tour elle « fait contexte » en construisant un petit univers commun, mais en ouvrant aussi de nouvelles portes pour Ego par des activités, des connaissances, d'autres relations offertes en partage.

### **3.2.3 - Caractéristiques des relations**

Les relations sont donc différenciées, selon qu'elles se situent plus près d'un pôle ou d'un autre, dans une dynamique que dans une autre. Certaines accompagnent la vie quotidienne, d'autres sont activées dans des moments plus exceptionnels, certaines sont importantes, d'autres anodines ou occasionnelles... Après la première rencontre, les liens trouvent leur propre « contenu », leur « ressort commun ».

On a toujours plus ou moins cherché à distinguer la force du lien. D'évidence en effet, certaines relations engagent beaucoup d'attention et d'affection, alors que d'autres en restent à un niveau de reconnaissance minimale. Cette notion d'intensité a, selon les auteurs spécialistes des réseaux sociaux, agrégé des aspects différents des relations, incluant les dimensions de la connaissance, de l'engagement, de la dimension émotionnelle, du ressort ou de la polyvalence du lien. Ces variations d'intensité sont complexes et jouent sur des registres hétérogènes. La plupart des analystes des réseaux ont toutefois tenté de synthétiser les critères qui leur semblaient les plus pertinents pour distinguer deux grandes catégories, les liens « forts » et les liens « faibles ». L'idée est de différencier les relations qui forment une « niche » de proches autour de la personne et les relations qui forment un « halo » plus large autour de lui. Dans le panel de Caen, il a été décidé d'appeler « liens forts » les relations déclarées comme importantes par Ego, ou polyvalentes. En effet, nous avons considéré qu'une relation qui engage plus d'une activité ou d'un contexte partagé devient une relation plus particularisée, capable de s'autonomiser de son milieu d'origine et de se rapprocher de l'interpersonnalité. Ces deux critères peuvent être dissociés. Les liens faibles sont à l'inverse les relations qui restent inscrites dans leur contexte de rencontre.

J'ai préféré ici construire les 4 catégories d'autrui significatifs distinguées dans le chapitre précédent, à partir des déclarations des jeunes, pour une conception plus homogène de leur rôle pour la socialisation : les personnes importantes, les personnes qui comptent, les personnes influentes et les personnes décisives, au sein de l'ensemble de l'entourage. La polyvalence des relations sera traitée aussi, mais comme un critère à part, important lui aussi pour la socialisation mais davantage par les chemins qu'il ouvre que par le « poids » de la significativité de ces autrui.

### **3.2.4 - Les relations avec les autrui significatifs**

J'envisage maintenant quelles qualités des relations sont susceptibles de caractériser les autrui significatifs, par comparaison avec l'ensemble de l'entourage.

Le niveau de fréquentation nous donne une idée du temps passé ensemble, de l'ordre de l'accompagnement quotidien ou bien d'interactions rares voire exceptionnelles.

Tableau 6 : Fréquence des rencontres au sein des 4 catégories d'autrui significatifs, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel.

fréquentation	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations
Plus vues hors obligation	9,8 %	8,9 %	8,7 %	10,4 %	13,2 %
Plusieurs fois par an	29,1 %	24,8 %	18,6 %	14,6 %	29,4 %
Une fois par mois	12,9 %	11,8 %	10,4 %	8,8 %	14 %
Plusieurs fois par mois	28,4 %	31,2 %	33,3 %	29,2 %	26,3 %
Plusieurs fois par semaine	19,8 %	23,3 %	29 %	37,1 %	17,1 %
total	100%	100%	100%	100%	100%
Effectif	4099	2831	1272	240	6275

Note : les effectifs sont moindres que sur l'ensemble des relations car la question n'était pas posée pour tous les types de liens

Dans toutes leurs catégories les autrui significatifs sont fréquentés plus souvent que l'ensemble des relations ; en particulier la part des relations fréquentées plusieurs fois par semaine croît avec la force de l'influence. Les personnes qui comptent et qui sont écoutées sont donc plus présentes au quotidien que les autres. Il reste que les personnes qualifiées d'importantes ne sont pas plus nombreuses à être vues moins d'une fois par mois que celles qui ne sont pas qualifiées d'importantes. L'importance seule ne conduit pas à une fréquence beaucoup plus grande de rencontres. C'est surtout à partir du niveau des personnes qui comptent, et encore plus des personnes influentes et décisives, que la part des rencontres fréquentes s'écarte de l'ensemble des relations. Mais le niveau de fréquentation est bien entendu fonction de la distance spatiale entre Ego et Alter.

Tableau 7 : Distance entre les résidences d'Ego et d'Alter au sein des 4 catégories d'autrui significatifs, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel.

Distance spatiale	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations
Cohabite	8,6 %	12,1 %	14,4 %	29 %	4,5 %
Même agglomération	43,8 %	45,1 %	47,2 %	44,1 %	49,8 %
Même région	22,7 %	20 %	19,1 %	11,4 %	23,1 %
Autre région ou pays	24,8 %	22,9 %	19,3 %	15,5 %	22,5 %
Total	100%	100%	100%	100%	100%
Effectif	4200	2952	1358	245	10604

Note : il y a 200 données manquantes sur le lieu de résidence d'Alter

Parmi les personnes importantes sont légèrement sur-représentées à la fois celles qui cohabitent avec Ego, et celles qui vivent loin, dans une autre région ou pays. On retrouve un constat déjà établi en particulier par Michel Grossetti : les liens forts sont ceux qui résistent à la distance. En revanche, les personnes qui comptent, les personnes influentes et les personnes décisives sont de plus en plus concentrées sur le foyer, et par conséquent moins réparties ailleurs sur le territoire que l'ensemble des relations. Précisons que les personnes avec qui ces jeunes cohabitent sont principalement leurs parents, éventuellement leurs frères et sœurs, puis leur Alter-amour.

Une autre caractéristique importante des relations, on l'a vu, est leur polyvalence. En effet, plus une relation est polyvalente, plus elle « voyage » d'un contexte social à l'autre, ce qui lui confère à la fois une grande souplesse (elle est plus adaptable) et un grand potentiel pour la socialisation (elle circule d'un milieu à l'autre et entrecroise différents types de ressources, d'idées, etc.). Alors que 51% de l'ensemble des 10804 relations sont polyvalentes (elles partagent avec Ego plusieurs contextes et activités), 79,8% des relations importantes et 79% des relations qui comptent sont polyvalentes, cette proportion atteignant 87,6% des relations influentes et 93,1% des relations

décisives. Là aussi, la tendance est nette et régulière : plus un autrui est significatif et susceptible d'influence, plus il partage divers contextes avec Ego.

### 3.3 - Les ressorts des relations

En posant la question du « ressort » du lien, je peux compléter l'étude du « contenu » de ce qui lie les partenaires. Cette dimension est très rarement prise de front. Le ressort d'une relation résume en définitive la « substance » de ce qui constitue l'attraction et l'engagement entre deux personnes, ce qui les « tient ensemble », au-delà des diverses qualités de la relation (Bidart, 2009).

#### 3.3.1 - Décrire « ce qui rapproche »

Une question, posée dans le panel de Caen, synthétise bien cette idée de ressort du lien : « Finalement, ce qui vous rapproche, est-ce que c'est surtout... ». Suivait une liste de 12 items parmi lesquels les personnes interrogées pouvaient choisir deux réponses au maximum<sup>11</sup>.

Tableau 8 : Fréquence des réponses choisies sur les 4 vagues d'enquête du panel de Caen

Ce qui vous rapproche :	%
Avant tout, un lien familial	28,1 %
Un attachement affectif principalement (amitié...)	25,2 %
Le simple plaisir d'être ensemble	18,7 %
Des amis, des copains en commun	15,4 %
Une ou des activités en commun (y compris travail ou études)	13,2 %
Vous avez un passé commun, une histoire commune	12,6 %
Ses qualités à lui (elle) vous plaisent bien	9,4 %
Vous pouvez vous confier l'un(e) à l'autre	6,6 %
Pas grand chose, rien	5,1 %
Vous vousentraidez l'un(e) l'autre	3,7 %
Autre	2,1 %

Effectif : 6 716 relations traitées, 9 429 réponses.

Total supérieur à 100 en raison des réponses multiples.

Ces réponses méritent quelques précisions :

- Le rôle familial dans ce cas est englobant et domine le ressort du lien. Parfois c'est « seulement » un lien familial, qui a été même cité dans certains cas un peu par automatisme (si l'on mentionne l'oncle il est parfois délicat de ne pas citer la tante) ; d'autres fois le lien familial s'accompagne en plus d'autres ressorts relationnels (attachement affectif, qualités personnelles...).
- L'attachement affectif arrive en seconde position, en première si l'on excepte la famille. Les relations sont donc majoritairement question de sentiments, ce qui peut paraître évident mais mérite d'être souligné.
- Le « simple plaisir d'être ensemble » met également l'accent sur les dimensions de gratuité et de convivialité qu'apportent avant tout les relations.
- Un autre ressort relationnel repose sur une partie du réseau, elle aussi partagée, les « copains en commun ». Cette réponse révèle l'effet démultiplicateur du réseau, qui se développe en produisant d'autres relations à partir de celles qui existent.

<sup>11</sup> Ces items ont été construits sur la base de la première vague d'enquête, où la réponse était ouverte et codée ensuite. A partir de la seconde vague d'enquête, l'enquêté devait choisir dans la liste. Les deux réponses possibles ont été mêlées ici, ainsi que les 4 vagues d'enquête.

- Les activités en commun inscrivent le lien dans des contextes. Qu'il s'agisse du lycée, de l'université, du travail ou des loisirs, la relation reste centrée sur le partage d'une activité.
- L'importance du passé commun témoigne de la pertinence de l'histoire du lien, qui peut encore définir une relation actuelle.
- Les qualités du partenaire sont parfois mentionnées comme ressort principal, le lien est alors vraiment tourné vers la dimension interpersonnelle.
- La circulation possible de confidences met l'accent sur le degré d'intimité des échanges mutuels. Le lien est surtout vecteur d'un soutien, ici par l'écoute d'une parole particulière.
- L'item « pas grand chose, rien » montre que certaines relations sont citées un peu par convention. C'est le cas en particulier lorsqu'elles sont citées en « paquets », par exemple dans les bandes de copains ou dans la famille.
- L'entraide peut constituer le ressort premier d'une relation, mais le fait qu'elle ne concerne qu'une faible part des liens ici invite à se méfier de la vision « utilitariste » des relations. La dimension d'échange et de ressource y domine le contenu relationnel.

Ce rapide survol des ressorts du lien, tel que l'envisagent les intéressés eux-mêmes, montre que la substance des relations est très diversifiée. Leur rôle pour la socialisation sera également différent, selon qu'il s'agit d'une relation essentiellement nourrie par une activité collective, ou bien par un sentiment affectif entre les deux partenaires.

### ***3.3.2 - Des liens surtout affectifs***

On peut regarder comment se distribuent ces ressorts relationnels au regard de l'importance d'autrui et de son influence. Les relations qualifiées d'importantes et les relations qui comptent sont un peu sur-représentées parmi les ressorts qualifiés d'essentiellement familial (par exemple 34,8% des relations qui comptent se fondent sur ce ressort essentiellement familial, contre 28,1% de l'ensemble des relations). En revanche, les relations influentes ne l'évoquent qu'à 26,1%. Les relations influentes vont donc privilégier d'autres ressorts du lien.

Les 4 niveaux d'importance et d'influence vont dans le même sens en ce qui concerne le ressort affectif : ils sont très nettement sur-représentés. Par exemple, 39,7% des relations influentes reposent principalement sur la dimension affective, contre 25,2% de l'ensemble. Le « simple plaisir d'être ensemble » va dans le même sens : toutes les catégories d'autrui significatifs sont davantage reliés que les autres par une relation fondée sur ce plaisir immédiat de se voir. Les relations influentes sont fondées sur ce plaisir à 23,2%, contre 18,7% de l'ensemble.

Ces deux derniers résultats sont très importants dans le sens où, d'abord, ils mettent en avant l'importance de la « gratuité » des liens, du caractère fondamentalement affectif et agréable de l'« être ensemble » ; mais de plus, ils nous révèlent que c'est encore plus vrai pour les relations qui vont participer le plus étroitement à la socialisation : les relations importantes, qui comptent, qui sont susceptibles d'avoir une influence directe sur le parcours de vie. Dans les deux cas, c'est même l'influence qui se détache le plus nettement, qui est la plus sur-représentée. Les relations décisives sont souvent moins nettement positionnées : il faut dire que les effectifs sont bien plus faibles, la significativité statistique plus fragile, et que peut-être aussi certains éléments liés à la situation précise du carrefour biographique en cause ont joué dans l'influence effective exercée lors de la prise de décision.

En revanche, l'effet du réseau, à savoir le fait que le ressort d'une relation repose surtout sur le fait d'être connectée à d'autres, joue négativement. Les relations importantes et les relations qui comptent reposent moins que les autres sur ce ressort là (11% contre 15% environ pour l'ensemble), et les relations influentes encore moins (6%). Le fait que la relation vaille, selon Ego, surtout pour ses interconnexions, ne va pas avec l'importance ni l'influence de l'autrui. Les relations importantes sont également des relations qui reposent moins sur des activités que l'ensemble (8% contre 13% environ pour l'ensemble), et les relations influentes encore moins (4%). Comme le réseau, l'activité est un ressort plus contextuel que relationnel ou personnel, qui n'est pas central pour les relations

avec des autres significatifs. La référence au passé commun ne montre pas d'écart significatif avec l'ensemble des relations, pas plus que les qualités d'Alter. Le fait que l'on reconnaisse des compétences ou des qualités humaines à une personne ne conduit donc pas à le rendre plus important ou influent, ce qui peut surprendre à première vue. La compétence est moins centrale que l'affection dans la reconnaissance d'un rôle important d'autrui, et une personne dont on apprécie les qualités n'est pas plus influente qu'une autre. J'y reviendrai.

La confiance, en revanche, est très fortement sur-représentée en tant que ressort des relations influentes : 17,7% des relations influentes mettent en avant le rôle central de la confiance, contre 6,6% pour l'ensemble (18% pour les relations décisives). Les relations importantes et les relations qui comptent sont sur-représentées également, mais moins nettement (9 et 10%). La circulation d'une parole intime, dévoilée, qui fragilise, est donc plus centrale pour la reconnaissance d'un autrui significatif, influent en particulier. Enfin l'entraide est très légèrement au-dessus de l'ensemble comme ressort du lien pour les relations importantes et à peine plus pour les relations influentes (6,3% contre 3,7% pour l'ensemble). La reconnaissance d'une ressource ne suffit donc pas à faire remonter très fortement l'importance ou l'influence d'un autrui.

Certes, il n'est pas question de réduire toute la signification du lien à ce ressort que lui reconnaissent les intéressés. Ils peuvent en méconnaître ou en déformer bien des dimensions. Ils n'ont en particulier que très peu de représentation de l'ensemble de leur réseau et de la place qu'y tient chaque autrui, comme en témoigne leur surprise chaque fois que nous dessinons ce réseau avec eux. Il reste que le sens qu'ils donnent à « ce qui les rapproche » de chacun de leurs autres est pour moi une expression de leur moteur d'action mutuelle, de leurs « règles de convenance ». Il désigne une logique « étique » propre à leur histoire, guère moins plausible finalement qu'une logique supposée de maximisation des intérêts. Le ressort qu'ils attribuent à leurs relations n'est qu'une information parmi d'autres.

### **3.3.3 - Différenciations**

Les personnes ont-elles tendance à privilégier certains ressorts des liens ?

Garçons et filles se différencient peu au regard de ce qui fonde l'importance de leurs relations en fonction des caractéristiques de ces relations. Les relations importantes et influentes ne sont pas fréquentées plus souvent par les filles que par les garçons ; garçons et filles suivent la même tendance à avoir des relations importantes et influentes soit chez soi, soit à l'extérieur de leur région, davantage que pour l'ensemble de leurs relations. Pour les filles les relations influentes sont un peu plus nettement polyvalentes que l'ensemble de leurs relations, comparativement aux garçons. Les filles déclarent plus nettement que les garçons leurs relations avec des autres significatifs (des 4 catégories) comme reposant sur un ressort affectif. On ne note pas de différence significative pour les autres ressorts des liens en termes d'écart avec l'ensemble des relations.

Les classes sociales d'origine ne sont pas discriminantes en ce qui concerne la fréquence des rencontres : quelle que soit leur origine sociale, les jeunes voient plus souvent leurs autres importants et influents que les autres, avec un écart similaire par rapport à l'ensemble de leurs entourages. En ce qui concerne la distance entre les résidences d'Ego et d'Alter, on note que les jeunes issus des classes populaires ont à la base moins de relations dans l'ensemble qui vivent loin de chez eux (autre région ou pays), mais que la part de ces relations à distance est plus forte au sein de leurs relations importantes et influentes. Ils les sur-représentent davantage que les classes moyennes et supérieures dans leurs relations importantes. On peut dire aussi que celles de leurs relations qui vivent loin sont plus importantes et influentes. Le rapport entre distance et force du lien se confirme donc plus encore pour eux que pour les jeunes issus des classes moyennes et supérieures. Les jeunes issus des classes supérieures ont tendance à sur-valoriser davantage que les autres les relations polyvalentes à l'intérieur de leurs relations importantes et influentes. Pour eux, le partage de plusieurs activités est davantage corrélé avec la significativité. Enfin, concernant le ressort du lien, les classes supérieures sur-valorisent davantage la dimension affective pour leurs

relations importantes, qui comptent et influentes ; les classes moyennes sur-valorisent davantage le simple plaisir d'être ensemble ; et les classes populaires sur-valorisent davantage le lien familial. Les autres ressorts des liens ne donnent pas lieu à des écarts significatifs.

La significativité des autrui est donc aussi une question de relations entretenues avec eux : les autrui qui comptent sont plutôt ceux qui, par comparaison avec l'ensemble des entourages, sont liés par des relations plus anciennes, plus polyvalentes, plus affectives et centrées sur le simple plaisir de se voir, et ne sont en revanche pas forcément celles qui vivent à côté et sont vues tous les jours.

### **3.4 - Le cas de la famille**

« Les amis on les choisit, la famille on la subit ». Souvent rappelée, cette phrase exprime une différence consistante, mais pas absolue. En effet, les amis sont parfois « imposés » par des effets de contexte, de groupe, de réseau : il est parfois difficile de rejeter un membre d'une bande ou le conjoint d'un ami. La famille, elle, a des définitions et des limites « anthropologiques » qu'on ne peut que reconnaître, mais cela ne signifie pas que l'on entretienne des relations avec tous ses membres. La distinction entre « ascribed » et « achieved » reste pertinente, mais même les liens « ascribed » ont une part d'« achieved » qui fait une grosse différence dans le processus de socialisation. D'ailleurs, bien des auteurs montrent par exemple les variations et les évolutions avec l'âge de la proximité affective entre parents et enfants (Rossi et Rossi, 1990). Dans le panel de Caen, nous avons décidé de faire l'inventaire exhaustif de la famille sur trois générations incluant les grand-parents, oncles et tantes, cousins, neveux, afin de connaître l'étendue de la famille existante. Mais nous avons en parallèle identifié les personnes avec qui le jeune interrogé entretient réellement des relations, c'est-à-dire celles qu'il déclare être des « personnes importantes pour lui » ainsi que celles qu'il « aime voir de temps en temps ».

#### **3.4.1 - Lien et relation**

L'analyse des récits et du contenu de ces rapports familiaux m'a conduite à distinguer deux modalités du rapport intergénérationnel : le lien, qui désigne la place et le rôle symboliques, anthropologiques et structurels des parents et de leurs enfants ; et la relation, c'est-à-dire la manière conjoncturelle de vivre la parenté et d'interagir réellement avec ses parents et ses enfants (Bidart, Pellissier, 2007). La famille implique en effet à la fois un lien et une relation, et le rapport entre parents et enfants se joue sur ces deux tableaux : celui du lien, qui reste quoi qu'il arrive une donnée inaltérable et inconditionnelle ; et celui de la relation, d'intensité variable, qui peut évoluer, qui est sensible aux événements et à l'histoire familiale. Il est surtout important de distinguer ce qui dans les rapports familiaux relève du rôle de ce qui relève de la réalisation d'une histoire, d'un rapport entre les générations en particulier, car la socialisation familiale se construit avec une intensité particulière au moment où les jeunes deviennent des adultes (Blöss, 1997). Pour cela, nous pouvons tenter de dissocier ces deux dimensions : celle qui renvoie aux rôles symboliques, anthropologiques et structurels des parents et de leurs enfants ou des frères et sœurs, oncles et tantes, etc. ; et ce qui relève de la manière conjoncturelle de vivre la parenté et d'interagir avec ses membres. Le lien avec les parents est très certainement à la fois le plus complexe et le plus défini. C'est celui qui reste le plus incontournable. Même en cas de conflit très dur, et même lorsqu'il ne semble pas exister de relation concrète, ce lien persiste, comme l'exprime Yves, laconique :

« (Et ta mère, qu'est-ce qu'elle t'apporte ?) Pas grand-chose. C'est ma mère. ».

De même Noémie ne voit plus sa sœur et son frère, mais ne peut se libérer de l'obligation de les mettre sur la liste :

« C'est vrai que je ne les vois plus, que je ne veux plus en entendre parler mais, au fond de moi, c'est quand même mon frère et ma sœur. Non, je ne peux pas les enlever. C'est compliqué. Je ne sais pas s'ils pensent la même chose par rapport à moi. Normalement, je ne devrais pas les mettre. »

Pour d'autres jeunes la relation existe et est vécue plus positivement, mais reste dominée par le rôle parental « normal », comme pour Alice :

« Mes parents: c'est une sécurité affective, mes parents. Ça fait partie des gens dont on sait qu'ils seront toujours là. C'est un point de repère, mine de rien. Enfin c'est une certitude, ça fait partie de ces choses dont on a besoin pour se sentir en sécurité, je pense. »

Ce rôle représente pour Célia l'essentiel de la socialisation :

« Je commencerai par mes parents, l'un et l'autre, pour l'amour et pour la manière dont ils nous ont aidés à grandir. »

Pour Serge, entre l'un et l'autre parents les rôles sexués restent très typés :

« Mon père, c'est une sorte de modèle au niveau du courage, de l'honnêteté, de la façon de penser. Je ne dis pas qu'il est parfait, il a des défauts comme tout le monde... C'est quelqu'un d'exigeant, avec lui comme avec les autres. Il ne s'octroie aucune faiblesse, et forcément, les autres, ils n'ont pas le droit de faire d'erreurs, que ce soient les enfants ou les amis ou les gens qu'il connaît. Je vais prendre un terme militaire, il est carré. Et puis ma mère, c'est ma mère, pour elle, je suis toujours un petit gamin de cinq ans et demi. Elle me cajole, quand j'ai besoin de quelque chose, quoi que ce soit, elle est toujours là quoi, comme une vraie mère. Une vraie maman. »

Les liens avec les membres de la famille ont une dimension inaliénable, quoi que l'on fasse et quoi que devienne la relation, comme le dit Colette :

« Moi j'aurais tendance à être plus chiant avec ma famille qu'avec les amis. Parce que ça touche plus aux émotions, je pense. Parce que la famille tu sais qu'ils sont là aussi, même si tu peux être super chiant, tu sais qu'ils vont pardonner quand même, donc tu y vas, mais à fond. »

### **3.4.2 - Devenir adulte avec sa famille**

Le rapport avec les parents est crucial tout au long de la vie, y compris dans le cheminement vers l'âge adulte. On devient adulte sous le regard de certains autres significatifs, en particulier celui de ses parents. En effet, ceux-ci sont bien le modèle par excellence, et ceux aussi dont on « prend la place ». Il convient dès lors d'étudier le cheminement vers l'âge adulte moins comme une période d'accès à l'indépendance que comme une période de renégociation des places entre la génération des parents et celle des enfants. On parlera alors d'une relation « dialectique », d'une transaction plus que d'une transmission intergénérationnelle (Dubar 1991). Les jeunes sont en effet susceptibles, de plus en plus, de construire une autonomisation négociée dans le cadre de leur famille d'origine (Cicchelli 2001). Cette transition engage donc une transformation du lien entre les générations, mais aussi des relations entre parents et enfants.

Ainsi, selon François de Singly (1996, 2003), si la modernité n'a pas « libéré » les individus des contraintes familiales, elle leur permet cependant de décider « librement » de celles qu'ils acceptent et de celles qu'ils rejettent. D'autres auteurs, tout en reconnaissant la personnalisation et la psychologisation des liens entre parents et enfants, pensent cependant que le « pacte de filiation » reste un lien inconditionnel, non négociable (Théry, 1998). Effectivement dans les rapports avec la famille une part de lien non électif et non négociable reste présente dans tous les cas. Souvent, les membres du réseau de parenté se fréquentent, non parce qu'ils s'aiment (même s'ils peuvent s'aimer), mais parce qu'ils appartiennent à la même famille. Les jeunes témoignent de cette obligation, comme Mélanie :

« Tout ce qui est repas de famille, je déteste. Parce que c'est interminable et beaucoup de gens détestent, mais aussi ça force des gens qui n'ont pas spécialement envie de se retrouver, genre la belle sœur qui peut pas saquer l'autre, c'est un peu les contacts " bon, on s'aime pas mais comme on fait partie de la même famille, on se voit ", c'est partout pareil mais c'est dommage ; moi j'essaie d'avoir des liens, ne serait-ce que parce que par rapport à ça j'ai pas mal de principes, je dirais que par rapport au fait que ça soit ma famille, il faut que je la respecte quoi qu'il arrive... »

A différentes étapes de la vie, ce rapport évolue. En particulier au moment où un jeune devient un adulte, il construit avec ses parents une relation qui devient de plus en plus interpersonnelle. A la position familiale inamovible et au rôle qu'elle détermine, s'ajoute peu à peu une dimension relationnelle de plus en plus étoffée, de plus en plus fondée sur des interactions et des évaluations interpersonnelles. Cela ne revient pas à dire que la relation se substitue au rôle formel, mais plutôt



qu'elle s'y superpose, qu'elle l'enrobe, l'accompagne. Pour Jérémie, la relation avec sa sœur commence à évoluer, à acquérir un peu d'expérience propre, d'histoire relationnelle au-delà du lien, ce qui n'est pas le cas encore avec son frère :

« Mon frère, il ne m'apporte rien, pas grand chose. A part le fait que ce soit mon frère. C'est ce qui le sauve. C'est juste pour ça que je l'aime bien. C'est le premier truc qui me vient à l'esprit. Ma sœur, on est peut-être un petit peu en train de changer nos relations, du fait qu'elle mûrit. Et puis je la vois beaucoup moins souvent, donc quand on se voit, on est contents. On a un petit peu plus d'affinités. »

Le fait de quitter la maison familiale améliore souvent la qualité des relations (Ramos, 2002). On retrouve cette même distinction pour d'autres relations familiales, moins clivée cependant. Les grands-parents sont d'autant plus importants qu'on prend conscience qu'ils risquent de disparaître, que l'on entrevoit l'éventualité de leur fin. Les relations avec les oncles et tantes sont très hétérogènes. Quand aux cousins, les relations avec eux sont souvent très distendues, sauf lorsqu'ils rejoignent les groupes d'amis et peuvent alors entretenir des relations très importantes, des relations « qui comptent ».

La force de cette dimension du rôle ressort tout particulièrement lorsqu'elle est mise à l'épreuve, par exemple dans les cas de rapports douloureux, ou encore au moment où les jeunes adultes deviennent eux-mêmes des parents, lorsqu'intervient la « bascule » générationnelle. Ce nouveau rapport « entre adultes » se construit à la fois à l'intérieur du rôle et avec l'ajout d'une dimension relationnelle dyadique croissante. C'est l'histoire que raconte par exemple Emeline, une des jeunes du panel de Caen qui a vu changer le regard que porte sur elle sa tante Odile. Avant, sa tante la « cataloguait » simplement comme une enfant de la famille :

« Pour elle, j'étais complètement intégrée à la structure familiale. Je n'étais pas particulièrement distinguée dans ma famille. Des fois elle m'engueulait, parce qu'à cette époque-là elle me cataloguait encore dans la catégorie adolescente au même titre que ses gars. Maintenant c'est complètement différent.

On a de grandes conversations. Donc j'aime beaucoup. Et, pour le coup, maintenant je suis quand même individualisée par rapport à ma famille. »

Cette individualisation se développe avec la relation d'adulte, non pas hors du rôle parental, mais au-delà de celui-ci. Il ne s'agit pas d'un changement de nature du rapport entre parents et enfants, mais d'une complexification et d'une évolution multidimensionnelle : on ajoute de la relation au lien. Il semblerait ainsi que, dans ce processus, au lien inamovible puisse peu à peu s'ajouter une dimension relationnelle de plus en plus étoffée, de plus en plus élaborée sur des interactions et des évaluations interpersonnelles. Cela ne revient pas à dire que la relation se substitue au lien, mais plutôt qu'elle s'y superpose, qu'elle l'enrobe, l'accompagne. Entrer dans l'âge adulte, c'est aussi et dans le même mouvement finir par voir ses parents comme des personnes, les sortir de leur rôle, et pour partie du moins leur donner dimension humaine. Luc exprime bien cette mutation:

« Au début, vu que ma mère faisait beaucoup de choses, je pensais qu'elle n'était pas faillible. Et quand elle a eu ces problèmes de santé, j'ai compris qu'elle n'était pas supérieure aux autres. Au début, je pense que j'identifiais un peu ma mère comme une déesse. Et avec ses problèmes de santé, elle est revenue au rang des mortels, donc j'ai vu qu'elle était comme tout le monde. Ça m'a fait réfléchir sur pas mal de choses. (...) Je la mettais sur un piédestal, je n'osais pas du tout discuter avec elle, tout ce qu'elle disait était vrai. Petit à petit, j'ai compris qu'on avait le droit aussi d'exister. Et elle a commencé à évoquer certains sujets sur sa vie avant, enfin avant ma venue. On n'était pas du tout au courant de ça, et ça nous a éclairé sur plein de choses, sur certaines réactions. On a compris. »

Devenir adulte, c'est donc peut-être avant tout s'inscrire dans cette double dimension intergénérationnelle par la reconnaissance des liens, et construire « en plus » des relations interpersonnelles avec ces autres pas comme les autres que sont les parents.

### **3.4.3 - La relation amoureuse**

Ouvrir vraiment ce chapitre nous entraînerait tellement loin... L'étude des relations amoureuses et de leur évolution dans le temps sur la base de ce panel reste encore à l'état de projet. Il reste que l'on peut juste ici donner un aperçu de la spécificité du type de socialisation que peut constituer la relation amoureuse et/ou conjugale. Pour Berger et Kellner, en raison de la

différenciation et de la complexité croissante du monde social, « les partenaires du mariage, dans la société actuelle, sont embarqués dans la tâche souvent difficile de construire pour eux-mêmes le petit monde dans lequel ils vivront » (1988, p.60), et cette actualisation particulière des définitions sociales du mariage « exigera un changement dramatique dans leur définition de la réalité et d'eux-mêmes » (p.61). Plus que dans les transitions de l'enfance et de l'adolescence, le couple collabore « activement » à cette phase décisive de la socialisation. Il en résulte une « stabilisation » de la réalité objectivée en commun. Les jeunes interrogés dans le panel de Caen et qui tentent à notre demande de décrire (difficilement) ce que leur conjoint leur apporte « pour eux, pour leur vie » semblent aller dans ce sens : le conjoint a transformé leur vision de la totalité du monde, il remodèle l'ensemble des relations (Maillochon, 2009), il concerne et engage... « tout », comme le dit Fleur :

« Qu'est-ce qu'il m'apporte? Tout. Je ne sais pas comment dire ça, ce n'est pas évident. Il m'apporte tout. C'est un sentiment amoureux mais c'est aussi un sentiment... Je ne sais pas comment dire. Ce serait mon meilleur ami, mon compagnon, mon amant... C'est... tout ! »

Ce « tout ! » est particulièrement récurrent, tendant à dire que l'amoureux(se) apporte tout, partage tout. Le sentiment amoureux est plus ou moins longuement évoqué aussi bien sûr. Mais le « tout » témoigne aussi d'un accompagnement au quotidien, au foyer, dans la vie ordinaire mais aussi dans les moments difficiles. Le rôle de soutien global est aussi souvent mentionné, comme ici par Jérémie :

« Qu'est-ce qu'elle m'apporte? Ce n'est pas facile comme question, ça. Je ne sais pas. Une présence au quotidien, déjà. C'est ça. Une épaule pour passer les caps quand il y a des petits coups de blues d'un côté ou de l'autre. On est deux, quoi. »

Les enfants éventuels sont le plus souvent mentionnés dans le même mouvement, comme associés étroitement au rapport amoureux, avec un petit « plus »... en tout cas pour ces jeunes qui découvrent les premiers émerveillements de la parentalité, comme Gaël :

« Karine, ma compagne, qu'est-ce qu'elle m'apporte? De l'amour et de la stabilité. Emma, ma fille, de l'amour, de la stabilité, de la joie, de l'étonnement... »

Je n'entre pas ici dans le cas des plus défavorisés d'entre eux, qui ont des enfants plus jeunes et les élèvent dans des conditions parfois très difficiles. Il reste qu'effectivement, la stabilisation et la totalité du monde engagé semblent correspondre à un mode de socialisation particulier.

### 3.5 – Diversité des apports relationnels

Comme pour les qualités des autres, en termes de qualités relationnelles l'entourage apparaît comme un tableau composite. Les contenus relationnels sont divers à l'intérieur d'un même réseau, et ce « qu'apportent » des personnes peut être très différent et, là aussi, complémentaire, comme pour Jérémie :

« (Lénaïc et Guillaume, qu'est-ce qu'ils t'apportent dans ta vie?) Déjà, des présences extérieures à la famille, des copains, quoi, ce qui manque un peu quand on arrive dans un bled et qu'on ne connaît personne. Donc c'est un humour différent, c'est des choses qu'on fait avec eux qu'on ne peut pas faire avec sa copine ou qu'on ne peut pas faire avec son frère ou sa sœur. Ce n'est pas les mêmes relations. Il en faut, moi je dis. C'est un complément pour l'équilibre, je pense. C'est pas la même chose avec tout le monde. »

Pour Alice, certaines amies sont ce qu'elle n'est pas, alors que d'autres lui ressemblent davantage. On retrouve aussi chez elle la double dimension des rapports avec la famille, le lien et la relation. L'ensemble forme un entourage qualifié par des façons très différentes d'être avec autrui :

« Barbara, c'est le dynamisme, la volonté. Elle a des qualités qui me manquent, qui me font défaut. Je ne sais pas, ce grain de folie que je n'ai pas du tout.

Nathalie, la relation équilibrée par excellence. Ça ne penche ni d'un côté, ni d'un autre. Il n'y a pas de dépendance, pas de contraintes, pas d'obligations. On a dépassé ce stade-là, de toute façon. Quand on s'est connues en vacances, ça change tout. Notamment le matin au réveil ! Ça nous donne une autre approche de la chose. Vraiment, c'est l'équilibre par excellence.

Mes grands-parents, c'est une lignée. J'ai besoin d'avoir une histoire, de savoir d'où je viens. C'est ça qui m'importe. Avant ma mère, il y avait quelqu'un. J'ai parlé aussi un peu avec mon oncle Philippe de ce

qu'ils ont vécu avant, de leur vie. Donc j'ai besoin de ça, de savoir d'où je viens, d'appartenir à quelque chose.

Ma tante Odile, c'est quelqu'un pour qui j'ai beaucoup d'affection, avec qui je peux parler de certaines choses. Je parle avec elle de choses dont je ne pourrais pas parler avec ma mère. En plus, elle n'est pas impliquée de la même façon que ma mère, donc c'est différent.

Monique, c'est la douceur à l'état pur. Elle est tellement plus calme que ma mère. Elle, à la limite, serait le substitut de ma mère dont je rêve. C'est impossible de connaître quelqu'un d'aussi gentil, ça m'éblouit. Elle fait preuve de tellement de qualités humaines: d'écoute, de gentillesse, de don, de générosité, je n'ai jamais rencontré ça nulle part ailleurs. Je peux arriver chez elle comme ça, elle m'accueille.

Mes cousins, c'est ma génération. C'est ceux qui vivent à peu près les mêmes choses que moi. Des gens de ma famille dont j'ai besoin, qui sont proches. Là, ce sont des gens de mon âge, de ma famille, donc ça réunit les deux. C'est un apport un peu différent. Je les considère comme des copains, c'est vrai, mais il y a quand même le côté familial, cette même lignée. J'appartiens à un berceau, à quelque chose, je sens que ça se répercute: j'ai des cousins, une descendance.

Mes parents, c'est spécial. J'ai des difficultés avec eux, c'est clair, notamment avec ma mère. Avec ma mère, je peux parler de tout sauf de moi et d'elle. De toute façon, on a des caractères assez opposés. J'ai du mal. J'ai de la rancœur aussi parce que je considère qu'elle ne m'a pas soutenue quand j'en avais besoin, donc ça reste.

Et mon père ... Je ne sais pas comment communiquer avec mon père. »

Alice toujours, 6 ans plus tard, nous explique ce que ses meilleures amies lui apportent. On retrouve Nathalie, avec qui la relation est plutôt de celles qui confortent, qui forment la base inaliénable des relations d'enfance. Mais Delphine et Valérie jouent plutôt un rôle d'ouverture, mais à peine, car elles sont des « juste aînées », presque pareilles mais juste un peu devant, qui « ouvrent la voie », en douceur, vers le monde des adultes :

« Je pense qu'elles m'apportent des choses différentes: Nathalie c'est une grande histoire, c'est une histoire d'affinités. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, il y a des gens avec qui on se sent bien. Ce serait comparable à une histoire d'amour, mais amicale je veux dire; il n'y en a pas d'autre, comme elle, c'est ... On est sur la même longueur d'ondes, voilà c'est très bien, c'est comme ça et pourvu que ça dure. Delphine, on a en commun un truc assez important, c'est notre métier. Ça nous rapproche beaucoup, elle est avocate tout comme moi, et elle a un an de plus donc elle fait figure d'aînée et donc elle passe en premier, elle me dit comment ça se passe, elle met des balises pour moi. C'est vrai qu'on a toujours besoin d'en parler, de comparer les expériences quoi. Moi je me suis retrouvée parfois dans des situations où, avocat c'est un peu particulier, c'est un métier où il faut avoir de l'assurance, c'est un métier à responsabilité quoiqu'il en soit, moi j'étais un peu bébé, je le suis encore un peu mais un petit peu moins. Et c'est bien de pouvoir comparer et de se dire que les autres sont passés par les mêmes choses que vous, que vous n'êtes pas la seule et que ça va... »

Valérie est un petit peu plus âgée que Delphine et Nathalie. Donc là, c'est encore une aînée, une aînée qui est un petit peu dans une situation particulière parce que, comparée à Nathalie et Delphine elle est mariée, elle. Ça fait longtemps qu'elle est avec son ami, donc c'est vrai que j'ai un point de vue différent, ça m'ouvre aussi sur autre chose, sur quelque chose que je ne connais pas et c'est toujours bon quoi. Autant quand je ne fréquente que des personnes en couple ou des personnes mariées je peux me sentir un peu marginalisée parce que justement je ne fais pas partie de ces gens-là, donc quand je me retrouve avec Nathalie et Delphine je suis très bien, parce que je me retrouve avec des gens qui sont comme moi mais Valérie me raccroche au monde tel qu'il est, aussi. En douceur quoi... Elle aussi elle ouvre la voie. Elle a ouvert la voie, elle s'est mariée il y a quasiment deux ans,. J'étais son témoin, j'étais très flattée, très fière et elle ouvre la voie. Il faut qu'il y en ait une qui se jette à l'eau, qui se marie... Ouais, c'est bien aussi de ne pas s'enfermer dans une vie de post-étudiante... »

Le goût de la différence chez autrui, dont témoignent Alice et d'autres, est « adouci », tempéré par le caractère affectif de la relation, qui protège de l'incertitude de l'étrangeté ainsi que de l'écart à la norme que questionne le fait d'entretenir une relation amicale avec quelqu'un d'un autre milieu, d'un autre âge, d'une autre condition sociale ou biographique.

Outre les différences en termes d'avancées dans la vie par le biais de ces personnes qui lui ressemblent ou qui la précèdent juste et lui « ouvrent la voie », Alice goûte les incursions dans d'autres milieux professionnels. Il faut dire qu'elle est elle-même une « transfuge » : fille d'ouvriers antillais, elle a fait de brillantes études et est avocate d'affaires à Paris. Mais elle est toujours curieuse des autres milieux sociaux :

« Dimanche dernier j'étais chez Delphine, on était quatre à table ; la sœur de Delphine elle fait médecine (...) Ce qui est bien avec Aurélie, elle est traductrice, elle a un ami qui est ancien CRS, maintenant il est dans la police judiciaire, et ça m'apporte justement, c'est un autre milieu, c'est un milieu que je ne connais pas du tout le milieu de la police. Et j'aime bien rencontrer... C'est à mille lieues et c'est important, c'est important de décrocher, c'est important d'entendre parler d'autre chose. De ne pas s'enfermer, de ne pas... C'est bien de savoir comment ça se passe ailleurs, de savoir que ça se passe ailleurs autrement, et que ça existe quoi. Et la copine d'Anne-So est éducatrice et je suis allée manger chez elle et il y avait une autre amie éducatrice et l'ami de l'amie lui, est cuisinier; eh bien oui, c'est bien de fréquenter d'autres personnes quoi. (...) Finalement, je commence à m'entourer de gens peut-être un peu plus équilibrés, et ça me fait du bien, ça m'équilibre moi-même, ça aide, quand même! Moi ça me fait du bien, ça me remonte, ça me tire vers le haut, donc c'est bien! »

Une dose consistante d'hétérophilie, de fréquentations de personnes différentes de soi mais également différentes entre elles est clairement revendiquée par Alice, qui y trouve une socialisation qui l' « équilibre », qui la « tire vers le haut ».

Les qualités affectives des relations adoucissent le contact avec ces différences, permettent de supporter les écarts sociaux. Ainsi Fleur fait-elle toute confiance à ses amies d'enfance qui, avec le temps, ont divergé de son propre cheminement, mais avec qui la relation a gagné en souplesse et en sécurité à la fois :

« Hélène, qu'est-ce qu'elle m'apporte? Je me sens proche d'elle, elle me permet d'être moi-même. C'est quelqu'un qui est authentique, qui est vrai, qui n'a pas changé... Enfin, si, qui a changé, mais qui reste Hélène, donc avec qui on peut avoir un coup de mou, je sais qu'elle est là aussi.

Frédérique aussi, ce sont des gens, malgré la distance, qui sont restés. Je crois que quand on est loin, qu'on ne revient pas souvent, on sait qu'on est dans le cœur des gens et qu'ils sont dans notre cœur.

Stéphane, c'est comme sa femme, c'est quelqu'un, je sais que je peux compter dessus. C'est pareil qu'Hélène et Frédérique, je sais que je peux être moi-même. C'est-à-dire qu'ils peuvent me voir autant avec le sourire, autant énervée, autant...

Avec Caroline, c'est pareil, je suis moi-même. Elle ne va pas me ménager, tout en me ménageant quand même, mais à des moments, elle peut m'interroger sur le sens des choses et en même temps j'apprécie.

C'est pareil. Je suis la marraine de sa fille, j'étais là au moment où elle la galéré, elle a été là au moment où j'ai pu ne pas être bien. Frédérique, elle est plus âgée, il y a un côté protecteur, je pense. »

Avec le temps, la distance, les différences, les relations se sont adaptées et laissent Fleur « être elle-même », sous toutes ses facettes, tout en lui offrant par leur « cœur » un « côté protecteur ». Les relations anciennes et solides comme celles-ci jouent à la fois un rôle d'ancrage et de circulation dans le monde social, de par leur tolérance à la différence. Contrairement à ce qui est souvent affirmé (Lin, 1995), des liens forts peuvent être très « ouvrants » car leur qualité relationnelle rend supportables des différences qui sinon seraient excluantes. Les autres divergent mais la relation persiste, son ancrage conforte l'histoire et l'identité d'Ego, alors que dans le même temps ils ouvrent des portes vers d'autres mondes, comme Delphine pour Alice. Ces autres significatifs liés par des liens forts et anciens construisent une socialisation faite à la fois d'ancrage et d'ouverture.

## Chapitre 4

### Les réseaux

L'entourage est composite, formé d'autrui plus ou moins différents d'Ego, renvoyant à des cercles sociaux divers, qui entretiennent avec lui des relations elles aussi relativement différentes les unes des autres. Mais cet entourage n'est pas qu'une liste de personnes. Il a une structure, et c'est ce qui permet de l'appeler un réseau.

#### 4.1 - La construction du réseau

Le fait de prendre en considération les relations entre les autrui dans l'analyse confère à l'étude de l'entourage et de la socialisation une dimension tout à fait différente. En effet, le réseau que forme cet ensemble d'Autrui et de relations entre eux a une forme, une structure qui ont un impact sur chacun des liens qui le constituent. La façon dont ces Autrui sont connectés entre eux ou isolés les uns des autres a un impact sur leur influence, sur leur cohésion d'ensemble et sur le rapport au monde social. Un ami d'enfance isolé, qui ne connaît aucun des nouveaux amis, que l'on retrouve une fois par an pour de longues discussions en tête à tête, n'aura pas la même place, la même influence sur le parcours, ne donnera pas non plus le même sentiment d'appartenir à un ensemble, qu'une équipe de collègues avec qui l'on déjeune tous les jours à côté du bureau. La façon dont les autrui sont connectés entre eux a un effet sur la façon dont l'entourage construit la socialisation. C'est ce que nous allons envisager plus précisément maintenant.

En fonction du seuil que l'on choisit pour prendre en compte les relations, la taille d'un réseau personnel peut varier de quelques unités à plusieurs milliers. Dans le panel de Caen, fondé sur l'hypothèse d'une forte liaison entre les entourages et les processus de socialisation, il était très important de construire un réseau le plus large possible, qui rende bien compte de l'étendue des contacts et des ressources dans le monde social. Il fallait donc élaborer un outil qui aide au mieux la mémoire et envisage une grande amplitude de contextes relationnels, ceux-ci permettant de parcourir l'ensemble des possibilités de rencontre pour demeurer proche de la réalité sociale vécue. L'équipe a donc choisi de créer son propre « générateur de noms ». Celui-ci a, je le rappelle, la particularité de procéder par une revue systématique des contextes de vie possibles, afin d'aider la mémoire à dresser un tableau de l'entourage le plus exhaustif possible (Feld, 1981). Il procède par ailleurs en deux étapes complémentaires : le recueil de l'ensemble de l'entourage fondé sur le « ratissage » de ces contextes potentiellement générateurs de relations, et l'identification ensuite, à l'intérieur de cet entourage très large, d'autrui significatifs pour telle ou telle question sociologique.

Après une ou deux questions rapides permettant de savoir si Ego est engagé ou non dans tel ou tel contexte (tout le monde n'est pas inscrit dans une association par exemple), il est demandé : "Dans (tel contexte, le travail par exemple), quelles sont les personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus?" La formulation de cette question repose sur l'idée que, dans une première étape de la relation, certaines personnes sont distinguées de "la foule" ou de l'ensemble indifférencié des autres personnes présentes. C'est ce premier degré de spécificité qui est visé, comme un seuil initial de la naissance de la relation à partir de chaque contexte.

Deux questions filtres ont été ajoutées à chacune des questions par contexte, qui permettent de distinguer les "liens forts" des simples contacts : 1) "Est-ce qu'il y en a que tu rencontres aussi ailleurs que dans le cadre du travail ?" et 2) "Est-ce qu'il y en a qui sont importantes pour toi, que tu les rencontres ailleurs ou pas ?". Si l'enquêté répond "oui" à l'une de ces questions, alors la relation

est considérée comme un "lien fort", c'est-à-dire un lien multiplexe ou déclaré comme important. Ceci étant, ici j'ai distingué ces deux critères, en privilégiant celui de l'importance accordée à la relation. C'est là que réside le premier niveau de significativité des autres que j'ai identifié.

Ceci étant, la toute première question posée dans l'entretien à chaque vague d'enquête échappait à cette logique contextuelle. Elle avait pour but de dresser un premier tableau "spontané" de la partie du réseau qui venait immédiatement à l'esprit de la personne interrogée. L'entretien commençait ainsi par cette question : "Quelles sont les personnes qui actuellement sont importantes pour toi, qui comptent pour toi?". Nous avons vu qu'elle permet d'identifier le second niveau de la significativité : ces personnes sont non seulement importantes, mais ce sont aussi celles à qui pense d'emblée la personne interrogée, avant la mise en place de l'aide-mémoire par les contextes. Cette question permet en outre de confronter l'étendue de cette part du réseau avec celle d'autres enquêtes qui privilégient le « noyau » des personnes significatives<sup>12</sup>. Ces noms peuvent ensuite être répétés lors de l'annonce des différents contextes<sup>13</sup>. Une fois la liste « totale » élaborée à partir des contextes parcourus, d'autres questions sont posées sur la base de cette liste. En particulier arrive plus loin dans l'entretien la question : "Auxquelles de ces personnes demanderais-tu un avis, un conseil pour des problèmes personnels?". C'est là le troisième niveau des autres significatifs, celui des personnes influentes. Le quatrième niveau, on s'en souvient, recueille les noms des personnes qui ont effectivement influencé une décision prise lors d'un « carrefour » biographique au cours des trois années entre deux enquêtes. Ces deux derniers niveaux seront davantage traités dans le chapitre 6. On imagine ainsi quatre niveaux plus ou moins emboîtés. Le « plus ou moins » est important, nous le verrons, dans la mesure où il arrive que des personnes influentes ne soient pas les plus importantes, et vice-versa.

Nous avons vu dans le chapitre 2 les différences sociales en termes de taille et de composition du réseau. Ici, nous allons plutôt envisager les différences en termes de structure.

## **4.2 - La structure du réseau**

La structure d'ensemble du réseau intervient très fortement sur son rôle pour la socialisation. Le fait que les amis se connaissent tous entre eux, ou bien qu'à l'inverse ils soient séparés en petits groupes ou en unités dissociés les uns des autres, construisent des modes contrastés de circulation et d'ancrage dans l'espace social.

### **4.2.1 - Structure du réseau et socialisation**

Le système constitué par les Alter et leurs relations peut être très concentré sur un milieu, par exemple dans le cas de Sonia où il ne sort guère de son quartier. De même si un individu fréquente essentiellement ses collègues de travail qui eux aussi se connaissent entre eux, son réseau sera fortement cohésif et cohérent. Le réseau peut aussi se ramasser sur une certaine époque si par exemple les seuls amis sont ceux qui ont été connus dans l'adolescence. Il peut être à l'inverse très dispersé si la personne a beaucoup déménagé et a gardé des relations avec des gens très différents, qui ne se connaissent pas du tout entre eux, et qui d'ailleurs ne s'apprécieraient peut-être pas. Le degré d'homogénéité, c'est-à-dire le fait que les connaissances se ressemblent toutes un peu, ou bien soient à l'inverse des personnes très différentes, est on l'a vu une caractéristique importante du réseau. Mais cette caractéristique doit être complétée par une évaluation de la possibilité de communiquer entre ces personnes semblables ou différentes. Un réseau dans lequel la communication « passe » entre l'ensemble des membres sera plus à même de construire un certain

---

<sup>12</sup> Je pense en particulier aux travaux de Burt (1984) à partir du General Social Survey américain, de Wellman (1979), de Marsden (1987).

<sup>13</sup> Bien entendu on ne compte ces noms qu'une fois par vague d'enquête, mais on peut savoir par ce recueil multiple pour quels contextes ils sont pertinents.

consensus. Les auteurs préoccupés par la notion de capital social ont mis l'accent sur le fait que la densité du réseau induit une certaine « redondance » de l'information. Les personnes qui se connaissent proposent moins d'innovation que celles qui sont plus périphériques et dissociées les unes des autres. C'est la théorie de « la force des liens faibles » (Granovetter, 1973, 1982). Pour ma part, je préfère distinguer la « force » du lien, dans laquelle je place plutôt des qualités intrinsèques (importance du lien, ressort, etc.) de son imbrication dans la structure du réseau. On a vu par ailleurs que des liens forts peuvent procurer à la fois l'ancrage et l'ouverture. Un réseau social dense implique également un plus grand contrôle social qu'un réseau peu dense (Coleman, 1988). Ainsi, même si les personnes sont dissemblables, le fait qu'elles communiquent entre elles favorise la coordination, le contrôle mutuel et la redondance. Inversement, même si elles sont semblables sur un certain point, le fait qu'elles soient isolées les unes des autres et qu'Ego soit leur seul intermédiaire permet la divergence des opinions et l'apport d'idées inédites, non partagées.

La densité de ce réseau, c'est-à-dire le fait que les membres de l'entourage se fréquentent aussi entre eux ou bien qu'au contraire Ego les rencontre séparément, est significative de cette « concentration » du réseau ou de son ouverture à des milieux sociaux peu connectés, peu imbriqués. Dans le premier cas où le réseau est dense, l'individu sera très fortement ancré dans un milieu social, solidement inséré, mais relativement limité à ce milieu là ; s'il en sort, il risque de manquer de ressources. Si inversement le réseau est dispersé, que ses membres ne se connaissent pas entre eux, l'individu sera moins intégré dans un milieu, mais moins dépendant aussi, il pourra plus facilement circuler, s'adapter à des situations diversifiées, voire jouer sur des « facettes » identitaires variées. Le fait que les cercles sociaux sur lesquels ouvrent son réseau soient concentrés et imbriqués, ou bien diversifiés et dissociés, a un impact sur la variété mais aussi sur la cohésion des « petits mondes » auxquels l'individu se confronte, et par là influe sur le processus de socialisation. Là est l'enjeu de la prise en compte de la structuration des réseaux sociaux, dont les effets vont au-delà de la gestion d'un stock ou d'une liste de liens interpersonnels.

Il est donc important d'élargir sa représentation aux liens qui existent entre les membres du réseau : les personnes que l'on connaît se connaissent-elles entre elles ? Les interconnexions qui rendent cet entourage plus ou moins dense, les trous entre des parties du réseau, les ponts qui les rejoignent, la centralité de certains liens particulièrement sollicités, tous ces éléments d'organisation globale du réseau ont des effets propres sur chaque relation et sur les qualités globales du réseau. Une multiplicité d'autres indicateurs a été mise en place par les spécialistes des réseaux. Différents ouvrages détaillent ces indicateurs et leurs méthodes de calcul (Degenne et Forsé, 2004 ; Mercklé, 2004 ; Lazega, 1998). Je me contente d'en utiliser deux, les plus simples à utiliser et à interpréter. J'ai bien sûr en projet la mobilisation d'autres indicateurs pour poursuivre l'analyse de ces réseaux et de leurs dynamiques de façon plus précise et plus fine. En particulier, une nouvelle formule du logiciel RSiena que Tom Snijders est en train de mettre au point pourrait s'adapter aux réseaux personnels qui se renouvellent beaucoup et nous permettre d'étudier la dynamique des relations entre les Alters. Des travaux sont en cours dans ce registre avec Ainhoa de Federico de la Rua et Miranda Lubbers. Mais dans la perspective assez large du présent document, centré sur la question de la socialisation, je me contenterai de reprendre la typologie de structures présentée dans l'ouvrage « La vie en réseau ».

#### ***4.2.2 - La densité du réseau***

La densité d'un réseau est mesurée par le nombre de relations observées dans le réseau rapporté au nombre de relations possibles pour un ensemble donné de personnes. Plus la densité est élevée, plus on se rapproche d'une situation dans laquelle tout le monde connaît tout le monde. Plus elle est faible, plus les personnes citées sont isolées les unes des autres. Dans les études de réseaux personnels on estime la densité en demandant aux enquêtés de dire pour chacune des personnes citées si elle connaît chacune des autres. Dans le panel de Caen, tous les prénoms des « liens forts » (déclarés importants ou multiplexes) sont placés sur un cercle et le participant à l'enquête est invité

à tracer des liens entre les Alter qui se fréquentent<sup>14</sup>. Certes, il s'agit d'une estimation indirecte, dans la mesure où contrairement aux enquêtes sur les réseaux complets, nous n'allons pas interroger les autres membres du réseau. Nous devons donc nous contenter de ce qu'en estime la personne interrogée.

La densité des réseaux peut être liée à d'autres facteurs. La composition du réseau, en particulier la part qu'y prend la famille, intervient fortement. Dans une famille, même si tous les membres ne se fréquentent pas régulièrement, du moins se connaissent-ils tous, et de fait même si dans ce panel c'est la fréquentation qui était considérée, la part du réseau familial y est bien plus dense de façon générale. Un réseau dans lequel une part importante est constituée par la famille sera donc plus dense qu'un réseau formé essentiellement d'amis. Le fait de pratiquer des activités collectives comme le foot, le théâtre ou la musique, favorise aussi les relations « de groupe » et la densité de certains sous-ensembles. Le fait d'avoir déménagé implique au contraire certains « trous » entre des bandes d'amis d'un lieu et d'un autre. Ces « trous structurels » sont très importants dans la mesure où ils scindent la communication dans le réseau (Burt, 1995).

#### **4.2.3 - La centralité des Alters**

La centralité est une mesure qui fait le lien en quelque sorte entre la structure du réseau et la position de chacun de ses membres. L'indicateur le plus simple, la centralité de degré, est la somme des liens entre un membre du réseau et les autres. Chaque Alter a donc sa propre centralité, qui totalise les liens qui le relient aux autres Alters. Un Alter très central aura de nombreuses connexions vers d'autres Alters, un Alter peu central n'en aura que peu, ou même sera isolé s'il n'est connecté à aucun Alter (rappelons qu'il est par définition quand même connecté au moins à Ego). Si l'on reprend l'exemple ci-dessus du réseau de Sonia, sa mère est l'Alter le plus central (valeur 5), alors que Solange est nettement moins centrale (valeur 1). Dans le réseau d'Agnès, Olivier a une centralité particulièrement élevée.

La mesure de la centralité permet de distinguer des positions différenciées dans la structure du réseau, et d'affiner donc sa description. Alors que la densité est une mesure sur l'ensemble du réseau, la centralité permet d'en détailler les « responsables ». Il existe en effet des réseaux dont la forte densité provient du fait que tous les individus sont plutôt centraux, ont de nombreuses connexions vers d'autres, alors que dans d'autres réseaux la même forte densité est concentrée sur un petit nombre d'individus (ils fréquentent tous les autres Alters) alors que d'autres sont isolés.

### **4.3 - Une typologie**

Dans l'ouvrage « La vie en réseau », nous avons élaboré une typologie des réseaux du panel de Caen<sup>15</sup>. Le point de départ est résolument structural : on identifie des réseaux dont la structure se ressemble pour tester ensuite la pertinence sociologique de ces regroupements. C'est une démarche inductive : à partir des 287 réseaux issus des 4 vagues de l'enquête de Caen, nous commençons par construire des classes de réseaux et ensuite seulement nous examinons les caractéristiques sociologiques que les individus qui y sont représentés ont en commun. Cette typologie fait ressortir 10 classes, que nous avons regroupées en 4 grands types contrastés qui donnent une image claire des principales « façons de structurer » les réseaux : le type dense, le type centré, le type dissocié et

---

<sup>14</sup> Il est bien sûr dommage que cette mesure de densité n'ait pas été faite pour toutes les relations. C'était tout simplement impossible matériellement, dans des entretiens déjà très longs et pour des réseaux parfois très grands. On doit donc garder à l'esprit que les liens « faibles » (non déclarés importants et ne sortant pas du contexte initial) ne sont pas inclus dans cette mesure. Ceci étant, rappelons ici que la plupart des enquêtes importantes sur les réseaux personnels tronquent les données en général sur les 5 ou 6 premiers noms cités. Il n'y a donc pas de quoi rougir...

<sup>15</sup> Cette typologie se fonde sur des indicateurs de taille, densité, centralité de proximité, centralité d'intermédiation, nombre de triangles à 3 arêtes, nombres de composantes et d'isolés (cf. Bidart, Degenne, Grossetti, 2011)



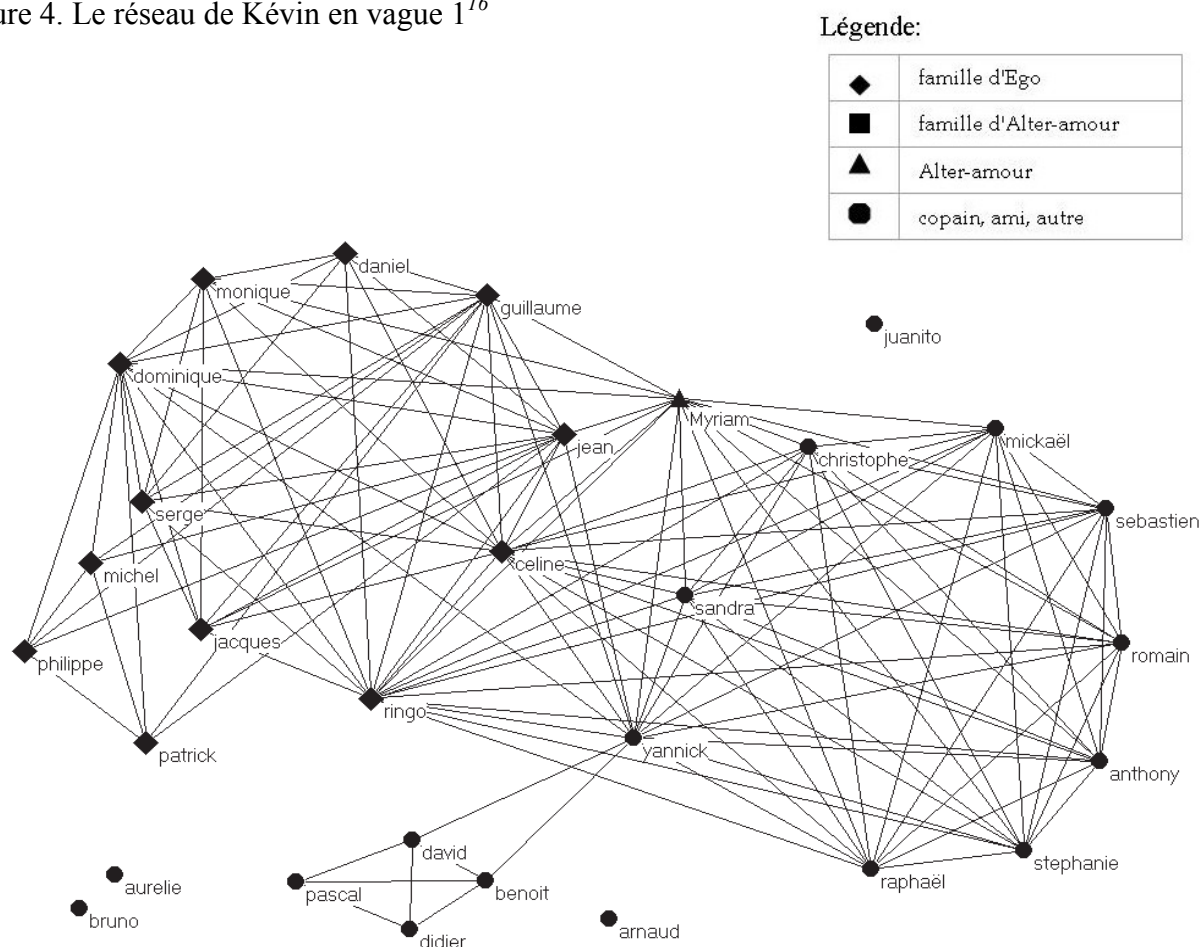
le type composite. Je reprends assez fidèlement pour la description de cette typologie les pages 67 à 74 de l'ouvrage « La vie en réseau ».

#### 4.3.1 - Les réseaux denses

Dans ces réseaux les connexions sont nombreuses au regard du nombre d'Alters. On pourrait dire qu'en leur sein « tout le monde fréquente tout le monde », les chemins d'un individu à l'autre sont courts, le réseau est concentré, il y a peu de composantes disjointes. On y trouve généralement une grande clique, c'est-à-dire un ensemble où toutes les connexions possibles sont réalisées, avec éventuellement quelques Alters gravitant autour. Aucun Alter n'est exceptionnellement central par rapport aux autres, les connexions sont assez bien réparties même s'il y a parfois quelques excroissances moins denses à la marge de ces grandes cliques. Ces réseaux sont plutôt ceux du début de l'enquête, de la vague 1 ou 2, donc les Egos les plus jeunes. Ils sont surtout issus de la filière bac pro, ont le niveau bac ou bac +1, et sont surtout d'origine des classes populaires. Certains vivent chez leurs parents, d'autres en couple. On trouve une part importante d'inactifs ou de travailleurs de catégorie employé ou ouvrier, un peu plus de filles que de garçons. Ces réseaux sont assez typiques de la sociabilité populaire, relativement intense et dense, qui privilégie les liens forts en les mêlant les uns avec les autres, famille et amis souvent ensemble aussi, dans des réseaux où « tout le monde se connaît ».

Le réseau de Kévin, un jeune d'origine gitane qui est en stage d'insertion en vague 1 en est un exemple. Il partage un appartement avec Sébastien, le frère de son copain d'enfance Christophe.

Figure 4. Le réseau de Kévin en vague 1<sup>16</sup>



<sup>16</sup> Je n'indique plus les cercles sur ces dessins pour donner priorité à la structure. Rappelons qu'Ego n'y est pas représenté mais qu'il est par définition en relation avec tout le monde.

Sa jeune tante Céline a épousé un des copains de sa bande, Ringo, et ce couple fait donc le lien entre sa famille et ses amis, au moins autant que sa « fiancée » à lui, Myriam, qui lui a été présentée par la sœur de Christophe et Sébastien, Stéphanie. Sa « bande » comprend également Sandra la compagne de Sébastien, Romain qu'il a rencontré dans son club de boxe française, Mickaël un autre copain d'enfance, Raphaël le beau-frère de Sébastien... « Mes copains c'est un peu ma famille », dit Kévin, qui mêle ainsi les deux. Les copains du BEP (David, Benoît, Didier, Pascal) ne sont connectés au reste du réseau que par Yannick, et Arnaud habite maintenant au Havre. Aurélie, rencontrée dans son stage, et Bruno son entraîneur, sont vus isolément. Dans le réseau de Kévin les liens sont donc nombreux entre la plupart des Alter.

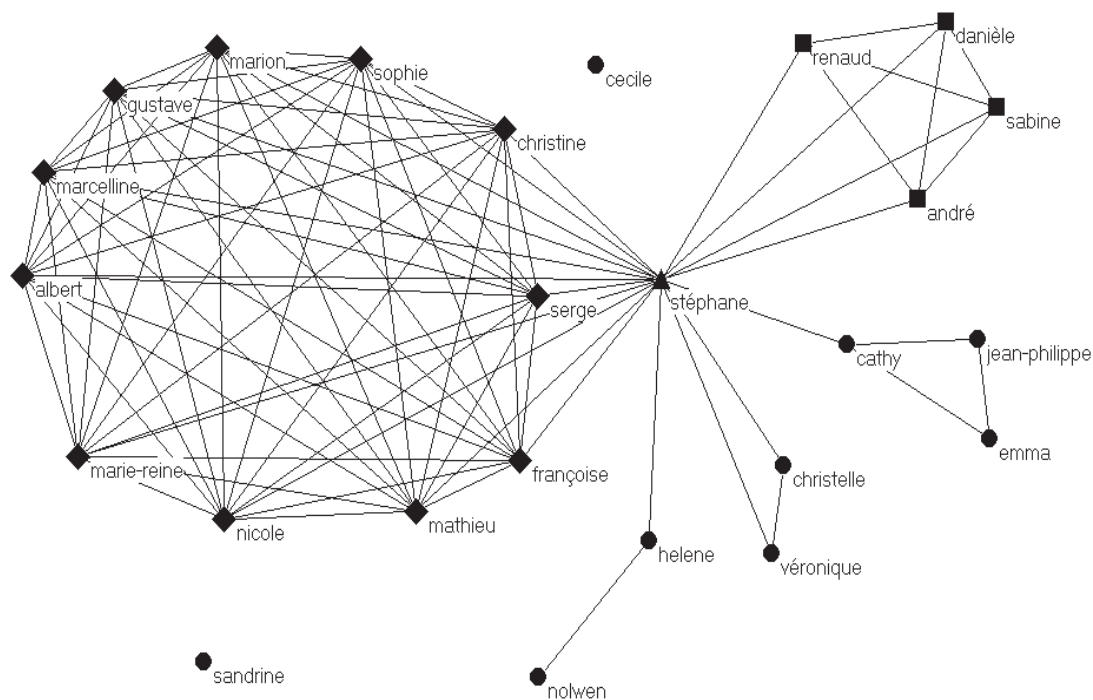
#### **4.3.2 - Les réseaux centrés**

Dans ces réseaux la centralité est très nettement concentrée sur un Alter particulier qui connecte les différentes parties du réseau, qui sans lui seraient tout à fait dissociées. Il constitue ainsi un « pont » structural entre les différentes parties du réseau. La densité du réseau est moyenne. La moyenne des centralités est relativement faible, mais elle est surtout très inégale, puisqu'un individu la concentre sur lui. On trouve relativement peu d'isolés, puisque même les individus périphériques sont connectés à cet Alter très central. Celui-ci est le plus souvent, comme on pourrait s'y attendre, l'Alter-amour. Ego fréquente tout le monde avec lui ou elle, en couple. Il arrive pourtant que ce soit quelqu'un d'autre, par exemple pour Joël c'est son ami d'enfance Yann qui connecte sa famille et ses groupes de copains, pour Fleur c'est sa grande amie Magali qui partage toutes ses relations, pour Patrick c'est le conjoint de sa sœur qui fait la connexion entre les groupes...

Ce type de réseaux centrés apparaît plutôt en dernière période de l'enquête, dans la vague 4, avec des jeunes plus âgés donc, issus des classes sociales intermédiaires principalement. Ils sont relativement peu diplômés. La plupart sont des filles, travaillent dans des catégories intermédiaires, vivent en couple, et de façon générale sont bien installées dans la vie d'adulte. C'est ce dernier point qui les caractérise surtout, qu'il s'agisse de jeunes femmes des classes moyennes qui ont travaillé tout de suite après leur bac pro, mais aussi de femmes des classes populaires non diplômées avec enfants ou de femmes d'origine des classes supérieures qui sont entrées tôt dans la vie professionnelle. Ces réseaux centrés sont des réseaux d'adultes bien engagés dans la vie conjugale et professionnelle.

Le réseau d'Agnès évoqué plus haut en fait partie, ainsi que celui de Violette en vague 4 de l'enquête. Violette travaille depuis son bac pro, elle est comptable dans une entreprise de taxis, vit à Paris avec Stéphane et ils attendent un enfant.

Figure 5. Réseau de Violette en vague 4



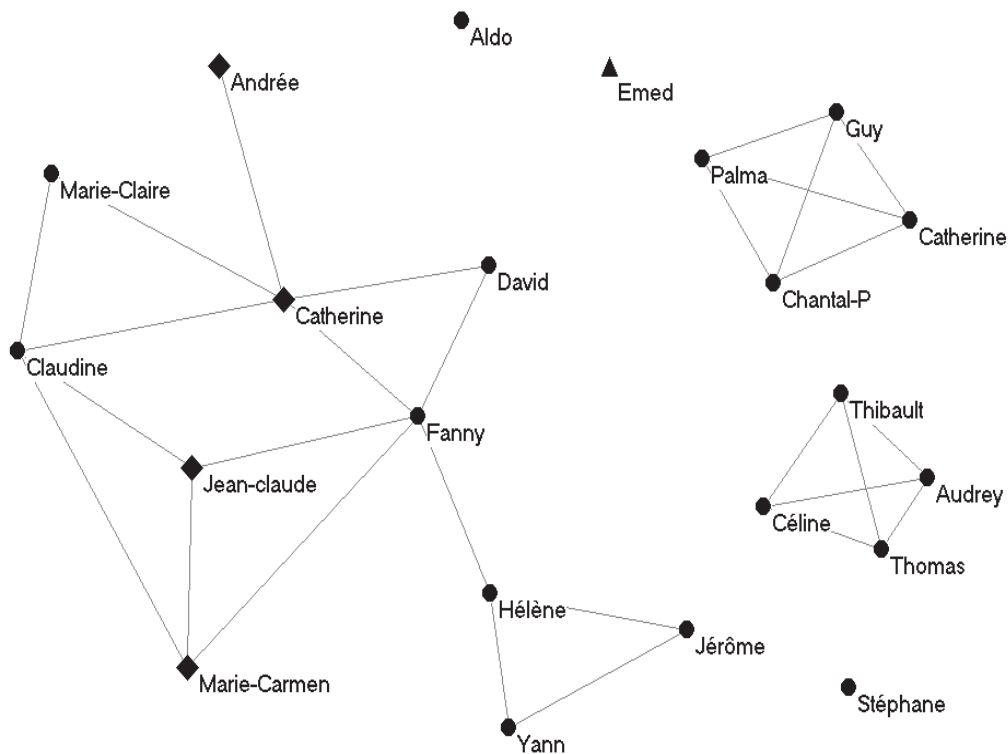
On voit son compagnon Stéphane relier la clique familiale de Violette avec sa propre famille, dont Violette se rapproche de plus en plus : « Le fait qu'on va avoir un bébé ensemble, cela concrétise notre vie à tous les deux. Je vais faire partie de leur famille, maintenant... ». Stéphane est relié aussi avec la plupart des amis, dont Hélène qui est la plus ancienne amie d'enfance : bien qu'elle habite Dijon elle est aujourd'hui plus importante pour Violette (et connectée à Stéphane) que Cécile ou Sandrine, connues plus tard et fréquentées seules de temps en temps. Nolwenn fait de la danse avec Hélène qui l'a présentée à Violette. Ces dernières ne sont guère connectées qu'à l'Alter-amour, ce qui diminue la densité globale et la centre sur ce dernier.

#### 4.3.3 - Les réseaux dissociés

Dans ce type de réseau, les Alter sont relativement dispersés, Ego ne mélange pas famille et amis, ni ses amis les uns avec les autres, et en fréquente certains seul à seul. Ces réseaux peuvent comporter des cliques, mais elles sont séparées les unes des autres et entourées d'isolés. Les réseaux sont donc éparpillés, présentent beaucoup de trous et les composantes en sont disjointes. Ils témoignent d'une plus grande fragmentation entre les contextes de vie.

On trouve là des réseaux en fin de période, dans les vagues 3 ou 4. Ces jeunes sont surtout issus de la filière ES, diplômés à bac +2, 3 ou 4, issus des classes supérieures principalement. Ils ont fini leurs études et travaillent maintenant, mais vivent seuls, n'ont pas de relation amoureuse et pas d'enfant. Ils ont reporté la vie conjugale à plus tard. On trouve là aussi les jeunes les plus mobiles, ceux en particulier qui ont beaucoup voyagé et pour certains vivent à l'étranger, ou encore ceux qui comme Sidonie sont partis vivre à Paris.

Figure 6 : le réseau de Sidonie en vague 3



Sidonie est fille d'un directeur de société et d'une principale de collège. Elle vit à Paris depuis 4 ans, elle est employée dans une agence de voyages. Ses parents sont divorcés et la famille est très divisée, y compris depuis la génération précédente. Marie-Claire et Claudine sont des amis de ses parents. Fanny et David sont des copains d'école, ils connaissent sa famille. Sidonie a travaillé auparavant dans une autre agence de voyages concurrente. Elle a conservé des relations de cet ancien emploi (Guy, Palma, Chantal et Catherine), mais ne les mélange pas avec ceux de son emploi actuel (Céline, Thomas, Audrey et Thibault). Stéphane travaille dans une entreprise cliente de son ancienne agence. Hélène, Yann et Jérôme sont des relations d'un « salon de *chat* » qu'elle a créé avec Fanny, et qu'elle n'a pas encore rencontrés « de visu ». Enfin, Emed est un guide qu'elle a connu lors d'un voyage au Qatar il y a trois mois, avec qui elle a eu une relation amoureuse qui se poursuit par des contacts téléphoniques depuis son retour. Ces différents groupes et individus isolés, on le voit, ont bien peu de chances de s'interconnecter.

#### 4.3.4 - Les réseaux composites

Ces réseaux montrent des structures un peu plus complexes, qui combinent des éléments hétérogènes : des cliques très denses et des parties moins denses, des individus centraux et d'autres non, des isolés également... Beaucoup d'indices prennent des valeurs moyennes, mais ils montrent surtout des distributions hétérogènes. La densité est assez basse, la centralité moyenne mais surtout inégalement répartie entre des Alter centraux et d'autres isolés.

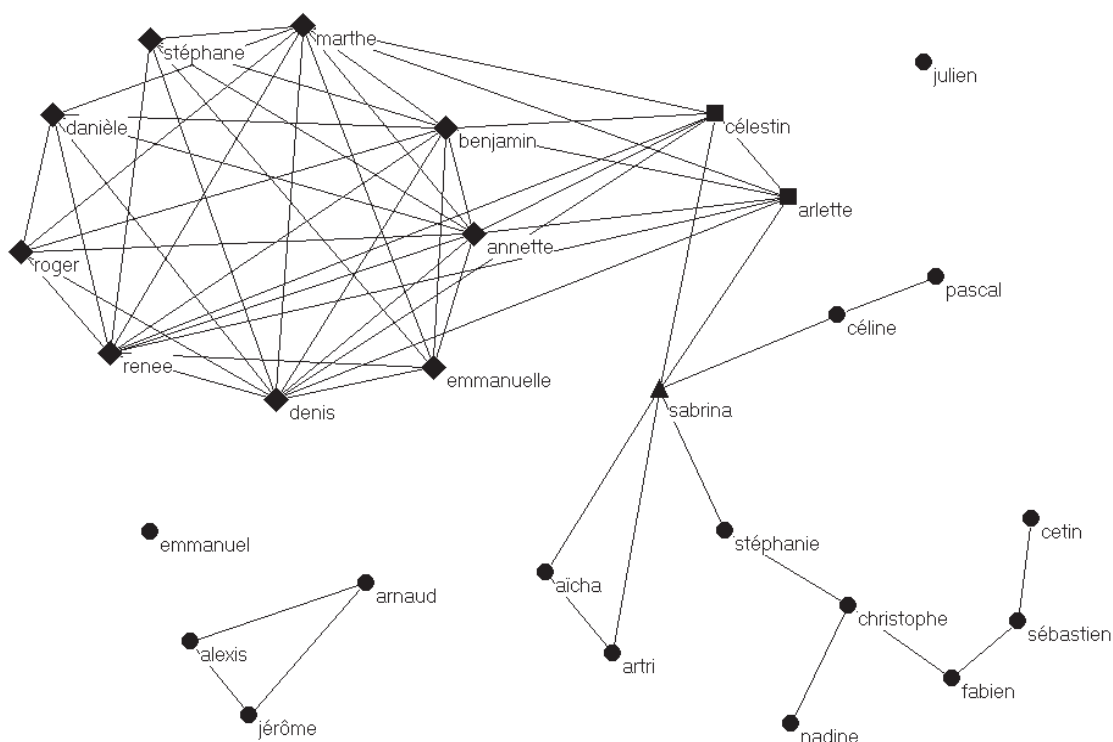
On a ici à la fois des réseaux du début de l'enquête, dans les vagues 1 ou 2, et d'autres qui sont restés sur ce même modèle jusqu'à la vague 4. Ces jeunes sont issus de classes populaires pour une part, de classes supérieures pour une autre part, mais sortent principalement de bac ES. Ils n'ont

encore que le bac pour ceux de vague 1 mais sont plus diplômés pour ceux de la vague 4. Ils vivent seuls ou chez leurs parents, mais certains plus âgés sont en couple avec des enfants.

On retrouve là à la fois la tendance des classes populaires à avoir des cliques très denses, et celle des classes supérieures à laisser dissociées les différentes parties de leur réseau. Les processus d'ascension sociale sont peut-être à relier à ces types de réseaux, comme dans le cas d'Alice, fille d'ouvriers antillais qui devient avocate d'affaires, ou encore Alban, fils d'artisan plaquiste et de femme au foyer qui reprend des études pour devenir dentiste. Mais on trouve aussi des trajectoires de jeunes d'origine populaire qui "galèrent" un peu comme Joël ou Patrice, ou des jeunes d'origine supérieure qui sont encore dans leurs études comme Emeline ou Gaël. Ce sont des trajectoires « en transition ».

Antoine, lui, est fils d'instituteur et d'attachée commerciale, et devient éducateur en vague 4.

Figure 7. Le réseau d'Antoine en vague 4



Son réseau montre à la fois une clique familiale fortement connectée à la belle-famille, une compagne Sabrina pourtant relativement peu centrale (ce qui peut s'expliquer par leur relation relativement chaotique et intermittente), et des liens peu transitifs entre ses amis dont certains sont isolés ou connectés par une seule autre personne. En partant à Paris Antoine a, dit-il, « appris à prendre beaucoup plus de recul par rapport aux relations. Et à faire le tri. » Il a aussi maintenant avec ses amis « des communications beaucoup plus établies, c'est moins loisirs, moins amusement, c'est des discussions beaucoup plus sérieuses ». Ainsi certains groupes ont éclaté, seules en sont conservées une ou deux relations plus fortes, comme Jérôme, Emmanuel, ou comme celles qui sont partagées avec sa compagne Sabrina (Céline et Aïcha sont au départ des amies de Sabrina). Les collègues de travail (Sébastien, Cétin) sont à part mais ont été présentés quand même par Fabien qui est entré dans le métier d'éducateur avant Antoine et l'a aidé à y trouver ses premiers emplois.

Plusieurs manières d'articuler les liens sont donc manifestées dans ces réseaux composites, qui relèvent à l'origine de contextes contrastés que ces jeunes ont traversés dans leur vie, en particulier au cours de leurs mobilités géographiques et sociales, et qui reflètent la façon dont des liens en ont été conservés. Avec le temps des groupes se diluent, des relations s'en découlent et se dissocient les unes des autres, mais aussi des personnes sont présentées les unes aux autres, des relations sont ré-encastrées dans des groupes... Les réseaux composites témoignent de ces mouvements asynchrones, chaque sphère de vie ayant sa propre temporalité. Ces processus différents sont ainsi saisis à différentes étapes par la « photo » réalisée à chaque vague d'enquête.

Les structures des réseaux montrent là à la fois leur polarisation autour de ces 4 types assez clairement distingués, et la complexité de leurs composantes en strates temporelles. Les réseaux ont une histoire, et sont la trace de périodes successives d'effervescence relationnelle et de rencontre, d'affiliations, de priorités qui évoluent. Ces structures montrent aussi leurs liens avec les attributs individuels des jeunes interrogés. Si le genre intervient assez peu dans la distribution des réseaux dans cette typologie, en revanche la classe sociale d'origine, la filière scolaire, le niveau de diplôme mais aussi l'âge et la position dans le cycle de vie sont plus marquants sur la structure du réseau. Sont ainsi distingués les jeunes qui quel que soit leur âge vivent encore une vie d'adolescent (habitent chez leurs parents, sans travail, sans relation amoureuse) et ceux qui sont franchement entrés dans le mode de vie adulte. Je reviendrai dans le chapitre suivant sur ces transitions.

#### **4.3.5 - Niches ou ponts**

Un des enjeux de la structure du réseau est, on l'a évoqué, sa conséquence sur la socialisation. Si un réseau est dense, alors les personnes qui le composent se parlent, et on a plus de chances qu'elles disposent des mêmes informations et des mêmes ressources éventuelles. L'information est redondante et l'ouverture plus limitée. Un réseau moins dense va permettre de diversifier les échanges, d'ouvrir sans cesse vers de nouveaux milieux. Dans le panel de Caen, la mesure de la moyenne des densités des réseaux des jeunes en fonction de l'origine sociale suit une tendance très nette : cette moyenne est de 0,22 pour les réseaux des jeunes issus des couches supérieures, de 0,26 pour ceux des couches moyennes, de 0,31 pour ceux des couches populaires. Les classes supérieures sont davantage représentées dans les réseaux de type dissocié, les classes moyennes dans ceux de type centré, les classes populaires dans ceux de type dense, les réseaux composites étant répartis plus également. Dans les milieux populaires les réseaux sont donc plus denses et redondants, dans les couches supérieures ils sont plus dissociés et plus ouverts sur une variété de cercles sociaux. Le nombre de cercles sociaux différents identifiés dans les réseaux des jeunes d'origine des classes supérieures est d'ailleurs plus élevé que celui des classes moyennes, lui-même plus élevé que celui des classes populaires. Une fois de plus, « le capital va au capital »...

De plus, les couches supérieures dominent nettement dans le processus de dissociation alors que les couches populaires dominent nettement dans le processus de centralisation du réseau. Dans le temps, les dynamiques de structuration des réseaux renforcent donc encore les spécificités en fonction des catégories sociales d'origine. Un réseau très dense, redondant, n'offrira qu'une sorte de confort relationnel stable, une « niche » de semblables très interconnectés, qui peut donner un sentiment de sécurité dans l'entre-soi, mais qui sera plus fragile car peu susceptible de supporter le changement : si la personne déménage ou change de mode de vie, elle se trouvera isolée. Dans un réseau plus diversifié, ouvert mais aussi pluraliste, les personnes et les cercles dans lesquels on est reconnu ouvrent à leur tour vers d'autres personnes qui ont elles aussi des réseaux du même type. De plus, on l'a vu, la diversité va toujours croissant dans la mesure où même des personnes similaires sur un point sont différentes sur un autre et ouvrent sur d'autres personnes similaires sur ce point mais encore différentes sur un autre... Plus on a de relations, plus on va donc vers une diversification. Le processus est, encore une fois, cumulatif.

## 4.4 - Les autres significatifs dans la structure du réseau

Quelle est la position des autres significatifs dans cette structure du réseau ? Sont-ils plus centraux, plus connectés que les autres ? Cette question recèle là aussi un enjeu d'importance. Si, même à l'intérieur d'un réseau diversifié et dissocié, les personnes qui comptent sont concentrées dans un petit noyau dense, leur impact sera différent du cas où elles sont dispersées et isolées les unes des autres, sans communication. Je reviendrai plus précisément sur la question de l'influence dans le chapitre 6, mais je peux déjà ici proposer un panorama rapide de ce positionnement.

### 4.4.1 - Des autres plus centraux

C'est la mesure de centralité de degré, qui porte sur les Alter, que je peux mobiliser ici.

Tableau 9 : Moyenne des centralités relatives et écart-type au sein des 4 catégories d'autres significatifs, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel (liens forts).

	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations (liens forts)
Moyenne des centralités	0,292	0,335	0,329	0,395	0,261
Ecart-type	0,214	0,221	0,234	0,257	0,204
Effectif	4244	2966	1358	245	6716

La moyenne des centralités des autres significatifs est toujours supérieure à la moyenne des centralités de l'ensemble des relations, et elle croît au fur et à mesure que l'on va des personnes importantes vers les personnes décisives. Cela veut dire que les autres significatifs sont toujours davantage connectés à d'autres que ne le sont les autres relations.

Mettons à part la famille, dont les membres sont toujours plus centraux car ils se connaissent par définition et se fréquentent le plus souvent, l'Alter-amour qui est bien plus que les autres présenté aux copains et aux parents, ainsi que la famille de cet Alter-amour. Le résultat est alors un peu différent.

Tableau 10 : Moyenne des centralités relatives et écart-type au sein des 4 catégories d'autres significatifs, comparativement à l'ensemble des relations des 4 vagues du panel (liens forts hors-famille et Alter-amour).

	Personnes importantes	Personnes qui comptent	Personnes influentes	Personnes décisives	Ensemble des relations (liens forts hors-famille et AA)
Moyenne des centralités	0,198	0,231	0,219	0,228	0,182
Ecart-type	0,172	0,184	0,177	0,207	0,160
Effectif	2093	1257	698	83	3928

Là aussi, les moyennes des centralités des autres significatifs sont toujours supérieures à celle de l'ensemble des relations. Cependant, on note que les personnes influentes et décisives sont un peu moins centrales que les personnes qui comptent. Il est donc possible qu'elles soient un peu moins connectées à d'autres. Je reviendrai sur ce résultat dans le chapitre 6.

Les profils des réseaux personnels sont donc susceptibles d'intervenir en tant que forme structurale dans les processus biographiques, en favorisant plus ou moins la communication dans le réseau, et par là la cohérence ou la diversité des opinions qui sont à même de compter pour Ego.

Pourtant, les mesures de densité et de centralité moyenne ne peuvent donner une idée exacte de la position dans la structure. Le réseau en effet peut être divisé en plusieurs segments denses mais séparés entre eux.

#### **4.4.2 - La segmentation du réseau**

Le plus souvent, un réseau personnel n'a rien d'un ensemble homogène et cohérent, ni d'un capital attentivement construit et entretenu. C'est plutôt on l'a vu l'accumulation, au fil de la vie et des activités, de relations de toutes sortes dont certaines correspondent à des engagements forts et durables et d'autres à des connaissances éphémères, certaines sont quotidiennes et d'autres plus rarement activées, certaines sont encastrées et d'autres découplées, etc. Ces autres, leur degré de similarité, la qualité de leur relation avec Ego mais aussi la structure que forment leurs connexions entre eux, font l'intermédiaire avec le monde social, un intermédiaire « à plusieurs voix » on l'a vu.

La question est alors : ces voix s'entendent-elles ? Au sein de l'entourage, l'opacité des rôles (Merton, 1965) permet de gérer une grande partie des divergences entre différentes parties du réseau. Les collègues de travail n'ont en effet pas la même expérience ni la même image d'une personne que ses voisins ou sa famille. Elle peut ainsi « jouer » sur divers tableaux, afficher avec chaque autrui une partie seulement de son identité. Elle ne montre pas pour autant une duplicité diabolique, simplement les diverses sphères de sa vie et les rôles qu'elle y tient restent dissociés et localement cohérents... du moment que ses partenaires divers ne se rencontrent pas et que les contradictions ne s'exposent pas. Le degré d'opacité dans un réseau est donc un facteur important à prendre en considération. L'opacité est rendue possible par des « trous structuraux » (Burt, 1992, 1995) qui dissocient différentes parties du réseau et empêchent leur communication. Ainsi, deux autres significatifs peuvent être centraux, mais placés dans deux segments du réseau qui ne communiquent pas, et la communication sera donc coupée au niveau de ce trou.

C'est le cas par exemple dans le réseau de Paul, qui a en vogue 3 plusieurs décisions à prendre : il vient de monter une entreprise de création de sites Internet avec des copains qu'il a connus dans une pépinière d'entreprises. Mais il envisage déjà, au bout de 4 mois, de liquider cette entreprise, et de partir dans le Lubéron où ses parents ont une résidence secondaire. Cela le rapprocherait de Peggy qui vient de partir à Valence et dont il est amoureux (qui apparaît seule en haut à droite du graphique). Paul demande conseil, et les personnes qui l'ont effectivement influencé sont : Alain son père, trois amis de son « noyau » d'amis d'enfance Etienne, Mathieu et Julien, eux-mêmes inclus dans un groupe plus large, et un autre ami, Stéphane, qu'il a connu au foot et qui n'est relié au groupe que par l'intermédiaire d'Anthony. Trois réponses différentes sont données à Paul, sans se concerter puisque ces personnes ne communiquent pas. Ses amis d'enfance tiennent à ce qu'il reste à Caen :

« C'est toujours pareil, le groupe d'amis, il intervient maintenant. Je demande des avis. C'est important.

Et mon groupe d'amis, mon noyau dur m'ont dit : « Attention, Paul, fait gaffe parce qu'on se laisse vite emporter. » Comme ils disent : l'amour rend aveugle. Ben oui. Qu'il me rende aveugle et on verra bien. Il y a un ensemble de choses, aujourd'hui, qui ne me retiennent plus ici. »

Mais Stéphane plaide pour l'option inverse :

« Stéphane, il me dit : « Vas-y, parce que tu vas changer d'air. » Et il sait que cette relation avec Peggy peut m'apporter beaucoup. Stéphane, je lui en ai parlé, je savais très bien ce qu'il allait me dire, mais j'avais besoin d'avoir son avis. Ce n'est pas pour autant que je l'écoutais, mais je l'entendais... »

Son père lui conseille de ne pas faire confiance à ses associés et de renoncer à cette entreprise :

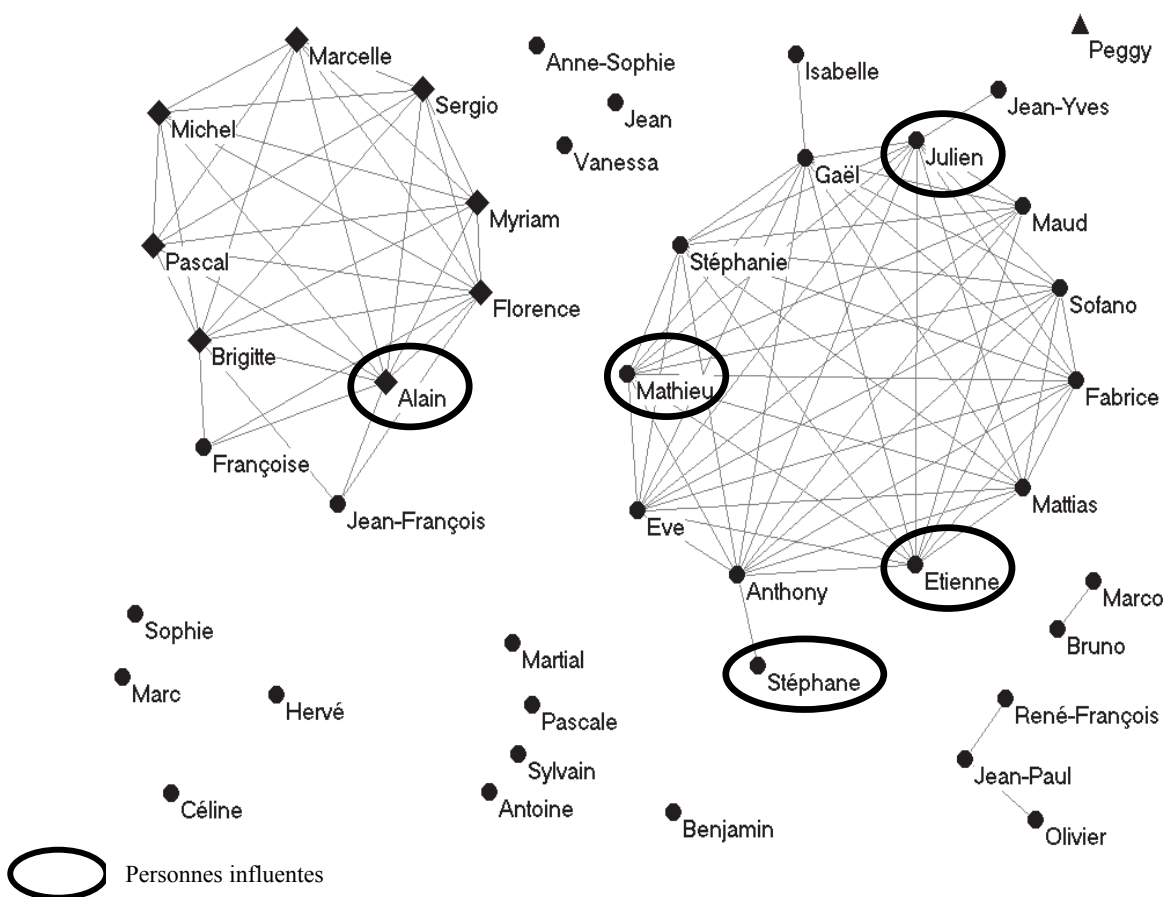
« La première fois j'avais été un peu dans le mur sans l'écouter. C'est arrivé de nombreuses fois dans ma jeunesse, il m'avait dit : « Non, ce copain-là, je ne le sens pas. » Il s'est trouvé qu'avec le temps, il avait raison, qu'il valait mieux éviter cette personne-là. Donc je l'écoute maintenant et je préfère le mettre bien



au courant. Notamment, c'est lui encore aujourd'hui qui m'a dit : « Écoute, si tu as des doutes sur René-François ou Olivier, si Benjamin s'en va, si en plus tu n'as pas envie de rester dans les deux ans à venir sur la région, ne fais pas ta société, tu en seras plus malheureux qu'autre chose. » Il sait très bien que je peux tout à fait trouver du travail, un bon petit boulot au moins pour commencer et me débrouiller, tout simplement. Donc il m'a dit aujourd'hui : « Rembourse tes dettes, rembourse ce que tu dois. » Et puis il sait très bien qu'être autonome financièrement pour moi, c'est très, très important, ça fait partie de mon éducation et j'en ai besoin, tout simplement. »

Finalement, Paul a renoncé à Peggy mais aussi à son entreprise, et a trouvé un emploi salarié dans la publicité à Caen. Mais il fait ce choix sans avoir à confronter les avis différents, se contentant de laisser sa propre décision se construire entre ces « trous ». Le fossé entre son père et ses amis du « noyau », qui sont pourtant tous très centraux, empêche le débat de faire rage entre eux, mais aussi le consensus de s'installer. Stéphane émet un avis encore différent, sans que les autres le sachent. La centralité de degré ne suffit pas ici à spécifier le fait que ce qui est dit par Alain ne croquera pas ce qui est dit par Mathieu, même si tous deux sont centraux. D'autres indicateurs, comme la centralité d'intermédiarité ou le nombre de composantes du réseau, doivent compléter ces mesures. La centralité peut rester élevée, mais se distribuer d'une façon tout à fait hétérogène dans le réseau. Ici, il est aussi efficace d'examiner les graphes et leurs transitions, une fois repérées les tendances principales.

Figure 8 : le réseau de Paul en vague 3



Ces trous structuraux évitent la confrontation entre secteurs hétérogènes, mais aussi pourrait-on ajouter entre les images de soi qui y sont associées. Chaque partie ignore alors ce que fait l'autre. La mise en lumière subite de ces images d'Ego entre les segments peut être dangereuse, car les personnes auparavant dissociées peuvent alors confronter leurs versions contrastées d'Ego. C'est tout l'enjeu par exemple de certains « moments forts » de la vie dans lesquels sont mêlées des parties normalement dissociées du réseau, comme la cérémonie du mariage (Maillochon, 2002, 2009).

C'est pour cette raison que la densité des réseaux, la centralité des Alter, et bien d'autres mesures qui permettent de localiser les trous structuraux et les ponts entre différents segments du réseau sont des indicateurs cruciaux. En fonction de ce profil des connexions dans le réseau, la socialisation sera plus ou moins cohésive et relativement cohérente, ou bien dissociée et disparate. Dans le premier cas, une option est discutée par les divers membres du réseau, débattue, et souvent relativement homogénéisée. Au moins les différents partenaires savent-ils à quoi s'en tenir quant aux positions des uns et des autres. L'information est partagée et mise en discussion commune. Dans le second cas, différents « sons de cloche » peuvent co-exister en s'ignorant mutuellement, et Ego ne court pas le danger de voir s'exposer des versions différentes de sa personne, de ses actions, de ses opinions.

#### **4.4.3 - Des « sons de cloches » isolés**

On a évoqué plus haut le caractère composite de l'entourage, avec des autrui différents, des relations différentes et parfois complémentaires. La présence dans le réseau ainsi que l'apport que constitue chaque relation et parfois chaque groupe peut se fonder sur des motifs très divers, comme c'est le cas pour Emeline avec le noyau de ses meilleurs copines :

« Laure, elle est complètement différente d'Anne. Quand elle vient sur Caen, on retrouve Anne et Sandra. Mais avec Sandra, c'est différent parce qu'au niveau de la conversation, j'ai beaucoup moins de points communs. Je sais que quand on est quatre, il n'y a pas de problème parce qu'elle a beaucoup d'humour, elle est vive. Mais quand je suis toute seule avec elle, si je n'ai pas des vacances à lui raconter, je suis un peu mal. Leila, c'est encore différent. On a habité très longtemps côte à côte, on a fait toute notre enfance ensemble. C'est complètement différent de mes autres copines parce qu'elle est beaucoup plus euphorique, beaucoup moins tournée vers l'intellectuel, très très vivante, hyper dynamique. De la voir une fois de temps en temps, ça me fait marrer, ça me fait respirer parce qu'elle me raconte vraiment l'antithèse des gens que je peux fréquenter tous les jours. Ça change complètement... »

Sur quatre, il y a quand même deux petits duos qui se dessinent. Un qui est très solide, c'est Anne et moi du fait que l'on se voit souvent à deux, et Laure et Sandra du fait qu'elles se voient souvent. »

On trouve ainsi une multiplicité de logiques relationnelles qui font du réseau un ensemble composite de liens contrastés, y compris à l'intérieur de son noyau central. Cette pluralité des expériences et des motifs relationnels peut renvoyer à la conception de « l'homme pluriel » (Lahire, 1998). L'individu en effet combine plusieurs répertoires sociaux issus des contextes de socialisation qu'il a traversés et des groupes divers auxquels il appartient (Halbwachs, 1968). Les membres de son réseau personnel sont les traces « incarnées » de ces strates et de ces contextes de vie pluriels. Les garder séparés les uns des autres, c'est protéger la spécificité des paroles données et reçues, comme pour Violette :

« Je vivrais peut-être plus de choses avec Hélène et avec Claire qu'avec Cécile ou Stéphanie. Je crois qu'elles m'apportent la même chose mais j'ai peut-être pas voulu les mélanger... D'un côté je peux dire ça à Hélène et à Claire, et d'un autre côté à Cécile et à Stéphanie. En fait je leur dis la même chose en fin de compte, mais... J'aurais pu les mélanger et on aurait été toutes les cinq ensemble. On fait les mêmes choses. Elles m'apportent la même chose. Mais c'est vrai que c'est deux groupes différents. Je leur dis la même chose mais c'est vrai que j'ai pas obligatoirement les mêmes réponses. »

Serge témoigne lui aussi d'une distribution des confidences en fonction des duos :

« On se connaît vraiment sur le bout des doigts et puis c'est toujours comme avant, Cédric, il nous appelle toujours Sylvain et moi mais, s'il a un problème de cœur ou un truc plus sensible, c'est à moi qu'il va en parler, pas à Sylvain. Par contre, avec Sylvain et moi, ensemble, il va parler peut-être plus de choses boulot, des petites choses qui le contrarient. Mais bon, ce n'est pas exactement le même rapport. »

Nicolas, c'est un ami, on discute, on rigole ensemble, mais je ne dirais pas les mêmes choses à Nicolas que je dis à Cédric. Ça, c'est sûr. Même avec Sylvain. C'est un peu différent. »

Au sein des groupes mêmes se dissocient ainsi des dyades au fil des thématiques, des attentes et des facettes de soi qu'elles engagent. Véréne apprécie même explicitement le fait d'aller régulièrement avec son compagnon « dans une autre vie » et de laisser ces vies différentes chacune à leur place, sans les mélanger. Pour elle, ces facettes sont positionnées dans un espace géographique :

« J'ai un clan en Vendée qui ne côtoie pas du tout toute ma vie ici et, du coup, on a de temps en temps besoin d'aller en Vendée, de s'évader complètement. On a l'impression d'être dans une autre vie, on a l'impression de ne plus du tout être connectés avec notre quotidien et ça nous fait un bien... Et puis Janine, elle est plus jeune que nous dans sa tête, et nous secoue pas mal. Donc là, pour moi, c'est quelqu'un de vital. C'est vraiment la personne la plus importante qui existe dans ma vie, je crois.

Et puis Mélanie, c'est vraiment ma copine, depuis toujours. Donc on se comprend vachement, mais les gens ne comprennent pas tout. Nous, on se comprend vachement bien, donc on est tout le temps bien bien connectées ensemble. Actuellement, elle a un mode de vie qui est diamétralement opposé au mien, donc là elle est complètement à l'ouest par rapport à moi. Mais voilà, sa vie à Paris, moi je ne la connais pas et je m'en fous. Quand elle est ici, elle retombe complètement dans sa vie de provinciale et elle est extra. Sa vie parisienne, là-bas, je n'adhère pas du tout à sa vie parisienne. Mais bon, après, on se voit, on est toutes les deux et puis on s'en fout. Le reste, on s'en fout complètement. Donc on se soutient toutes les deux, on est à fond toutes les deux ensemble. »

Le réseau d'une personne renvoie donc une image composite de sa socialisation, en lien avec l'image composite qu'elle a d'elle-même. Cette composition est favorisée par la segmentation du réseau, par sa dissociation par groupes et par dyades à l'intérieur des groupes.



## Chapitre 5

### La vie change le réseau

Adoptons maintenant une perspective plus dynamique. Dans l'ouvrage « La vie en réseau », Alain Degenne, Michel Grossetti et moi avons tenté de mettre en oeuvre la proposition originale d'Harrison White (2011) en centrant l'analyse sur les processus d'émergence des formes sociales propres à une sociologie des dynamiques relationnelles : comment une relation émerge d'un contexte, comment elle s'encastre dans un cercle, comment elle se singularise ou devient polyvalente, comment un réseau se découple d'une organisation, comment un cercle émerge d'interactions, etc. Nous avons également, comme je l'ai décrit dans le chapitre précédent, dégagé des types de structures des réseaux personnels : réseaux centrés, dissociés, centralisés, composites. Je vais maintenant « mettre en mouvement » ces réseaux, ces relations et ces types, pour voir comment ils évoluent dans le temps et comment ces évolutions engagent le processus de socialisation.

Ce temps prend plusieurs formes : d'abord il est celui de la durée régulière des années, dont on peut mesurer les effets en comparant les 4 vagues d'enquête. Celles-ci sont situées, tout à fait arbitrairement, sur des intervalles de trois ans, quoi qu'il se passe durant ces trois ans. On peut ainsi examiner un ensemble de 200 transitions de réseaux d'une vague à l'autre. Ensuite, le temps est, comme on l'a vu dans le chapitre 1, très irrégulier dans la temporalité biographique. Certaines périodes sont bien plus que d'autres denses en changements, en transitions, en événements perturbateurs.

Après avoir rappelé brièvement certaines des évolutions « typiques » que l'on peut repérer sur un temps « régulier », celui qui est découpé ici par les vagues d'enquête, j'envisagerai de plus près certains des changements majeurs, prévisibles mais aussi pour certains imprévisibles, que l'on peut rencontrer dans cette période de la vie. Le temps est alors un temps biographique, irrégulier, scandé par des transformations importantes des conditions de vie. Je concentre mon propos ici sur la question et les enjeux de cet impact des évolutions biographiques sur les entourages.

#### 5.1 - Perdre, conserver et gagner des autrui : le renouvellement du réseau

Chaque réseau personnel a une histoire. Sa composition actuelle montre des strates relationnelles de diverses origines et anciennetés. Certains liens proviennent de l'enfance et ont traversé bien des périodes de la vie ; d'autres datent de quelques années et restent typiques d'une époque révolue ; d'autres enfin sont tout à fait contemporains des préoccupations et des activités d'aujourd'hui. Le réseau témoigne alors en quelque sorte de l'histoire personnelle. Il évolue, chaque « photographie » que l'on en saisit est le résultat de bien des mouvements, stratifications et recompositions. Les évolutions en taille, en composition, en diversité, mais aussi le rythme du renouvellement des relations, sont des indices d'une socialisation plus ou moins intense ou stabilisée.

##### 5.1.1 - Changements de taille et de composition

Dans le panel de Caen, les tailles des réseaux sont très variables d'une personne à l'autre, on l'a vu, mais elles varient aussi d'un moment à l'autre. Sur les 75 personnes que l'on peut suivre sur au moins deux vagues d'enquête, 48 ont des réseaux qui diminuent entre la première et la dernière vague, 26 ont des réseaux qui augmentent, et 1 retrouve la même taille. Mais bien des mouvements se sont produits entre-temps. On voit des réseaux augmenter continuellement, d'autres diminuer

continuellement, mais d'autres aussi augmenter puis diminuer ou bien diminuer avant d'augmenter puis de diminuer à nouveau, etc. Ces mouvements d'effectifs sont liés aux transitions biographiques : l'entrée dans la vie professionnelle par exemple va en général avec une diminution des effectifs du réseau, sauf pour les jeunes en difficulté qui ont attendu longtemps un emploi ; le début d'une relation amoureuse favorise un apport de liens nouveaux par son intermédiaire, mais l'installation dans un logement commun fait baisser la sociabilité globalement (Bidart, Lavenu, 2005). Au total, le mouvement majoritaire est celui d'une diminution globale de la taille du réseau dans le temps, ce qui est en cohérence avec les résultats des autres enquêtes.

Mais au-delà des effectifs, les renouvellements affectent la composition de l'entourage. Un réseau peut conserver le même effectif, voire la même structure, mais avec des personnes tout à fait différentes. Comment se fait ce renouvellement dans le temps ?

Les travaux de Wellman (1997) ont montré que le réseau des « intimate relationships » se renouvelle d'un quart sur 10 ans. C'est peu mais c'est beaucoup aussi si l'on considère qu'il s'agit là des personnes les plus proches. Dans le panel de Caen, ce taux est un peu plus élevé, ce qui n'est pas étonnant compte tenu de la population d'enquête, centrée justement sur une période riche en transitions biographiques. Ces mutations des conditions de vie entraînent des changements marqués dans les réseaux, mais aussi nous le verrons dans les modes de sociabilité et d'élection des personnes importantes.

En examinant ce qu'il advient des relations entre deux vagues d'enquête du panel de Caen, on constate que ce renouvellement est bien plus massif au début de l'enquête qu'à la fin. Cette évolution est encore plus nette si l'on exclut la famille et l'Alter-amour.

Tableau 11 : Renouvellement des liens hors-famille et hors Alter-amour d'une vague d'enquête à l'autre dans le panel de Caen

	Vague 1 à 2	Vague 2 à 3	Vague 3 à 4
Nouveaux	33,1 %	31,8 %	26,2 %
Conservés	22,0 %	34,7 %	44,6 %
Perdus	44,8 %	33,5 %	29,2 %
Total	100 %	100 %	100 %
Effectifs	3 651	2 976	2 737

Lecture : sur les 3 651 liens présents à la vague 1 ou à la vague 2, si l'on regarde la situation des liens à la vague 2, 33,1 % sont nouveaux (n'étaient pas présents en vague 1), 22 % sont conservés depuis la vague 1, et 44,8 % étaient présents en vague 1 mais ne sont plus cités en vague 2.

Dans le temps les liens nouveaux et perdus deviennent moins nombreux, les liens conservés plus nombreux. On assiste donc à une certaine stabilisation progressive du réseau. Au moment de la sortie du lycée, entre les vagues 1 et 2, les relations perdues sont très majoritaires, mais les relations nouvelles sont importantes aussi et les liens conservés entre la première et la deuxième vague d'enquête sont plus rares. Mais dès l'intervalle suivant, entre les vagues 2 et 3, une majorité de liens sont conservés, les proportions de liens perdus et nouveaux tendant à se rapprocher. Plus tard, entre les vagues 3 et 4 les liens conservés deviennent nettement majoritaires et l'écart se creuse à nouveau légèrement entre les liens perdus et les liens nouveaux. En devenant adultes, les jeunes vont donc conserver davantage leurs relations, en perdre moins qu'à la sortie du lycée mais aussi en gagner moins de nouvelles.

On voit la part des copains diminuer régulièrement ainsi que, bien plus légèrement, la part de la famille. Seules les relations amoureuses et surtout la belle-famille qu'elles introduisent augmentent en proportion.

Tableau 12 : Composition des réseaux en fonction des vagues d'enquête du panel de Caen

Vague	1	2	3	4	Ensemble
Type de lien					
Hors-famille	67,6 % (+)	61,3 %	60,5 % (-)	60,0 % (-)	62,8 %
Famille d'Ego	28,3 %	28,1 %	27,3 %	26,1 %	27,6 %
Famille d'Alter-amour	2,9 % (-)	9,0 % (+)	10,3 % (+)	11,6 % (+)	7,9 %
Alter-amour	1,2 % (-)	1,6 %	2,0 %	2,2 % (+)	1,7 %
	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %
Total	3 450	2 597	2 438	2 319	10 804

Lecture : A la première vague d'enquête, 67,6 % des relations concernent des personnes hors-famille  
 (+) : résidu standardisé > 2

Avec l'âge et les transitions vers la vie adulte, les relations se raréfient donc de façon générale et se renouvellent surtout brutalement à la fin du lycée.

### 5.1.2 - Davantage d'homogénéité ou de diversité ?

L'évolution de l'homogénéité des autrui dans le réseau peut donner une idée de l'évolution du mode de socialisation : va-t-on vers un entourage qui nous ressemble de plus en plus, ou bien vers un entourage qui se diversifie ? La réponse est bien entendu mitigée, car selon les critères en cause, l'évolution est différente. J'exclus ici la famille et l'Alter-amour, pour qui les questions de similarité sont compliquées par le fait qu'il y a davantage de diversité (de sexe pour l'Alter-amour, d'âge pour la famille, etc.). L'homophilie est plus intéressante à mesurer pour les relations les plus « libres » en termes de choix.

En ce qui concerne la similarité de genre, il n'y a pas d'évolution significative au fil des vagues d'enquête<sup>17</sup>. Quelle que soit la période, les garçons restent davantage « entre eux » (64% de leurs relations sont de même sexe qu'eux) que les filles (54%).

La similarité d'âge est la plus marquée en vague 1 : 74% des relations des jeunes sont établies avec des personnes de moins de 5 ans de différence d'âge avec eux. Ce pourcentage baisse dès la vague 2 à 69% pour atteindre 66% en vague 4. On retrouve là un effet de la fin de la socialisation scolaire et universitaire, et les jeunes deviennent bien plus mélangés sur ce critère en fin de période, en particulier dans les milieux professionnels.

La similarité de niveau de diplôme est un peu difficile à manier dans la mesure où ce niveau de diplôme<sup>18</sup> se modifie au cours des vagues d'enquête, pour ceux qui font des études du moins. En vague 1 la similarité est maximale, bien sûr, puisqu'ils ont tous un niveau inférieur au bac. En vague 2 elle décroît brutalement, puis remonte doucement. Mais on peut constater que ce sont les jeunes qui restent au niveau du bac qui « tolèrent » le plus de différence dans leurs réseaux, autour de 70% de leurs relations étant d'un autre niveau, tout au long de l'enquête. Les jeunes de niveau toujours inférieur au bac restent plus « entre eux » jusqu'à la vague 4 (65% de leurs relations sont de même niveau scolaire) que les jeunes les plus diplômés (46%). Les jeunes plus défavorisés ont donc plus de mal à diversifier leur réseau sur ce plan que les jeunes diplômés, ceux « du milieu » (les niveau bac) étant les plus à même d'avoir des relations au-dessous et au-dessus de leur niveau de diplôme.

<sup>17</sup> J'aurais pu mesurer ici les évolutions en fonction de l'âge au lieu des évolutions en fonction des vagues d'enquête. Elles montrent les mêmes tendances. L'évolution en fonction des vagues d'enquête me semble plus pertinente dans la mesure où elle se fonde sur un « point de départ » biographiques commun ou à peu près : juste avant le bac ou la sortie d'un stage d'insertion.

<sup>18</sup> Les catégories sont : inférieur au bac, bac et bac +1, bac +2 et bac +3, bac +4 et +.

La catégorie professionnelle se stabilise trop tard (les cadres ne sont cadres qu'en fin de période) pour que l'on puisse dégager une tendance sur ce point. Si l'homophilie chute en vague 2, c'est surtout du fait de la sortie du lycée qui différencie les trajectoires après le bac.

On peut également envisager les transformations de la similarité en termes de conditions de vie et de rythme des transitions vers la vie adulte. La similarité en termes de rapport à l'activité (études, emploi, inactivité) croît globalement dans le temps. Mais elle est différente selon le statut : plus on avance dans le temps, moins les étudiants restent entre eux (ils passent de 60% des relations avec des étudiants comme eux en vague 1 à 19% en vague 4), alors que les travailleurs restent de plus en plus entre eux (ils passent de 46% de leurs relations avec d'autres actifs en vague 1 à 88% en vague 4). Ces deux évolutions se font de façon régulière dans le temps. Il y a là un effet de masse bien sûr, d'institution biographique qui définit une évolution « normale » mais aussi produit un effet de « milieu » : les étudiants tardifs voient de plus en plus leurs copains travailler avant eux et devenir différents ; à l'inverse, les jeunes qui travaillent voient de plus en plus leurs amis devenir des travailleurs comme eux, et ils sont de plus en plus majoritaires.

La similarité de situation résidentielle, à savoir ici le fait de vivre hors du foyer parental ou pas, croît globalement très nettement, passant de 36% des relations en même situation que soi en vague 1 à 91% en vague 4. Mais là aussi, au-delà de l'évidence de la cohorte, on peut distinguer des différences selon la situation et sa précocité. Les jeunes qui ont décohabité précocement sont moins « tolérants », ont moins de copains qui vivent eux chez leurs parents (47%) que l'inverse (66% des copains des jeunes qui vivent chez leurs parents ont décohabité). Mais dans le temps, les deux lignes se rejoignent autour de 90% de « mêmes que soi » en vague 4, les décohabitants tardifs étant bien plus rapides à avoir la plupart de leurs copains dans la même situation qu'eux. La transition se généralise.

La similarité dans le fait d'avoir des enfants suit un peu le même principe. En vague 1, la grande majorité n'a pas d'enfants, et leurs relations amicales très majoritairement (à 82%) n'en ont pas non plus. Si l'on met à part la famille, seuls 18% des Alter sont dans une autre situation qu'eux. Cette part de relations hétérogènes augmente régulièrement. Mais il est important de distinguer les situations. Les jeunes qui ont des enfants précocement ont davantage d'amis différents d'eux, sans enfants donc (67%), que plus tard. En effet, au fur et à mesure du temps, leur niveau de « tolérance » à la différence baisse : en vague 4, 36% seulement des relations des jeunes avec enfants sont sans enfants. La courbe de tolérance des « sans enfants » augmente en revanche de son côté, les deux se rejoignant autour de 40% de « différents d'eux » sur ce point en vague 4. Je reviendrai plus longuement sur cette transition dans le chapitre suivant.

Quels mouvements suivent, à l'intérieur de ces entourages évolutifs, les autres significatifs (personnes importantes, qui comptent, influentes et décisives) ? De fait leurs évolutions suivent précisément les mêmes pentes au fil des 4 vagues d'enquête que celles de l'ensemble de l'entourage (hors famille et hors Alter-Amour) que nous venons de voir.

Ainsi, la constitution de similarités dans le réseau, sur ces points précis liés aux transitions vers la vie adulte, doit tenir compte des évolutions « normées » et massives de la cohorte. Ceci étant, la masse n'explique pas tout. Nous sommes dans le registre des relations électives, et le fait d'avoir dans la société plus de candidats potentiels à la relation qui sont dans telle situation ne suffit pas à expliquer que ce soient majoritairement eux qui soient élus. Des travaux statistiques portant sur des effectifs de personnes plus importants pourraient rendre mieux compte de ces évolutions, mais ils sont rares malheureusement et restent le plus souvent centrés sur une seule de ces transitions, ou sur un seul type de relations. Par ailleurs, il est important de discerner les effets différenciés des transitions précoces et tardives. Un jeune qui se distingue de la majorité de sa cohorte au regard de son calendrier biographique, en étant plus précoce par exemple, a davantage de relations différentes de lui, mais se fait « rattraper » ensuite et devient plus homophile. Enfin, il est difficile de savoir si ce sont ses amis qui le rattrapent ou s'il change d'amis. J'examinerai cette question de plus près dans le chapitre suivant. Cette question des « décalages » dans les transitions biographiques nous



conduit au point suivant. Il arrive en effet qu'au lieu de conserver des amis différents, on les abandonne, en particulier à cause de ces divergences croissantes.

### 5.1.3 - Comment perd-on des relations ?

Comment perd-on des liens ? Comment et pourquoi certains Alter disparaissent-ils du réseau ? Comment une relation meurt-elle ? C'est une question cruciale pour le processus de socialisation car elle signifie que des portes se ferment. Pourquoi le font-elles ? C'est ce que je vais tenter d'éclairer.

Le panel de Caen permet de « revenir » sur les relations perdues. En effet, le réseau est reconstruit à chaque vague d'enquête avec la même procédure exactement, et c'est en comparant la liste des noms cités avec ceux qui avaient été cités trois ans auparavant que l'enquêteur peut repérer les « disparus ». Il revient alors vers l'enquêté en lui montrant les listes et en lui demandant les raisons des disparitions. La dimension longitudinale permet alors un repérage plus systématique de ces relations disparues. En effet, on a terriblement tendance à oublier quelqu'un que l'on ne fréquente plus. Avec la méthode longitudinale, l'enquêteur a gardé la trace de toutes les personnes citées auparavant et les rappelle à la mémoire.

Sur un total toutes vagues d'enquête confondues de 10 804 relations, 39,4 % ont disparu à un moment ou à un autre, dont 82 % hors famille<sup>19</sup>.

Ce qui va nous intéresser ici est bien sûr la raison donnée à cet « abandon » du lien, en particulier lorsque cette raison concerne les évolutions biographiques et les rapports avec le monde social.

Les raisons d'abandon ont été regroupées à partir des entretiens en 7 catégories. 19,4 % sont non renseignées (c'est le cas souvent de la famille car les enquêteurs ne posaient pas toujours la question des raisons de « disparition » pour elle). Nous laissons donc à part la famille d'Ego, qui de toutes façons « disparaît » moins. Restent 3 097 relations hors-famille d'Ego pour lesquelles la disparition est explicitée.

Tableau 13 : Raisons données par les enquêtés de Caen pour expliquer la non-citation des relations, hors famille d'Ego

Raisons des non-citations	%
Contexte disparu	35,4
Perdu de vue	26,6
Effet du réseau	15,3
Distance sociale	9,1
Conflit	7,4
Distance spatiale	5,5
Décès	0,7
Total	100 %
Effectif	3 097

Lecture : 35,4 % des enquêtés attribuent la disparition des relations qu'ils ne citent plus à la disparition du contexte.

Revenons sur ces raisons.

<sup>19</sup> Certaines relations ont disparu à une vague d'enquête puis ont ré-apparu à une autre vague. On peut alors les considérer comme plutôt « dormantes » que disparues. Ceci étant, les raisons de leur non-citation sont toujours intéressantes à étudier à chaque fois que cela se produit.

### *Les contextes :*

La disparition du contexte dans lequel évoluait la relation est la raison la plus fréquemment identifiée. On trouve là en particulier les relations de lycée qui typiquement ne survivent pas à la sortie de l'univers du lycée. De même les relations qui restaient cantonnées au milieu professionnel, à une association, un loisir ou un quartier n'ont-elles pas été poursuivies lorsque l'on a quitté ce milieu. La seconde raison la plus fréquemment invoquée est ici résumée par « perdu de vue ». Cela signifie que la relation n'a pas été clairement interrompue, qu'elle s'est délitée doucement sans qu'une cause soit marquante. Les Alters sont parfois partis sans qu'Ego prenne leurs coordonnées, sans qu'il ait les moyens de les retrouver. Les jeunes évoquent parfois le fait qu'ils les aperçoivent, ils se croisent, se saluent, se donnent des nouvelles, mais sans « se chercher », sans se voir exprès.

Vient ensuite ce que l'on appelle un « effet du réseau », qui signifie que si telle personne n'est plus citée, c'est avant tout parce qu'une autre personne qui faisait l'intermédiaire a elle-même disparu. On cesse ainsi souvent de voir la famille et les amis d'un conjoint après une séparation, car c'est le conjoint qui « faisait le lien ». Dans la jeunesse les groupes et bandes de copains sont souvent adoptés (et abandonnés) en bloc, et disparaissent lorsque l'élément central, *leader* ou « pont », disparaît. L'effet de réseau est également invoqué lorsque des incompatibilités empêchent que des relations persistent, comme lorsqu'on se trouve entraîné dans un conflit ou obligé par un tiers de « choisir son camp », lors de l'installation en couple par exemple.

### *Des effets de socialisation*

La notion de distance sociale qui arrive ensuite parmi les causes d'arrêt de relations résume diverses situations, mais l'idée centrale est que les personnes se sont éloignées parce que leurs vies divergeaient en termes de statut social. Bien des jeunes qui font connaissance dans le milieu relativement homogène du lycée prennent ensuite des chemins divergents : certains font des études longues, d'autres travaillent juste après le bac, certains gravissent des échelons sociaux, d'autres non, certains se marient et ont des enfants rapidement, d'autres non. Ces différenciations croissantes rendent le partage des activités, des goûts et des affinités plus difficile. Les processus de socialisation les entraînent peu à peu dans des milieux de plus en plus divergents. Un certain « sentiment de classe » peut aussi plus subjectivement apparaître peu à peu et creuser le fossé, comme l'a expérimenté Léa avec son amie Nadège :

« A la fin de l'IUT, c'était "Madame passe des concours, machin...", et puis elle commence à me parler de ses cours, à me faire la morale parce que l'IUT, c'était pas valorisant, elle était dans une école de commerce... elle m'a pris le chou comme ça ! Elle me rappelle à Noël, " Ah tu sais pas, il y a plein de gars dans ma classe, et puis tu verrais les bagnoles qu'ils ont..." C'est tout ce qu'elle a trouvé à me dire. Avant quand on était amenées à fréquenter des gens qui avaient beaucoup d'argent on se foutait d'eux, on ne voulait pas devenir comme eux. Ecraser les autres avec ça ... Je ne sais pas, ils lui ont monté le bourrichon dans son école... La chute a été haute ! »

Le mariage, qui provoque on l'a vu une nouvelle « construction de la réalité » (Berger & Kellner, 1988, Bott, 1971, Maillochon, 2002) contribue aussi à éloigner certains amis, en provoquant des changements dans les manières de faire et de voir, comme pour Solange :

« Sandra, je l'ai connue avant Laurent, au lycée. Et quand je suis sortie avec Laurent, je lui ai présenté, on a fait des soirées ensemble. C'est vrai qu'ils ne s'appréciaient pas plus que ça parce qu'il dit qu'elle est un peu fofolle. Elle est un peu excentrique dans sa façon de s'habiller, dans sa façon d'être aussi. Elle est sur son nuage. Moi, ça me fait rigoler, ça me permet de m'évader, de voir autre chose. Lui, il y a des gens, il ne cherche pas à les connaître. Quand il n'aime pas, il n'aime pas, il n'y a pas à chercher. Et je deviens un peu comme ça. »

On voit l'influence de Laurent contribuer ainsi directement à refaçonner l'entourage de Solange. L'installation en couple, mais aussi l'arrivée des enfants contribuent à différencier les modes de vie

et à rejeter certains amis. Ces transitions si elles ne sont pas synchrones suffisent à faire disparaître des relations.

La distance spatiale, l'item qui arrive ensuite, apparaît comme une séparation plus objective : on comprend bien que le fait d'avoir à franchir des milliers de kilomètres pour se voir ait une influence sur la fin des relations... ou de certaines, du moins. Car il existe bien des relations qui de ce point de vue « auraient dû » se terminer, et qui sont poursuivies, l'exilé continuant à tenir une place importante et restant contacté par courriel, téléphone, etc. Inversement, pour certaines personnes (en particulier dans les couches populaires), un déménagement à deux ou trois kilomètres suffit à rendre certains amis « inaccessibles »... La question de la distance spatiale se trouve très souvent associée à diverses formes de distance sociale. Certaines personnes attribuent par facilité la disparition d'un lien à la distance spatiale alors que celle-ci n'est pas seule en cause et que d'autres différences, dans le cycle de vie par exemple, sont pertinentes aussi et parfois étroitement imbriquées. C'est le cas par exemple lorsque Suzie parle de sa relation avec Stéphanie:

« J'étais encore chez mes parents. Elle, elle est partie de chez ses parents il y a trois ans maintenant. Donc, le fait qu'on n'habitait plus côte à côte, en fait, qu'elle soit partie sur Caen, ce n'était pas facile. Avant, je traversais, et hop j'étais arrivée mais, là, elle a déménagé pour se mettre avec son ami et puis après, une année plus tard, j'ai rencontré Fabrice, après une autre année, on a fait la même chose. C'est l'éloignement qui a joué. Je dirais que ça a décliné parce que j'avais encore une année d'études qu'elle était déjà sortie du lycée. Parce qu'elle avait fait esthétique et elle a fini une année avant. Donc ça a commencé à décliner parce qu'elle a trouvé son travail et, moi, j'étais encore étudiante. On se voyait déjà moins parce qu'il n'y avait plus le fait qu'elle vienne avec moi à l'école. Le fait qu'elle travaillait, moi j'étais en études. Le soir, peut-être qu'elle pouvait sortir mais, moi, je ne pouvais pas, j'avais mes cours. Le week-end, pareil. Et, après, elle est partie de Fleury. »

Ici la distance spatiale, identifiée comme la première cause, est précédée dans le temps et accompagnée par d'autres facteurs qui ont contribué eux aussi au déclin de la relation : Suzie a poursuivi ses études alors que Stéphanie travaillait, puis Suzie est restée chez ses parents alors que Stéphanie quittait les siens et s'installait en couple, facteur qui a joué aussi, outre le fait qu'elle soit partie de Fleury (qui n'est qu'à 5 kms de Caen).

L'influence de la distance spatiale est en outre étroitement liée à la force du lien : c'est surtout pour les liens faibles ou en train de s'affaiblir qu'elle constitue un obstacle, alors qu'elle ne suffit pas à entamer un lien fort et qu'elle peut même le renforcer encore et contribuer à « faire le tri » entre les vrais amis et les autres.

Le conflit, qui réside lui à l'intérieur même du lien (même s'il est nourri par d'autres facteurs bien sûr), est finalement assez peu fréquent. Les causes de disputes se montrent très variées : jalousie, paroles malheureuses et vexantes, manquements aux devoirs de l'amitié qui provoquent de vives déceptions, rivalités professionnelles, micmacs amoureux, chamailleries en cascade... Les ruptures conjugales ne sont pas toujours vraiment conflictuelles mais sont en général tendues et douloureuses. Elles entraînent souvent des recompositions dans l'ensemble du réseau.

Les raisons de disparition d'une relation sont davantage entremêlées que cette liste ne le suggère. Elles consistent plus souvent en un faisceau de facteurs emboîtés qu'en une cause unique. Dans les entretiens, diverses explications se déroulent au fil de la conversation, et les multiples facteurs qui s'en dégagent sont en interaction les uns avec les autres. On voit des raisons s'enchaîner et s'articuler : départ, installation en couple, choix professionnels, décalages dans les modes de vie... Un facteur peut en cacher un autre, mais surtout leur efficacité réside dans leur conjonction et leur (dé)synchronisation.

#### **5.1.4 - Qui perd quels liens ?**

Les raisons de perdre des relations se distribuent dans l'espace social mais aussi au regard des qualités des relations, principalement en fonction de l'âge et de l'ancienneté des liens. Dans

l'enquête de Caen, qui rappelons-le reste ciblée sur une population jeune, la disparition d'une relation du fait de l'arrêt de la fréquentation de son contexte est surtout le fait des plus jeunes (juste à la sortie du lycée), issus des couches populaires. Le fait de se « perdre de vue » est également plus fréquent dans les couches populaires, mais plus tardif, après 26 ans. Les effets de réseau sont davantage le fait des plus jeunes et des couches supérieures. Les impacts de la distance sociale et de la distance spatiale se trouvent plus marqués dans les couches supérieures et entre 21 et 25 ans : c'est à ce moment là, dans les débuts de la vie professionnelle, que ces différenciations se « durcissent ». Enfin, les conflits sont plus fréquemment évoqués après 26 ans et dans les couches populaires. Garçons et filles se comportent de la même façon sur ces questions.

Par ailleurs, les relations les plus récentes sont proportionnellement les plus perdues, et les causes de leur disparition sont surtout contextuelles pour les jeunes. On trouve là typiquement un volant instable de liens « faibles », en particulier autour des années de lycée. Les relations d'ancienneté moyenne sont un peu plus sujettes à l'impact de l'éloignement géographique et de la distance sociale, elles sont aussi plus typiquement des liens « forts ».

Une même personne connaît le plus souvent dans son propre réseau diverses causes de rupture : elle perd certains amis en abandonnant un loisir, d'autres en changeant de ville, d'autres encore par un conflit ou par ricochet lorsqu'un groupe se désagrège, etc. Mais on trouve aussi des personnes plus susceptibles que d'autres d'expérimenter certaines formes de ruptures. Par exemple Amélie a une tendance à se fâcher avec tout le monde et de très nombreux conflits émaillent ses relations amicales comme familiales ; par exemple Joël qui reste célibataire se distancie peu à peu de tous ses amis qui s'installent en couple ; Diane, elle, constate que tous ses copains quittent son village pour partir à la ville, et déplore de s'y trouver « coincée » ; Solange lors de son divorce voit son réseau brutalement diminué de la famille de son ex-conjoint mais aussi de beaucoup de ses anciens amis à elle, catholiques, qui désapprouvent cette séparation... Les raisons de fin des relations relèvent donc de configurations impliquant des facteurs sociographiques, démographiques, des conditions de vie, mais aussi des facteurs culturels et des événements biographiques plus ou moins prévisibles.

Ces considérations peuvent aider à identifier, en miroir, ce qui fait durer les relations...

La polyvalence, à savoir le fait de traverser divers contextes et de partager diverses activités et rôles est ainsi associée à la stabilité de la relation. D'autres travaux ont montré que les relations les plus « périphériques » et les moins polyvalentes dans le réseau sont les plus susceptibles de disparaître (Kahn & Antonucci, 1980, Morgan, Neal & Carder, 1996, Klein Ikkink & Van Tilburg, 1999). Les relations récentes sont beaucoup plus éphémères que les autres, elles disparaissent également davantage. L'ancienneté élevée du lien est donc nettement corrélée avec sa pérennité, ce qui ne se réduit pas forcément à une tautologie : les liens les plus anciens sont aussi les plus solides. Ainsi, les amis rencontrés dans l'enfance sont davantage pérennes au long des 4 vagues d'enquête (48,6 %) que disparus (44,9 %), les amis rencontrés dans le temps du lycée (de 16 à 19 ans) comptent bien davantage de disparus (59,9 %), ceux du temps de l'université ou des premiers pas dans le travail (connus entre 20 et 30 ans) sont surtout éphémères, apparus à une vague seulement (42 % à 49 %). Ceci étant, les limites de l'enquête de Caen nous privent un peu de recul. Mais le fait que les relations les plus anciennes soient aussi en général les plus stables a été repéré par d'autres travaux, qui signalent ce « noyau » des liens anciens entouré par un « volant » de relations plus éphémères gravitant autour (Ferrand, 1989). Par ailleurs, les amis que l'on voit rarement peuvent également rester pérennes: c'est le cas en particulier des amis d'enfance qui ont déménagé loin mais avec qui l'on garde le contact. En effet, 57,5 % des personnes que l'on ne voit qu'une ou deux fois par an sont pérennes.

Pour Antoine, par exemple, la profondeur historique de sa relation avec Manu contribue dans son idée à la rendre quasiment éternelle, quoi qu'il arrive :

« Plus on vieillit, plus on trie, c'est clair. Et puis les relations qu'on garde sont plus fortes. Manu, par exemple, on se garde... On sait qu'il y a un passé historique, il y a une histoire qui nous relie et quand on se voit, on s'entend très bien. Et je pense que Manu, maintenant, quoi qu'il arrive, à moins qu'il y ait

vraiment une grosse, grosse embrouille, je pense que même si on ne se voit pas pendant deux ans, quand on se reverra, ça sera comme hier. »

Il le distingue clairement des relations plus éphémères, celles du moment présent :

« Les gens que je vois, je les classe en deux catégories. Il y a les gens que je côtoie parce que c'est en ce moment, c'est des gens de boulot, c'est des gens de transit, des gens de passage. C'est le travail qui nous tient en relation. C'est des gens que je vais perdre de vue, c'est clair. Et puis il y en a d'autres, maintenant, c'est la période de l'âge où on s'investit plus dans cette relation, parce qu'on est capable de juger avec un peu plus de recul cette relation. »

Le fait de perdurer ou de disparaître peut aussi être lié au degré de connexion avec d'autres personnes du réseau. Il est en effet plus difficile de laisser tomber un ami qui est en relation avec nos autres amis. Cette hypothèse est vérifiée par la mesure de la centralité du lien (mesurée pour les liens forts uniquement) : dans le panel de Caen, la pérennité augmente clairement avec la centralité d'Alter. Sa centralité nulle ou basse l'expose davantage à la disparition, les relations éphémères étant davantage le fait des isolés, à savoir des Alter qui ne sont connectés à aucun autre Alter. On peut dire que le fait d'être connectée à d'autres protège donc la relation, la pérennise. L'imbrication des réseaux est un facteur de stabilité (Feld, 1997). Par ailleurs, la moyenne des centralités relatives des Alters<sup>20</sup> disparus entre deux vagues d'enquête est toujours inférieure à celles des Alters conservés dans le même intervalle. Les relations conservées d'une vague à l'autre sont donc plus centrales que celles qui vont disparaître. Ce résultat reste valable quelle que soit la période. On peut donc confirmer que le fait d'être pour un Alter connecté à d'autres limite le risque pour lui de disparaître. Certains amis d'enfance font cependant exception, dans la mesure où l'épaisseur historique a rendue la relation « inaliénable » bien qu'ils ne fréquentent qu'Ego.

Nous retrouvons dans ces facteurs et ces modalités de perte ou de maintien des relations l'effet des transitions du lycée vers le monde du travail, associé à une évolution vers une plus grande électivité relationnelle. Agnès nous livre ainsi le récit de ces abandons et renouvellements, en vague 3 :

« Sophie, Joël, Géraldine, Rémi, Yasmina, Jean-Jacques, Thierry, ce sont des gens du BTS. J'ai quitté le BTS, chacun a repris sa route. (...) Les gens de la Fac, c'est pareil, chacun est parti aux quatre coins. (...) Je crois que c'est le fait qu'ils soient restés à la fac. Moi j'ai bossé et on s'est retrouvés en gros décalage. Leurs plans vacances, eux, c'était des plans sac à dos. Et moi, leurs plans galériens qui m'éclataient quand j'étais à la fac, le jour où j'ai bossé, quand j'avais des vacances, je n'avais plus envie de plans galériens. Et puis après chacun a suivi son chemin. »

On note chez Agnès aussi ce décalage entre le monde des études et le monde du travail, qui affecte même les modes de loisirs :

« Ce n'est plus des gens que je vois maintenant, ils sont tous mariés avec des enfants, ils ont suivi leur chemin (...) Je pense que la plupart ont rencontré des nanas avec qui je n'avais pas spécialement d'affinités. Ils sont rentrés dans un registre qui n'était pas le mien. (...) Et puis ceux qui disparaissent, pareil, c'est parce que nos vies prennent des chemins différents. »

Les distances sociales se creusent. En devenant adulte, Agnès fait de plus en plus le tri entre les gens qui lui ressemblent et les autres : ceux qui se sont mariés, qui ont des enfants, ou qui aiment les voitures... ne font plus partie de son petit monde.

Apparaît ici une distinction entre trois volants relationnels : un noyau d'amis d'enfance et de lycée, stabilisés, qui résistent aux mouvements de la vie et du réseau ; un volant plus vaste mais plus labile d'amis d'études à l'université, qui a fourni de gros contingents de la vague 2 mais dont l'essentiel n'est plus cité en vague 3 ; enfin, les liens actuels, plus homogènes, pour beaucoup liés au travail mais nettement moins nombreux.

Alice évoque une mutation dans les modes de sociabilité, au-delà du renouvellement des liens :

« Je ne vois plus Jacques, et je ne m'en porte pas plus mal. On ne vit plus en bande, c'est clair. L'avantage d'être en bande, on est plusieurs, on fait la fête tous ensemble, l'inconvénient, c'est qu'on voit parfois des gens auxquels on ne tient pas particulièrement. Maintenant, ce sont plus des relations individuelles, si bien qu'on ne voit que les gens qu'on a envie de voir. Les rapports font que le tri s'opère

---

20 Je rappelle qu'il s'agit du nombre de connexions qu'a un Alter avec d'autres Alters du réseau par rapport au nombre de connexions possibles dans ce réseau

naturellement, on n'est plus obligés de se voir tous ensemble comme avant. Donc si je n'ai envie de voir qu'une seule personne, je ne vois qu'une seule personne. J'ai repris contact avec certains, c'est une démarche personnelle, ce qui prouve bien que ça procède plus d'un choix maintenant. Avant, il y a des gens qui m'étaient plus ou moins imposés, je pense à Jacques, je ne me suis jamais entendue avec ce type-là, c'était horrible, on ne se supportait pas. C'est très bien qu'on ne se voie plus. Il ne faut pas avoir peur de ça, non plus... »

Objet « en creux » de la sociologie, très peu présente dans les analyses de réseaux, la question de la fin des relations nous en dit pourtant long sur les facteurs qui fragilisent ou à l'inverse favorisent le lien social. Dans l'analyse de ce qui fait durer ou s'achever les relations se dévoilent leurs articulations avec d'autres dimensions du social qui contribuent à étayer, rapprocher ou distendre ces relations. Les clivages sociaux, les distances spatiales, les dissimilarités, et les transitions biographiques montrent là des résonances nouvelles. Certes, le contenu de la relation, son histoire, sa conflictualité éventuelle, ainsi que ses interconnexions dans le réseau peuvent accélérer ou freiner sa fin. Mais le plus souvent, là aussi, les contextes, les âges de la vie, les cadres sociaux montrent leur impact sur le devenir des relations.

## 5.2 - Modifier la structure du réseau

Les structures des réseaux sont, on l'a vu dans le chapitre précédent, lourdes de conséquences sur la circulation de l'information, la cohérence des avis donnés, la cohésion de l'entourage. Comment évolue la densité et le profil structural du réseau ? Avec les années le réseau se dissocie-t-il en éléments isolés, ou bien se densifie-t-il, se centralise-t-il ? Que nous disent ces mouvements sur le « sens » du processus de socialisation ?

Dans l'enquête de Caen, au long des 4 vagues d'enquête successives étalées sur 9 années, la densité moyenne des réseaux diminue globalement. Alors qu'elle est de 0,30 en vague 1, elle monte à 0,31 en vague 2 mais redescend ensuite à 0,27 en vague 3 puis 0,24 en vague 4. On a donc un mouvement global de dissociation entre la fin du lycée où ils sont particulièrement denses (grande présence de la famille et des bandes de copains, très interconnectées) et le début de l'âge adulte où les amis plus sélectivement choisis sont davantage fréquentés seuls ou à deux.

Il est également possible d'examiner les évolutions des types de réseaux identifiés plus haut. On remarque tout d'abord que certains types sont plus stables que d'autres, qu'ils connaissent moins de mouvements vers d'autres types. Les classes de types « dense » et « centré » sont les plus stables : les réseaux qui s'y maintiennent d'une vague à l'autre sont plus nombreux que dans les autres classes. Cela voudrait dire que ces réseaux ont atteint peut-être un certain « équilibre », qu'ils changent moins de configuration que les autres. Les réseaux « dissociés » et les réseaux « composites »<sup>21</sup> sont moins stables.

Au total, sur un ensemble de 200 transitions entre deux vagues d'enquête pour l'ensemble du panel, 83 transitions restent dans le même type, 36 vont dans le sens d'une centralisation, 35 dans le sens d'une dissociation, 33 dans le sens d'une densification et 13 dans le sens d'une décentralisation<sup>22</sup>.

Dans le mouvement de dissociation, la moyenne des densités des réseaux et la moyenne des centralités des Alter décroissent globalement avec le temps. On assiste là à la perte de groupes denses typiques de la fin du lycée, à l'apparition d'Alters isolés et à la fin de connexions entre certains Alters qui restent dans le réseau. Parfois le renouvellement est radical, et l'on voit une personne perdre tout son groupe d'amis et en rencontrer de nouveaux isolés en revanche les uns des autres. Ce sont le plus souvent des jeunes qui ont migré loin de Caen ou qui ont radicalement modifié leur mode de vie, changé de métier ou de situation familiale. Dans cette dynamique de

---

21 Ces derniers combinent rappelons-le des caractéristiques de centralité d'un Alter, de présence de cliques très denses mais aussi d'isolés.

22 Pour plus de précisions sur ces dynamiques, je renvoie au chapitre 6 de l'ouvrage « La vie en réseau ».

dissociation se trouvent donc les jeunes qui ont connu des événements et mutations biographiques très importants, qui ont à la fois renouvelé leurs amis, en ont perdu beaucoup et connu beaucoup, et qui ont le plus souvent changé de mode de vie et de façon de faire des liens.

A l'inverse, dans certains cas le réseau se densifie dans le temps, il présente de plus en plus de connexions entre les Alter. Parfois c'est l'ajout d'une clique importante, par exemple une nouvelle bande de copains ou une partie de la belle-famille, qui fait augmenter la densité d'un bloc ; d'autres fois un nouvel Alter-amour est présenté à beaucoup de personnes ; par transitivité des Alters qui étaient présents mais restaient auparavant isolés les uns des autres deviennent connectés ; enfin, la disparition d'isolés fait aussi augmenter la densité en donnant relativement plus de poids à ceux qui restent connectés.

Le mouvement de centralisation du réseau aboutit à ce qu'un des Alters concentre la plupart des interconnexions. Il s'agit le plus souvent de l'Alter-amour, mais pas toujours. On assiste souvent à un resserrement du réseau sur le jeune couple qui au début de sa liaison ne fréquente plus que les membres de la famille et les amis les plus proches, quitte à retrouver des liens avec les autres plus tard, en particulier au moment de la naissance du premier enfant. La densité quelquefois se déplace sans vraiment changer de valeur globale sur l'ensemble du réseau, simplement elle passe de groupes de copains d'Ego à de nouveaux groupes de copains du couple ou à la famille. On voit alors ces réseaux conserver la même densité globale mais se centraliser doucement. D'autres le font en remplaçant simplement quelques Alters isolés par quelques nouveaux connectés à l'Alter-amour.

Même si ce processus est plus rare pour les jeunes, il arrive que le réseau se décentralise, qu'il devienne dissocié, composite ou dense. Soit l'Alter central disparaît du réseau, soit des Alters se déconnectent de lui ou de nouveaux Alters isolés apparaissent, soit encore la densité générale augmente autour de lui. On pense bien sûr avant tout à la séparation du couple qui fait disparaître l'élément centralisateur, et effectivement c'est bien souvent le cas. Parfois l'Alter-amour est toujours présent mais fréquente moins les copains d'Ego. On trouve ainsi plusieurs cas où, au bout de quelques années de vie commune et parfois à la suite d'une crise, le couple décide de disjoindre un peu ses fréquentations, chacun retrouvant un peu des amis « à soi », ce qui fait diminuer la centralité de l'Alter-amour.

On voit qu'il est difficile d'interpréter ces mouvements structuraux sans se référer à des facteurs exogènes, en particulier aux événements de la vie qui se produisent dans le même temps. L'apparition ou la disparition d'un Alter central comme peut l'être l'Alter-amour, par exemple, emmène l'analyse vers la compréhension de « ce qui s'est passé » dans la vie, la famille et les relations amicales du jeune en question. Même s'il n'est pas question de raisonner en termes de causalité, la concomitance de ces événements biographiques et relationnels, ainsi que les récits des jeunes qui sont invités à les expliquer, conduit à les mettre en rapport. C'est ce que je vais détailler un peu plus maintenant.

### **5.3 - L'impact des événements de la vie : un processus de socialisation qui évolue**

Ces quelques dynamiques dans la structure des réseaux, particulièrement sensibles au moment de l'entrée dans la vie adulte où il se passe beaucoup de choses tant sur le plan biographique que relationnel, sans prétendre à l'exhaustivité, nous donnent des images « vivantes » des évolutions des réseaux personnels. Certes, des travaux plus purement structuralistes envisagent une palette bien plus large d'indicateurs précis et originaux. Mais la liaison entre la sociologie des réseaux qui a développé ces indicateurs mais qui « intimide » encore les non-spécialistes, avec la sociologie de la socialisation, plus généraliste, me conduit plutôt à laisser ces dynamiques « incarnées » dans les personnages et les histoires que nous racontent les personnes interrogées. Il paraît en effet difficile d'isoler des effets de structure « purs », intrinsèques, d'effets « extrinsèques » qui renvoient à la condition sociale, à la rencontre ou à la séparation d'un conjoint, à un départ à l'étranger, à un plus grand engagement familial, etc.

Lors du passage de l'adolescence à l'âge adulte, diverses mutations biographiques viennent s'ajouter au simple vieillissement. Elles impliquent des changements de statut, des "seuils" dans la socialisation. Les jeunes deviennent en particulier des travailleurs, des conjoints, des parents... On peut alors mesurer les impacts du passage des études au travail, du départ du foyer des parents, de l'installation en couple, de la parentalité... sur les réseaux relationnels, au-delà du simple passage du temps. De plus, des événements biographiques moins institutionnels et moins prévisibles ont également des impacts forts sur les réseaux : la migration, le divorce, la bifurcation professionnelle, le changement d'orientation sexuelle... sont des exemples de transitions significatives qui impactent les processus de socialisation.

*Pour une étude précise de ces transitions et de leur impact sur les réseaux, je renvoie à la lecture du document en annexe 4 qui présente le chapitre 7 de l'ouvrage « La vie en réseau ».*

Je développe davantage ici, à partir des récits des jeunes, le rapport qui est fait entre les pratiques de sociabilité et les modes de socialisation.

### **5.3.1 - Sortir du système éducatif**

Le constat le plus massif est sans doute celui d'une transformation radicale des modes de sociabilité lorsque l'on quitte le monde des études pour celui du travail. Ce passage du système scolaire à la vie professionnelle a un très fort impact sur les effectifs des réseaux (Bidart, Lavenu, 2005) : de gros contingents de pairs, de camarades d'études disparaissent au moment où l'on quitte ce milieu structurant et unifié. Le fossé entre le monde des études et celui du travail est important, la séparation se fait sentir brutalement. Ceux qui poursuivent des études après le bac conservent à l'université une sociabilité typique des étudiants, mais leurs réseaux diminuent ensuite lorsqu'ils entrent à leur tour le monde du travail. Se confirme donc là un effet très net de l'entrée dans la vie professionnelle, simplement différé pour les étudiants.

Mais surtout, les relations professionnelles ne s'établissent pas du tout sur le même mode. Dans le lycée ou l'université, les camarades sont surtout fréquentés en groupes, pour des activités collectives, et les relations sont très dépendantes du contexte de rencontre. C'est ce que réalise Emeline, au moment où elle est encore au lycée :

« Anne, Laure, Sandra, c'est le lycée qui a tout fait. C'est au lycée que se passe l'essentiel de notre vie. Vu ce qu'il en est actuellement, si il n'y avait plus le lycée, peut-être qu'il y aurait un petit peu plus de difficultés à se voir, à reprendre une bonne communication. Avec elles, ça devrait tenir, alors que les gens qui sont marqués en dessous, c'est sûr que ce sont des gens que je ne reverrai jamais. Même si je les croise dans la rue, je me demande si je ferai l'effort. Je pense que si je revoyais ces gens-là, ça serait parce que l'on dit "allez on se fait une réunion des anciens copains". Ca ne serait pas individuellement, c'est sûr. »

L'entrée dans le travail, univers bien plus hétérogène, provoque une mutation de la façon de « faire des liens ». Précisons un peu les différences, importantes, entre ces deux « milieux ». Dans un lycée ou une université, les autres personnes (à part les enseignants) sont des pairs, qui ont le même âge et à peu près le même niveau de qualification atteint, les mêmes droits aussi. Dans une entreprise en revanche, les âges, les niveaux de qualification, les tâches, mais aussi les rôles et les positions hiérarchiques sont bien plus diversifiés. Cela peut impliquer des modes de sociabilité, dans un environnement et dans l'autre, très différents. On va en effet commencer, dans ces milieux plus différenciés et hiérarchisés, à « trier » les partenaires potentiels. Voilà pourquoi ces deux « figures » du camarade d'études et du collègue de travail montrent des divergences importantes, qui renvoient à une évolution générale de la façon de concevoir son rapport avec les autres (Bidart, Pellissier, 2002). Mélanie ressent bien cette différence :

« Et maintenant ce qui est assez amusant c'est quand je vois mes amis qui sont encore à la fac et quand je vois mes amis qui sont maintenant comme moi au boulot ; là c'est marrant parce que le contact n'est pas du tout le même. C'est clair que mes amis qui sont au boulot sont beaucoup plus mûrs et sont beaucoup



plus prêts à préparer, à construire quelque chose dans la vie, que ceux qui sont encore à la fac, c'est pas pour ça qu'ils sont moins intéressants, au contraire, mais c'est pas la même chose. (...) Je vois Stéphanie, par exemple, elle est à la fac, elle sait pas du tout quel métier elle va faire. Bon, c'est l'extrême mais je sais que par exemple Jean-Michel, moi j'étais prête à construire quelque chose et lui pas, parce que lui professionnellement il sait pas du tout où il va, il est pas fixe quoi... »

On note bien dans son discours la séparation croissante d'avec l'univers des études, qu'accompagne l'adoption de rôles plus adultes. Dans son réseau son amie Stéphanie reste l'exceptionnelle « survivante » de ce monde passé, même si se fait jour dans une comparaison entre elles deux le sentiment croissant d'une différence de « maturité ». Celle-ci est imputée à la distance qui sépare encore ces étudiants du monde du travail dans lequel est bien installée Mélanie. Cette distinction s'exacerbe à propos de Jean-Michel, l'ex-compagnon de Mélanie, envers qui les enjeux étaient encore bien plus serrés...

Mais l'entrée dans le monde du travail, c'est aussi la cristallisation d'orientations professionnelles et de « niveaux sociaux », qui sont en France très nettement hiérarchisés par les métiers. Léa s'interroge alors sur le maintien futur du lien avec un ancien ami d'école, Fabien, qui n'a pas poursuivi d'études et qui vit de « petits boulots ».

« A mon avis, avec Fabien, il va falloir qu'on assume ce problème de décalage justement, c'est-à-dire voir comment est-ce qu'on va réagir l'un vis-à-vis de l'autre, avec... Moi, je suis encore à l'école. Bon, j'y serai plus, mais... Ou alors on va carrément se rejoindre parce que tous les deux on sera actifs et... (...) Il y aura un cap à passer, c'est celui de l'emploi, c'est le job qu'il va avoir et celui que j'aurai. A priori j'ai plus de chances d'avoir un job plus rémunéré qu'il n'a, vu qu'il est barman... et là, à mon avis, ça va être plus dur... »

L'anticipation sur l'avenir des relations avec les copains du lycée semble corrélative d'une conscience plus nette, à cette époque de la vie, des clivages sociaux. Alban remarque lui, à propos d'un de ses anciens copains d'école :

« C'est bizarre, mais on fréquente souvent les gens qui ont le même niveau d'études. Michael a opté pour un BEP. Peut-être que, au niveau relations, ce n'était plus ça. Donc j'ai arrêté de le voir. Il a un peu changé d'univers. Ce n'est pas que je ne l'aime pas mais, quand on discute avec quelqu'un, si le courant ne passe plus vraiment, on ne se voit plus... »

Alban « sent venir » l'homophilie. Les processus de sélection s'activent en effet bien davantage au début de la vie professionnelle. Auparavant, le système scolaire réalisait pour eux la majeure partie du « tri » social, en mettant ensemble des jeunes du même âge et le plus souvent de la même origine sociale. Certes, dans la cour les élèves apprenaient déjà à se distinguer les uns des autres, par groupes et par « styles », de façon parfois féroce (Juhem, 1995). Mais l'entrée dans le monde du travail engage ces processus de distinction et de sélection à l'échelle de la société globale, avec ses catégorisations et ses hiérarchies générales. C'est désormais en fonction des métiers, des niveaux de diplôme et des distinctions culturelles que le jeune adulte va sélectionner ses amis.

### **5.3.2 - Partir loin**

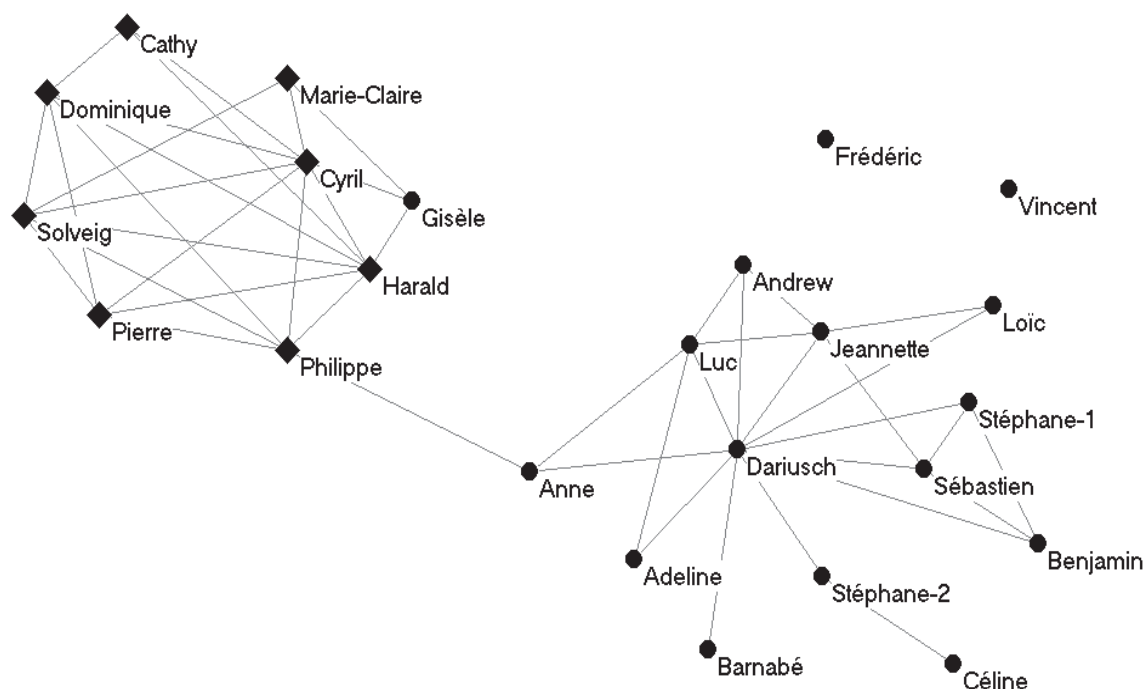
Toutes les transitions importantes ne sont pas inscrites dans le cycle de vie « normal », incontournable ou presque (quitter le système éducatif, s'installer en couple, avoir un enfant...). La migration n'est pas une transition attendue. Elle implique une mise à distance objective des personnes auxquelles on était lié, et change donc au moins la manière de les rencontrer. Elle a bien sûr un impact sur le renouvellement du réseau : on perd des amis, on s'en fait des nouveaux, bien plus qu'en restant chez soi. J'ai voulu de plus développer cet exemple ici (que je n'avais fait qu'effleurer dans l'ouvrage « La vie en réseau »), car il nous fournit un cas un peu particulier de renouvellement du réseau sans que son profil structurel soit fortement modifié. Dans la plupart des cas en effet, après une migration un réseau présente le même profil (dense, centré, dissocié ou composite), même si les Alter ne sont plus les mêmes. Les gains ou pertes de relations ne modifient pas la structure d'ensemble du réseau. Il arrive même que le réseau se renouvelle beaucoup, que la plupart des amis changent, mais que le profil reste le même.

C'est donc le cas en particulier avec les jeunes qui partent vivre loin de Caen. La migration à l'étranger ou à l'autre bout du pays provoque la perte de groupes d'amis du lieu d'origine, la

rencontre de nouveaux amis sur le lieu d'arrivée, mais ces nouveaux amis sont agencés de la même façon que ceux d'avant. Comme l'ancien, le nouveau réseau se présente soit sous la forme d'une grosse clique familiale et de petits groupes de trois ou quatre personnes par exemple pour Violette qui est partie à Toulon, soit sur un profil très dissocié pour François qui est parti vivre en Norvège, soit encore sous forme de petites cliques segmentées comme pour Nicolas.

Nicolas en vague 2 vit seul à Caen et vient d'abandonner ses études de droit. Il vit de petits boulots (animateur, serveur, plongeur dans un restaurant, éboueur, hôte d'accueil...).

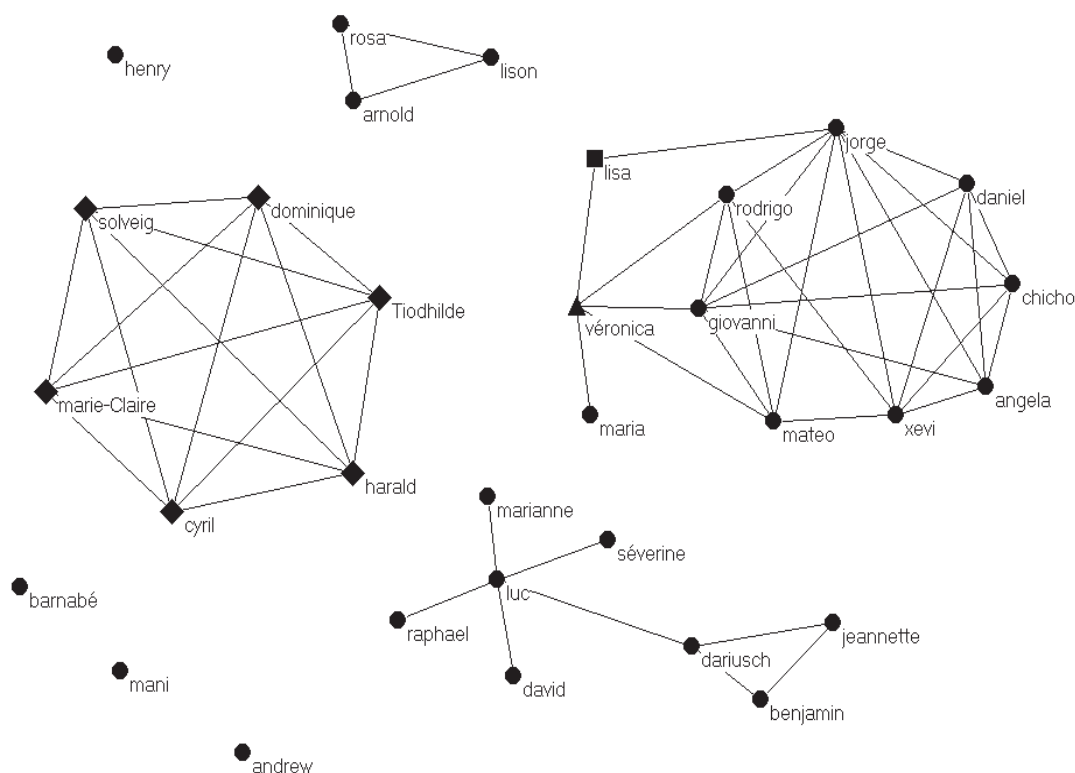
Figure 9. Le réseau de Nicolas en vague 2



On repère sa famille à gauche, dont son oncle Philippe qui est lié par un lien de famille assez compliqué et indirect avec Anne. C'est le seul pont entre ces deux groupes. Nicolas a présenté Anne, avec qui il a eu une brève histoire d'amour, à ses plus vieux amis Luc et Dariusch, bien qu'elle vive à Toulon. A ses amis d'école Luc, Andrew, Dariusch, se sont rajoutés des copains de lycée comme Jeannette, Sébastien, Benjamin. L'ensemble forme selon lui une « bande », bien que tous ne soient pas connectés entre eux et que certaines relations fonctionnent plutôt en sous-groupes ou en dyades. De son passage à l'université il n'a gardé qu'un mauvais souvenir : « Principalement on s'aperçoit qu'on est vraiment tout petit et tellement anonyme ». Il se présente à des concours pour être attaché territorial. Il veut bouger, se verrait bien ambassadeur.

Trois ans plus tard, en vague 3, Nicolas a trouvé un emploi d'auxiliaire administratif dans une entreprise d'import-export, à Valencia, en Espagne. Il avait déjà voyagé dans le cadre d'Erasmus au Pays de Galles et y avait pris goût.

Figure 10. Le réseau de Nicolas en vague 3



Nicolas conserve des liens avec sa famille en France, mais aussi avec des copains d'enfance de Caen comme Luc son ami de toujours, d'autres qu'il cite encore et qu'il contacte même s'il ne les voit presque plus, comme Dariusch, Benjamin, Jeannette. Il mentionne aussi des nouveaux amis de Luc qu'il ne voit qu'avec lui, comme Marianne, Séverine ou Raphaël. Mais on voit bien que la « bande » est bien moins connectée qu'avant. En revanche, une nouvelle clique d'Espagnols est apparue. Par l'intermédiaire de Jorge qu'il avait rencontré lors d'un séjour Erasmus au Pays de Galles et qui l'a incité à venir en Espagne, Nicolas a rencontré tout un groupe d'amis et de co-locataires étrangers (Xevi, Angela, Mateo...). C'est dans ce même groupe qu'il a connu Véronica, italienne, qui est récemment venue le retrouver en Espagne... Ses amis espagnols d'aujourd'hui, forment une bande centrée sur un bar, qui « remplace » en quelque sorte sa bande de Caen. Rosa, Lison et Arnold sont les collègues de travail de Nicolas. On retrouve ainsi dans le réseau du Nicolas de la vague 3 en Espagne cette tendance à avoir des petites cliques isolées les unes des autres, même si elles ne sont plus formées des mêmes personnes. Le réseau de Nicolas est dissocié pour partie du fait de ses déplacements, mais il n'est pas pour autant totalement soumis aux distances géographiques puisque restent connectées des personnes qui vivent parfois très loin les unes des autres aujourd'hui. Comme le dit Nicolas :

« Beaucoup d'"au revoir", pendant trois ans, beaucoup de retrouvailles, aussi. C'est lié au fait que je bouge beaucoup. Et les gens avec qui je m'entends bien, généralement, nos points communs c'est que ce sont des étrangers eux aussi, et je crois que leur différence me plaît beaucoup ».

La dissociation de ce type de réseau tient à la mobilité géographique certes, mais aussi à la superposition de strates de vie plus ou moins liées à des périodes d'effervescence relationnelle qui ne sont pas coordonnées et restent séparées les unes des autres. Si les copains d'Erasmus et ceux du bar espagnol sont aujourd'hui mêlés par Jorge et Nicolas, en revanche les copains de Caen (plus anciens et lointains) et ceux du travail en Espagne (pourtant récents et proches) en restent séparés.

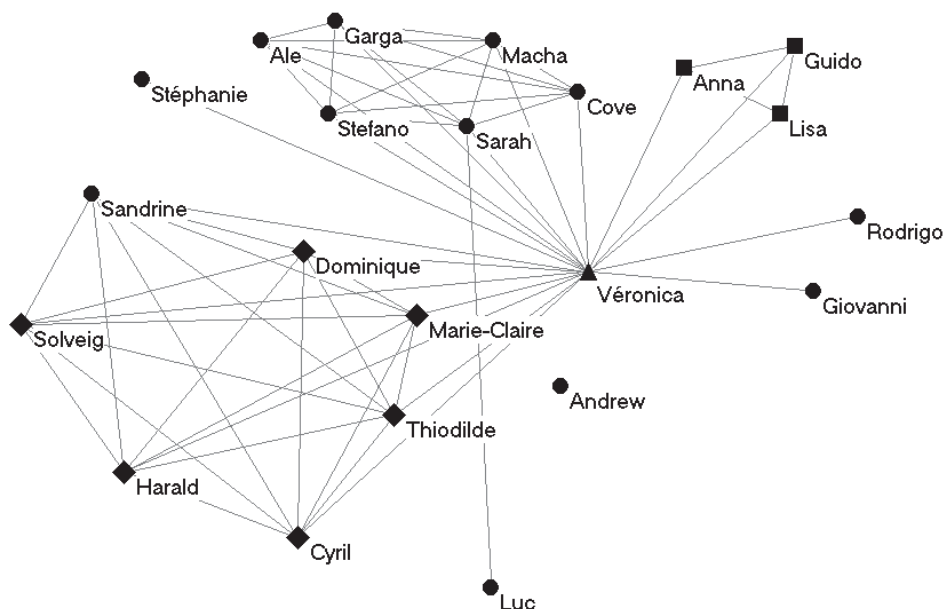
De tels parcours migratoires donnent des réseaux cosmopolites qui ne sont pas sans faire penser fortement au film « l'auberge espagnole ». Ils se renouvellent fortement à chaque fois, mais sans que les migrations modifient radicalement la façon d'agencer ses relations. Dans le panel, 32 transitions biographiques impliquent un déménagement dans une autre région ou un autre pays, et la plupart conservent ainsi une structure de réseau semblable. Simplement dans certains cas le réseau diminue en taille lorsque les jeunes sont plus démunis culturellement et n'avaient pas déjà acquis l'habitude de la mobilité, comme dans le cas de Clara qui est partie travailler à Paris et peine à trouver des contacts sur place.

Le fait que l'on puisse conserver un profil d'ensemble similaire avec des membres du réseau qui entre-temps ont changé est un résultat important, qui montre bien que certaines transitions biographiques affectent moins que d'autres la structure de l'entourage, celle-ci s'avérant plus stable que sa composition. Pour l'instant, ces quelques cas ne peuvent qu'ouvrir cette piste sans pouvoir la confirmer par des résultats plus généraux et massifs, sans pouvoir non plus identifier systématiquement d'autres transitions qui auraient le même effet de maintien de la structure en dépit d'un grand renouvellement. Ceci étant, d'autres chercheurs ont trouvé le même résultat (Morgan, Neal & Carder, 1996), d'autres peut-être dont je n'ai pas connaissance à ce jour vont dans le même sens également. Cette piste reste certainement à creuser, avec des enquêtes adéquates.

### 5.3.3 - S'installer en couple

L'installation en couple en revanche modifie de façon beaucoup plus cruciale la structure même du réseau, par un mouvement de centralisation assez général. On retrouve ainsi Nicolas, encore trois ans après, qui est reparti vivre cette fois en Italie, mais s'est maintenant installé avec Véronica. Malgré cette nouvelle expatriation, son réseau n'est plus dissocié mais centralisé par la présence de Véronica qui connecte les parties isolées de son réseau, y compris la nouvelle clique de copains italiens qui « remplace » d'une certaine façon la clique de copains espagnols. Luc a connu Sarah en venant voir Nicolas en Italie.

Figure 11. Le réseau de Nicolas en vague 4 :



Des amis d'avant ne restent que les plus anciens Luc et Andrew, les Espagnols Giovanni et Rodrigo. Ceux là sont devenus en quelque sorte inamovibles, comme le dit Nicolas :

« Luc, j'ai déjà fait quatre pays depuis qu'on se connaît. Andrew, je l'avais connu aux États-Unis, Giovanni au Pays de Galles, eux je les ai gardés tout en bougeant à travers le monde. Je pense, ça, c'est

des amis. J'espère que je les garderai toute ma vie. Mais a priori, maintenant, je ne me fais plus trop de souci parce qu'ils sont assez ancrés dans la vie. Je ne vois pas trop quel bouleversement pourrait faire que je perde complètement contact avec eux. »

L'installation en couple a donc un effet structural bien plus marqué que la migration.

En termes d'effectifs de relations citées, dans la plupart des cas la vie de couple limite la sociabilité. Emeline l'exprime tout net :

"J'ai plutôt tendance à réduire les choses, à couper les ponts plutôt que de chercher à maintenir les relations. (...) Enfin moi, de toutes façons, je le sais, je me suis focalisée sur Frédéric. Ce que j'ai construit avec lui, d'autres choses en ont pâti à côté, je le sais, il n'y a pas de surprise. (...) Donc moi, je suis déjà dans une situation un peu plan-plan, très "couple peinarde". Quand on se regarde avec des yeux d'amour avec Frédéric, on se dit : "Oh là, là ! On se suffit à nous-mêmes."

De fait, le réseau d'Emeline, qui était passé de 66 à 78 relations, est tombé à 38 liens en vague 3, depuis qu'elle travaille et cohabite avec Frédéric... La sociabilité a évolué en termes de quantité d'amis, mais aussi en termes de qualités relationnelles, comme elle le précise ensuite :

« La qualité de la relation que j'ai avec Fred fait que j'ai beaucoup plus facilement éliminé les relations un peu superficielles que j'avais avec certaines personnes. C'est-à-dire que là où auparavant, il y a trois ans, ça ne me dérangeait pas d'aller passer un peu de temps à droite, à gauche avec des gens qui étaient somme toute très différents de moi et avec qui on avait une relation très superficielle, on boit des coups, on fume des clopes, et on rigole gentiment de la vie à deux ou à plus, j'ai éliminé ces relations-là superficielles pour passer plus de temps plus approfondi avec Fred, pour faire des choses plus approfondies. J'ai dégagé d'un côté pour réinvestir de l'autre. »

Le monde en quelque sorte se « referme » sur le couple, comme c'est le cas pour une grande partie des jeunes de ce panel, à part pour quelques-uns qui « retrouvent » une partie de la famille à cette occasion ou en tout cas sont plus enclins à la citer, ou d'autres qui après une première période de mutualisation décident de disjoindre une partie de leurs activités et de leur réseau, réduisant ainsi la centralité. C'est le cas d'Antoine et Sabrina qui ont connu une crise conjugale, se sont séparés quelques mois et réinstallés ensemble en décidant d'être désormais moins « fusionnels » :

« Le souci, c'est que, avant, on ne sortait pas l'un sans l'autre. On était assez fusionnels. C'est peut-être ça qui nous a détruit aussi. Que maintenant, elle a ses amis, ils sortent ensemble. En plus, maintenant qu'elle a un travail, elle a un accès aux loisirs qui est facilité. Et moi, j'ai mes propres fréquentations. C'était un de nos principes quand on s'est remis ensemble. On s'est dit : "Attention ! Maintenant, si on veut avoir un loisir indépendant l'un de l'autre, il ne faut pas que ça nous freine! »

Ces résolutions conjugales s'observent donc aujourd'hui sur le réseau d'Antoine, comme sur celui de Viviane qui a vécu une disjonction semblable des univers avec Emmanuel au bout de quelques années de vie de couple.

D'autres événements et transitions sont bien sûr en œuvre au long de ces quelques années, sur lesquels je ne peux pas m'étendre systématiquement ici.

### **5.3.4 - Chômage et désaffiliation**

On sait que la baisse des effectifs des réseaux sociaux avec l'âge, quoique générale, est bien plus nette dans les classes populaires (Forsé, 1981, 1991, Héran, 1988, Paradeise, 1980). Les classes populaires, là encore, sont doublement défavorisées : les réseaux y sont plus restreints, mais aussi moins résistants à la restriction de la sociabilité avec l'âge.

L'entrée dans la vie professionnelle, on l'a vu, peut faire chuter les effectifs du réseau, mais le chômage et les conditions de vie difficile qui accompagnent parfois cette transition marquent aussi souvent des processus de désaffiliation, de désengagement des cercles sociaux et de perte de relations (Demazière, 2003). Marie par exemple, est titulaire d'un bac pro, a tenté une première année d'université sans succès, a exercé des petits boulots occasionnels peu qualifiés et n'a plus vraiment de projets. Son réseau est passé de 33 à 6 liens. Mais plus tard, Marie a trouvé un emploi et son réseau est remonté de 6 à 14 relations en vague 3. Sans parler en termes de causalité, on ne

peut que remarquer l'étroite concomitance entre l'évolution des effectifs de son réseau et cette « mauvaise passe » qui se termine.

Thibaut, lui, a travaillé pendant plusieurs années comme pompiste dans un supermarché, mais ce travail lui devenait insupportable et il a démissionné après la vague 3. Il a perdu immédiatement le contact avec les amis qu'il y comptait, et il a aussi arrêté le sport. Son réseau personnel se concentre maintenant sur la famille, la belle-famille, des voisins et une amie de sa femme. Il regrette de ne plus avoir de vrais amis masculins en particulier, et le court terme de son emploi actuel n'y suffira pas :

« Là c'est dommage qu'au boulot où je suis actuellement, je ne suis pas embauché... D'ailleurs ça se finira bientôt, parce que là, avec des personnes avec qui il y a des bons contacts, il aurait fallu que je travaille plus longtemps, je suis sûr qu'il y en a un ou deux dont j'aurais pu vraiment devenir, peut-être, un ami. »

Le problème en effet c'est qu'au chômage proprement dit s'adjoint la notion de précarité et la difficulté à se projeter dans l'avenir (Dubet, 1987).

Dans le panel de Caen, les travailleurs précaires, saisonniers mais aussi les femmes inactives, ont très nettement les réseaux les plus petits, limités à quelques membres de la famille proche (lorsque les conflits ne scindent pas encore ce cercle là), à quelques voisins et un ou deux amis dans le meilleur des cas. En outre, les dynamiques des réseaux appuient encore certaines inégalités sociales. Ainsi, les réseaux des jeunes d'origine populaire dans le panel de Caen sont les plus petits, mais sont aussi ceux qui se renouvellent le moins : 56,5% des 200 transitions entre deux vagues d'enquête aboutissent pour à eux une diminution du réseau (contre 40,6% pour les couches supérieures). De plus, ce sont à 68% les plus petits réseaux (moins de 30 liens) qui diminuent lors de ces transitions, confirmant bien ce que ce processus a de cumulatif. En montrant comment la sociabilité des jeunes passe, l'âge croissant, de l'extérieur à l'intérieur du foyer, Michel Forsé signale aussi que la sociabilité des jeunes d'origine populaire est toujours moindre que celle des jeunes d'origine supérieure (1999).

Les jeunes d'origine populaire sont en effet davantage susceptibles de se retrouver au chômage, d'avoir un enfant jeune, de connaître des conflits familiaux, ou même d'éprouver des problèmes de santé. Sylvie a cumulé plusieurs de ces situations :

« Depuis trois ans j'ai vécu, je dirais pas un enfer mais c'est vrai que j'ai vécu beaucoup de choses, bon, comme la naissance de mon fils, la séparation avec son père, le tribunal pour les droits de visite pour l'enfant, les disputes avec mes parents, terribles, entre le père de mon fils et puis mes parents, et puis bon, le fait de ne pas trouver de travail, le chômage, et puis même encore aujourd'hui, il y a des choses encore à affronter qui sont très très dures. (...) J'ai eu beaucoup de problèmes avec la naissance de mon fils, vis à vis des amis : Séverine et Fabrice connaissent le père de mon enfant, ils ne s'entendent pas du tout donc ça, ça joue quand même. Et du fait que j'ai un enfant j'ai beaucoup moins de temps pour moi donc beaucoup moins de temps pour les amis. »

Pour elle, les situations défavorables se sont enchaînées dans un véritable processus de disqualification (Paugam, 1991). Là où pour d'autres personnes dans d'autres conditions sociales chaque événement isolé pourrait être source de bonheur, de ressource, ou juste de gêne ponctuelle, leur enchaînement dans une configuration qui est déjà sur la « corde raide » en fait une série de catastrophes. D'autres jeunes femmes se trouvent dans la même situation, sans emploi avec des enfants, comme Marine qui a déjà deux enfants en vague 2 et cinq en vague 3. En examinant les réseaux qui diminuent en termes d'effectifs, on constate la récurrence des périodes de crise et des « mauvaises passes » dans ces parcours. Les effets de ces périodes difficiles sur les pratiques relationnelles apparaissent clairement dans les entretiens. C'est le cas par exemple pour René, qui a connu une période difficile entre les vagues 2 et 3 de l'enquête, avec le décès de son père, la rupture avec sa compagne Pascale qui souffrait de dépression, et le renvoi de sa formation d'aide-soignant. Son réseau passe alors de 26 à 15 liens, notamment parce qu'il réagit à cet enchaînement de difficultés biographiques par une mise à distance d'un certain nombre de liens :

« J'ai quand même été bousculé avec ce qui m'est arrivé. C'est la claque que je me suis prise avec Pascale, les prises de tête, les trucs comme ça. Donc maintenant je ne fais plus de projets. Et puis de toute façon, ça va être comme ça partout, même pour le boulot. Je ne serai pas aide-soignant et je ne serai pas dans le social. Je ne laisserai pas d'empreintes, je ne laisserai pas de numéro de téléphone ni quoi que ce

soit. Ou alors juste pour une relation comme ça ponctuelle, mais pas inscrite dans mon carnet à spirales. Maintenant j'ai une fâcheuse tendance à tout brûler après être passé. Mais bon, ce n'est pas plus mal. Ça fait moins de cartes à envoyer à la nouvelle année... »

Ces processus de désaffiliation combinent la perte des ressources sociales et celle des ressources relationnelles. Ainsi, Diane a vu chuter le nombre de ses relations de 21 à 6 entre les deux premières vagues d'enquête. Dans cette période, après son stage d'insertion Diane a fait des ménages chez des particuliers puis dans un collège ; elle ne peut s'éloigner de son village ni de sa mère dépressive, et voit ses copains partir peu à peu :

« Y a que moi qui reste à Cheux, tout le monde part de Cheux, tout le monde arrive à faire sa vie... voilà, tout le monde part, en fait et... et tout le monde essaye de faire sa vie et puis y arrive, justement, et il y a que moi au pire qui reste à Cheux. (...) Moi, si je trouve un logement à Cheux je serai contente, quoi. Mais... j'aimerais bien quand même trouver... faire ma vie aussi. (faire ta vie, c'est quoi ?) Avoir un bon boulot, avoir une voiture, avoir un bon chez moi. »

Là, le chômage perd son caractère d'événement pour devenir une condition de vie. Même la façon de considérer autrui, d'entrer en contact, de construire des relations, se trouve marquée par ces situations et ces mauvaises passes. Ainsi Joël, saisonnier dans des bars, est conscient du lien entre les changements dans son réseau et les changements dans sa vie d'une part, mais les relie aussi à sa « vision des choses », plus « noire » qu'avant :

« Ça a pas mal évolué, j'ai des relations qui sont plus ou moins arrêtées quoi... Et puis aussi peut-être par l'évolution de la vie des uns et des autres, le fait qu'ils se mettent en couple, qu'ils aient leur appart, qu'ils aient machin, qu'ils aient truc, voilà, quoi, on grandit donc on change sa vision des choses... Sans doute que je vois la vie un petit peu moins en rose qu'avant, sans doute plus noire mais, peut-être que c'est plus réaliste aussi quoi. »

Comme Diane qui voit s'effiloche son réseau, Joël voit se creuser le décalage entre lui et ses anciens amis qui forment tous des couples et des familles, et souffre de cet écart à la norme mais aussi de sa frustration de ne pouvoir réaliser ce qu'il considère comme le bonheur. En vague 3, il justifie la restriction de sa sociabilité : c'est sa façon même de considérer les relations qui a changé

« Tout le monde a grandi, mûri, donc je fais peut-être moins confiance, donc je vais moins vers les autres, je suis plus méfiant (...) Je préfère avoir un entourage plus fermé mais, au niveau sentiments, plus intense, plus vrai, plutôt que d'avoir des dizaines de copains, style aller en discothèque et dire bonjour à la moitié de la salle sans pour autant les connaître vraiment... et sans savoir ce qui peut m'arriver comme embrouille le lendemain avec eux, ou à quelle sauce je vais me faire manger »

La méfiance et le repli, plus caractéristiques des populations démunies, s'ajoutent donc ici au processus de restriction du réseau. Les conflits, plus fréquents aussi dans les couches populaires, contribuent à élaguer le réseau mais aussi à restreindre les processus relationnels et l'ouverture à autrui. Et puis le dénuement, simplement, construit l'exclusion. Ainsi Alexis, à qui l'on demande s'il se considère comme un adulte, répond :

« Moi, si tu veux, je me considère comme un peu adulte, mais j'ai pas la vie d'un adulte, j'ai rien d'un adulte. Simplement, c'est que j'ai pas de vie de famille pour l'instant. J'ai pas de chez moi, j'ai pas de travail, j'ai qu'une voiture et un chien alors je vais te dire... »

Les réseaux, on le voit, ne fondent pas une alternative aux classes sociales, mais de multiples façons les inégalités relationnelles s'articulent avec les inégalités de ressources personnelles.

## **5.4 - Changer de « manière de faire » des relations**

Au-delà de ces événements, on observe des tendances générales dans les évolutions des modes de sociabilité avec l'entrée dans la vie adulte, qui montrent bien le lien avec la socialisation. La sociabilité devient davantage intensive et élective : plus on avance en âge, moins on a de connaissances et de « simples contacts » avec d'autres personnes, et plus on privilégie les liens forts avec quelques « vrais amis ». On a pu repérer également des différences dans les façons de se

rencontrer, mais aussi d'entretenir les liens, en fonction de l'âge. Les amitiés d'enfance et les amitiés d'adulte ne se forgent pas de la même manière (Bidart, 1997).

#### **5.4.1 - Des groupes de copains aux liens personnels**

Pour les lycéens, le fait de s'affilier à un groupe et de faire des choses « ensemble » a autant, voire plus d'importance que la possibilité de nouer des relations plus affinitaires et interpersonnelles. Les copains se découvrent grâce au groupe, se fréquentent en son sein et sont désignés par rapport à lui. L'appartenance au groupe a une fonction identitaire en renvoyant aux « petits mondes » des jeunes (Bidart, Le Gall, 1996).

Le groupe de copain peut mêler plusieurs registres affectifs. On trouve en son sein à la fois des camarades de classe, des copains, des amis, des amoureux(ses), etc. Le « mélange des genres » (Maillochon, 2003) affectifs est doublé d'une multiplicité des activités au sein du groupe. La communauté d'expériences prime sur l'approfondissement intersubjectif dans une relation dyadique. Plus tard, le processus de singularisation devient plus actif et plus rapide, la période « contextuelle » de la relation se réduit. Les jeunes se trouvant dans le contexte scolaire sont encore relativement exclus des rôles sociaux majeurs (conjoint, parent, collègue...), et pour eux l'ancrage social se joue alors d'autant plus fortement dans les relations avec leurs pairs (Bidart, 1999). Tout se joue dans la cour du lycée, comme l'explique Sidonie et ce contexte domine sur la création des relations :

« Il y a quatre ans, le fait qu'on était tous ensemble au lycée, ça nous obligeait plus ou moins à nous voir.

On ne se posait même pas la question de savoir si on avait envie de se voir... ».

Intervient ensuite un processus d'intensification de la sociabilité. Dès la deuxième vague d'enquête, les effectifs de liens forts se maintiennent ou augmentent, alors que les effectifs de simples contacts diminuent de manière frappante. Cette intensification relève d'une différence dans la façon même de voir ses relations et de les « sélectionner », comme le dit Mélanie :

« Mon cercle s'est réduit, c'est un petit peu différent. C'est plus clair dans ma tête, c'est plus clair vis-à-vis de mes proches, vis-à-vis de mes amis, etc. La seule différence, c'est que j'ai plus l'esprit critique qu'avant, ça c'est certain. Je fais plus... pas de la sélection, je n'aime pas trop ce mot-là, mais je sais plus à l'avance qui je vais voir et qui je ne vais pas voir. Voilà, c'est ça. (...) Parce que je n'ai pas envie de perdre mon temps comme ça. Je sais qui est important et qui ne l'est pas. »

Les pratiques même de sociabilité évoluent, passent de la fête au-dehors à l'invitation chez soi, comme le constate Léa :

« On fait les adultes, maintenant, on mange ensemble (...) Maintenant, ça n'est plus se voir pour faire la fête, c'est se voir pour se voir ».

Fleur résume très clairement cette mutation :

« Il y avait le groupe, avant, et maintenant, j'ai des relations plus pas de groupe : je rencontre des personnes, et souvent ça va être des personnes toutes seules ou à deux, à trois, mais il ne faut pas que ça soit un grand nombre. Et je pense que le groupe il s'est dispartché... Là je renoue le contact avec Ludovic un peu parce que c'est quelqu'un qui a pu rester en contact avec moi par affinité, par des points communs. Donc, rencontrer les personnes individuellement, ça va, mais en groupe... Avant, c'était on fait ensemble, et maintenant j'ai l'impression que c'était superficiel, avec du recul. Je me dis oui, c'est vrai, on a fait la fête ensemble, on s'est dit des choses ensemble en discutant, mais est-ce qu'on a été vraiment au fond des personnes ? Est-ce qu'on les connaît réellement bien, je ne suis pas sûre, et moi je n'ai pas seulement envie de faire avec, j'ai envie de connaître les gens. »

#### **5.4.2 - Segmentation et socialisation**

Avec la diversification des rôles sociaux se distinguent également de plus en plus divers segments dans le réseau. La densité baisse, les interconnexions sont plus rares de façon générale. Les jeunes intégrant les rôles d'adultes construisent progressivement des frontières entre amis et amoureux, amis et collègues de travail, amis et famille. Sidonie analyse ainsi l'évolution de sa sociabilité depuis qu'elle travaille :

« Je pense que, maintenant, c'est plus organisé. Il y a vraiment les amis de Caen, et le travail. J'ai vraiment fait la part des choses. Marie, elle a ses amis du côté du travail, et moi les miens. Je n'ai pas



encore eu l'occasion de lui présenter, et je n'ai pas forcément envie parce que c'est un groupe qui est formé autour du travail et elle n'a pas grand chose à voir avec. On a chacun nos amis du travail, de notre côté. »

La communication entre les différentes sphères sociales est parfois même explicitement évitée. Les groupes dont font partie les jeunes travailleurs sont désormais spécialisés par type d'activité ou d'engagement affectif, chaque sphère étant relativement séparée des autres. On l'a vu, cette segmentation a un impact sur le mode de socialisation, qui devient davantage divisé en identités « opaques » les unes aux autres.

Au fur et à mesure du passage à l'âge adulte, les contextes de rencontre eux-mêmes deviennent moins pertinents pour les ressorts relationnels, pour ce qui « fait le lien ». Les relations se découplent des contextes et s'individualisent plus vite pour se centrer sur le partage de qualités similaires. On passe d'une valorisation par l'appartenance au groupe de jeunes et la reconnaissance d'identités collectives à la distinction d'une personne singulière plus rapidement, souvent même sans passer par le multiplication des contextes et des activités. Les cercles sociaux dans lesquels s'inscrivent ces relations deviennent disjoints les uns des autres. En devenant des adultes, les jeunes modifient donc, de ce point de vue, leur façon d'être en société. Les amitiés, en particulier, construisent un rapport au monde qui tient davantage du repli que de l'ouverture, de la protection d'une petite sphère réservée que de l'inscription dans la vie courante (Bidart, 1999).

Cette mutation des modes de sociabilité s'inscrit dans une évolution plus globale des formes de la socialisation. En effet, l'entrée dans l'âge adulte est une période marquée par la fixation, la diversification et la ségrégation des rôles renvoyant aux ensembles macro-sociaux (systèmes professionnels, groupes sociaux, institutions biographiques...). Les rôles conjugaux, familiaux, professionnels, sont intégrés, plus ou moins rapidement et simultanément, dans cette période là. L'extension de ce répertoire, son couplage croissant avec les institutions sociales globales, conduit à une recomposition des rôles dans le réseau lui-même, et à d'éventuelles transformations, au moins partielles, de ce dernier.

Les jeunes adultes sont tout d'abord incités à dissocier les rôles les uns des autres. Ils doivent en effet construire les frontières entre amis et amoureux, amis et collègues de travail, amis et famille ; ils font l'apprentissage des segmentations entre ces registres et entre ces types de partenaires, en construisant parfois des ordres de priorités qui tiennent compte de ces démarcations. La dissociation entre les sphères distinguant des qualités relationnelles (connaissances, copains et amis) accompagne donc une dissociation entre divers rôles sociaux (conjoint, parent, collègue...). Les identités progressivement se renforcent et s'élargissent, se stabilisent, se conjuguent certes, mais sur la base de ce nouveau découpage initial.

Avant cette période, les jeunes par contraste se trouvaient relativement exclus des rôles sociaux majeurs, et pour eux l'ancrage social se jouait alors d'autant plus fortement par leurs relations avec leurs pairs. Ceux-ci constituaient autant de repères, de références dans une mise en situation sociale à leur mesure. Plus tard, lorsqu'ils avancent vers la condition d'adulte et qu'ils sont davantage appelés à endosser des rôles reconnus sur la scène sociale générale, les amis peuvent alors être relativement dissociés du monde pour constituer un petit cercle plus autonome, tenu à l'écart, protégé et « adouci » (Hess, 1972). Ainsi, le fait de privilégier l'inscription dans un collectif identitaire et de maintenir une continuité entre les environnements et les liens personnels, ou à l'inverse de les dissocier les uns des autres et de privilégier plutôt le face à face interpersonnel, sont liés aux transitions vers la vie adulte. Cette évolution correspond à la nécessité de composer ses rôles sociaux non plus dans le « petit monde » des pairs mais de les investir sur une arène sociale plus globale, en isolant et en protégeant en revanche quelques liens privilégiés. La sociabilité s'inscrit donc bien dans une dimension sociale ; son mode d'ouverture au monde, lorsqu'elle produit des relations plus ou moins insérées, mêlées, ou bien distinctives, réservées, correspond à une évolution, avec l'âge, de l'interface entre individu et société.

La question que pose alors cette mutation des modes de sociabilité est la suivante : comment se fait le balancement entre d'une part la constitution, par un processus de « ségrégation douce » qui

pousse à sélectionner des personnes relativement similaires à soi, d'une sorte de « niche » de semblables, et d'autre part l'extension, par un processus d'ouverture de cercles sociaux divers par le biais de relations relativement dissemblables, d'une « surface » sociale vaste et changeante ? Quelle est la part d'une socialisation d'ancrage et d'une socialisation de circulation dans le monde social, pour qui, et quand ? Comment s'articulent les recompositions du réseau au fil des transitions biographiques avec l'influence qu'il peut exercer sur ces transitions ?

Pour tenter d'avancer un peu dans l'éclairage de ces questions, j'envisage maintenant l'autre face du problème : quand le réseau change la vie.

## Chapitre 6

### Le réseau change la vie

Comment les réseaux, les entourages peuvent-ils infléchir les parcours, les cheminements, les choix de la vie? Dans la sociologie des réseaux, on a surtout envisagé cette question du point de vue des ressources : comment les membres de son réseau peuvent-ils aider une personne? Dans diverses enquêtes des questions ont été posées pour évaluer, à partir de divers scénarios, les effectifs et qualités des personnes et des liens susceptibles d'apporter une aide dans la recherche d'un emploi, le soin aux enfants, la garde d'animaux, le bricolage, etc.... On a étudié la spécificité de ces ressources au sein des réseaux (Fischer 1982, Grossetti 2005, 2007). On mesure ainsi le nombre d'autrui susceptibles de fournir une aide, ou d'autrui qui ont effectivement apporté une aide, en comparant ces effectifs pour différentes populations et différents contextes. On a aussi montré que c'est l'ensemble du réseau qui, par ses qualités et sa structure, constitue un potentiel de ressources diversement accessibles, coûteuses, orientées. Le succès de la notion de « capital social » (Bourdieu 1980, Coleman 1988, Putnam, 2000) a encore renforcé cet éclairage. De nombreux travaux montrent que parallèlement aux capitaux économiques et aux capitaux humains, les ressources relationnelles ont une efficacité en fonction des qualités des relations mais surtout des qualités de la structure qui les réunit (Granovetter, 1973, 1982, Burt 1992, 1995, 2001, Degenne et Forsé, 2004, Lin 1995, 2001, Lazega, 2007, Lazega et al., 2008). Dans cette conception, la notion de ressource va bien au-delà de la dimension économique de soutien direct, car on met en évidence le fait que c'est plutôt un agencement particulier du système relationnel qui constitue la ressource.

Pour connecter ces travaux avec la question de la socialisation, je dois ré-ouvrir la focale en envisageant les diverses manières dont le réseau personnel peut agir sur le processus de socialisation, et pas seulement en termes de ressources disponibles ni de résultat tangible (Lin, 1995, p.701). Je commence donc par envisager les différentes formes de l'incitation par les autrui. Je procède ensuite en deux temps. J'envisage tout d'abord la façon dont le réseau personnel constitue un « milieu », un « niveau intermédiaire » de la société, un entourage qui par sa composition et sa structure d'ensemble va donner à voir, à comparer et à éprouver différentes « vies possibles » à l'individu. Il se pose comme une sorte de « catalogue de modèles » à proximité. J'envisage dans cette optique la dimension de l'ensemble de cet entourage. J'interroge en particulier son homogénéité : forme-t-il un milieu unifié, semblable à Ego, qui le conforte et renforce son identité ? Ou bien forme-t-il un milieu homogène mais différent d'Ego, susceptible de constituer une force qui le « tire » de façon cohérente vers une option ? Ou encore forme-t-il un système hétérogène, composite, qui lui propose des options différenciées ? Pour approcher cette question, je prends l'exemple de la décision de faire un enfant, en montrant la composition du réseau en amont et en aval de cette décision. J'envisage l'influence potentielle de ce « milieu » sur la décision de procréation, et réciproquement l'influence potentielle de cette naissance sur la composition de l'entourage.

Dans un second temps, je focalise l'attention sur l'influence particulière de certaines personnes sur les orientations du parcours de vie, en revenant alors sur la dimension des autrui significatifs comme vecteurs particuliers de la socialisation. Certaines personnes en effet donnent des avis, des conseils qui contribuent à orienter l'action. Ces personnes, que j'ai appelées « influentes » et « décisives » bénéficient d'une écoute particulière. J'étudie les modalités de passage de cette influence : pourquoi elles, pourquoi pas les autres, quelles particularités et quelle place ont-elles dans le réseau ? Je montre ensuite l'impact des évolutions de structure du réseau sur la diversité de ces influences, en faisant ainsi le « pont » avec le chapitre précédent.

## 6.1 - Les formes de l'incitation

Les modalités d'influence des membres du réseau personnel sur les parcours et sur les décisions sont de divers ordres. Michel Grossetti (2004) inclut les ressources relationnelles dans les ingrédients de l'action, en soulignant que les ressources peuvent selon les cas se muer en contraintes et inversement. Ces ressources/contraintes sont de divers ordres comme on va le voir, mais elles se situent aussi à divers niveaux. Certaines découlent des contacts directs entre Ego et Alter. D'autres résultent des ressources d'Alter, à savoir de son réseau à lui, et des multiples contacts indirects qu'il peut ouvrir à Ego si ce dernier en a besoin. On voit ainsi apparaître parfois des personnes non citées dans le réseau d'Ego, malgré la longue litanie des générateurs de noms, lorsqu'on lui demande comment il a trouvé son emploi : c'est une copine de la mère d'un copain qui connaît quelqu'un qui... Ce type de ressource par chaînage de liens est très importante pour évaluer le « capital social » auquel peut donner accès l'entourage direct. Ces ressources de second niveau confortent en outre la théorie de « la force de liens faibles » de Granovetter : toute la richesse potentielle du réseau n'est pas contenue dans le noyau des personnes les plus proches, mais s'active par des chaînes relationnelles moins directes, de niveau 2, 3 ou 4, mais néanmoins accessibles par l'intermédiaire, au départ, de l'entourage direct. C'est une sorte de « double effet » de l'entourage, qui a été traité par de très nombreux travaux en sociologie des réseaux. Ces ressources relationnelles, qui peuvent s'avérer cruciales, sont activées ponctuellement et sur une demande particulière ; elles ne font pas partie de l'entourage direct d'Ego en tant que système de ses relations à lui, mais lui sont accessibles par le biais des relations et des cercles qu'ouvrent celles-ci. Il reste qu'elles ne sont pas au premier plan dans mon propos ici, qui est celui de la socialisation par l'entourage. Je ne les aborderai qu'occasionnellement, sous l'angle de l'accès à une ressource ponctuelle mobilisée par le biais d'une personne de l'entourage.

### 6.1.1 - Contraintes et ressources directes : vivre avec les autres

Une des modalités d'intervention de l'entourage est très directe : le réseau personnel constitue un ensemble de personnes qui portent avec elles, en raison des liens qui les lient avec Ego, des contraintes et des opportunités avec lesquelles il doit « composer ». On retrouve là l'idée des « *linked lives* » proposée par Elder (1994). Les ressources financières des parents, les besoins des frères et sœurs, le lieu de travail du conjoint et ses horaires, le devoir d'aider ses grands-parents, l'aide qu'ils peuvent apporter eux pour garder les enfants, le temps consacré à un enfant malade, la nécessité d'habiter près de ses enfants en cas de divorce... sont autant d'éléments qui contribuent à définir des opportunités et des impossibilités, et à pondérer des décisions. Ce réseau constitue ainsi un vivier de ressources, directes ou indirectes, mais dont je considérerai surtout la dimension directe. Les personnes que l'on connaît aident parfois à trouver un travail, à faciliter la vie, à donner des informations (Mounier, 1999). Elles peuvent aussi gêner, contraindre, empêcher. Parfois une contrainte devient une ressource. Par exemple, lorsque sa femme Vanessa est licenciée de son entreprise à Caen puis trouve un autre emploi à Rennes, Jérémie vit-il tout d'abord comme une contrainte le fait qu'elle l'oblige à déménager et à quitter ses copains. Il évoque aussi le fait qu'elle le « pousse » à passer le concours pour entrer à la SNCF, lui qui se sentait bien dans l'intérim et gagnait mieux sa vie ainsi. Mais une fois parti à Rennes, et entré à la SNCF, il apprécie le fait d'avoir quitté son milieu « glauque » et de gagner en reconnaissance sociale en devenant fonctionnaire.

L'entourage peut aussi accompagner des projets, renforcer des choix par une simple co-participation (Bourdon, 2009). Ainsi Gaël hésite à reprendre des études et le fait que son ami Thomas s'engage lui aussi dans ces études le décide finalement à s'y lancer.

Les personnes de l'entourage influencent directement les décisions par leurs actions à elles, menées en fonction de leurs propres intérêts. C'est leur simple présence, à côté de lui et parfois liée à lui,

qui oriente le choix d'Ego. Ces co-présences et ces interactions directes comptent pour beaucoup dans le choix final, au moment des doutes et des carrefours biographiques.

L'entourage influence aussi quand il ouvre des portes, quand il suggère des éventualités inédites. Une proposition d'emploi offre ainsi parfois davantage qu'un contact, elle ouvre un nouveau champ. Yves travaillait pour une entreprise de pose de cheminées, et parlait avec son ami Jean-Charles de sa lassitude à l'égard de ce travail :

« Il m'a dit : « Je serais toi, j'essaierais de rentrer chez C., ils cherchent des bac pro en ce moment. Et puis je vais essayer de pousser un peu de mon côté ». Stéphanie, je rentrais, j'étais crevé, elle m'a fait : « Il faut que tu changes de boulot parce qu'on ne se voit pas, en plus. » Je partais le matin à cinq heures et je rentrais le soir à huit heures. Je prenais ma douche, je mangeais et je me couchais. Alors elle préférait que je rentre à C. Et puis Jean-Charles pareil. C'était un grand pari... Il a demandé à celui qui s'occupe du personnel de me faire rentrer comme intérimaire. »

Stéphanie le pousse à changer de travail pour mieux profiter de la vie de couple, Jean-Charles lui propose une recommandation dans son entreprise... et Yves change de métier pour entrer dans une grande entreprise de construction automobile. C'est la combinaison de ces ouvertures et forces de pression (« piston » et négociation conjugale) qui fait qu'Yves prend le « pari ». Ce type d'incitation peut être appelé incitation « par implication », car elle résulte d'un lien avec Alter. Mais dans d'autres cas, les personnes sont moins impliquées et c'est leur simple présence visible, à côté, qui incite.

### **6.1.2 - Exemples, milieux, modèles : voir vivre les autres**

Plus implicitement, les personnes de l'entourage « montrent l'exemple », en présentant à proximité de l'individu des options diverses. Dans un moment d'incertitude en particulier, l'individu fait le tour des « possibles » incarnés dans son réseau relationnel. Ces options présentes autour de lui restent en effet « à sa portée », plus suggestives sans doute que des exemples lointains et inaccessibles comme ceux des héros ou des modèles plus abstraits. Ces exemples et ces interactions directes peuvent suggérer à l'individu des voies nouvelles, le dissuader de prendre une direction, ou encore peser sur ses décisions et ses orientations. Par le biais de son entourage, l'individu est continuellement impliqué dans des évaluations des autres et par les autres, il émet et reçoit des opinions, des jugements. Ceux-ci s'inscrivent dans des systèmes de valeurs qui sont mis à sa portée par les relations qui les lient. L'entourage dessine ainsi un paysage plus ou moins varié et contrasté d'opinions, de modèles et de références qui comptent dans le processus d'orientation et dans la construction du parcours de vie. Il constitue un « milieu » dans lequel se confrontent et se confortent les comportements. Il met en place des normes, des usages, et un choix peut s'y trouver influencé et confirmé par une pression globale plus que par une interaction. Ce milieu agit sur les orientations par sa composition. Il « présente » simplement des options possibles, mais il peut aussi faire pression lorsque sa masse et sa cohérence sont telles qu'Ego soit incité à « faire de même ».

Mélanie, ainsi, hésite à quitter son compagnon Jean-Michel, et se trouve cet été là dans un environnement plutôt favorable à cette décision :

« C'est clair, ce qui m'a aidé c'est que c'était l'été ! Parce que j'avais plein d'amis qui étaient là, notamment des amis de la fac, que je suis beaucoup sortie et j'ai fait que ça d'ailleurs, ça a compensé (...). Et puis je continuais à voir Stéphanie et plein de gens seuls, donc c'était tout un cadre comme ça, c'est parce que mon entourage était comme ça quoi, il y avait beaucoup de gens seuls ou avec des aventures comme ça, c'était pas des couples, donc... finalement je me sentais pas trop à l'écart, quoi. »

Le milieu des copains est incitatif par la pression de la norme qu'il véhicule et des exemples qu'il incarne, avec plus ou moins de force incitative. Les transitions biographiques sont ainsi souvent articulées avec celles des pairs, comme pour Antoine :

« Plus ça va, plus je veux prendre mon autonomie. Le fait d'être avec ma copine depuis quatre ans, le fait de voir les copains qui prennent leur appartement, qui ont leur autonomie, plus j'ai envie de le faire aussi. »

Paul voit lui aussi son réseau le précéder en termes d'installation en couple, et se sent décalé :

« Par exemple dans mon groupe d'amis, même dans le noyau, il y a pas mal de couples. Je dirais que la plupart sont adultes quelque part. Ils savent à peu près où ils vont, ils font des projets d'adultes. Moi je ne suis pas encore... »

L'entourage peut ainsi montrer des voies à suivre ou à rejeter, incarner des exemples, des modèles. Chaque personne s'oriente aussi en observant ce qui l'entoure, en « faisant son miel » des expériences des autres. Ainsi Solange décide-t-elle de ne pas faire un BTS, instruite par l'exemple de sa sœur qui n'a pas valorisé le sien. Ainsi bien des jeunes évoquent-ils l'influence de leurs frères, sœurs et copains lorsque peut se poser l'idée de faire un enfant, comme Gaël :

"J'aimais déjà beaucoup les enfants, mais le fait de voir ma sœur et mon frère avec des enfants, de savoir ce que ça leur apportait, comment ils ont changé eux-mêmes... Sachant que j'en avais envie, ça motive encore plus.(...) C'est vrai que voir sa sœur enceinte, voir sa belle-sœur enceinte, et voir le regard des personnes qui sont très proches, ce que ça leur apporte, ça donne envie. »

Certes, Gaël aurait sans doute eu un enfant de toutes façons, mais peut-être plus tard, et autrement.

L'effet de masse est important : si un autrui a un enfant, il reste un exemple parmi d'autres. Si la majorité du réseau en a, ou une part importante (les personnes qui comptent, les personnes influentes en particulier), alors Ego peut se sentir tout à fait « décalé » s'il n'en a pas. L'exemple devient alors une pression. C'est ce qui arrive à Joël, saisonnier dans la restauration, encore célibataire. A chaque vague d'enquête il constate la disparition d'une bonne part de ses copains, et l'attribue au décalage entre leurs vies de couple et la sienne solitaire :

« Dans la tranche d'âge où je me trouve, il y a ceux qui s'installent en ménage, et de plus en plus ceux qui ont des enfants, tout ça... Donc, ils ont leur vie de famille, leurs impératifs familiaux. Donc, plus de temps libre, plus les mêmes fréquentations, ni des mêmes endroits ni, forcément, des mêmes personnes qu'on avait en commun avant, du fait de ces changements. Moi, je suis resté un petit peu pareil et puis eux, par rapport à leur vie de couple et tout ça, leur situation a évolué, alors forcément, leur caractère, leurs ambitions, tout a évolué, leurs centres d'intérêt et tout ça, forcément. Le côté fête, il est de côté, quoi. Moi, je suis resté un petit peu pareil parce que la situation n'a pas beaucoup changé, je fais toujours le travail de saison. Donc, forcément, je n'ai pas vraiment de point d'ancrage très solide. C'est le temps qui passe, c'est... Et puis, quelque part, c'est une évolution normale ! Quelque part, c'est moi qui évolue moins « normalement », dans tout ça, enfin, différemment... »

L'effet massif de l'évolution de ses amis fait pression sur Joël, qui perçoit alors douloureusement son écart à la norme.

L'entourage présente aussi des modèles, des exemples à proximité qui rendent pensable l'idéal ou le mythe, qui mettent à portée des objectifs qui apparaîtraient sinon trop lointains, inaccessibles. C'est le cas pour Patrick, musicien de rap :

« Des gens comme Rodrigue, inconsciemment il m'influence dans le sens où il me montre que c'est possible de réussir. Après, à savoir si des années de travail, ça va réussir à être suffisant pour avoir le talent et le niveau qu'il faut, je ne sais pas. Je ne sais pas d'où lui il est parti, on ne sait pas d'où Mozart il est parti, on ne sait pas d'où Jean-Jacques Goldman il est parti, etc. Mais si, ça me motive quand même de voir qu'il y a des gens qui réussissent et qu'il y a des groupes de Haute-Normandie qui sortent des choses. En province, c'est un petit exploit. »

Patrick a ensuite participé deux fois au Printemps de Bourges, même s'il ne vit pas vraiment de la musique. Ces exemples ou modèles à proximité peuvent donc inciter en « tirant » la personne dans leur sens, par l'évidence de leur réussite. Comme dit Emeline à propos de son amie Laure :

« En fait, je l'aime beaucoup parce qu'elle m'impressionne d'un certain côté. Elle a une présence qui me change et je tends même jusqu'à l'admirer. »

Ces modèles fonctionnent aussi par effet de miroir : Ego ne veut pas décevoir les personnes de son entourage. Il veut leur donner une bonne image de lui, et cela peut constituer une incitation puissante, comme pour Thibaut :

« J'ai envie de lui faire voir que je suis fort, à mon père. Il ne faut pas décevoir son père. Donc maintenant, quand je vois mon père, j'essaie de ne pas me plaindre, d'être toujours positif. »

Les ressources peuvent jouer aussi sur des registres affectifs. Colette a traversé une dépression mais s'est ressaisie en pensant à ses parents :

« Avec la dépression, j'aurais pu être un légume, mais je l'ai pas fait donc... ça a été un carrefour, aussi. C'est pas pour moi que j'ai fait ça c'est pour les gens qui m'entourent et qui m'aiment. Parce qu'il n'y a rien de plus lâche que de se laisser mourir... enfin, que de se laisser aller alors que les gens autour de nous sont morts d'inquiétude. Surtout pour ma mère qui le prenait très mal. »

Les parents parfois, ou certains professeurs, peuvent être érigés en modèles très prégnants. Bien sûr, c'est leur rôle « officiel » dans la socialisation. Mais on sait bien que ce modèle est plus ou moins suivi, réussi. Paul, lui, a toujours beaucoup admiré son père:

"Mon père, c'est mon maître à penser. C'est sûr qu'il intervient dans beaucoup de décisions. Comme beaucoup, on a nos pères comme des exemples, moi, c'est vrai que j'en suis extrêmement fier, d'autant plus par rapport à ce qu'il a fait par rapport aux gens de son âge qui étaient moins diplômés, moins de chance dans la vie, lui, il était fortement pistonné quand il était jeune, mais il a toujours prouvé aux gens qui l'ont aidé que ça valait extrêmement le coup. Donc, je ne fais que reprendre ça..."

Même disparus de l'entourage, certains de ces modèles continuent à exercer leur influence et sous-tendent le cheminement en incarnant des qualités servant de ligne générale, voire de projet, comme pour Gaël :

"Dans ma scolarité, il y a eu deux profs que je considère vraiment comme bons profs, j'aimerais bien être un de ceux-là. »

Dans tous ces cas, c'est le témoignage d'autrui, son exemple, qui comptent dans l'inflexion du parcours de vie. On peut parler peut-être là d'incitation « par comparaison », la présence d'autrui constituant un exemple et parfois un milieu qui augmente la pression normative. Mais dans certains cas, plus que sa présence c'est sa parole qui va faire l'influence.

### **6.1.3 - Avis et influences : écouter les autres**

Au-delà de ces incitations qui fonctionnent par contact direct, induisant l'implication ou la comparaison, l'entourage recèle des autrui significatifs qui sont appelés à donner un avis, c'est-à-dire à entrer dans le processus de décision, à « peser ». On retrouve alors la part du réseau que j'ai qualifiée plus haut de personnes « influentes » et personnes « décisives ». Ego leur ouvre l'accès à son processus de décision, il leur reconnaît un pouvoir d'infléchir son opinion, son choix.

Certains auteurs ont travaillé à partir de générateurs de noms portant sur ces potentialités des réseaux en termes de discussions sur des sujets importants (Wellman 1979, Burt 1984, Marsden 1987), de soutien moral (Willmott, 1987), et également de demandes d'avis pour des décisions importantes (Fischer, 1982, Grossetti, 2005, 2007). Ces enquêtes ont surtout montré les différenciations sociales à l'égard des effectifs et des compositions de ces parts des réseaux sociaux mobilisées autour des demandes de conseils.

Dans ces cas là les membres de l'entourage n'agissent pas directement en étant là, mais ils émettent des paroles qui pèsent sur les choix importants de la vie, en étant supposés cette fois parler pour lui, et non défendre leurs propres intérêts. C'est ainsi que sa sœur influence Mélanie qui hésite à prendre un emploi:

« Par exemple ma sœur quand je lui ai dit que La Poste voulait me prendre, elle m'a dit de foncer, c'était l'occasion... Mais c'est vrai qu'elle m'avait beaucoup aidée avant parce que déjà le bac pro je voulais le faire en alternance et elle m'avait dit que je n'étais pas prête, que je n'étais pas assez mûre pour faire une partie en entreprise, et c'est vrai qu'elle m'a beaucoup encouragée, ma mère aussi d'ailleurs. »

En particulier au moment de prendre une décision dans certains moments-clés de sa vie, il est important de consulter quelques « autrui significatifs » auxquels on demande de l'aide pour prendre une décision pour ré-orienter sa trajectoire.

Enfin, ces modalités d'influence peuvent se combiner ensemble. L'exemple de Fleur, qui hésite par exemple à abandonner ses études de sociologie et à partir à Paris pour un emploi d'éducatrice dans une association, montre une articulation de ces divers types d'influence, directes et indirectes, interactives et normatives :

« Déjà, quand j'étais en socio, je me disais "la sociologie ça me plaît, mais il manque du terrain...". Et donc je me disais que je pourrais peut-être essayer de trouver un stage que je n'ai pas trop cherché d'ailleurs, et Laetitia est revenue et elle m'a dit "écoute, moi, j'ai été dans une association, ils recherchent quelqu'un, donc si ça t'intéresse, ça peut te permettre de voir...", donc voilà, et après, ça a été la cogitation et Hélène est venue avec moi à Paris, elle m'a dit ce qu'elle en pensait et puis j'ai cogité, je me disais : "qu'est-ce que je fais ? ". Je crois qu'il y a plein de facteurs qui ont fait : c'était Paris ou Caen, je reste chez mes parents ou pas, j'essaie de créer de nouveaux liens et en même temps j'ai pas envie... Vivre autre chose ou rester à stagner encore sur la théorie, et puis il y a eu aussi le "phénomène Valentin", où je me suis dit : "faut que je me barre ". Avec lui, c'était fini, mais il restait quelque chose de très fort pour moi, et ça me gênait, parce qu'à la limite, je me disais : "il faut que je me barre", parce que voir la nana avec qui il est après, c'est un truc pas forcément évident, donc je pense que ça a joué. Et puis arrive un moment, on se dit que ses parents ont besoin de se retrouver en couple, et après... Ca y est, ma mère a joué son rôle de mère et faut qu'elle rejoue son rôle de femme, tout comme mon père. Hélène elle m'a influencé aussi, parce que elle, elle m'a dit : " c'est super..." Enfin, il y a plein de trucs qui ont fait... »

Toutes ces modalités d'influence par l'entourage, que l'on entende celui-ci comme un « milieu » ou comme un réseau recelant des autrui significatifs, contribuent à l'orientation de la trajectoire et à la socialisation. Cette « contribution » n'est pas de l'ordre de la causalité linéaire. Elle est plutôt de l'ordre d'une configuration qui favorise l'évaluation et l'adoption d'une orientation. En effet, les autrui, la configuration relationnelle qu'ils dessinent et le milieu qu'ils forment, constituent ensemble un système de référence au regard duquel Ego va se situer, et sous le regard duquel il va évoluer. Les parents, amis, cousins, camarades, sont autant d'exemples à considérer, voire à suivre ou au contraire à éviter ; ils tissent plus ou moins de liens entre eux en formant un ensemble plus ou moins cohésif ; enfin, ils constituent un milieu plus ou moins homogène ou diversifié. Ce milieu et ces autrui significatifs pourtant n'agissent pas seuls, ne sont pas les seuls éléments à prendre en compte dans la configuration. Y interviennent également des contextes plus larges, institutionnels et culturels, des autrui plus lointains qui sont mobilisés ponctuellement, des normes plus diffuses qui circulent dans les médias et dans les arènes sociales diverses, des agencements d'outils, d'itinéraires, de formulaires, d'objets et de routines matérialisées qui contribuent, aussi, à orienter l'action. Simplement, je tente ici d'éclairer plutôt la partie de cette configuration qui est constituée par l'entourage de la personne.

Explorons maintenant la façon dont ce système relationnel évolue, en dynamique, à partir d'un exemple.

## **6.2 - Similarité et influence dans l'entourage : autour de la question de la parentalité**

L'environnement relationnel et la composition du réseau ont des effets sur les rythmes et les choix intervenant dans la socialisation de l'individu. Si tous ses amis ont des enfants, si tous ont un emploi stable, une personne n'aura pas la même perception de sa position dans la structure sociale des âges, selon qu'elle est « en synchronie » avec ses autrui ou non. Le sentiment d'un « décalage » avec son réseau peut peser sur les choix personnels et leurs échéances. Un réseau davantage diversifié laissera une plus grande ouverture dans les possibilités de référence, voire d'adaptation ou d'influence. Il est donc important de prendre en compte l'ensemble du réseau pour en mesurer l'homogénéité au niveau des étapes et des rythmes d'évolution du cycle de vie, et d'y référer la position de l'intéressé. Avec le temps, cet entourage évolue, sa composition et son homogénéité aussi.

Je vais m'intéresser à cette question complexe à partir de l'étude d'une transition relativement simple : la naissance du premier enfant. Lorsque je dis « simple », c'est bien sûr d'un point de vue formel. Tout d'abord, cette transition est binaire (on a un enfant ou on n'en a pas). Nous disposons de cette information sur chaque vague pour Ego et pour ses Alter. Il a fallu quand même prendre une décision pour la recomposition familiale. J'ai décidé de ne pas prendre en



considération le fait qu'Ego s'installe en couple avec un Alter-amour qui a un enfant né d'une autre union. En effet, il n'y a alors pas de processus de décision mis en jeu pour faire un enfant. Par ailleurs, le fait que cette transition soit binaire rend la similarité plus simple à traiter que pour d'autres qui concerneraient par exemple les études ou le métier. Cette transition est par ailleurs irréversible (aucun jeune du panel de Caen n'a perdu un enfant – ce qui ne suffirait pas sans doute d'ailleurs à la rendre réversible). Cela n'est pas le cas pour d'autres transitions (décohabitation du foyer parental, embauche, mariage...) dont la réversibilité est de plus en plus courante. En outre, cette transition, bien que fortement normée, n'est pas obligée, elle comporte une part de choix. D'ailleurs, la majorité des jeunes de ce panel ne l'a pas franchie à la fin de l'enquête. Certes, il existe bien des cas où la parentalité ne résulte pas d'une décision longuement mûrie mais d'une grossesse plus ou moins « fortuite ». Je ne rentre pas ici dans tout ce que recèle ce « hasard », avec toutes les gradations, fort étalées, de l'option de la parentalité, entre le pôle d'un contrôle strict et assumé de l'action que permet maintenant la disponibilité des moyens de contraception, et un autre pôle de remise entre les mains du « destin », de la chance (ou malchance) ou enfin de l'ignorance. De fait, les 25 jeunes du panel de Caen qui ont eu un enfant entre la première et la quatrième vague de l'enquête<sup>23</sup> déclarent l'avoir décidé et parlent de cette décision, et cela suffit ici pour parler de l'influence de l'entourage. On m'objectera aussi que cette option de la parentalité dépend forcément d'un autrui au moins : l'autre parent. Encore faut-il donc être deux. Je ne m'étends pas ici sur le matériau très riche que recèle cette enquête sur ces considérations, par exemple sur la formation du couple et sur la négociation entre ses membres sur le « bon moment » pour faire un enfant, sur la norme de la parentalité, sur le désir personnel d'enfanter, sur les conditions à remplir auparavant, sur les cadres sociaux et les institutions qui participent des éléments facilitateurs ou pas, sur les interactions avec la carrière professionnelle, etc. Je me contente d'essayer d'analyser le rôle de l'entourage sur cette décision.

Je commence par mesurer les parts des Alter qui sont similaires à Ego, c'est-à-dire dans la même position que lui eu égard à la parentalité, dans les réseaux des jeunes avant et après la naissance de leur enfant. Je distingue alors les réseaux « incitatifs », ceux dans lesquels les Alter avec enfants sont majoritaires avant qu'Ego ait un enfant, des autres. J'envisage dans un deuxième temps les évolutions de ces réseaux après la naissance. J'identifie ensuite le rôle particulier des autrui significatifs, au-delà de cette pression par la « masse » du milieu constitué par l'entourage. J'aborderai plus loin la question de la structure du réseau, à propos de l'influence en général.

### 6.2.1 - Parents et non-parents dans l'entourage

Commençons par donner un aperçu de la similarité de condition parentale dans l'ensemble du panel. Au total, sur l'ensemble des 10804 relations du panel sur les 4 vagues d'enquête, 62,3% des dyades observées mettent en relation un Ego et un Alter qui sont dans la même situation parentale. Plus précisément, 61,6% de l'ensemble des Alter des Egos qui n'ont pas d'enfant n'en ont pas non plus, et 67,6% de l'ensemble des Alter des Egos qui ont des enfants ont aussi des enfants. L'homophilie est donc nette, et s'avère plus forte pour ceux qui ont des enfants, qui restent davantage donc entre parents.

Tableau 14 : Part des Alters avec et sans enfants par situation d'Ego

	Alter sans enfant	Alter avec enfant	effectifs	total
Ego sans enfant	61,6% (+)	38,4% (+)	9139	100%
Ego avec enfant	32,4% (+)	67,6% (+)	1665	100%

(+) : résidu standardisé > 2

<sup>23</sup> Deux jeunes femmes avaient déjà un enfant à la première vague d'enquête, je ne les prends pas en considération ici, puisque je ne peux pas voir leur réseau « avant ».

Mais si l'on exclut la famille (qui a plus souvent des enfants) et l'Alter-Amour (qui est dans la même situation qu'Ego), l'homophilie est en revanche plus forte pour ceux qui n'ont pas enfants : 74,7% des Alters des Egos qui n'ont pas d'enfant n'en ont pas non plus, et 60,2% des Alters des Egos qui ont un enfant en ont également.

Tableau 15 : Part des Alters avec et sans enfants (hors famille) par situation d'Ego

	Alter sans enfant (hors famille)	Alter avec enfant (hors famille)	Effectifs (hors famille)	total
Ego sans enfant	74,7%	25,3%	5963	100%
Ego avec enfant	39,8%	60,2%	826	100%

Le fait de ne garder que les relations hors-famille fait donc baisser l'homophilie entre jeunes parents. Dit autrement, davantage de dyades sont hétérogènes chez les jeunes avec enfants (39,8%) que chez les jeunes sans enfants (25,3%) si l'on exclut la famille. Certes, les jeunes sans enfants étant plus nombreux dans cette tranche d'âge, il est statistiquement plus probable qu'ils se retrouvent davantage entre eux, ou que les jeunes avec enfants fassent davantage appel à eux. Mais si cet effet de masse peut éventuellement jouer sur les relations « de trafic » ou les simples contacts, je ne pense pas qu'en matière de relations électives il suffise à expliquer la préférence.

Après réflexion, je décide pourtant de conserver la famille et l'Alter-amour : en effet, comme on le verra plus loin, le fait même de se rapprocher de sa famille et belle-famille est constitutif de cette transition. En outre, à part les générations antérieures qui ont évidemment plus souvent des enfants, ne serait-ce que parce qu'elles ont engendré Ego, les frères, sœurs et cousins peuvent être diversement cités en fonction de leur situation parentale. Il est donc artificiel d'envisager ici ces réseaux sans famille. Gardons simplement à l'esprit que l'homophilie de situation parentale est moins nette chez les jeunes avec enfants lorsqu'elle fonctionne « entre amis » que sur l'ensemble du réseau.

### 6.2.2 - Avant / après le premier enfant

Déroulons maintenant ce processus dans le temps. Je sélectionne les 25 jeunes qui vont avoir un enfant de ceux qui n'en auront pas jusqu'à la vague 4. Pour ces 25 jeunes, je prends la vague d'enquête juste avant qu'ils aient un enfant, et la vague d'enquête juste après, quelle que soit cette vague d'enquête. Pour certains Egos il s'agira de la vague 1, pour d'autres la vague 2 ou 3, peu importe<sup>24</sup>. Puis je compare leur situation à chaque moment avec la situation de leurs Alters au même moment. Je constate alors que davantage d'Alters cités par des jeunes qui vont avoir un enfant ont eux-mêmes un enfant (48,1%), que les Alters des jeunes qui ne vont pas avoir d'enfant (42,4%). On trouve encore plus d'Alter sans enfants cités par des Ego sans enfants (57,6%).

Tableau 16 : Part des Alters avec et sans enfants (hors famille) par situation d'Ego

	Alter sans enfant (hors famille)	Alter avec enfant (hors famille)	Effectifs (hors famille)	total
Ego sans enfant	57,6%	42,4%	9893	100%
Ego va avoir un enfant	51,9%	48,1%	911	100%

Les jeunes qui vont avoir un enfant ont beaucoup moins d'écart entre la proportion de leurs Alter qui ont des enfants et ceux qui n'en ont pas (différence de 3,8%), que les jeunes qui ne vont pas avoir un enfant à la prochaine vague d'enquête (différence de 15,2%). Le réseau des futurs parents est donc plus hétérogène et plus « parent » que celui des autres. Ces Alter qui ont des enfants et qui atteignent presque la moitié de leurs relations vont peut-être les « tirer » davantage vers la décision de faire un enfant.

<sup>24</sup> La vague 4 est exclue là, puisqu'on ne saura pas ce qui arrivera.

Franchissons l'étape fatidique et prenons maintenant ces jeunes à la vague suivante, c'est-à-dire les jeunes qui viennent d'avoir un enfant, par rapport à ceux qui n'en ont pas eu. Ces « juste parents » ont beaucoup plus d'Alter qui ont des enfants que les autres. Leur réseau est beaucoup plus homogène que pour ceux qui ne viennent pas d'avoir un enfant : 64,8% contre 59,2% de semblables à eux pour les sans enfants. On peut dire en quelque sorte que le fait d'avoir un enfant renforce la tendance à citer des Alter avec enfants.

Tableau 17 : Part des Alters avec et sans enfants (hors famille) par situation d'Ego

	Alter sans enfant (hors famille)	Alter avec enfant (hors famille)	Effectifs (hors famille)	total
Ego sans enfant	59,2%	40,8%	9860	100%
Ego vient d'avoir un enfant	35,2%	64,8%	944	100%

Si l'on raisonne maintenant en termes de similarité, on constate que la tendance à fréquenter des Alter similaires est la plus basse pour les jeunes qui vont avoir un enfant à la vague suivante : 51,9% de leurs Alter sont comme eux sans enfants. Par comparaison, l'homophilie est la plus forte chez ceux qui viennent d'avoir un enfant (64,8%), puis chez ceux qui ne viennent pas d'avoir un enfant (59,2%), puis chez ceux qui ne vont pas avoir leur premier enfant à la vague suivante (57,6%). Ce sont donc ceux qui s'appêtent à avoir un enfant qui fréquentent le plus des personnes différentes, en l'occurrence des personnes qui ont, elles, des enfants.

Est-ce à dire que leur entourage, plus parental, les a influencés pour faire un enfant ? J'ai observé la part des autrui significatifs au sein de ces autrui qui ont des enfants alors qu'Ego n'en a pas encore. Mais à cette échelle les écarts ne sont pas significatifs, même si une légère tendance semble se dégager vers une plus grande part de personnes « qui comptent » et « influentes » qui ont des enfants, à l'intérieur du groupe des jeunes qui vont avoir des enfants. Il vaut mieux maintenant abandonner la statistique pour nous tourner vers les données des réseaux et des récits.

### 6.2.3 - Des réseaux incitatifs

Je reprends les 25 jeunes qui ont eu leur premier enfant pendant l'enquête. Si je considère la vague qui précède la naissance de leur enfant, je constate que 13, c'est-à-dire la moitié d'entre eux ont alors des réseaux qui contiennent déjà davantage d'Alter avec enfants que d'Alter sans enfants. On a donc une légère majorité de réseaux plus hétérophiles qu'homophiles sur ce point, ce qui est une situation relativement « étonnante » si l'on s'en tient à une version stricte de la tendance à l'homophilie. Une majorité de ces 13 jeunes sont d'origine populaire.

#### *La pression de la majorité*

On peut se demander s'ils ont pu être influencés par ce réseau constitué par une majorité de personnes avec enfants. Autrement dit, est-ce qu'un entourage majoritairement parent peut constituer une incitation à avoir soi-même des enfants ? Les travaux de Laura Bernardi ont montré que cette influence du réseau sur cette décision prend plusieurs formes (apprentissage social, pression, conformisme et contagion), et qu'une forte densité des relations facilite la synchronisation des naissances dans le réseau (2004, 2007).

Plusieurs témoignages dans le panel de Caen vont dans ce sens, comme celui de Luc par exemple :

« Qu'est-ce qui fait que je me sens prêt à être papa ? Le fait d'avoir beaucoup d'amis autour de nous qui ont des enfants, le fait donc de m'occuper de leurs enfants, de voir comment je peux réagir dans certains cas. C'est sûr que ce n'est pas pareil quand c'est les siens et quand c'est ceux des autres. Mais quand même, là ça s'est affirmé. Au début on disait : « Oui, pourquoi pas ? ». Maintenant, c'est sûr. C'est ça qui a renforcé notre désir d'en avoir. Quand on n'en a pas autour de soi, ça reste un rêve. Mais là, on en a, on

voit comment ça se passe, que c'est possible. Ça commence à se confirmer. Il y a notre amie Monia qui a déjà quatre enfants et on a deux, trois amis dont les femmes sont enceintes. »  
C'est l'occurrence de cette situation dans le réseau « à portée » qui fait passer du « rêve » à la possibilité.

### *Le relais d'une norme puissante*

Le sentiment d'une norme en la matière est pour Cathy clairement exprimée, c'est « logique ». La cohérence de son entourage se fait sentir dans la force de sa conviction, portée par la majorité de son entourage :

« (Est-ce que tu envisages un jour d'avoir des enfants ?) Oui. (Pourquoi ?) Parce qu'il faut donner la vie, un couple sans enfant ça doit être... Au début on peut profiter de la vie, mais quand on vieillit on n'a plus personne, on n'a pas de petits-enfants, ni rien. C'est logique, un couple avec des enfants. »

Il est clair que cette norme surplombe toute cette question de la parentalité. Pour Viviane, la norme d'âge devient plus aiguë dans la comparaison avec sa cousine :

« Tu sais, vingt-sept ans, tu vois tout le monde autour de toi: «Elle a quel âge? Déjà...» Tu te dis: «Merde...» Et puis toi, vingt-sept ans, tu vois ta petite cousine de vingt-quatre ans avec son petit bout de chou qui a un an et demi, là... Tu te dis: «Zut!, toi tu as vingt-sept ans, tu es une des plus vieilles. » Je me suis dit: c'est vrai que maintenant je n'ai plus vingt ans. »

Cette norme est très présente, même si certains jeunes doutent de pouvoir l'accomplir, en particulier les plus défavorisés ou les plus marqués par des conflits et drames familiaux (Bidart & Pellissier, 2007). Même si certains repoussent cette transition à beaucoup plus tard, la conditionnent au fait d'avoir un emploi ou même un double revenu assuré, ou encore veulent juste attendre de profiter un peu de la vie avant d'avoir des enfants, elle est globalement admise. Les cadres sociaux, qu'ils soient institutionnels, politiques ou culturels, interviennent bien évidemment sur la façon dont les jeunes adoptent cette norme biographique. Je ne néglige pas ces instances, je mets simplement l'accent sur ce qui est moins fréquemment montré, à savoir le rôle de l'entourage et des autres significatifs sur la décision de faire un enfant.

La famille est évidemment au centre de cette influence par l'entourage. La transmission intergénérationnelle d'un modèle de famille est parfois explicitement évoquée par ces jeunes. Pour Gaël, dont la compagne est enceinte, l'influence remonte en effet au modèle familial :

« (Pourquoi cette envie d'avoir des enfants ?) Peut-être le schéma que je reproduis du côté que j'ai eu avec mon frère et ma sœur : on s'est vraiment éclatés avec nos parents qui étaient jeunes, qui étaient vifs. Et il y a eu mon frère et ma sœur qui ont eu des enfants en juillet et en septembre dernier, quand j'ai vu leurs petits bouts de chou, je me suis dit : « C'est possible, pourquoi pas nous ? » Je vais être père, j'aurai 24 ans. C'était l'été dernier, là on y a pensé vraiment, j'ai dit à Carine : « C'est quand tu seras prête, je ne vais pas t'en parler tous les jours : « fais-moi un bébé ». »

Pour bien de ces jeunes en effet, le fait d'avoir des enfants apparaît comme une évidence, une « suite logique ». La dimension normative, culturelle, joue un grand rôle, mais elle est encore plus influente lorsqu'elle est incarnée par des proches, comme pour Suzie qui est enceinte :

« C'est l'aboutissement de notre mariage. On avait dit : après notre mariage, on fait un enfant parce que lui il s'en allait sur ses 29 ans et il a dit : "Moi, après, je vais être trop vieux pour faire un enfant." Et puis, là, on est bien, on peut l'accueillir comme il faut, pas de problèmes financiers, donc c'est bien.

Moi, je veux des enfants. Je ne conçois pas une vie de couple sans enfant. Au bout d'un moment, on doit s'ennuyer d'ailleurs. Et puis c'est au fur et à mesure qu'on voit les autres, comme Michel et Gaëlle, après ça a été Coco et Corinne, leur petite s'en va sur un an au mois de juillet. Et puis j'ai dit : "La prochaine fois, ce sera moi." Et c'est vrai que, quand on va à la maternité, qu'on voit des petits bouts, on se dit : "Bientôt, ce sera mon tour." »

Pour Suzon, l'exemple de sa belle-sœur a déplacé les critères de jugement sur le « bon moment » :

« Mes belles-sœurs elles étaient toutes les trois enceintes, Suzanne, Christelle et Angélique, et ça aussi ça a fait... Enfin disons que j'avais envie d'arrêter la pilule mais j'osais pas. Parce que quand même, je me disais que... si on n'avait pas de travail... Et c'est marrant parce que ce jour là, ma belle-sœur Angélique est venue chez nous en nous disant "Je suis enceinte !" Alors qu'on ne s'y attendait pas du tout ! Parce que bon, elle était plus jeune que moi, eux ils vivaient encore chez la mère d'Éric, et puis on n'en avait

jamais parlé. Je me suis dit “Elle est enceinte, alors...” Je crois que là, ça a vraiment été le déclic... Elle est plus jeune, et puis elle, elle s’est lancée quoi, alors pourquoi pas moi... Et puis eux ils n’avaient pas d’appartement, nous on était quand même chez nous. Et le fait qu’Angélique elle soit venue chez moi et qu’elle m’aie dit qu’elle était enceinte, là j’ai arrêté la pilule. (...) Elle m’a dit “Vas-y, si, c’est bien, on sera enceintes en même temps, tout ça, ça serait bien”... »

Le réseau agit là clairement sur le mode de la comparaison et de la « masse » qui produit un milieu incitatif. Tous les ingrédients sont rassemblés pour contrebalancer la prudence de Suzon qui, comme bien des jeunes d’ailleurs, évoque la nécessité d’avoir un emploi avant. Mais dans son cas, la puissance incitative est la plus forte, d’autant qu’elle est relayée par les personnes influentes que sont ses belles-sœurs.

#### **6.2.4 - L’influence des autres significatifs**

Il arrive aussi que le réseau soit majoritairement semblable à Ego, sans enfants, mais que l’influence de quelques autres significatifs joue plus fortement que l’ensemble de l’entourage. Ainsi Jérémie compte-t-il en vague 1 dans son réseau 27 personnes sans enfants et 15 avec enfants, mais parmi ces derniers 14 sont des personnes importantes pour lui et 3 sont des personnes influentes. Le « noyau » de son réseau, les personnes qui lui sont proches et qu’il voit le plus souvent, contribuent selon lui à lui donner envie d’avoir un enfant :

« Je sais pas, peut-être le fait de la relation qu’on a, les trois quarts des gens ont des enfants, surtout les gens qu’on voit le plus souvent. Si on prend Christophe, Stéphane et Bruno, ils ont tous les trois des enfants, donc déjà, ça y fait. »

Christophe est l’une des 4 personnes qui sont susceptibles de l’influencer, et avec qui il parle précisément du fait de fonder une famille. Les autres sont sa sœur (sans enfant), puis un ami de sa mère et le père de sa compagne qui, comme Christophe, ont des enfants. Dans son cas, l’influence repose sur les autres significatifs plus que sur la « majorité » de l’entourage. Après la naissance de sa fille, Jérémie ne compte plus que 7 personnes sans enfants dans son réseau qui totalise 31 personnes.

Les autres significatifs peuvent donc peser plus fortement que l’ensemble de l’entourage, et la similarité ne suffit pas toujours à constituer une « force » cohérente face à la persuasion de quelques personnes influentes qui « tirent » dans l’autre sens. La qualité du lien et le ressort de la relation compte dans le passage d’une influence en la matière, ainsi que la segmentation du réseau en une partie qui a des enfants et tire dans ce sens, et une partie qui n’en a pas et tire dans l’autre (Keim, Klärner et Bernardi, 2009).

Dans l’enquête était posée la question « Avec qui parles-tu du fait de fonder une famille, d’avoir des enfants ? ». Si les parents et les sœurs aînées tiennent une grande place au sein de ces personnes sollicitées pour en discuter, les amis et amies eux-mêmes parents sont également présents. Ceci étant, il arrive que ce soient plutôt des personnes très extérieures et absolument pas concernées qui, pour cela justement, sont consultées. Je traiterai de cette question de l’influence des « outsiders » plus loin.

Mais il est clair que dans près de la moitié des cas, le réseau n’était pas majoritairement constitué de parents, et qu’il n’a pas pu jouer de façon « massive ». Ces jeunes ont soit été influencés par de rares autres significatifs, soit par des personnes plus extérieures à leur réseau, plus périphériques, soit encore ont agi avec d’autres forces que celle de l’influence, en limitant la discussion et la décision à leur couple par exemple, en étant les « précurseurs » dans leur réseau et en influençant peut-être leurs Alters.

#### **6.2.5 - Renforcer la similarité après la naissance**

Dans la plupart des cas, si l’on considère maintenant la vague suivante, celle où ces 25 jeunes viennent d’avoir leur premier enfant<sup>25</sup>, la plupart d’entre eux renforcent encore cette part des

---

<sup>25</sup> Cette vague peut être la vague 2, 3 ou 4.

Alter avec enfants, qui sont devenus maintenant leurs semblables. Le réseau devient bien plus homogène en la matière, Ego a « rejoint » ses Alter avec enfants. Ainsi, au sein des 13 réseaux déjà dominés par des Alter parents, dans 8 cas l'homogénéité se renforce encore après la naissance de l'enfant d'Ego. Ces jeunes parents sélectionnent encore plus radicalement leurs Alters, soit en diminuant les effectifs de leur réseau et en abandonnant des amis sans enfants dont ils se sentent aujourd'hui trop différents, soit en citant davantage de membres de leur famille, soit encore en incorporant de nouveaux amis qui ont des enfants. On rejoint alors l'autre face de la dynamique, celle qui procède par sélection et refaçonne l'entourage au fil des événements de la vie, dont j'ai donné un aperçu dans le chapitre précédent. Par exemple, Thibaut en vague 3 comptait dans son réseau déjà 32 Alter avec enfants et 9 sans enfants comme lui, dans un entourage essentiellement familial ; trois ans plus tard, après la naissance de ses deux enfants, il a perdu quelques amis et ne compte plus que 5 Alter sans enfants, et 41 avec enfants comme lui, essentiellement dans la famille et la belle-famille.

Après la naissance de l'enfant d'Ego, 3 réseaux restent à peu près semblables en termes de proportion des Alter avec enfants. Dans le cas de Suzie par exemple, son réseau était déjà très centré sur la famille, avec 1 personne seulement sans enfant ; il est resté très familial mais s'y sont ajoutés après la naissance de sa fille 10 nouveaux amis, donc 8 avec enfants, et son réseau aujourd'hui ne compte que 3 Alter sans enfants pour 31 avec enfants.

Le fait que les copains aient eux-mêmes ou pas des enfants fait un tri important et renforce l'homogénéité, comme en témoigne Corinne :

« Avant, j'aimais bien aller en discothèque, au restaurant, là je n'ai plus envie, je préfère à la rigueur m'acheter un meuble, quelque chose pour la maison, et je préfère me priver sur des sorties. Au niveau de Pierre et Delphine, ce qui a compté c'est la naissance de Thomas. Vu qu'eux, ils avaient déjà un petit bébé, je pense que ça nous a rapprochés. Christine et Frédéric, c'est pareil. Il y a des choses qu'on comprend mieux quand on est parent. »

Les réseaux qui étaient déjà majoritairement constitués de parents s'expliquent donc souvent par une grande part tenue par la famille et parfois des amis qui avaient déjà des enfants. Ceux-ci ont pesé apparemment dans la décision, et restent présents une fois qu'Ego les a « rejoints ». Ce sont des réseaux qui le plus souvent se renouvellent peu, ou alors, comme dans le cas de Suzie, s'ajoutent juste d'autres jeunes parents. La tendance à avoir dans son réseau majoritairement des personnes avec enfants se renforce, y compris par l'adoption de nouveaux amis dans la même situation. Processus d'influence et processus de sélection se suivent donc de près dans ce cas de figure. Dans tous ces cas l'hétérogénéité s'est considérablement amoindrie, et l'entourage constitue vraiment une « niche » de semblables, un monde de jeunes parents.

### **6.2.6 - Changer l'entourage**

Dans une petite moitié des cas, les réseaux étaient majoritairement constitués d'Alters sans enfants, mais « basculent », c'est-à-dire comptent une majorité d'Alters avec enfant dès qu'Ego a eu le sien. Peut-on dire qu'Ego a là modifié son réseau, par un processus dominant de sélection, lorsqu'il a eu un enfant ? Ou bien que ses amis ont suivi la « même pente » que lui, et ont eu des enfants à leur tour ? Les deux cas sont présents dans le panel.

Pour Etienne par exemple, il s'agit surtout d'un recentrage du réseau sur la famille. En vague 1 il comptait 23 Alters sans enfants comme lui et seulement 6 avec enfants. En vague 2, après la naissance de sa fille son réseau compte 14 Alter sans enfants et 17 avec enfants. Mais surtout, il s'est essentiellement centré sur la famille. Parmi les liens forts, on ne compte plus que 4 relations hors-famille : son « vieux pote » du foot Renaud, le seul sans enfants ; Josiane une ancienne collègue de travail plus âgée ; et un couple de nouveaux copains, Cédric et Lydie, jeunes parents comme lui :

« Ils viennent d'avoir une petite fille. Lydie a accouché le 20 septembre. Avec Cédric, on se confie sur les enfants surtout. Comme il vient d'être papa, c'est surtout des petits conseils. (...) Ma fille, c'est tout le

bonheur du monde. Je suis papa-gâteau, même. On ne vit plus pour nous, on vit pour elle. On vit à son rythme. Ca a relié la famille, même. »

Et de fait, la famille d'Etienne et celle de Christelle sa compagne ont « fusionné » et forment l'essentiel de leurs relations maintenant, quasiment toutes connectées entre elles. Leur univers s'est vraiment resserré sur ce noyau dense. La grande bande de copains du foot et de copains d'enfance, dont Renaud est le seul « survivant » a complètement disparu. La sélection a fonctionné presque de façon radicale.

Dans certains cas, la taille du réseau chute assez nettement. Les copains sont moins souvent fréquentés, et les rencontres se font essentiellement entre couples. Gaël divise ainsi maintenant son univers entre ce qui est important (sa famille et ses 4 meilleurs amis), et « le bonus » (les autres). Véréne fait aussi le lien entre la vie familiale et sa préférence maintenant pour des relations dissociées les unes des autres :

« On va vraiment à l'essentiel, on n'a pas le temps de voir 36 personnes. A la limite, tous mes copains se connaîtraient, on se verrait ensemble, ça serait possible. Mais finalement on voit tous nos couples d'amis séparément, et puis on n'a pas du tout envie de les mélanger. On a des relations un peu différentes avec chacun... Les gens de temps en temps qu'on voyait plus par obligation, on les a zappés. Et puis avec le bébé c'est vrai qu'il y a des moments où on a vraiment envie d'être que tous les trois pour créer notre famille... »

Le réseau se reconfigure donc largement au moment de la naissance du premier enfant, les « copains de fête » et les « relations superficielles » disparaissant au profit des liens familiaux et des bons amis eux aussi parents de jeunes enfants. La sociabilité s'homogénéise. La naissance a surtout pour effet rendre le réseau plus dense : on cite beaucoup plus les personnes de la famille, on cite davantage de jeunes couples eux aussi avec enfant, et l'Alter-amour est connecté à davantage de personnes auparavant isolées.

La naissance d'un enfant transforme aussi très nettement les relations avec la famille (Bidart, Pellissier, 2007). La plupart du temps, le fait d'avoir un enfant améliore les rapports avec les parents. Parce qu'en devenant parents, les jeunes sont devenus « comme » leurs parents, cette transition permet, facilite ou renforce leur relation. Ainsi Julien constate-t-il :

"La priorité de mes parents, c'est les enfants, et ma priorité, c'est mes enfants et ma famille. C'est sûr qu'on se rejoint parce que, mine de rien, il y a vraiment un noyau."

Amélie observe elle aussi les effets bénéfiques de cette convergence :

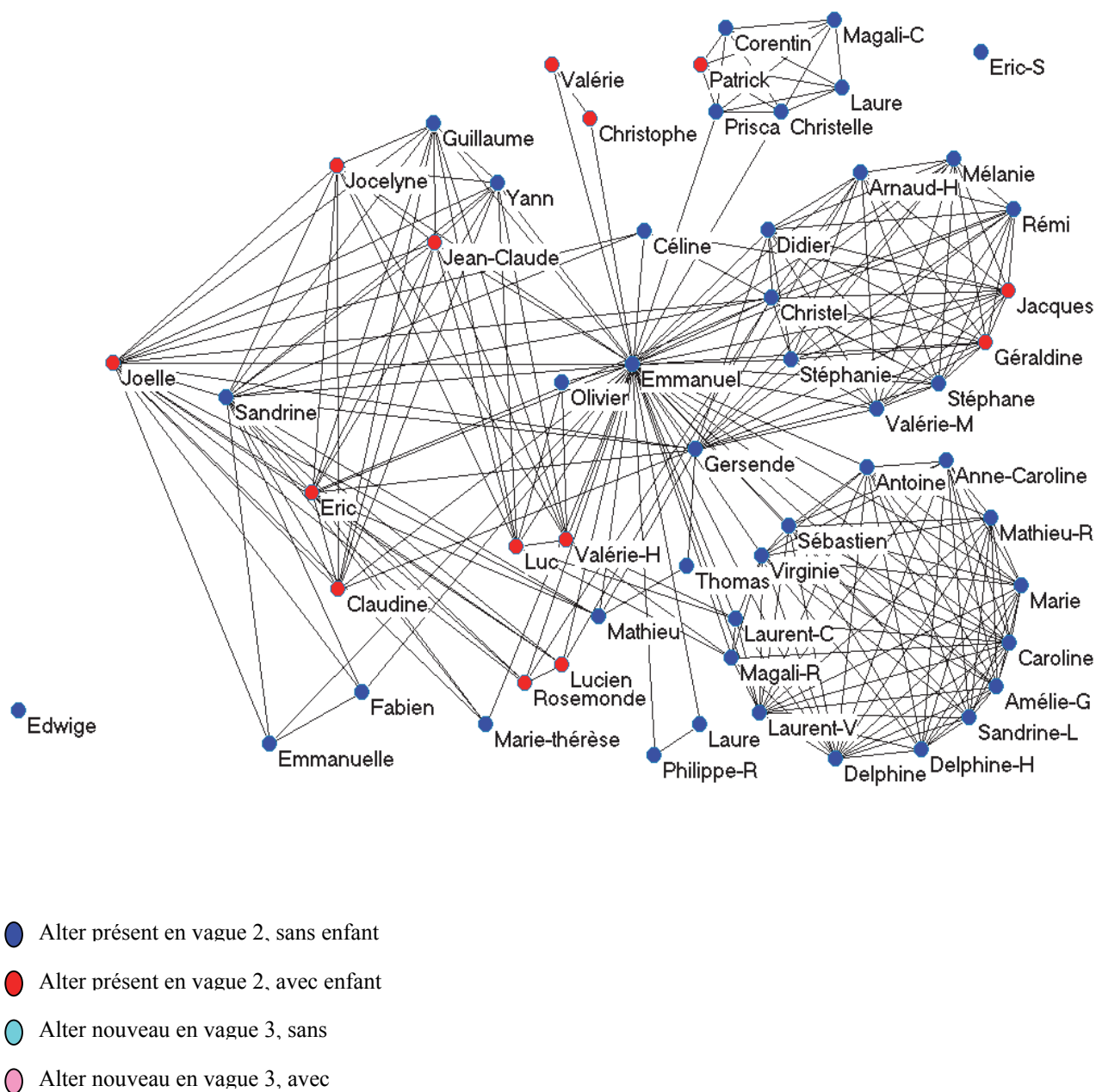
"Depuis que j'ai Léa, ça va beaucoup mieux avec lui [mon père], parce qu'il est en train de s'apercevoir que je m'aperçois aussi de ce que c'est qu'avoir un enfant."

Les proportions dans son réseau se sont inversées. Alors qu'avant la naissance de sa fille son réseau comptait 16 Alter avec enfant et 31 sans, après la naissance il compte 15 Alter sans enfant et 24 avec. Amélie a surtout considérablement renouvelé son réseau, et sur 23 nouveaux Alter, 17 ont des enfants.

On a une meilleure appréhension de cette transformation avec l'illustration par les graphes du réseau de Clotilde avant et après la naissance de sa fille.

Le premier graphe se situe en vague 2. En bleu sont figurés les Alters sans enfant, en rouge ceux qui ont un enfant. La famille de Clotilde occupe la partie gauche du graphique, avec ses parents Eric et Claudine, sa sœur Sandrine, sa tante Joëlle. Son Alter-amour Emmanuel est au centre. Sa famille à lui est en haut à gauche (Jocelyne, Jean-Claude, Guillaume et Yann). Gersende, son amie d'enfance, est très centrale également. En bas à droite figure le groupe de l'IUT du Havre où Clotilde a fait deux ans d'études d'information-communication, au-dessus c'est le groupe du volley-ball qu'elle pratique beaucoup à Caen, et encore au-dessus le petit groupe du volley-ball de l'IUT au Havre, où elle ne se rend plus qu'occasionnellement. Si l'on inclut les liens faibles non représentés sur le graphe, Clotilde compte dans son réseau 36 Alters avec enfant, et 57 sans enfant.

Figure 12 : Le réseau de Clotilde en vague 2

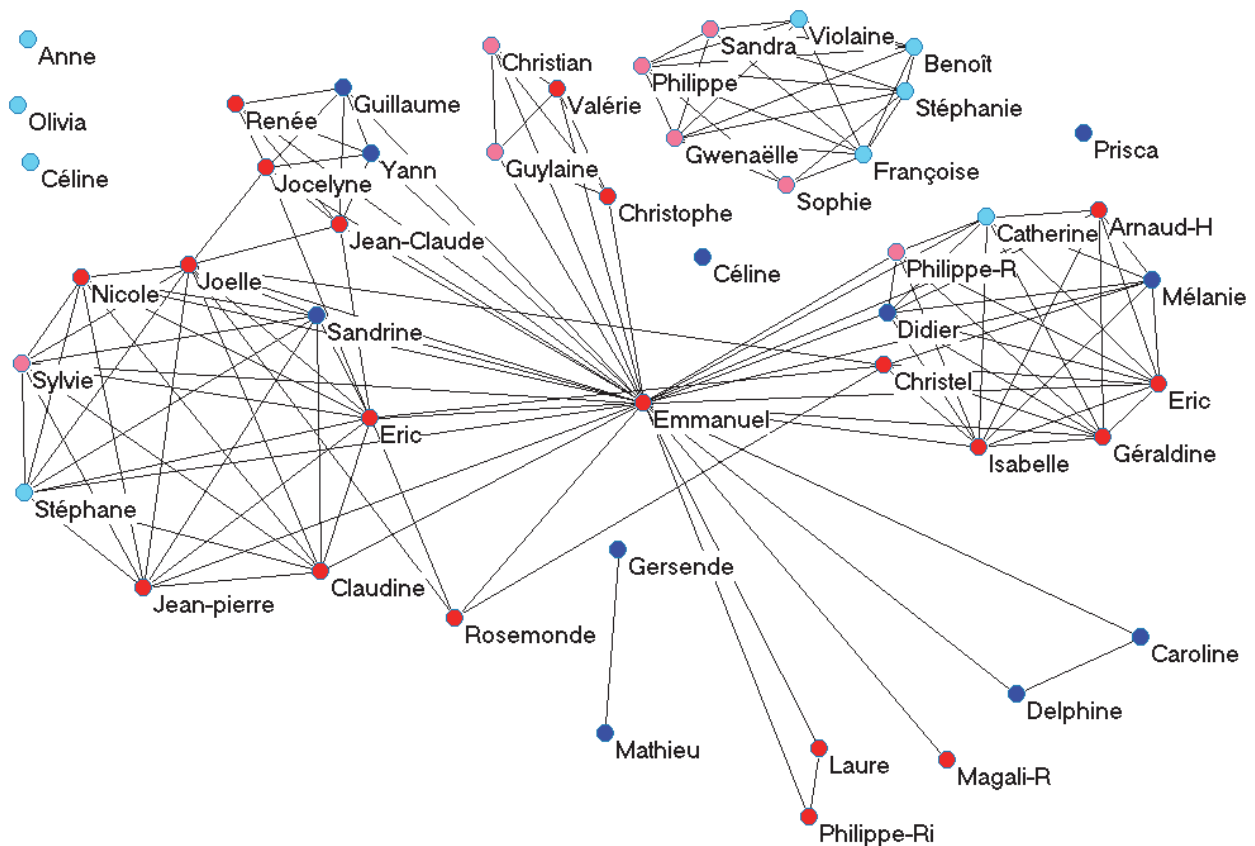




Le second graphe se situe en vague 3. Clotilde et Emmanuel viennent d'avoir leur fille. La taille du réseau s'est réduite. Si l'on ajoute les liens faibles non représentés sur le graphe, au total son réseau compte 41 Alters avec enfant, et 37 Alters sans enfant. La majorité a donc « basculé ». En couleurs pâles apparaissent les nouveaux amis (ou membre de la famille nouvellement cités), en rose ceux qui ont des enfants, en bleu clair ceux qui n'en ont pas. On voit que le réseau de Clotilde s'est renouvelé de plusieurs manières. Le groupe de l'IUT a pratiquement disparu, n'en restent que Caroline et Delphine. Le groupe du volley a Caen a nettement diminué, mais s'y sont adjoints de nouveaux amis Catherine et Philippe. Plusieurs personnes de ce cercle ont eu aussi des enfants dans l'intervalle (Christel, Arnaud). Eric et Isabelle ne sont pas des nouveaux, simplement ils n'étaient avant que des liens faibles, donc non apparents sur le graphe car leurs connexions avec les autres n'étaient pas mesurées. Ils ont eu aussi des enfants. Du club de volley du Havre ne subsiste que Prisca. Un nouveau groupe est apparu, issu de l'emploi-jeune de Clotilde dans un collège, formé par moitié de personnes avec et sans enfants. Elle ne mélange pas ces relations avec les autres, et même Emmanuel en est tenu à l'écart. Son amie d'enfance Gersende est maintenant aussi isolée avec Mathieu. La densité d'ensemble a également diminué.

Clotilde cumule donc l'abandon d'amis sans enfants, l'ajout de nouveaux amis avec enfants et le fait que certains de ses vieux amis ont eu des enfants eux aussi. Son réseau amorce la tendance à la dissociation.

Figure 13 : Le réseau de Clotilde en vague 3



Si la situation de l'entourage avant la décision de faire un enfant est inégale selon les cas (un réseau de parents qui « tire » vers la parentalité, ou un réseau de non-parents où quelques personnes influentes peuvent éventuellement tirer isolément, ou même pas du tout), après la naissance de l'enfant le réseau est quasiment toujours dominé par des personnes dans la même situation qu'Ego, à savoir des parents.

Seule Sidonie n'est pas dans cette situation. Il faut dire que beaucoup de choses ont changé dans sa vie en trois ans. Elle a quitté l'agence de voyage où elle travaillait, a rencontré Jean-Christophe qui est devenu son mari, a monté un cybercafé en Espagne, a échoué, est revenue en France, a repris un emploi dans la logistique... Certains de ses anciens amis ont disparu au fil de toutes ces transformations, mais des nouveaux sont apparus, essentiellement par le biais de Jean-Christophe ainsi que dans son nouvel emploi. Les personnes sans enfants restent majoritaires.

Afin d'ouvrir une perspective plus générale sur cette question, des enquêtes quantitatives pourraient être mobilisées. L'enquête « Proches et parents » menée par l'INED, en particulier, pourrait constituer une base intéressante bien qu'elle soit assez limitée à quelques autres « qui ont le plus compté dans la vie » d'Ego, ou à des liens centrés surtout sur le travail et le logement (Bonvalet *et al.*, 1993). Pour l'instant, les analyses se sont centrées surtout sur la famille, mais elles pourraient être étendues à d'autres parties de cet entourage. De même l'enquête « Biographie et entourages » est-elle très prometteuse en termes d'analyses (Bonvalet, Lelièvre, 1995 ; Lelièvre, Vivier, 2001).

Bien sûr, d'autres exemples de transitions biographiques devraient être étudiés de plus près. En particulier, la parentalité étant une évolution « normale » en entrant dans la vie adulte, les comportements sont de toutes façons « tirés » vers cet événement, que ce soit pour Ego comme pour son entourage, dont il n'est alors pas étonnant qu'ils finissent par se ressembler fortement. Des décisions moins inscrites dans l'institution biographique pourraient être envisagées, quoiqu'il soit difficile alors de dissocier les uns des autres les facteurs qui les favorisent. J'en ai présenté quelques exemples dans l'ouvrage « La vie en réseau », comme la bifurcation professionnelle, la rupture amoureuse ou le « coming out ». Il reste que cet exemple de la parentalité, plus facile à trancher, permet d'envisager plus précisément l'articulation étroite entre les processus de sélection et d'influence sous l'angle d'un « milieu » qui incite et qui renforce encore son homogénéité. Je vais préciser encore l'impact des autres significatifs en examinant maintenant sous un angle moins thématique la question de l'influence.

### 6.3 - L'influence par les Autres significatifs

Nous ne disposons pas dans les sciences sociales de dispositif expérimental qui permettrait de mesurer une influence effective, avec un avant et un après, « toutes choses étant égales par ailleurs » (Passeron, 1991). Certains chercheurs ont tenté néanmoins approcher l'étude d'un processus d'influence, par diverses voies. Tom Snijders et son équipe, par exemple, ont mesuré et modélisé les changements de comportements d'adolescents (fumer, avoir des pratiques délinquantes...) en fonction des comportements de leurs groupes de pairs (Steglich, Snijders, Pearson, 2010, Mercken, Snijders et al., 2010). Alexis Ferrand et Sophie Tazé ont mesuré les changements d'opinion en fonction des interlocuteurs (Ferrand, 2011). Ces enquêtes longitudinales permettent d'approcher l'articulation entre sélection (éviction des Alters qui se comportent autrement) et influence (adoption des comportements d'Alter). La balance entre ces dynamiques a été étudiée aussi dans d'autres disciplines comme la physique (Crandall, Cosley and al., 2008; Aiello, Barrat et al, 2010). Dans l'ensemble ces travaux constatent la difficulté d'isoler ces deux processus l'un de l'autre.

J'ai procédé dans une toute autre voie, en demandant directement aux intéressés par qui ils peuvent être influencés. Cette option repose sur des données bien plus subjectives : il ne s'agit que de leur parole, leur mémoire, leur évaluation de cette influence, avec toutes les déformations que cela suppose. En effet, les influences majeures qu'ils ont subies peuvent leur rester inconnues, ou inconscientes, ou encore déformées. Bien des raisons peuvent en effet nous conduire à méconnaître ou refouler l'influence de notre mère, de notre professeur d'histoire, du catéchisme ou de notre ex-mari. Il n'est donc pas de mise de prendre « pour argent comptant » le fait que, *du point de vue de la socialisation*, ces autres soient de fait les (seules) influences qui aient contribué à orienter le

parcours de notre individu. Ceci étant, *du point de vue de l'entourage*, on peut utiliser ces déclarations comme un moyen de différencier les autrui au sein du réseau, de faire désigner ceux qui, plus que les autres, sont susceptibles d'exercer cette influence. C'est dans cet esprit que la question a été posée, et que je la traite maintenant. Elle est par ailleurs suffisamment rare dans des enquêtes, qui plus est dans des enquêtes longitudinales qui documentent abondamment les caractéristiques de ces autrui et des liens qui les relient, pour que l'on tente de la mettre à profit, avec la prudence qui s'impose.

Je propose donc d'utiliser les réponses à deux questions traitées dans le panel de Caen :

- La première est posée aux jeunes à chaque vague d'enquête devant la liste de toutes les personnes qu'il vient de citer en réponse à nos générateurs de noms : « Auxquelles de ces personnes demanderais-tu un avis, un conseil pour des problèmes personnels ? (par exemple pour des problèmes affectifs, des choix à faire...) ». On demande ensuite : « Pourquoi ces personnes ? Pourquoi pas les autres ? » Ces questions permettent de connaître le contenu de ce qui dans ces liens là permet cette ouverture de la logique d'action, cette malléabilité acceptée qui donne prise à la parole d'autrui sur son propre devenir. Par cette procédure de comparaison, on retrouve la dimension du réseau en observant les partitions qui s'effectuent (« ceux-là oui, ceux-là non ») et en faisant émerger leurs justifications. La personne interrogée construit ainsi une sorte de scénario de problèmes à traiter et d'autrui mobilisables. Ce sont celles que j'ai appelées les « personnes influentes ».

- La participation à une décision effective lors d'un carrefour biographique permet d'établir une influence davantage « réalisée ». Un peu plus loin dans l'entretien, nous demandons en effet : « Est-ce que depuis 3 ans, tu t'es senti parfois à des carrefours, à des moments où tu as senti qu'il fallait faire des choix ? » ; après avoir longuement discuté de ces moments, des choix qui s'y engagent, des alternatives en présence, de la décision finale, nous demandons : « Est-ce qu'il y a des personnes qui ont aidé ou influencé ton choix ? Qui ? Comment cela s'est-il passé ? ». Nous sommes donc là dans le récit d'une réalité vécue, expérimentée. Il peut sembler d'ailleurs étonnant que des personnes puissent se déclarer si perméables à l'influence ; cela pourrait apparaître comme un terrible aveu de faiblesse ou d'indétermination. Pourtant, cette question ne suscite aucune difficulté et les personnes expriment clairement l'influence de leurs proches sur leurs décisions<sup>26</sup>. Il est vrai que la situation de « carrefour » fragilise, qu'elle signale un moment de forte recomposition, de crise et d'incertitude (Bidart, 2005, Bessin, Bidart, Grossetti, 2010). Dans cette situation, le recours à autrui est plus crucial et plus décisif. Ce sont celles que j'ai appelées les « personnes décisives »

Il arrive, rarement, que certaines personnes ne citent aucun nom en réponse à la première question du scénario (« je n'ai besoin de personne »). Il arrive aussi qu'aucun carrefour important ne se soit présenté dans le segment de trois ans séparant les enquêtes ou que lors de ces moments-clés aucun conseil n'ait été recherché. Les carrefours biographiques identifiés par les jeunes sont par ailleurs très divers : choix d'orientation professionnelle, hésitation sur la poursuite d'une relation amoureuse, décision d'avoir un enfant, mobilités géographiques, mais aussi attitudes à avoir lors de conflits, abandons de certaines relations amicales... Je ne m'étendrai pas sur le détail de ces carrefours, qui ici servent surtout à identifier les personnes influentes dans le réseau. Je ne m'attarde pas non plus sur le fait de savoir si l'avis qu'Alter a donné a été suivi à la lettre ou pas. L'important est ici qu'Ego choisisse à qui il demanderait un avis au sein de son réseau dans le cas du scénario, ou bien qu'il identifie les personnes qui ont « aidé ou influencé son choix » dans le cas du carrefour, et qu'il nous livre son argumentation. On peut ainsi confronter une première réponse globale et fictive, fondée sur le paysage relationnel du réseau, avec des réponses touchant à des moments précis, effectifs, déjà survenus.

---

<sup>26</sup> Nous n'avons pas posé systématiquement la question de l'influence inverse d'Ego sur les personnes de son entourage.

### 6.3.1 - *Qui influence ?*

Comme nous l'avons déjà aperçu dans le chapitre 2, les relations influentes sont dans l'ensemble davantage des relations familiales et des relations anciennes que des relations récentes, au regard de l'ensemble des relations. En termes de qualité des liens avec Ego, la quasi-totalité des relations influentes sont ici des « liens forts », ce qui signifie dans ce panel des personnes déclarées comme importantes ou qui partagent plus d'une activité avec Ego. Ces liens forts représentent 96,6% des relations influentes. Mais si l'on distingue les personnes strictement déclarées importantes, elles représentent 78% des personnes influentes. A l'inverse, 36% des personnes importantes sont influentes. Il ne faut pas pour autant négliger les 3,41% de « liens faibles » (c'est-à-dire ici les personnes non déclarées comme importantes et ne partageant qu'un seul contexte relationnel) : on y trouve des collègues de travail, des parents de copains, des professeurs, des psychologues... dont la compétence particulière est parfois à l'origine de ce rôle de conseil. Il arrive aussi que les conseils de ces « liens faibles » soient recherchés justement pour la « bonne distance » qu'ils ont avec les enjeux de la vie d'ego, ce qui les rend susceptibles d'une certaine objectivité pour donner un avis « de raison ». C'est ce que précise Léa :

« Pas dans la famille, parce qu'il y a de l'affectif, de l'historique, il y a tout qui empêcherait de faire une bonne analyse à mon avis, quel que soit le problème... Ma famille c'est trop près et puis ils ont des *a priori*. »

Dimitri lui aussi juge que la famille ne peut être assez objective :

« Généralement, je prends du recul, par rapport à ma famille, sur mes problèmes personnels, parce que, après, ils sont pas objectifs. Après, ils croisent les sentiments et leur objectivité, donc... Ils sont pas objectifs, ils sont pas assez neutres pour ça. C'est pour ça: mes conseils, je les prends en dehors de ma famille. »

Si l'Alter-amour occupe une plus grande part dans les relations influentes que dans l'ensemble des relations (on en a rarement plusieurs), on remarque cependant que la moitié seulement des relations amoureuses donnent lieu à une influence. L'Alter-Amour est en effet parfois lui-même trop « au cœur » du problème pour pouvoir donner un avis « objectif ».

Loin de diminuer, au fur et à mesure que les jeunes grandissent et deviennent adultes, la part des relations influentes au sein de leurs réseaux augmentent. Les amis y tiennent une part dominante mais pas nettement croissante.

### 6.3.2 - *Influence imaginée, influence réelle*

On peut se demander ensuite comment se distribuent les types de liens en comparant la question du scénario fictif avec celle portant sur une influence éprouvée lors d'un carrefour biographique. La question du scénario est bien plus productive : 81 % des relations sont influentes seulement en imagination et ne sont pas répétées à propos du « carrefour » réel, 10,8% sont citées à la fois dans le scénario et se sont avérées réellement influentes dans un carrefour, et 8,2% sont influentes lors d'un carrefour sans avoir été citées dans le scénario.

Comment s'y distribuent les rôles relationnels ?

Tableau 18 : Part des types de liens au sein des relations « influentes » à partir des questions scénario/carrefour pour toutes les vagues d'enquête du panel de Caen

	Scénario seul	Scénario et Carrefour	Carrefour seul	Total influents
Hors-famille	55,4%	36,4%	41,9%	52,2% (746)
Alter-Amour	4,9%	9,7%	17,1%	6,4% (92)
Frères, sœurs	10,5%	9,7%	6,0%	10,1% (144)
Cousins	2,4%	,6%	1,7%	2,2% (31)
Parents	13,6%	40,3%	24,8%	17,4% (249)
Oncles, tantes	3,0%	0	3,4%	2,7% (39)
Autre famille	3,0%	,6%	0	2,5% (36)
Famille d'Alter-Amour	5,4%	2,6%	3,4%	5,0% (71)
Grands-parents	1,6%	0	1,7%	1,5% (21)
Effectif	1158	154	117	1429
% colonne	81,0%	10,8%	8,2%	100%
% ligne	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

Les copains tiennent une plus grande part dans le scénario seul et sont moins impliqués dans les carrefours, alors que les parents sont bien plus présents dans les deux associés et l'Alter-Amour dans le carrefour seul. Ces jeunes pensent ainsi spontanément davantage pour le scénario à des copains, des semblables qui sont proches affectivement et présents au quotidien... mais pas directement impliqués. L'Alter-Amour est en effet bien moins cité dans les scénarios mais s'avère plus présent en réalité lorsque des décisions sont prises. Les parents sont proportionnellement ceux qui associent le plus les deux types d'influence, imaginée et réalisée.

On peut confirmer par exemple chez Véréne ce type d'écart : pour le scénario ce sont surtout des copines qui sont mentionnées, en évoquant l'ancienneté de leurs relations et les confidences échangées :

« (A qui tu demanderais un avis, un conseil pour des problèmes personnels, des choix à faire?) Mélanie ou Linda. (Pourquoi elles?) Mélanie, ça fait tellement longtemps qu'on se confie l'une à l'autre que ça serait naturel et Linda c'est à peu près pareil aussi, vu qu'on était en classe en première et terminale ensemble. »

Mais lorsque Véréne nous raconte le choix effectué, ce sont surtout son Alter-Amour Gaël et une autre copine qui l'ont aidée à se décider, principalement en raison de leurs expériences en la matière:

« (Est-ce que depuis trois ans tu t'es sentie à des carrefours, à des moments où tu as senti qu'il fallait faire des choix?) Il a fallu décider l'orientation, après le Bac, j'ai eu du mal. (...) C'est Gaël qui m'a pas mal aidée à choisir. J'hésitais entre trois, quatre trucs et lui ayant déjà passé cette étape là et voyant de quoi il retournait il me disait qu'il n'y avait que ça qui m'allait bien, et c'était complètement vrai, ça m'allait très bien, je me suis très bien sentie dans ce truc là. Il y a Emilie aussi qui faisait pareil, bon c'est vrai que ça m'a un peu aidé de savoir qu'il y avait quelqu'un que je connaissais qui le faisait, c'est toujours en fonction des autres aussi, ça c'est dingue... mais c'est vrai qu'on est toujours sous l'influence des autres, du groupe côté mode, côté tout, on est influençable c'est incroyable... »

Véréne reconnaît très explicitement l'influence des autres.

Il arrive aussi qu'apparaissent, dans ces influences survenues effectivement, des personnes tout à fait étrangères au réseau personnel d'Ego, comme en un « coup de théâtre ». Un lien indirect intervient par l'intermédiaire d'un Alter du réseau d'Ego et ouvre brutalement une porte. C'est le cas par exemple pour Fabienne, qui s'ennuyait ferme dans son emploi de vendeuse au rayon textiles d'un supermarché. Tout est parti d'une discussion avec un brigadier ami de son beau-père, qu'elle n'avait aucune raison de citer parmi ses connaissances à elle :

« Ça s'est fait très rapidement. Un truc tout bête, à l'apéro un dimanche midi, le lendemain matin, je prenais un dossier, une semaine après, je passais les tests. Après, on m'a appelée pour les entretiens, après on m'a fait signer le contrat et je suis partie. (...) Donc en même temps que j'ai fait le dossier pour

l'emploi-jeune, j'ai fait un dossier pour passer le concours de gardien de la paix. Et c'est vrai qu'en fait j'y suis, j'y reste. Tout le monde m'a conseillé de foncer. »

Elle obtient donc un emploi jeune à la police nationale, et s'en trouve ravie. De tels cas nous rappellent utilement que les ressources proprement dites peuvent se trouver au-delà du premier cercle de l'entourage, même si, encore une fois, l'influence et le processus de socialisation lui-même, du moins la part qui en revient à l'entourage, se trouvent davantage inscrits dans le réseau personnel, celui qui propose directement à la perception d'Ego un paysage d'options plus ou moins diverses.

### 6.3.3 - Pourquoi eux?

En raison de quoi un individu peut-il leur conférer le pouvoir (exorbitant peut-être) d'influencer ses décisions ? Et surtout : pourquoi eux ? Est-ce que cette ouverture à leurs conseils réside dans leurs qualités, dans leurs proximités ou leurs similarités avec Ego, dans les interactions avec lui, dans la qualité du lien, dans leur place dans l'entourage, dans la structure du réseau? Leur importance et leur influence tiennent-elles aux caractéristiques de cette personne, à son degré de similarité avec l'individu demandeur (elle est dans la même position, elle vit la même chose...), ou plutôt aux différences qui la rendent complémentaire (elle a plus d'expérience, elle est de l'autre sexe...). Ou encore tient-elle aux qualités de la relation (on se connaît depuis longtemps, on est très engagés affectivement, on partage beaucoup de choses...) ?

La question était ouvertement posée ensuite: « Pourquoi eux? Pourquoi pas les autres? ». Les réponses à ces deux questions nous permettent de distinguer ce qui donne aux personnes influentes ce pouvoir d'intervenir sur les décisions. Elles ont été regroupées a posteriori en 12 catégories, dont on peut mesurer la fréquence. Les pourcentages sont calculés sur les raisons invoquées au total. Certaines réponses sont multiples, ce qui explique que l'on arrive à un total supérieur à 100%.

Tableau 19 : part des catégories de réponses à la question « pourquoi eux ? » pour l'influence

Pourquoi eux ?	Catégorie de réponse	%	effectifs
Qualités d'Alter	Compétence	15%	208
	Comportement	16%	225
Qualités de la relation	Son passé	8%	109
	Confiance	12%	169
	Intimité	3%	39
	Confidence	15%	208
	Il me connaît	11%	164
	On s'entend bien	3%	36
	Interactions	4%	51
	Affectif	16%	225
Similarité	On se ressemble	4%	61
	On est différents	2%	29
Total		107%	1524

On le voit, les motifs dominants se situent au niveau du comportement général d'Alter, de son comportement (il est généreux, il sait écouter...), ainsi que du caractère affectif du lien (c'est mon meilleur ami, on s'adore...). Viennent ensuite des compétences plus précises et les échanges de confidences. On trouve ainsi étroitement intercalées des qualités d'Alter et des qualités du lien, qui apparaissent comme des éléments décisifs pour la circulation de l'influence à l'intérieur du réseau.

Les compétences signalent une connaissance particulière qu'a Alter du domaine en question, mais aussi se réfère à son expérience. Ces personnes sont écoutées parce qu'elles « savent », comme pour Katia:

« Il me semble que c'est Isabelle. (Pourquoi elle ?) Parce qu'elle est posée, cartésienne. C'est peut-être aussi son boulot. Par rapport à son boulot, elle fait beaucoup d'entretiens individuels. Je dirais qu'elle a une certaine expérience de tout un tas de choses qui l'entourent. »

Certaines qualités d'Alter relèvent non d'un domaine de compétence particulier mais de qualités humaines, de caractère ou de comportement, comme l'objectivité, l'écoute, un certain savoir-faire relationnel, la maturité aussi, souvent évoquée. Ces personnes sont écoutées parce que ce sont des gens « bien », comme pour Mélanie:

« Valérie aussi elle est très posée et très réfléchi donc quand il y a un conseil à demander, autant demander à quelqu'un de réfléchi. François c'est pareil, par sa maturité, par ses expériences, il a quand même 33 ans donc je pense que, c'est vrai qu'on a tendance à aller vers les gens qui ont de l'expérience en fait. On ne peut pas demander quelque chose à quelqu'un qui connaît rien. »

D'autres qualités s'appliquent plutôt à la relation, à son histoire, à ses modes d'interactions. L'une de ces qualités relève d'une expérience déjà accumulée des conseils et de leur validité, des expériences vécues en commun. Ces personnes sont écoutées car on les a déjà écoutées, comme pour Mélanie:

« Alors sans hésitation, il y a trois personnes que je vois tout de suite : ma sœur, Maud et Laetitia. (pourquoi elles ?) Parce que c'est des gens qui sont déjà très mûrs et à qui je me suis déjà pas mal confiée, qui me connaissent. Jusqu'ici, ils ont réussi à me conseiller ou à me parler, donc c'est pour ça que je dis ça en fait. »

D'autres interactions, comme les modes de fréquentation sont aussi mentionnées. Sont écoutées les personnes que l'on voit souvent, comme pour Violette:

« Je les vois tous les jours et comme on se parle, ça viendrait tout seul. »

La confiance est une notion plus générale qui ici renvoie souvent à l'idée que ce que l'on dit ne sera pas répété, comme pour Patrick :

« Je sais que Ismaël et Carine je peux leur faire entièrement confiance. Je sais que je peux leur parler de tout, de n'importe quel problème, ils n'iront pas déjà en parler à n'importe qui. Je pense qu'ils pourraient éventuellement être de bon conseil. »

L'intimité est aussi évoquée comme le fait qu'on n'ait aucune retenue, aucun secret l'un pour l'autre. La connaissance mutuelle approfondie est une réponse qui envisage la justesse du jugement d'Alter et la valeur de son conseil. Ces personnes sont écoutées parce qu'elles sauront parler pour Ego, comme le dit Jérémie:

« C'est plutôt ma mère ou la mère de Vanessa, quelqu'un qui me connaît quand même, qui sait comment je vis, qui sait de quoi je suis capable. »

De même pour Patrick, c'est parce qu'autrui peut se mettre à sa place, et donc quitter la sienne propre, dans un jugement éclairé et décentré, que son conseil prend sa valeur :

« On s'entend bien; je suis sûr qu'ils pourraient prendre une décision à ma place. »

Ces réponses impliquent que la qualité d'Alter est surtout le fait qu'il puisse se détacher de ses intérêts propres pour se mettre à la place d'Ego, pour se projeter et donner une réponse qui serve son intérêt à lui. Ils conçoivent Ego tel qu'il est, ne se substituent pas à lui avec leur propre système de valeur, dans une perspective altruiste appréciée par Ego. Ce « détachement » est étroitement soumis à la qualité du lien qui les relie, ce qui nous amène aux réponses suivantes.

Très souvent en effet, les réponses mettent en avant la dimension affective ; ces personnes sont écoutées en raison de la force du lien, comme pour Félix :

« Je demanderais à Sylvain. (pourquoi?) Je ne sais pas, c'est mon meilleur ami c'est tout. »

Fleur précise le cheminement de cette influence par l'affectif:

« (Pourquoi ces personnes là ?) Parce que c'est les plus importantes pour moi, je pense, ou parce que j'ai l'impression d'être assez importante pour eux pour qu'il puissent me donner leur avis vraiment. »

Avec l'amour, on ne risque rien, mais il garantit aussi l'effort d'autrui pour être honnête et pertinent, comme le dit Marie :

« (Pourquoi ceux-là?) Parce que je pense que c'est les personnes les mieux adaptées pour me conseiller. Déjà c'est les gens qui m'aiment bien, je sais qu'ils m'aideront à faire mon choix en fonction de mes goûts, ils se tromperont pas. »

On aperçoit mieux maintenant le fil qui conduit de l'affectif à la confiance en passant par la confiance, autant de contenus relationnels dont la fonction est surtout de réduire l'incertitude quant aux intentions d'Alter. En acceptant de recevoir l'influence, Ego se met en effet en position de porte-à-faux, de fragilité vis-à-vis d'Alter, et la qualité affective de leur lien sécurise de fait cet échange.

Enfin, deux autres catégories mettent l'accent sur la similarité entre Ego et Alter. Dans certains cas c'est surtout parce que l'on se ressemble, que l'on a les mêmes positions, les mêmes goûts, les mêmes attitudes, voire les mêmes problèmes, qu'Alter peut se « mettre à sa place », comme pour Emeline:

« Je pourrais demander des conseils à ma cousine Marie, elle est assez avisée aussi en général. On est du même âge, de la même génération, pas tout à fait le même profil, pas le même caractère, mais un peu dans les mêmes rails. Donc si elle doit m'aiguiller quelque part, pourquoi pas. Et puis Cécile aussi. On a beaucoup échangé, sans se voir beaucoup, on se connaît assez bien. Et puis le couple qu'elle forme avec Hugues, et moi avec Fred, sont assez similaires. On l'a constaté toutes les deux, ça nous a assez fait rigoler. Elle serait de bon conseil, je crois. »

D'autres fois le rapport joue plutôt sur la différence et la complémentarité. Ces personnes sont écoutées parce qu'elles sont ce qu'Ego n'est pas. Par exemple, un garçon demande conseil à une fille en matière amoureuse pour mieux comprendre sa partenaire, un jeune demande un conseil à un plus vieux, ou un impulsif à un calculateur, etc. C'est ce qu'exprime Antoine :

« Sébastien, vu qu'il est plus sensé que moi, ça fait du bien d'avoir un avis différent. Cela permet de peser le pour et le contre. »

Ces premiers constats montrent l'importance de la qualité du lien et de la dimension affective dans la capacité à ouvrir ses choix et son parcours à l'influence d'autrui. L'évocation rapide de ces « raisons d'influence » invite à prendre en considération les contenus relationnels. Revenons pour cela rapidement sur la question du « ressort » du lien, fondé sur les réponses à la question « Qu'est-ce qui vous rapproche ? », que j'ai abordée dans le chapitre 3. Les personnes influentes (sur le mode du scénario comme celui du carrefour) sont sur-représentées dans les réponses qui fondent la relation sur les qualités intrinsèques du lien (56% d'entre elles sont liées à Ego essentiellement sur une relation reposant selon lui sur la qualité du lien lui-même, contre 43% des personnes sans influence et 46% de l'ensemble des relations), et sont sous-représentées pour les ressorts de la relation fondés sur les contextes.

Plus précisément, est très significativement sur-représenté chez les personnes influentes le ressort reposant sur la dimension affective (40% des personnes influentes sont connectées à Ego par une relation essentiellement affective, contre 25,2% pour l'ensemble). De même sont très significativement sur-représentés chez ces personnes influentes les notions de confiance, des qualités d'Alter, du plaisir d'être ensemble, du passé commun, du lien familial, de l'entraide. Sont sous-représentés en revanche les ressorts du lien reposant sur le réseau, et ne sont pas significativement distribués les ressorts du lien reposant sur les activités partagées.

Il se confirme donc que l'ouverture à l'influence d'autrui repose surtout sur la qualité, en particulier affective, du lien lui-même. La force de conviction d'un autrui ne réside donc pas tant dans ses caractéristiques personnelles ni dans la portée de ses arguments que dans la qualité du lien qui le relie à Ego. L'affect peut donc compter davantage que l'expertise, y compris dans des réseaux organisationnels (Krackhardt, 1992). Les relations perçues comme source d'influence sont celles pour lesquelles la dimension affective est primordiale. Autrement dit, l'autrui qui fait preuve d'une compétence particulière, ou celui avec qui l'on partage un goût pour une activité précise, ou encore celui qui nous ressemble le plus, ne sont pas forcément ceux dont on suivra les avis ou conseils. Ceux que l'on aime le plus, par contre, ceux dont on sait aussi qu'ils nous aiment, installent ce



climat de sécurité indispensable à l'écoute, à la fragilisation, au doute, qui président au passage d'une influence interpersonnelle.

Pour autant, ce tour d'horizon des motifs de l'influence les a pour l'instant abusivement isolés les uns des autres. En effet, il est bien rare qu'une personne n'aie qu'une raison de se laisser influencer...

## 6.4 - Diversité des influences dans le réseau

En revenant à la dimension des réseaux, on constate rapidement la variété des raisons invoquées par une même personne pour justifier de l'influence des membres de son réseau.

### 6.4.1 - Des sollicitations spécialisées

Cette variété est pour une part liée aux problèmes posés et aux attitudes des Alter susceptibles de conseiller. Ainsi les jeunes de ce panel distribuent-ils leurs demandes d'avis en fonction des questions à traiter, par contextes, par types d'activités, par domaines de la vie, par gravité du problème... Sont évoquées également parfois des références aux connexions internes à ce réseau. Valentine dessine ainsi différents cercles à la fois spécialisés et localisés :

« Tout dépend sur quoi repose le conseil. Je dirais donc les gens qui sont plus proches de moi, déjà, c'est Fred, Damien, Rhadia, et Séverine et Karine. Ce serait par rapport au problème, tout dépend s'il est grave, son importance, et ce qu'il touche... (par exemple, un problème affectif ?) Si c'est une personne que connaît Rhadia, ce serait Rhadia. Si c'est une personne que Rhadia connaît pas, ce serait soit Fred ou Séverine. Et puis, Karine, si c'est en Bretagne. (Et si c'était un problème d'orientation professionnelle ?) Damien, je pense. Et Fred. Parce que c'est les deux plus proches par rapport aux cours, et Rhadia elle n'est plus à l'école. Séverine elle n'est plus dans le même lycée, elle n'est plus dans la même orientation, et puis Karine elle est loin. Voilà. »

Elle distribue ainsi les demandes de conseils en fonction de la question soulevée, mais aussi de qui connaît qui et qui sera plus concerné par un problème affectif ou professionnel.

Par ailleurs, les jeunes souvent demandent plusieurs avis pour pouvoir juger dans la diversité des éclairages donnés. C'est le cas de Kévin, qui en vague 2 évoquait la complémentarité de ces avis :

« Je demanderais à Michael, à mes parents, enfin je me confierais plus à mes potes. Mon frère, un petit peu. Christophe aussi, Romain. Un petit peu tous mais chacun à une échelle différente. Je ne demanderais pas les mêmes choses à tout le monde. Chacun, si je leur parle, si je leur pose des questions, c'est sur des sujets différents. Ou qui se recoupent ou qui se croisent.

(Par exemple, pour des questions affectives, à qui tu demanderais plutôt?)

Je ne sais pas. Romain sûrement, Michael, mes amis d'enfance. Christophe aussi mais je ne sais pas trop en fait. C'est pareil, l'affectif, c'est vague aussi parce que si c'est un conseil positif sur un truc positif, dans le couple admettons, ce sera une telle personne. Si c'est un conseil sur un truc négatif, ce sera une autre. Je ne sais pas trop. Chacun a sa place en fait pour un certain niveau. C'est peut-être pour ça aussi que j'ai pas mal de copains, à la rigueur j'ai plusieurs avis sur plusieurs petits trucs différents. Ils n'ont pas tout à fait le même usage, si je puis dire. »

Son réseau est très clairement « distribué » en fonction des spécialités de chacun, mais aussi dans l'optique d'obtenir plusieurs avis contrastés, en positif et en négatif. Six ans après en vague 4, Kévin précise encore cette complémentarité, en mettant en scène les réactions imaginées de ses copains :

« Des conseils, oh je dirais quasiment tous, quoi. Mais chacun dans leur branche en fait. Tous ceux-là, ils ont chacun un petit bout des problèmes que je pourrais avoir, en fait. Chacun dans leur partie, on peut bien, bien discuter.

Jean-Jacques il m'aime bien parce qu'il voit que je suis un peu le même genre de mec qu'il était, c'est-à-dire franc du collier et puis qui envoie au charbon si besoin... Mais bon, il me dit des fois: "allez, calme-toi, arrête". Les autres, c'est un peu plus léger, les discussions. Travail, astuces, la vie quoi, les trucs comme ça...

(Par exemple si c'étaient des problèmes affectifs?)

Romain, Sébastien aussi. C'est pareil, ça dépend de quel ordre affectif, parce que si je veux me faire monter la tête, je vais voir Mickaël, là c'est clair. Je ne peux pas lui parler de trucs vraiment importants qui concernent mon couple parce qu'il va se mettre fatalement de mon côté, dire des trucs que j'ai pas besoin. Si je veux qu'on me démonte la gueule, je vais voir Romain. Il va me démonter la baraque en deux secondes et il va dire: "La situation elle est comme ça", c'est sûr. Ben après, ça donne le temps de réfléchir. Sébastien aussi, il est bien mais je pense qu'on se complète vachement quoi, il est assez rêveur, il fait un peu artiste dans la tête de temps en temps. Tous, c'est des degrés différents mais je pense que chacun a son rôle. Personne n'est inutile ici.

(Et si tu avais des grands choix à faire dans ta vie?)

Oh je crois ma mère. Mes parents je pense, mes grands-parents aussi. Parce que pour des choix comme ça, même si je ne suis pas le mec qui est super famille, c'est important ce qu'un grand-père, une grand-mère nous dit maintenant. (...) Moi j'aime bien que les gens soient crédibles. Et ces gens-là pour moi sont crédibles. Donc j'aurais tendance à aller plus vers la hiérarchie d'âge un peu. A part si c'est un sujet qu'ils ne comprennent pas. Si c'est lié à la modernité ou des trucs comme ça, bon ils vont pas être... »

La diversité dans le réseau de Kévin induit une distribution en termes de compétences complémentaires, mais aussi d'attitudes envers lui. Kévin anticipe ainsi les réponses en termes d'opposition ou de renforcement de ses propres actions. Les contrastes lui permettent de trouver un « juste milieu » à partir des avis de ces gens « crédibles ».

#### **6.4.2 - La recherche d'avis contrastés**

Il arrive aussi que les sollicitations ne soient pas spécialisées, mais plutôt distribuées, que la même question soit posée à tous les membres du réseau, justement pour avoir des réponses contrastées. Ainsi pour Serge, la même diversité est mise en avant, à partir de l'hétérogénéité de son réseau. Mais dans son cas, plutôt que distribuer les demandes en fonction du sujet ou de l'attitude attendue, il soumet la même question à tout le monde, afin de recueillir des avis contrastés :

« Je pense qu'avec tous mes amis en fait si j'avais vraiment une grosse décision à prendre, je pense que j'en parlerais pour prendre plein d'avis, pour voir... pour avoir des opinions complètement différentes, parce que se sont des personnes différentes donc forcément elles auront des opinions différentes. Mais pour avoir une totale confiance, savoir qu'ils se trompent pas... Peut-être ma mère ou mon père ce sont peut-être les deux personnes que je pourrais écouter plus. »

On note bien ici que cette distribution se limite aux personnes de confiance, et qu'elle se termine tout de même par le recours à ses parents... De la même façon, Olivier lui aussi écoute les avis de ses amis pour ensuite les « mélanger » et faire son choix :

« Tous. Il n'y a pas vraiment quelqu'un de précis parce que tous ont une opinion différente, donc je peux prendre une opinion de chaque personne et les mélanger. C'est plus mes vrais amis, que j'appelle mes meilleurs amis, que les autres. Ce que je ferais, c'est demander d'abord à mes parents, et j'en discute ensuite avec mes amis pour voir ce qu'ils en pensent. Je mélange et je vois ce qui ressort le mieux. »

On note la référence à l'hétérogénéité davantage valorisée que l'homogénéité, ainsi que, quand même, le recentrage sur ses meilleurs amis et enfin sur ses parents.

Au-delà de leurs réponses potentielles, les motifs du choix de ces personnes peuvent être eux aussi très contrastés à l'intérieur d'un même réseau. C'est le cas par exemple d'Emeline:

« Olivier parce qu'il me connaît bien depuis quinze ans, c'est un regard masculin, très cohérent. Alexandra et Isabelle, parce que c'est deux filles avec qui j'aime bien me confier, qui aiment bien se confier à moi. Je dis pas qu'on a les mêmes problèmes, mais en tout cas, on se retrouve sur pas mal de choses et elles sont toujours de bon conseil aussi.

J'ai cité Hervé et Vincent parce que c'est deux gars qu'on a rencontrés il y a pas longtemps avec qui on s'entend super bien et qui ont un petit côté un peu fou-fou qui me plaît bien. Donc en termes de conseils, je ne sais pas s'il faudrait les suivre à la lettre, mais pourquoi pas?

Cécile, pareil, parce qu'elle me connaît depuis sept ans. C'est une nana qui me ressemble pas mal sous certains abords et puis on a des parcours assez communs quant à nos histoires de couple respectives. Donc ça nous fait rire de savoir qu'il y a un petit effet mimétisme entre elle et moi.

Odile, parce que c'est une femme qui a l'âge de ma mère mais qui n'est pas ma mère et qui, de ce fait, peut être de très bon conseil aussi.

Et Marie, qui est ma cousine, mais qui est ma jumelle un petit peu. C'est ma confidente comme je peux être également sa confidente. »

Regards masculins et féminins, relations anciennes et récentes, personnes jeunes ou plus âgées, problèmes identiques ou différents, similarités et complémentarités, se combinent donc dans son entourage et lui donnent des raisons contrastées de les écouter.

#### **6.4.3 - L'appréciation de la dissonance**

On peut se demander également comment sont gérées les influences contrastées qui peuvent éventuellement coexister. Lorsque l'individu se trouve « tiré » dans des voies différentes par des amis divers, il est pris dans une tension entre des modèles normatifs alternatifs, tension qui va le pousser à comparer, à s'orienter, à évoluer peut-être. Ce mouvement, provoqué par le contact avec d'autres et par la présence d'injonctions contrastées, poursuit le processus de socialisation.

Il n'est pas dit pour autant que l'observation d'exemples divers dans le réseau personnel, que l'écoute d'avis différents, aboutissent à un choix. On pourrait certes imaginer qu'au bout du compte, l'individu doive « trancher », ou qu'il tende vers la recherche d'un consensus, voire d'une homogénéisation de son réseau. Il pourrait manifester un moindre intérêt pour certains partenaires, fréquenter moins assidûment ceux qui « détonnent ». Cela arrive lorsqu'il abandonne des amis. Il semble pourtant que, si dans certains moments de mutation personnelle en particulier, interviennent ainsi des recompositions du réseau, la contradiction en son sein ne constitue pas forcément un problème. Elle ne doit pas forcément être « résolue », mais apparaît plutôt comme une réalité tout à fait tolérée, et même parfois comme une richesse constitutive du réseau.

J'ai étudié cette question des confidences et des influences contrastées pour une recherche de l'Agence Nationale de Recherche sur le Sida, en collaboration avec Lise Mounier et Alexis Ferrand, en 1992-93. J'ai focalisé l'analyse en particulier sur la question des infidélités conjugales. Ce thème est intéressant dans la mesure où il touche au domaine de l'affectif, où il engage des normes sociales tout en autorisant une certaine souplesse, une diversité des attitudes, et où il est assez largement discuté dans les confidences entre amis. En demandant aux personnes interrogées quelle serait la réaction (supposée) de leurs amis à l'annonce d'une infidélité conjugale, il est possible de mesurer leur vision des comportements et des représentations comparées de chacun. J'avais constaté là aussi la diversité des avis, leur complémentarité mais aussi l'intérêt qu'y prenait Ego. J'avais en particulier identifié des cas où, sur cette question précise, les amis sont supposés intervenir dans des sens contraires. Alors que certains d'entre eux seraient par exemple choqués par cette infidélité, parleraient d'emblée d'échec du couple, d'autres en seraient amusés, conseilleraient même d'en « profiter ». Et l'on trouve, parmi ces deux « camps », des personnes également influentes. C'est par exemple le cas de Marc. Trois de ses amis sont, selon Marc, susceptibles de l'influencer : Jérémie, Antoine, et Octave. Tous ont 30 ou 31 ans et vivent en couple.

Pour Marc, Jérémie est sa « conscience ». Il l'a influencé sur ce qu'il appelle « une éthique de vie », à savoir les conditions acceptables d'un comportement infidèle dans le couple. Jérémie influence autant par son « bon exemple » que par ses conseils. Ceci dit, il fait bien lui aussi « des bêtises », mais moins que Marc : « il est plus sage que moi, sur les mêmes bases », dit Marc. Antoine, lui, entraîne Marc encore un peu plus loin dans cette « sagesse », en particulier depuis sa paternité. D'ailleurs, Antoine a précisément influencé Marc sur cette question, en le retenant, un soir de fête, de vivre une aventure extra-conjugale. Avec Octave enfin, c'est une toute autre direction que Marc est tenté de suivre. Plus infidèle, plus « fêtard », Octave est un modèle pour Marc dans le sens où il en fait « encore plus ». Marc est donc « tiré » dans des directions différentes par ces trois amis. Il s'accommode de ces divergences, en les assimilant à sa manière. Cette capacité à gérer des influences contradictoires apparaît de façon particulièrement claire lorsqu'on lui demande de comparer la qualité des liens qui l'unissent à ces amis.

« Octave, c'est surtout, à la base, c'est surtout les bringues. On a tellement de points communs que tout le reste passe, mais chaque fois qu'on se voit c'est quand même une bringue. Antoine c'est pareil, c'est un ami. Parce qu'il y a tout avec lui, il y a la famille, il y a les bringues... Jérémie ça a été au début ma conscience, un peu, je sais pas, c'est un peu l'image... on peut dire que c'est un modèle, quoi, pour moi.

Bien que je me force... non, je me force pas, pour ça. J'aimerais pas être comme lui, non, mais enfin... c'est comme une image... pas une auréole, mais... (Quels avis sont les plus importants pour vous ?) Les avis, c'est sûr que Octave me motive, Jérémie ça serait la "conscience", entre guillemets, parce qu'il fait des bêtises aussi, hein. Et Antoine, c'est pareil, c'est quelqu'un de motivant, dans l'autre sens. Avec un peu tous, on fait une vie idéale, pour moi. Parce qu'il est calme, il sort pas beaucoup, enfin, par rapport à moi, il a une vie de famille, etc. Donc ça me fait envie aussi, d'un côté. Octave, il fait au moins trois fois plus de choses que moi, je sais pas comment il fait, à mon avis il dort pas. Moi j'en fais aussi, c'est pas la question, mais j'ai l'impression qu'il en fait plus, en tout cas. Même si peut-être le résultat... mais enfin, c'est la pêche qui me donne envie. Et Jérémie, ce qu'il fait, il doit le faire... bien ; et Antoine, pareil. (...) Je prends un peu de chacun d'eux. »

Se dessine ici très clairement la façon dont s'organisent et se complètent ces modèles : « avec un peu tous, on fait une vie idéale ». Le réseau d'amis, avec ses influences apparemment contradictoires, apparaît en définitive comme un lieu d'expression et de gestion des contradictions personnelles, de composition entre les différentes facettes de l'individu, entre ses désirs opposés...

Dans le panel de Caen différents exemples montrent également ces dissonances sur la même question. Par exemple, Florence qui hésite à quitter Thomas pour Bertrand en parle avec Vanessa, Karine et Hassan. Les deux premières lui conseillent de rester avec Thomas, alors qu'Hassan l'enjoint de le quitter. Florence quitte Thomas mais raconte trois ans après que ses amies avaient changé d'option entre-temps. Durant cet intervalle, son réseau s'est nettement dissocié et les avis peuvent rester davantage contrastés sans se contaminer (Bidart, 2008).

Joël, lui, hésite à abandonner son emploi pour suivre Sophie à Montpellier (qui en fait ne voudra pas de lui). Lui aussi reçoit des avis contrastés :

« (Qui t'a donné son avis, par exemple ?) Stéphane, Nicolas, Sylvain aussi parce que Sylvain il connaissait les frères à Sophie et il était à l'école avec elle, il l'avait connue toute petite. C'est des gens de Ouistreham, quoi, à qui j'en ai parlé. J'ai dit "Je me casse" et tout, ils m'ont dit "Ouais, tu fais peut-être une connerie, tu as l'appart, le boulot..." ; j'ai dit "Bon, peut-être, mais j'ai envie que ça se passe"... (Ils t'ont tous dit la même chose ?) Non il y en a quelques-uns qui m'ont dit "Tu as raison, à l'âge que tu as, c'est maintenant ou jamais pour faire des trucs comme ça, donc t'as raison, quoi". (Qui t'a dit ça par exemple ?) Yves, le patron du bar qui a une mentalité vachement jeune quoi, Philippe, aussi. Nicolas et Sylvain, eux sont plus pantouflards, faut pas trop se mouiller, tout ça, plutôt le côté sécurité. Et moi, bon, ben tant pis, je fonce et puis je verrai bien après si j'ai foncé dans le mur ou pas. Mais de toutes façons je voulais y aller. Et puis ça ne change rien avec eux, parce que je respecte les opinions de chacun, chacun voit midi à sa porte comme il l'entend. »

Joël, donc, a décidé de « foncer », mais il n'abandonnera pas pour autant ceux qui « n'ont pas eu raison », car il respecte leurs divergences. Le réseau amical témoigne sans doute à la fois de la complexité des contradictions personnelles, et des étapes et possibilités de changement, favorisées en particulier par sa diversité. Peut-être l'ambivalence est-elle finalement le lot commun, et se trouve-t-elle plus confortable avec l'incarnation dans le réseau des diverses options possible, toujours présentes de façon plus ou moins latente ou explicite. L'entourage joue alors un rôle important dans la construction des attitudes et des adhésions normatives. Par leur présence, leur exemple et leurs avis, les autres stimulent dans un sens ou dans l'autre, dans un sens et dans l'autre même, très souvent. Ces dissonances dans le réseau à la fois servent et reflètent les dissonances internes de la personne, tous ces doutes, ces micro-fissures, ces décalages entre une facette et une autre, qui sont au cœur des « agacements » dont Jean-Claude Kaufmann éclaire la réalité profonde. La difficulté dans la gestion des références identitaires multiples peut en effet se traduire par des bifurcations radicales, mais aussi beaucoup plus quotidiennement par des « volte-face » amorties par des ajustements progressifs et des « petites variations dans la continuité de nous-mêmes ». (Kaufmann, 2008, p.37).

#### 6.4.4 - *Sélection, influence, diversité*

Ces combinatoires conduisent à remettre quelque peu en cause la pertinence univoque de l'homophilie. Faut-il vraiment se ressembler ? Se ressembler sur quoi ? Et sur quoi diverger ? La pluralité et la distribution des influences renvoient bien sûr à l'affirmation de « l'homme pluriel » (Lahire, 1998) qui combine plusieurs répertoires sociaux issus des contextes de socialisation qu'il a traversés et des groupes divers auxquels il appartient (Halbwachs, 1968). J'ajouterais que les divers membres de son réseau personnel sont les traces incarnées de ces strates et de ces contextes de vie pluriels. De ce point de vue, et c'est bien ce que confirment ces entretiens, le réseau d'une personne donne une image de sa socialisation, en articulant les cercles sociaux et leurs enjeux divers, en rappelant les « petits mondes » qu'elle a traversés au cours de sa vie, en distribuant des opinions et des influences diversifiées sur le parcours et les projets qu'elle met en œuvre.

Dans tous les cas, la diversité réduit l'influence par « masse », l'influence d'ancrage, car elle fait diminuer le consensus, et avec lui la pression sur le choix d'Ego. En revanche cette diversité va dans le sens d'une ouverture de nouvelles voies possibles, elle offre de nouvelles alternatives, dans une socialisation plus « ouvrante ». Ainsi, plutôt qu'une distinction entre un entourage formé de liens faibles qui ouvrent et de liens forts qui ancrent, comme le suggèrent Mark Granovetter (1973) ou Nan Lin (1995), on se trouverait en présence d'un entourage formé d'autrui significatifs et, même plus, explicitement influents, qui sont diversifiés sur ce point. Leur diversité même serait un gage d'ouverture. Ces autrui sont en majorité des liens forts, et ceux-ci peuvent ouvrir autant qu'ancrer. La force du lien, en particulier son caractère affectif, permet à cette diversité d'être sécurisée par la confiance et la certitude que l'autre donne un avis « altruiste », en se mettant à la place d'Ego et en jouant le jeu pour lui tel qu'il est, et pour son bien.

La moitié de nos jeunes parents qui ont des réseaux initialement diversifiés ou composés de non-parents, n'a donc pas été influencée par la masse de l'entourage, par la pression, mais plutôt par quelques autrui qui pèsent davantage que les autres, comme Jérémie. Pourtant, aussitôt devenus parents, ils ont sélectionné plus nettement leurs entourages, sont devenus plus homophiles en perdant des liens avec les non-parents et en privilégiant les nouveaux liens avec d'autres parents. L'autre moitié a été davantage sans doute influencée par un réseau déjà plus massivement homogène, qui les précédait sur la voie de la parentalité, mais aussi qui, comportant davantage de famille, poussait plus à « faire famille ».

Se pose alors une question centrale de la dynamique: est-ce l'individu qui fait bouger le cadre ou est-ce le cadre qui fait bouger l'individu ? Est-ce que l'entourage est renouvelé au fur et à mesure que la personne change, ou est-ce qu'il modifie la personne ? Des travaux, en particulier ceux de Tom Snijders qui a mis cette question en lumière et s'est attaché à y répondre par des méthodologies sophistiquées, s'attachent à confronter et évaluer ces deux logiques dynamiques : la sélection, qui élimine du réseau les personnes trop hétérogènes, et l'influence, qui pousse Ego à se conformer aux membres de son réseau (Lazega E., et al, 2006; Steglich C., Snijders T., Pearson M., 2010). Les deux processus sont bien difficiles à démêler, comme le soulignent d'ailleurs ces chercheurs. Ces deux logiques fonctionnent sans doute dans un mouvement dialectique : la personne peut évoluer dans le sens des normes de son entourage, mais si celles-ci sont trop éloignées des siennes elle finit par exclure de son réseau les membres devenus trop hétérogènes, qui présentent en tout cas des « facettes » décalées qu'elle récuse.

Dans l'enquête de Caen se confirme la combinaison de ces deux dynamiques, comme le signale l'exemple de Patrick qui à la fois identifie les personnes qui partagent les « valeurs » liées au Rap, et y initie ses rares connaissances qui n'étaient pas déjà convaincues, le tout conduisant à un réseau très homogène du point de vue de cette préférence culturelle :

« C'est pas forcément parce qu'ils écoutent du Rap qu'on s'entend bien, c'est d'abord parce qu'il y a des valeurs communes et peut-être que ces valeurs communes font que ces gens là se retrouvent dans le Rap. Parce qu'ils découvrent des choses qu'on vit dans la vie, des situations, des qualités qu'on apprécie et qui se retrouvent dans le Rap. Je pense que c'est plutôt comme ça que ça se fait : "Ah, il écoute du Rap alors je vais voir si y a moyen qu'il soit mon ami". Et on s'entend bien. Même, je connais des gens qui

n'écoulaient pas de Rap, que j'ai connus et après qui se sont mis à écouter un peu le Rap et qui ont apprécié, ont trouvé certaines choses... ».

Même à l'échelle des relations ces dynamiques sont complexes. En effet, certaines dyades « supportent » une grande différence de statut social par exemple. Il s'agit en particulier des amis d'enfance avec qui la relation s'est nouée au moment où le contexte commun de l'école atténuait (un peu) le poids de l'origine sociale, et cette relation s'est solidifiée avant que la différenciation se creuse à la fin des études, lorsque chacun s'engage dans sa voie professionnelle (Bidart, 1997). Les relations plus tardives sont davantage construites sur des similarités, comme on l'a vu à propos des évolutions des « façons de faire » des liens avec l'entrée dans la vie adulte et dans le monde professionnel en particulier. Ceci étant, bien des relations disparaissent, dont certaines en raison de l'activation du processus de sélection lorsque des transitions arrivent et que des différenciations sociales se font trop fortes. Il me semble également, au vu de ce qui précède, que la recherche d'homogénéité soit quand même relative. Les personnes ont besoin, aussi, de divergences et de segmentation dans leur entourage.

Il est bien sûr difficile de démêler ces processus : sélection des personnes que l'on veut fréquenter et avoir dans son entourage, qui conduit on l'a vu à l'homogénéisation massive des réseaux des jeunes parents ; influence qui conduit Ego à se comporter comme l'y incitent les plus nombreux ou les plus importants de ses Alter ; et composition plurielle de l'entourage qui permet de dessiner un paysage composite d'avis et d'options différentes. On remarque ce c'est par un jeu de « sauts » d'une dimension à l'autre qu'il est possible de construire peu à peu cette analyse (Bidart, Cacciuttolo, 2012, *article présenté en annexe 2*). Le fait de passer de la dimension de la dyade à celle du réseau permet en particulier d'envisager la dimension de l'entourage dans sa diversité interne et non plus seulement celle de la « masse » des autres. Je vais maintenant poursuivre encore l'analyse de cette dimension en envisageant la structure du réseau et son évolution dans le temps.

## **6.5 - La structure du réseau : dissocier pour régner**

Le réseau n'est pas qu'une liste de noms, et sa structure intervient également sur la distribution des influences. En effet, les avis sont d'autant plus diversifiés que les individus qui composent le réseau ne communiquent pas entre eux et ne s'influencent pas mutuellement, ce qui aurait pour conséquence d'unifier leurs apports. Il est donc important d'examiner les interconnexions entre les Alter.

La structure du réseau, si la densité est faible ou inégale, présente des « trous structuraux » permettant la segmentation des cercles, des relations et des options. Une telle structuration limite en effet la coordination et la cohérence de l'ensemble, limite aussi le degré de contrainte et de contrôle social exercé sur l'action individuelle. L'opacité des rôles (Merton, 1965) est en effet rendue possible par ces trous structuraux (Burt, 1992, 1995) qui dissocient différentes parties du réseau et empêchent leur communication, évitent la confrontation entre secteurs hétérogènes, mais aussi, pourrait-on ajouter, entre les « images de soi » qui y sont associées. Alexis Ferrand (2007) a mené une réflexion systématique sur les dyades, les triades et les circulations de confidences, en montrant l'intérêt des confidents isolés, des « étrangers » comme ceux qu'évoque Nadège plus haut. Ils peuvent être vus comme des éléments neutres mais aussi comme des vecteurs minoritaires d'options alternatives. La structure du réseau ne conditionne donc pas seulement la pression normative, elle peut également favoriser l'apparition de forces de proposition innovantes. Il semble alors préférable, pour beaucoup de ces jeunes, de demander conseil à des personnes différentes, issues de milieux étanches.

### 6.5.1 - Les influents sont centraux

Afin d'examiner le rapport entre l'influence et la tendance à être interconnecté, on peut utiliser la notion de centralité (Freeman, 1979). La centralité de degré est la quantité de connexions entre un Alter et les autres Alters du réseau. Je propose de voir si les personnes influentes dans un réseau sont celles qui sont centrales, qui montrent le plus de connexions avec d'autres, ou bien celles qui restent plutôt périphériques et relativement isolées dans le réseau. Cela permet de faire un pont entre les qualités d'une relation et sa position dans la structure d'ensemble du réseau (Friedkin, 1991), mais aussi de relier les démarches relationnelle et structurale.

Une première mesure de la médiane de ces centralités des Alter de tous les réseaux à toutes les vagues d'enquête donne une première indication: elle est située à 6 connexions pour les personnes influentes, à 5 pour les autres. Si l'on élimine la famille et l'Alter-amour, toujours plus connectés, ces médianes se déplacent à 4 connexions pour les relations influentes, à 3 pour les non influentes .

On note également que la moyenne des centralités des « influents » est plus élevée (0.330) que celle des « non influents » (0.243). Cet écart se réduit si l'on excepte la famille et l'Alter-amour, pour qui la centralité est généralement plus élevée (0.219 pour les influents hors-famille, 0.173 pour les non-influents). La moyenne de ces centralités est plus élevée pour l'influence réelle que pour l'influence imaginée, que ce soit avec ou sans la prise en compte de la famille. Il semble donc que l'influence soit généralement reliée à une plus grande centralité.

Si l'on rapporte la centralité maintenant à chacun des réseaux en construisant des médianes spécifiques, on constate que hors-famille et hors Alter-amour, les relations influentes ont majoritairement une centralité relative basse, à 56%. Ainsi, dans un même réseau et si l'on ne compte que les liens hors-famille, ce sont davantage les « périphériques » qui sont influents. L'influence combine donc une composante de liens très centraux, en particulier la famille, et une composante d'outsiders.

Pour être plus précise et pouvoir comparer les centralités des Alters dans des réseaux très différents en termes d'effectifs, je rapporte la centralité de chaque Alter au nombre d'Alters connectables dans ce réseau là, pour obtenir une centralité relative. Je construis ensuite trois classes de centralités : la classe de centralité « nulle » rassemble les Alter qui ne sont connectés à aucun autre Alter dans le réseau (ils ne fréquentent qu'Ego), qui constituent un cas particulier. Ensuite, pour chacun des réseaux des jeunes du panel à chaque vague d'enquête je calcule la médiane de la centralité de ses Alters. Chaque réseau a donc sa médiane propre, qui distingue d'un côté la centralité « basse » (Alters peu connectés) et la centralité « haute » (Alters très connectés).

Tableau 20 : Part des classes de centralité par influence au sein des liens forts dans les réseaux personnels de l'ensemble des vagues du panel de Caen.

Classe de centralité	influence	sans influence	total liens forts
Nulle	4,79% (65)	8,70% (466)	7,91% (531)
Basse	37,63% (511)	48,45% (2596)	46,26% (3107)
Haute	57,58% (782)	42,85% (2296)	45,83% (3078)
Total	100% (1358)	100% (5358)	100% (6716)

% en colonne (Effectifs)

Significatif au seuil de 1%

La distribution de ces classes de centralité au sein des liens forts en fonction de l'influence (demandée ou perçue) montre qu'un Alter a plus de chances de se trouver dans une classe de centralité haute (57,58%) s'il est influent, alors qu'il a plus de chance de se trouver dans une classe de centralité basse (48,45%) s'il ne l'est pas. Il semble donc là encore que l'influence « passe » mieux par les Alter qui ont une place relativement centrale dans le réseau, qui connectent un nombre d'Alters important pour chaque réseau.

Sachant que la famille est par définition davantage connectée (entre elle) ainsi que l'Alter-amour (avec la famille et les amis), il est important de voir si cette tendance se maintient lorsqu'on les met à l'écart.

Tableau 21 : part des classes de centralité par influence au sein des liens forts hors-famille et hors alter-amour dans les réseaux personnels

Classe de centralité	influence	sans influence	total
Nulle	7,7% (54)	13,3% (430)	12,3% (484)
Basse	56,0% (391)	60,3% (1949)	59,6% (2340)
Haute	36,2% (253)	26,3% (851)	28,1% (1104)
Total	100,0% (698)	100,0% (3230)	100,0% (3928)

% en colonne (Effectifs)

Significatif au seuil de 1%

Si les « isolés » (centralité nulle) restent toujours peu influents, les écarts entre influents et non influents diminuent lorsque l'on exclut les relations familiales et amoureuses. Plus de la moitié des relations influentes sont maintenant du côté de la centralité basse. La tendance de l'influence à s'exercer parmi les Alters les plus connectés se maintient, mais se révèle bien moins nette sans la famille et l'Alter-amour.

L'influence dans le réseau personnel passe donc surtout par des personnes situées dans la partie du réseau où la centralité est la plus haute, mais cette tendance s'atténue fortement si l'on écarte la famille et l'Alter-amour. Nombre d'amis relativement peu connectés aux autres peuvent donc exercer une influence. Il serait utile, afin d'affiner encore cette question, d'explorer les segmentations par segments du réseau : en effet, un Alter peut être très connecté à une partie du réseau personnel et totalement coupé des autres parties. D'autres mesures pourraient donc dans l'avenir compléter celles de la centralité (Baerveldt, Snijders, 1994).

### 6.5.2 - L'avis des « outsiders »

Et pourtant... le poids des « étrangers » trouve encore un écho dans la part qualitative des données. Même s'ils sont une minorité, les autres influents qui ne sont pas centraux jouent un rôle qu'il est important de souligner. Certains jeunes évoquent très clairement cette question, comme Clotilde:

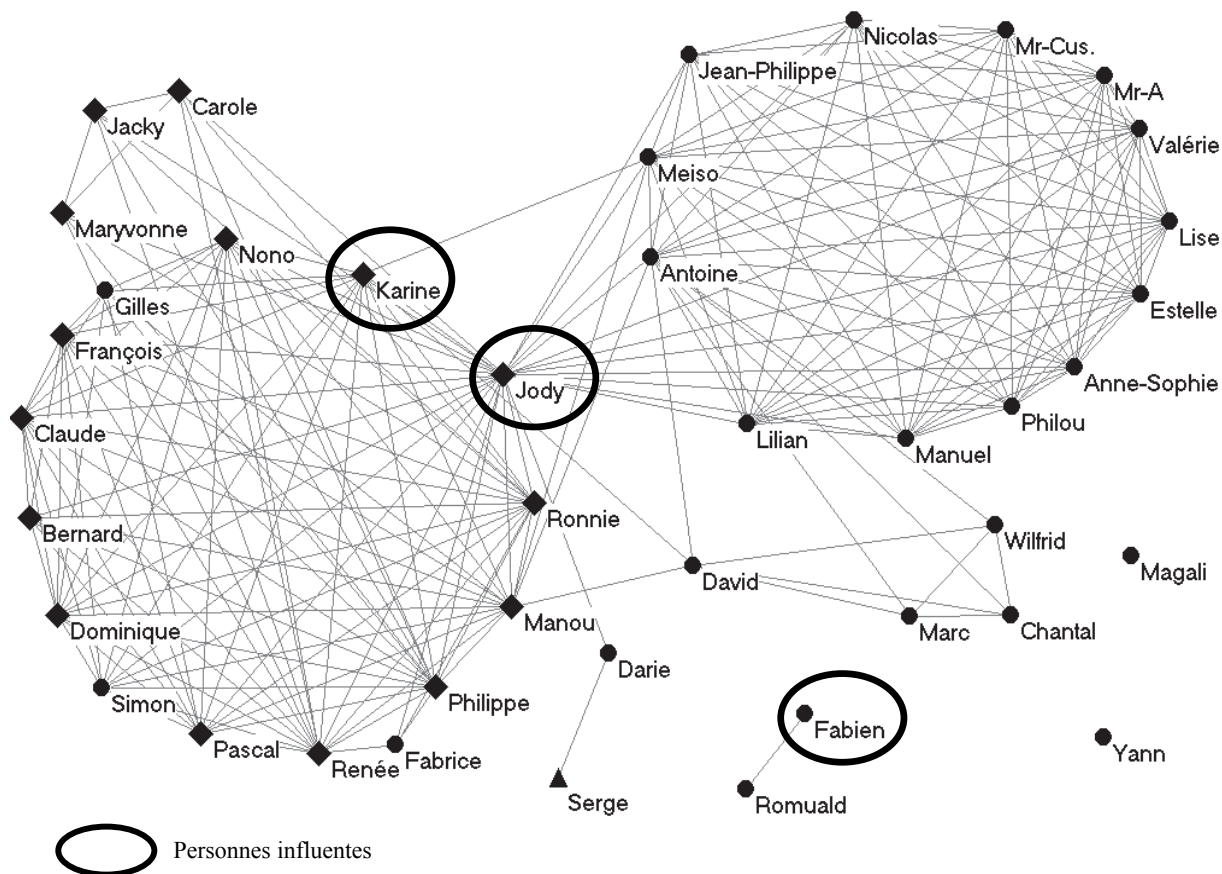
« Mathieu, vu qu'il est un peu extérieur à tout, il n'y a pas de problème. Il ne faut pas non plus que ça concerne des gens qui se connaissent trop entre eux. »

On peut ainsi, pour éviter les interactions, préférer recueillir les avis de personnes non impliquées, étrangères au problème mais aussi aux protagonistes directs.



Le réseau de Léa montre des positions contrastées des personnes influentes. Trois personnes peuvent l'influencer : sa tante Karine, son frère Jody et son ami d'enfance Fabien. Le plus central est Jody, qui fait le pont entre la famille et les amis. Jody occupe une position toute particulière en termes d'intermédialité : les amis qui voudraient entrer en contact avec la famille de Léa doivent passer par lui. Léa l'emmène avec elle dans ses soirées, c'est son « petit frère adoré ». Karine est la jeune épouse de son oncle, très centrale aussi dans la clique familiale, et connectée à deux copains, David et Meiso. Quand à Fabien, il n'est relié qu'à Romuald, un autre ancien copain du lycée.

Figure 14 : le réseau de Léa en vague 2 :



Ces trois positions très contrastées en termes de structures, très visibles sur le graphique, sont aussi des sources d'influence différentes.

« Ceux qui pourraient s'adapter à toutes les situations, à mon avis, c'est Jody et Karine... et Fabien aussi, parce qu'il analyse bien les choses. Il balancera 2-3 solutions, faudra que je choisisse mais...

Karine, ils ont pas fait trop d'études dans ma famille et c'est la seule qui est cadre, qui est... disons que je parlais avec elle de choses que les autres comprennent pas à la limite. L'éco, j'ai un problème, elle m'explique le machin, parce que mon père, rien qu'à voir l'équation, il pète les plombs.

Le frère de Léa, Jody, l'a effectivement influencée au moment où elle hésitait à quitter Serge, un homme bien plus âgé qu'elle :

« Jody, en fait, il avait plein de problèmes et je le savais pas et il me l'a balancé, et il m'a dit "De toute façon, qu'est-ce que ça peut te faire, depuis X temps, tu t'occupes plus de moi et puis t'as vieilli". Alors là, j'ai eu les boules et ça m'a fait réfléchir plus concrètement. Il fallait que je réfléchisse, je pouvais pas remettre au lendemain ma décision. Donc j'ai quitté Serge. Avec Jody oui, on s'est dit les quatre vérités. Ca a commencé un petit peu lorsqu'il m'a balancé ça, la première fois où j'étais encore avec Serge, après ça a été quand une fois que je l'ai quitté, il s'est d'abord assuré que c'était vraiment sûr puis il a dit plus ou moins tout ce qu'il avait sur le cœur. »

Fabien, lui, est l'*outsider*, qu'elle tient explicitement à laisser à l'écart. Il est son plus vieil ami, qui est parti à Paris. Mais cette distance a encore renforcé leur relation, malgré la différence de niveau de diplôme qui commence à se faire sentir :

« Fabien, il n'est pas de ma famille, et pourtant, il a autant d'importance que les autres. Et pourtant, je le verrais pas dans ma famille. Autant un petit ami, on peut essayer qu'il fasse connaissance avec ma famille, mais Fabien, non, je veux pas le voir avec les autres et c'est une autre relation. C'est affectif aussi, mais différemment.

Fabien, même si on se voit moins depuis qu'il est à Paris, moi je l'ai appelé, il a tout décommandé et on s'est fait une soirée... Je dirais que c'est même mieux qu'avant, on se prend pas la tête à essayer de discuter de trucs bateaux, ça vient comme ça tout seul, on peut rester une demi-heure sans rien dire, ou on se parle à demi-mot... non, c'est bien. et puis il a pas changé et moi je pense pas avoir changé. Si, j'ai peut-être changé vis-à-vis des autres mais vis-à-vis de lui je suis pareille... Même les chemins qu'on a pris, qui différent, ça n'a pas du tout influé sur notre relation, parce que bon, il a arrêté les cours, moi j'ai continué, à la limite on pourrait se dire qu'on n'a plus rien en commun, ben si, il y a quand même quelque chose. Et pourtant on passe pas notre vie à parler de l'ancien temps, c'est ça l'avantage. »

La position dans la structure peut donc contribuer à différencier les types de relation et d'influence. L'information et les conseils que Léa recueillera de Fabien seront un tout autre « son de cloche » que ceux de Karine et Jody. Si comme on l'a vu dans leur majorité les personnes influentes sont les plus centrales, de nombreux réseaux sont ainsi disposés : un noyau d'Alter centraux, dans un ou deux groupes, et puis un *outsider*, souvent une relation ancienne qui n'est plus connectée à un groupe, qui a déménagé, ou encore un collègue de travail, ou une relation conservée d'un loisir aujourd'hui abandonné. Il est donc très important de revenir à la dimension du réseau et à la variété qu'y prennent les différents indicateurs, plutôt que de laisser unifiée la population.

Pour un autre de ces jeunes, Serge, la distance est même un atout :

« Peut-être que la distance, en plus, ça joue, comme on parle de choses qu'on ne voit pas directement, ça nous permet de ne pas vraiment juger en fait, de donner un avis, d'aider éventuellement mais sans juger, parce qu'on ne peut pas connaître la personne, on ne connaît pas la personne de qui ont parlé. Donc, on dit ce qu'on ressent. Donc, en fait, on ne juge pas... Que, quand on a des personnes qui sont très proches et qui voient les personnes tout le temps ensemble, ils ont un autre regard que si c'est quelqu'un qui est de l'extérieur. »

De même Nadège, pour prendre la décision de faire un enfant, a préféré prendre les conseils de collègues de travail très distancées :

« C'était le choix d'avoir un enfant ou pas. J'aurais pu en parler à ma mère mais je ne voulais pas trop parce que je savais qu'elle allait s'emballer tout de suite, qu'elle allait dire "oui oui, ma fille, c'est super, je vais être grand-mère" (...) J'en ai parlé un peu au boulot justement, parce que je trouvais que c'étaient des personnes un petit peu étrangères qui allaient me donner un avis sur quelque chose... On demande des fois des avis à quelqu'un qui connaît bien la situation, là je voulais avoir un avis complètement étranger, en fait. On rentrait pas dans les détails mais je voulais avoir un avis complètement étranger, en fait, je ne voulais pas avoir l'avis de quelqu'un de proche parce que forcément quelqu'un de proche m'aurait dit "ben oui, évidemment t'as qu'à le faire". Parce que si j'avais dit à ma mère "je voudrais avoir un enfant mais je sais pas si du côté financier on pourra assurer", elle m'aurait dit "je serai là, je t'aiderai", mais je voulais pas de ça moi, je veux pas que quelqu'un m'aide jusqu'à la fin de mes jours ! »

Les propos de Nadège relient la diversité des opinions avec la possibilité de s'extraire d'un univers trop homogène, univoque ou « intéressé ». Un entourage cohérent, massif et coordonné rend difficile la différence, l'originalité, mais aussi le changement et l'ambivalence. De plus, il est « intéressé », moins objectif. Si elles sont uniformément renforcées dans leurs options par des avis concordants et interconnectés, les personnes évoluent moins et moins librement que lorsqu'elles sont confrontées à des contradictions, des tensions qui les mettent en mouvement. Alexis Ferrand (2007) a montré l'intérêt de ces confidents isolés, des « étrangers » qui peuvent être vus comme des éléments neutres mais aussi comme des vecteurs minoritaires d'options alternatives. La structure du réseau ne conditionne donc pas seulement la pression normative, elle peut également favoriser l'apparition de forces de proposition innovantes.

### **6.5.3 - Les trous structuraux et les facettes de soi**

Les avis sont d'autant plus facilement contrastés dans un réseau personnel que les individus qui le composent ne communiquent pas entre eux et ne s'influencent pas mutuellement, ce qui sinon aurait pour conséquence d'uniformiser ou du moins de coordonner leurs points de vue. Or, lorsqu'on demande un conseil et que l'on a des choix à faire, c'est que plusieurs options sont possibles et que, comme Kévin, on recherche une « complémentarité » des avis, une sorte de simulation des aboutissements de ces options contrastées. Il semble alors préférable, pour beaucoup de ces jeunes, de demander conseil à des personnes différentes, issues de milieux différents, mais surtout, qui restent étanches.

Au sein de l'entourage, l'opacité permet de gérer une grande partie des divergences entre différentes parties du réseau. Les collègues de travail n'ont en effet pas la même expérience ni la même image d'une personne que ses voisins ou sa famille. Celle-ci peut ainsi « jouer » sur divers tableaux, afficher dans chaque contexte une partie seulement de son identité... du moment que les diverses sphères de sa vie restent dissociées, que ses partenaires divers ne se rencontrent pas, ne se parlent pas et que les contradictions ne s'exposent pas. Le degré d'opacité dans un réseau est donc un facteur important à prendre en considération.

Alexis Ferrand et Sophie Tazé (Ferrand 2004, 2005, 2011, Tazé et Ferrand 2007), ont montré que les comportements et les opinions sont très étroitement associés aux relations : on pense en fonction des autres, avec les autres, et les opinions changent avec les interlocuteurs. Non que l'individu soit une girouette, mais pour ces auteurs l'opinion est créée dans l'interaction, ne lui préexiste pas. A partir d'une procédure d'enquête originale ils montrent que l'hétérogénéité des relations reflète et renforce, là aussi, la pluralité de l'individu et de ses orientations.

Ces facettes contrastées, sur des sujets différents mais parfois aussi sur le même sujet, peuvent cohabiter chez une même personne au même moment, tant que le réseau reste pour partie dissocié, segmenté, et que ses membres n'échangent pas leurs informations sur Ego. Colette exprime très précisément cette pluralité :

« J'aurai des relations assez différentes avec les personnes parce que je serai différente de toute façon à la base... Je me comporterai comme ça avec telle personne et avec l'autre personne mon comportement sera différent. Il y aura pas une Colette. Il y a plusieurs Colette. Selon la personne en face, il y aura différents traits de mon caractère qui ressortiront. »

Colette va même plus loin : c'est la personne qu'elle a en face qui « fait ressortir » certains traits. En fonction des situations et des interlocuteurs est activée telle ou telle de ses identités. Pour Bernard Lahire, les dispositions sont ainsi activées par les contextes ou les situations. On peut même aller un peu plus loin, en suivant Alexis Ferrand (2011) qui affirme que ces facettes de soi sont créées dans l'interaction avec des autrui. En effet, Sophie Tazé et lui ont mis en place un protocole de recherche original qui permet d'enregistrer « une trace probante de changements d'opinion de l'acteur central selon la relation de discussion, une trace probante de ce que nous avons appelé « une opinion plurielle ». » (p.111). Chaque opinion comporte ainsi une « signature relationnelle » : « Le jugement est à la fois un contenu portant sur un objet et le marquage de ce contenu par la relation où il a été formulé » (p.116). L'acteur s'est formé sur le même objet plusieurs opinions à partir de plusieurs relations dissociées. La segmentation du réseau et la hiérarchisation des relations et des « signatures » permet à ces opinions de rester plurielles. La déconnexion permet en effet aux divergences de rester discrètes et distribuées, de ne pas apparaître comme des contradictions ou des reniements.

### **6.5.4 - Evolution de la structure : un mouvement de dissociation**

Revenons un moment aux mesures statistiques pour appréhender globalement quelques évolutions des structurations des réseaux personnels. Il s'agit de regarder en particulier comment évoluent dans le temps les propensions à l'interconnexion.

Les moyennes des densités des réseaux (hors famille et Alter-amour) sont globalement en baisse au fur et à mesure des vagues de l'enquête :

Vague 1 : 0.308; Vague 2 : 0.294; Vague 3 : 0.268; Vague 4: 0.240

Elles diminuent régulièrement, montrant que de façon générale les réseaux amicaux sont de moins en moins denses, qu'ils comptent de plus en plus de trous dans le maillage. Pour 50 des 66 réseaux mesurés sur au moins 3 vagues d'enquête la densité diminue avec le temps.

Si l'on reprend maintenant les moyennes des centralités de degré relatives des Alters telles qu'on les a calculées plus haut, elles diminuent également:

Vague 1: 0,207. Vague 2: 0,202. Vague 3: 0,165. Vague 4: 0,149

La mesure de la centralité d'intermédiarité dans le temps nous confirme ce mouvement : elle augmente en passant de 0,23 en moyenne en vague 1 à 0,25, puis 0,27 et 0,33 enfin en vague 4, avec un écart-type qui augmente lui aussi, signalant par là que moins d'Alters concentrent sur eux la possibilité de faire l'intermédiaire entre des parties du réseau.

Les Alter sont de moins en moins connectés aux autres membres du réseau. La tendance est donc, dans le temps, à des relations globalement plus éparpillées, disjointes les unes des autres. On fréquente ses amis davantage un par un ou deux par deux qu'en groupe et ils se connaissent de moins en moins les uns les autres.

Cette mesure confirme la tendance à une sociabilité de plus en plus intensive et élective, fondée sur l'interpersonnalité plus que sur le partage d'activités collectives, évoquée plus haut.

Comment l'influence suit-elle ce mouvement de dissociation?

Tableau 22 : Par des Alters influents dans les classes de centralité au long des vagues du panel de Caen

Classe de centralité		vague				Total Alters (1)
		1	2	3	4	
nulle	influence	6.0%	12.8%	7.4%	17.1%	11.2%
	sans influence	94.0%	87.2%	92.6%	82.9%	88.8%
	Total	100%	100%	100%	100%	100% (484)
basse	influence	16.9%	15.9%	14.4%	19.8%	16.7%
	sans influence	83.1%	84.1%	85.6%	80.2%	83.3%
	Total	100%	100%	100%	100%	100% (2340)
haute	influence	18.6%	32.3%	21.8%	18.7%	22.9%
	sans influence	81.4%	67.7%	78.2%	81.3%	77.1%
	Total	100%	100%	100%	100%	100% (1104)

Nulle: chi2: 9,971 (P-value: 0,019)

Basse: chi2: 6,448 (P-value: 0,092)

Haute: chi2: 20,403 (P-value: 0,000)

Significatif au seuil de 1%

La part d'Alters isolés qui influencent Ego augmente en vague 2, puis baisse et remonte nettement en vague 4. La part des Alters de centralité basse qui sont influents commence par baisser puis remonte nettement elle aussi en quatrième vague. A l'inverse, la part des Alters très centraux qui sont influents augmente puis diminue. La tendance de l'influence à être en relation avec une centralité haute s'affirme donc en vagues 2 et 3, puis s'atténue et devient surtout moins marquée en vague 4, où la centralité basse compte la plus grosse part de relations influentes (19,8% contre 18,7% de celles de centralité haute et 17,1% de celles de centralité nulle). Le rapport entre les centralités pour les relations influentes évolue vraiment dans le sens d'une érosion des différences entre nulle, basse et haute entre la première et la quatrième vague. Les Alters isolés ou peu centraux deviennent donc plus susceptibles d'être reconnus par ego comme influents au fur et à mesure que celui-ci entre dans la vie adulte.

On assiste ainsi à un mouvement de dispersion de l'influence, qui se trouve moins systématiquement portée par des Alters centraux qu'au début de l'enquête. Cette évolution va dans le sens d'une opacité croissante entre les Alters d'un réseau, d'une diversification des avis donnés par les uns et les autres, et d'une plus grande opportunité pour Ego de jouer sur des palettes variées. Cette opacité se retrouve également dans l'évolution de la multiplicité (ou de la polyvalence) des relations.

Tableau 23 : Part des relations uniplexes (un seul contexte) et multiplexes (plusieurs contextes) au long des vagues d'enquête du panel de Caen

	vague				Total
	1	2	3	4	
Relations uniplexes	65,7%	42,3%	34,8%	46,5%	49,0%
Relations multiplexes	34,3%	57,7%	65,2%	53,5%	51,0%
Total	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%
effectif	3450	2597	2438	2319	10804

Significatif au seuil de 1%

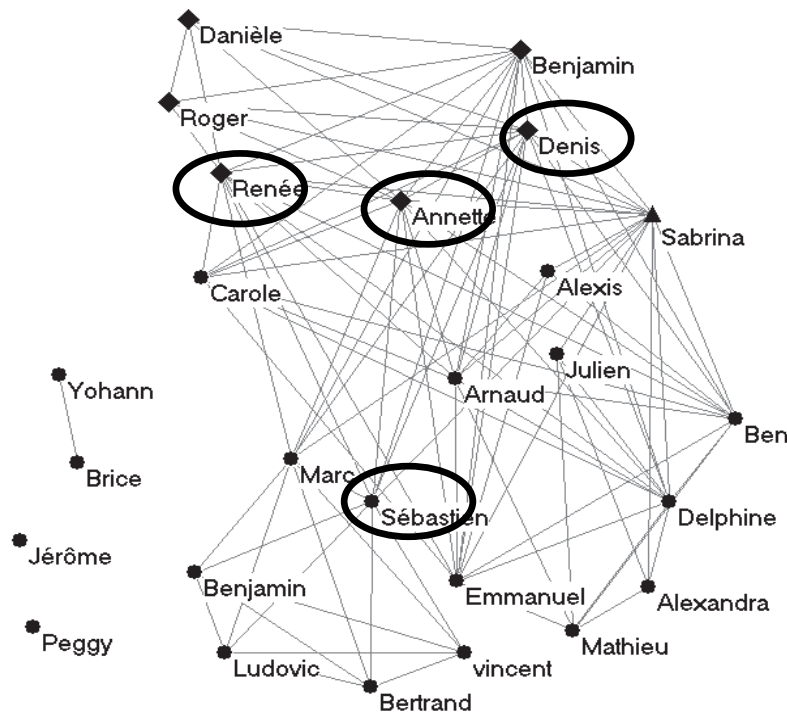
La polyvalence des relations, à savoir le fait qu'elles s'inscrivent dans plusieurs contextes et donc que se croisent en elles plusieurs cercles sociaux, est la plus basse en vague 1 : les jeunes ne se fréquentent pour la plupart qu'au lycée, ou bien ne voient les membres de leur famille qu'au foyer ou en réunion familiale. En vagues 2 et 3, cette polyvalence augmente et devient majoritaire, ce qui signifie que les jeunes font plus de choses avec la même personne, que les cercles sociaux ont davantage d'intersections. En vague 4, cette polyvalence à nouveau diminue. Les relations redeviennent davantage spécialisées, se mélangent moins et traversent moins de cercles.

*Je reprends là quelques résultats exposés dans l'article présenté en annexe 5 : Bidart C., 2008, "Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation: évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte", Revue Française de Sociologie, 49-3, pp.559-583.*

Ce mouvement global de dissociation des relations et des influences peut sans doute permettre d'« absorber » les évolutions d'Ego, les décalages qui se produisent lorsqu'il avance plus vite que son réseau ou lorsque son réseau change plus vite que lui. On a évoqué plus haut la tendance à l'homophilie, qui entraîne une sélection d'amis semblables sur certains points, croissante avec l'entrée dans la vie adulte. Le milieu social et la position dans le cycle de vie se révèlent effectivement des facteurs marquants. Pour autant, on ne doit pas en conclure à une homophilie générale et absolue. A l'intérieur d'entourages relativement homogènes pour le sociologue, par exemple dans un réseau composé majoritairement d'employés de bureau ayant des enfants en bas âge comme Ego, peuvent se déceler à une échelle plus fine et plus abstraite des divergences d'opinion, de style de vie, de projets, de goûts, de comportements sociaux, d'éthique ou de culture qui dessinent un environnement qu'Ego perçoit comme hétérogène et dans lequel il peut jouer sur des registres divers... pour peu qu'ils que ses amis ne se rencontrent pas, ce qui est de plus en plus le cas on vient de le voir. Les enquêtes qualitatives montrent bien qu'il existe une certaine inertie relationnelle : certains liens même relativement « périmés » sont maintenus, des stratégies relationnelles se font jour pour conserver des amis qui, au long des transitions vers la vie adulte, prennent des voies différentes. Ces relations hétérogènes sont possibles, là encore, dans la mesure où ne règne pas une transparence totale. Les amis ne sont ni des relations « pures » de clivages sociaux, ni de simples « miroirs » ; des disparités et des tensions peuvent donc exister durablement sans que la relation en soit condamnée (Brooks, 2002). Le réseau personnel apparaît ainsi comme un espace de négociation perpétuelle de la différence... dans certaines limites, et avec une certaine opacité.

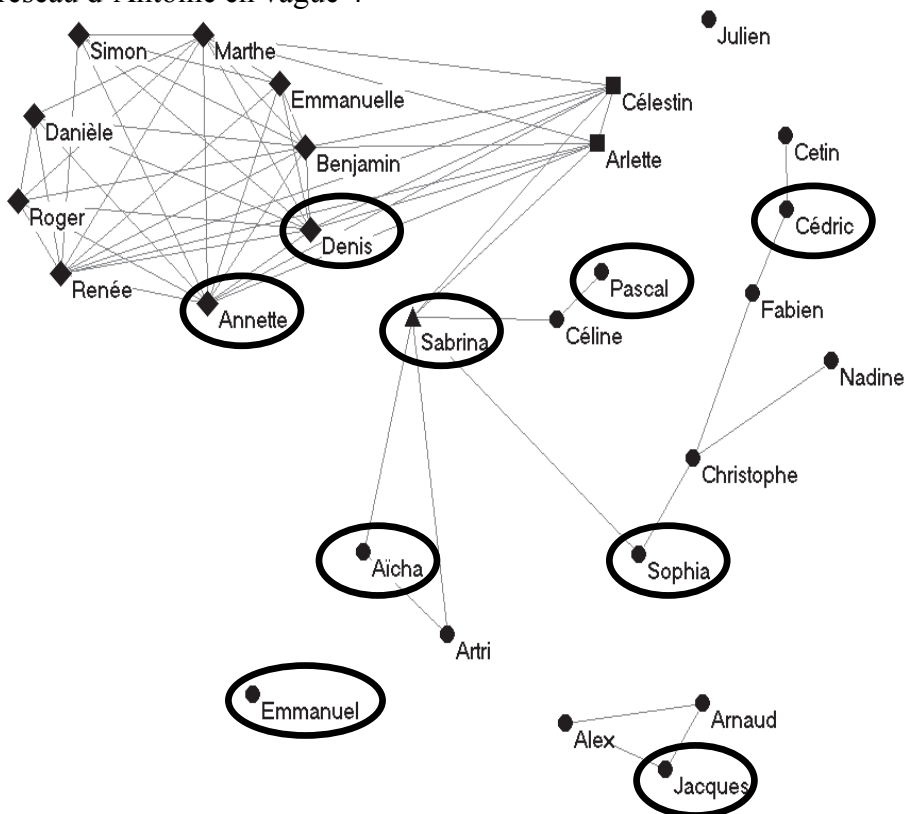
L'évolution des relations influentes dans le réseau d'Antoine témoigne de cette dispersion. En vague 1 ses relations influentes (entourées d'un cercle) se fréquentent toutes entre elles. Il est donc probable que leurs avis soient convergents ou que la dissonance soit difficile à gérer.

Figure 15 : Le réseau d'Antoine en vague 1



En vague 4 en revanche, les relations influentes sont davantage dissociées entre elles. Antoine pourra ainsi recueillir d'Emmanuel ou de Jacques des conseils très divergents de ceux de Sébastien ou Denis, qui ne le sauront pas.

Figure 16 : Le réseau d'Antoine en vague 4



Si l'on combine les différentes évolutions que nous avons ici parcourues, on constate à la fois un resserrement de la sociabilité sur les personnes importantes, mais aussi une plus grande segmentation du réseau. Les autrui significatifs sont plus dispersés et communiquent moins entre eux. La dissociation de leurs apports confère une plus large palette d'alternatives en présence dans le réseau. Le processus de socialisation semble aller vers une autonomisation des liens avec les autrui, pour une plus grande diversité des options présentes dans le réseau, et une plus grande liberté de jouer de ces facettes.





## Conclusion :

Si la socialisation réside dans une mise en confrontation avec le monde social, ce dernier n'apparaît pas comme un bloc uniforme. Il est traversé de clivages et de contradictions, et l'apprentissage de cette diversité se fait également dans la prise de contact avec des réalités, des groupes et des partenaires variés, au fil de la construction et de l'évolution de l'entourage.

Dans le processus de socialisation, l'individu « se construit » son entourage, à sa mesure, par ses circulations dans le monde social ; et dans le même temps il est construit par son entourage qui lui « ouvre des portes » sur certaines parties de ce monde social. Au moment où il devient adulte et quitte le monde du lycée où la socialisation est relativement « unifiée » par cette institution, ce double processus prend une acuité particulière. C'est en effet le moment où le jeune va « engager » ses ressources, qu'elles proviennent des héritages culturels et sociaux dont il est le dépositaire, ou qu'elles aient été accumulées dans sa scolarité, ou encore qu'elles proviennent d'autres engagements (compétences sportives, musicales, sociales diverses). C'est le moment aussi où il va « prendre position » dans la société globale, y trouver, peut-être, un métier, un logement, un conjoint, une famille, des conditions d'existence, un style de vie... Son entourage contribue à l'inscrire et à le positionner dans cette société, il en est une sorte de résumé, un indice de sa « surface sociale » et le moyen aussi de la construire. Il en reflète aussi, on l'a vu, les grandes inégalités. Dans l'entourage se joue la configuration d'un cercle de proches, mais aussi l'accès, inégal on l'a vu, au monde global et à ses ressources. Un examen « à la loupe » des transformations de son entourage dans cette période là est propice à la compréhension de ce qui se joue dans ce rapport entre individu et société.

En effet, l'entourage « connecte » la personne sur le monde, de diverses façons. Il favorise l'accès à des ressources diverses, mais il peut enfermer aussi dans une « niche » fermée de semblables. Certaines ressources résident dans les autres eux-mêmes, leur présence, leurs exemples, mais aussi dans leur soutien, leur accompagnement ; certaines ressources résident dans la relation elle-même, sa qualité affective, l'amour et la confiance qui y circulent, la mémoire qu'elle entretient, le miroir qu'elle tend à l'individu qui y reconnaît une part de lui-même. D'autres ressources proviennent de l'accès qu'ouvrent les autres à d'autres sources de biens, d'informations, de soutien : c'est alors plutôt par chaînage vers d'autres relations mais aussi d'autres cercles sociaux que ces ressources tirent leur valeur. L'entourage nous montre comment l'individu agence ses accès aux ressources sociales, ses ancrages et ses circulations dans les petits mondes autour de lui. Les concentre-t-il sur une activité, un groupe, une époque ? Les disperse-t-il dans différentes sphères ? L'examen attentif des accès aux ressources et de leur potentiel de médiation permet, pour Michel Grossetti, de dépasser les « théories hémiplogiques privilégiant soit les réseaux, soit l'inscription des acteurs dans des collectifs homogènes », en portant l'attention en particulier sur les dynamiques des phénomènes sociaux (Grossetti, 2010). La liaison entre socialisation et entourage poursuit le même objectif. Que nous « dit » l'évolution des entourages sur le processus de socialisation au moment de l'entrée dans la vie adulte ? Je reviens sur les principaux résultats issus de cette analyse des entourages pour envisager ensuite leurs incidences sur le processus de socialisation.

### *L'entourage : un paysage qui évolue*

Au fil de sa vie et de ses expériences, l'individu parcourt des contextes, s'engage dans des cercles sociaux divers et emboîtés. Ces contextes sont structurés, ils ne servent pas seulement de lieux de rencontre mais montrent des clivages et des systèmes de références qui s'emboîtent, se hiérarchisent, se heurtent parfois. L'individu y construit et y solidifie certaines relations qui vont s'enraciner dans une histoire commune, mais vont aussi se découpler des contextes, multiplier parfois les occasions de rencontre, diversifier les activités, se ré-encastrent dans d'autres cercles, alors que d'autres relations vont rester en duo, s'autonomiser et poursuivre leur histoire principalement au niveau de la dyade, « entre lui et moi ».

Par des processus de sélection au sein de ce paysage plus ou moins homogène et diversifié, certaines relations vont perdurer, d'autres vont disparaître. La tendance à l'homophilie, à la préférence portée au « même que soi », fait sentir son poids dans ces processus de sélection. Les relations amicales sont toujours davantage de même sexe, âge et condition sociale qu'elles ne le seraient en étant prises au hasard dans les mêmes groupes sociaux. La « ségrégation douce » repérée par Michel Grossetti se manifeste dans les relations même les plus électives.

Si l'on considère l'entourage comme une masse d'autrui, une liste de noms, et que l'on mesure l'évolution de ces taux de similarité, on constate leur affaiblissement sur certains points, leur renforcement sur d'autres : l'âge et le niveau de diplôme tendent à se diversifier, les conditions de vie (chez les parents ou autonome, en couple ou pas, avec enfant ou pas...) tendent à l'inverse à s'homogénéiser. Ces tendances sont à relier à des effets de structures sociales et d'institutions biographiques (quitter le lycée conduit à fréquenter davantage de personnes d'âges et de niveaux éducatifs divers), ainsi qu'à des effets de cohorte (de plus en plus de jeunes finiront par quitter leurs parents et avoir des enfants). Il est pourtant intéressant d'y distinguer des effets différents selon le caractère précoce ou tardif, au regard de leurs contemporains, des transitions que connaissent les jeunes. Le fait qu'ils soient « en avance » ou « en retard » par rapport à leur entourage sur ces transitions les met dans des positions très contrastées au regard du poids de la norme sociale, ce qui est très perceptible dans leurs discours et les rend également, comme on a pu le voir à propos du choix de faire un enfant, particulièrement sensibles aux influences de leur entourage.

Si l'on envisage maintenant l'ensemble non plus des autrui mais des relations qu'entretiennent les jeunes avec eux, on constate un resserrement, au fur et à mesure de l'entrée dans la vie adulte, sur les relations les plus importantes et les liens les plus affectifs. Les jeunes perdent beaucoup de relations inscrites dans le contexte du lycée qui ne survivent pas après la sortie de ce milieu particulièrement unifié. Leurs relations sont ensuite construites sur des critères plus interpersonnels que contextuels, la sociabilité s'intensifie, les ressorts des liens se fondent davantage sur le plaisir d'être ensemble et l'affection que sur les activités et les groupes. Les relations avec la famille se renforcent également dans la plupart des cas. Les amis sont plus semblables sur un point important comme le fait d'avoir un enfant, mais conservent une diversité dans les attitudes et les conseils qu'ils peuvent donner à Ego. Plusieurs dynamiques se combinent : les amis qui après le lycée deviennent trop hétérogènes sont abandonnés ; ceux qui restent proches peuvent influencer Ego surtout s'ils sont en masse ou s'ils sont particulièrement importants et influents ; certains *outsiders* proposent aussi des options plus novatrices et « objectives » ; peuvent aussi persister des amis d'enfance devenus différents ou très éloignés géographiquement, mais que la qualité affective et la souplesse acquise rendent inamovibles.

Ces évolutions dominantes : réduction du réseau, intensification de la sociabilité et similarité croissante des conditions de vie, pourraient faire penser à une constitution progressive de « niches » de semblables. En sélectionnant davantage leurs amis sur des critères de qualité affective et de ressemblance personnelle, les individus se construisent un entourage « adouci » au regard de la société globale, plus homogène et plus affectif aussi, une sorte de petit monde bienveillant qui les protège des heurts de la société globale. Cette vision n'est sans doute pas fautive, mais elle unifie beaucoup trop la représentation. En effet, les différences de classe sociale d'origine en particulier se montrent très clivantes sur ces évolutions des modes de sociabilité. Mais, surtout, il nous faut changer de dimension et envisager la configuration du réseau personnel pour mieux comprendre le processus de socialisation par le biais de cet entourage.

Lorsqu'on considère maintenant la dimension de l'entourage de chacun de ces jeunes, on constate très vite son caractère composite. Qu'il s'agisse des qualités des autrui, des qualités des relations qu'Ego entretient avec eux, des particularités de ce qu'ils « lui apportent » dans sa vie, des raisons de les aimer et de les écouter, l'entourage combine un paysage très varié. D'une part, même

l'homophilie la plus forte ne parvient jamais à être totale, et heureusement sans doute ; de plus, la multiplication des relations, leur chaînage et leur polyvalence entraînent une variété croissante des facteurs pertinents. En effet, lorsque deux personnes se ressemblent sur un point, elles divergent sur un autre, cet autre point sera commun avec une autre personne, qui en amènera un autre divergent, etc., jusqu'à constituer de fil en aiguille un paysage composite. Cette pluralité des critères explique en particulier la diversité, dans les discours des jeunes, des raisons d'aimer les personnes de leur entourage. Celles-ci ne sont pas homogènes sur les mêmes points. On a pu constater en outre que cette diversité est non seulement supportée, mais même recherchée par les jeunes. Ils apprécient le fait de bénéficier des apports de l'un parce qu'il est plus vieux, de l'autre parce qu'il est plus jeune, d'un autre parce qu'il pense comme lui, d'un autre parce qu'il pense différemment, d'un autre encore parce qu'il a un caractère différent, etc. Chaque entourage a une histoire. Sa composition actuelle montre des strates relationnelles de diverses origines et anciennetés. Certains liens proviennent de l'enfance et ont traversé bien des périodes de la vie ; d'autres datent de quelques années et restent typiques d'une époque révolue ; d'autres enfin sont tout à fait contemporains des préoccupations et des activités d'aujourd'hui. L'entourage « témoigne » alors en quelque sorte de l'histoire personnelle, et sa diversité en reflète les diverses époques.

Mais l'entourage n'est pas qu'un ensemble de personnes et de relations, il forme un réseau, à savoir une structure relationnelle. Celle-ci apparaît dans les interconnexions entre les personnes de l'entourage. Les qualités de cette structure, sa densité, la centralité de certains autres, sa segmentation en sous-ensembles isolés, ou encore sa dissociation en petites unités, vont peser sur la qualité de la communication et de la cohésion du système. Cette cohésion, cette structure dense ou éclatée selon les cas, avec des trous, des cliques et des ponts, va considérablement différencier le processus de socialisation. Un réseau dense, où tout le monde se connaît, va favoriser une communication généralisée et une mise en cohérence des options et des influences, alors qu'un réseau dissocié ou partiellement segmenté laissera s'épanouir plusieurs « sons de cloches » qui pourront s'ignorer mutuellement. Un réseau dense favorise un ancrage solide dans un milieu relativement cohésif, alors qu'un réseau dissocié permet une plus grande circulation dans des sphères différentes du monde social. La construction empirique d'une typologie montre quatre formes récurrentes : les réseaux denses, centralisés, dissociés et composites. Dans le temps, le mouvement majoritaire est à une dissociation des réseaux, mais les transitions biographiques sont très marquantes sur ces évolutions. Par exemple, l'installation en couple rend le réseau plus centralisé sur le conjoint, le divorce le dissocie ainsi que l'entrée dans la vie professionnelle, le chômage en réduit les effectifs, la migration le renouvelle en conservant une structure identique sauf si elle se fait en couple, etc. On peut donc là observer très concrètement les liaisons fortes qu'il existe entre les événements importants et les transitions vers la vie adulte, et les évolutions de l'entourage et de sa structuration.

### ***Les autres significatifs : centrés mais pas tous reliés***

Toutes ces évolutions concernent l'entourage pris comme un « paysage » d'ensemble autour d'Ego, un paysage à sa mesure, plus concret que le monde social global, à portée d'interactions avec lui. Mais tout ne se vaut pas dans cet entourage. Même si la simple présence de ces options plus ou moins diversifiées et cloisonnées est selon moi une des dimensions à considérer dans le processus de socialisation, il en est une autre : celle des autres significatifs. J'appelle ainsi les membres de son entourage qui sont désignés par Ego comme des personnes « qui comptent », qui sont « importantes », qui peuvent être « influentes » en lui donnant des conseils, ou même qui ont été « décisives » à un moment où il a dû faire des choix. Ces autres significatifs ont un impact particulier sur sa vie, soit parce qu'ils lui sont liés et que leur devenir va impacter directement ses possibilités, soit parce qu'ils incarnent, tout près de lui, des exemples ou des modèles possibles, soit encore parce qu'il leur confère le pouvoir de donner un avis dont il tiendra compte dans ses décisions. Comment se positionnent ces autres significatifs dans l'entourage ? Il apparaît qu'ils

sont davantage des membres de sa famille ou des vieux amis, davantage semblables à Ego que l'ensemble des relations sur certains points « simples » comme le sexe et l'âge, beaucoup plus variés là aussi dès lors que l'on complexifie un peu la teneur des « points communs ». Ce ne sont pas forcément les personnes que l'on voit le plus souvent, en revanche les relations avec eux sont nettement plus polyvalentes et les ressorts du lien sont davantage de l'ordre affectif ou du simple plaisir d'être ensemble que pour le reste de l'entourage. Une personne est plus influente par le caractère affectif du lien ou la confiance qu'on lui accorde que par ses compétences.

En termes de position dans la structure du réseau, il apparaît que les autres significatifs sont globalement plus centraux, c'est-à-dire qu'ils sont davantage connectés à d'autres personnes. Ceci étant, si l'on revient ici encore à la dimension d'un réseau, on remarque que des personnes également centrales peuvent se situer dans des segments complètement isolés l'un de l'autre à l'intérieur du réseau. Même si elles communiquent avec une grande partie du réseau, ces personnes peuvent se trouver totalement coupées d'une autre partie. La segmentation du réseau peut donc jouer sur l'existence d'un « trou structural » qui là encore favorisera différents sons de cloches. Les jeunes revendiquent parfois l'influence particulière de ces *outsiders*, extérieurs aux enjeux et plus « neutres », plus influents parfois que les personnes plus impliquées. Si la centralité majoritaire des autres significatifs se dégage clairement sur l'ensemble du panel, elle coexiste avec l'influence d'*outsiders* et peut se trouver segmentée en plusieurs sous-ensembles denses mais séparés.

De plus, cette centralité diminue dans le temps des quatre vagues de l'enquête. Les autres significatifs suivent donc le mouvement majoritaire de dissociation du réseau, ils se fréquentent de moins en moins les uns les autres. Cela rejoint l'évolution des modes de sociabilité, la façon même de rencontrer ses amis, de plus en plus aimés « pour eux-mêmes », en dyades ou en duo de couples. Avec le temps du passage à l'âge adulte, les jeunes se ménagent donc de plus en plus d'« opacité » possible dans leur réseau, de « pluralité douce ».

### ***Pluralité et unité de l'être social***

Si l'homme est « pluriel », comme le montre bien Bernard Lahire, c'est autant dans la simultanéité que dans la succession. Il n'est pas forcément besoin que des situations activent des dispositions ou les laissent en sommeil alternativement ou successivement. Je dirais plutôt que la pluralité existe dans le présent, que les facettes de soi co-existent, et que le réseau en est une représentation « incarnée » dans les autres que l'individu adopte dans son entourage, en les sélectionnant tout de même dans une certaine mesure. Un peu semblables, un peu différents quand même, mais surtout différents les uns des autres, tels semblent devoir se dessiner ses autres significatifs. On peut alors se demander comment se conjuguent entre elles ces images « un peu contrastées », comment elles interfèrent éventuellement, et comment la personne gère cette diversité, sans se montrer diabolique ni schizophrène.

Le fait qu'une personne mélange ou pas ses amis, avec leurs rôles et leurs spécialités respectives, qu'elle préfère les voir séparément ou combiner leurs apports, apparaît alors comme un point très important d'un point de vue sociologique. Lorsqu'elle présente un ami à un autre, elle prend le risque de voir confronter différentes facettes d'elle-même, qui restaient jusqu'alors isolées, et sur lesquelles elle pouvait de ce fait jouer davantage ; il va falloir maintenant ajuster des images, des attitudes, des époques différentes, sur une même scène. Dans cette nouvelle interaction se construit également un pont entre des univers auparavant dissociés, et s'inaugure ainsi une liaison sociale inédite qui intervient par conséquent sur la structure et la cohésion de la société globale, à très petite échelle certes, mais quand même...

De telles dynamiques ont été très largement étudiées à l'échelle des organisations. Là aussi, l'agent dispose d'une pluralité d'interlocuteurs et de raisons d'agir, qu'il peut expliciter : « C'est dans l'action multilatérale (avec plusieurs interlocuteurs) et dans le rapport au groupe de référence et à ses représentants qu'il procède à cette explicitation. » (Lazega, 2011, p.128). La structuration

du réseau, les trous et les ponts qui s'y révèlent, ont des effets sur les échanges et sur le contrôle social qui s'y exerce, mais aussi sur la socialisation secondaire des participants : « Les organisations contemporaines cherchent à s'équiper des « bons » jugements de pertinence individuels, c'est-à-dire à créer un contexte qui facilite plutôt certaines consultations que d'autres, qui valorise des attitudes, des conceptions de soi et du nous, prédéfinies. Il s'agit donc de véritables socialisations secondaires des individus. » (Lazega, 2011, p.145). La différence est que dans une organisation, les individus sont liés par un cadre formel, par une identification commune, un « nous », et ils sont tenus d'accomplir une tâche en commun. Les échanges peuvent aller jusqu'au conflit. La segmentation ne suffit pas car les parties ne peuvent pas s'ignorer totalement, ni sortir du réseau, contrairement à celui d'une personne.

Le réseau personnel, qui n'a pas de limites formelles, participe donc au processus de socialisation en incorporant des partenaires et des liens diversifiés, en les confrontant parfois, en ouvrant une fenêtre sur des cercles sociaux et des pans de société contrastés, en permettant à l'individu à la fois d'y circuler, de s'y ancrer, de laisser dissociés des segments dissonants. Simmel, encore lui, avait déjà considéré ce positionnement de l'individu au croisement de cercles sociaux divers : « Les groupes dont l'individu fait partie constituent en quelque sorte un système de coordonnées tel que chaque coordonnée nouvelle qui vient s'y ajouter le détermine de façon plus exacte et plus nette. L'appartenance à l'un d'entre eux laisse encore une marge d'action assez vaste à l'individualité ; mais plus ils sont nombreux, moins il y a de chances que d'autres personnes présentent la même combinaison de groupes, que ces nombreux cercles se recoupent encore en un autre point (...). Et si la pluralité des appartenances sociologiques engendre des conflits internes et externes, qui menacent l'individu de dualité psychique, voire de déchirement, cela ne prouve pas qu'elles n'ont pas d'effet stabilisateur, renforçant l'unité de la personne. Car cette dualité et cette unité se soutiennent mutuellement : c'est justement parce que la personne est une unité qu'elle court le risque d'être divisée ; plus la variété des intérêts de groupe qui se rencontrent en nous et veulent s'exprimer est grande, plus le moi prend nettement conscience de son unité. » (1999, pp. 416-417). En devenant adultes, les jeunes se ménagent de plus en plus la possibilité de cette dissociation en prenant en même temps conscience de leur unité. Leur ancrage social se construit en mouvement dialectique avec la circulation dans les cercles divers. Peut-être même l'évolution de leurs comportements et de leurs habitudes est-elle dynamisée par cette pluralité, par cette diversité des modèles et des influences, ainsi que par leur segmentation. De ce point de vue, « l'homme pluriel » se retrouve aussi dans la combinatoire complexe de son système relationnel, qui le rend peut-être d'autant plus libre que ce système est lacunaire.

### ***Processus de socialisation***

La façon de modifier son entourage, sa composition et sa structure, signale un rapport au monde qui change, un processus de socialisation adulte différent de celui des lycéens. Car la socialisation, dans cette période où l'on quitte le milieu unifié de l'institution scolaire, consiste à percevoir et comprendre les différences sociales, à s'y situer, à les ordonner, à les structurer dans une configuration qui convient à ce que l'on peut tolérer comme dissonance. L'engagement dans des relations affectives « adoucit », médiatise la diversité par la confiance commune. Les petites différences sont rendues tolérables par la bienveillance dans les relations. C'est donc tout un jeu subtil entre sélection, influence et diversité qui sous-tend les rapports entre les orientations d'une personne et celles de son entourage. Se trouvent là à la fois des éléments qui renforcent l'idée d'une maîtrise croissante, avec l'âge, des jeunes sur leurs entourages, et des éléments qui montrent qu'ils évoluent toujours en interaction très étroite avec cet entourage. Les logiques d'influence, de sélection, de composition et de dissociation interagissent dans la dynamique des réseaux personnels et des processus de socialisation. A l'intérieur d'un réseau dont ils apprennent progressivement à contrôler une certaine homogénéité sociale, celle-ci ne leur étant plus offerte par le contexte du lycée, les jeunes mettent en oeuvre une sociabilité plus sélective et une sensibilité croissante aux différenciations sociales liées aux rôles adultes, ils écoutent et adoptent certains des avis que leur

donnent les proches les plus aimants ou bien quelques *outsiders* plus originaux, tout en conservant par une certaine diversité dans leur entourage la possibilité de changer mais aussi de simplement rester ambivalent, sans qu'une trop grande cohésion et transparence dans le réseau les placent devant des contradictions ouvertes. Telle pourrait être, tracée à grands traits bien sûr, la combinatoire entre ces quatre logiques complémentaires à l'œuvre dans les processus relationnels.

Les transformations de l'entourage que je décris pourraient faire penser à un resserrement sur une « niche » de relations importantes, influentes, affectives, de plus en plus tournées vers l'interpersonnalité, et de plus en plus homogènes. Ce type de socialisation « d'ancrage » confère des ressources rassérénantes, mais peu innovantes. Or, le fait que la structure du réseau évolue dans le temps vers une plus grande dissociation, une moindre densité, que les relations soient davantage séparées les unes des autres, mais le fait aussi que des ressemblances sur un certain point n'empêchent pas les divergences sur un autre point, conduisent à modifier cette première impression. En devenant des adultes, les jeunes certes restreignent leurs sociabilité et la centrent sur des liens forts, mais ces liens forts sont bien plus « ouvrants », plus susceptibles de diversité et d'innovation que l'on aurait pu le penser. L'ancienneté des liens, leur affectivité, leur sélectivité ne conduit pas à se nicher dans un cocon de semblables mais plutôt à un réseau composite et segmenté, dans lequel co-existent des options diverses que les jeunes tiennent très clairement à maintenir divergentes. La dissonance ne leur fait pas peur, ils sont plutôt conscients de ce qu'elle les enrichit et leur donne plus d'autonomie. A cet égard, les trous structuraux font bien, comme l'affirmait Burt (1995), des entrepreneurs. La bienveillance des autres les plus aimants permet de s'ouvrir à leur influence, mais leur diversité et leur dissociation permet que ces influences soient multiples et que l'on puisse, au final, construire un choix personnel.

En effet, même si au fur et à mesure que l'on devient adulte, le réseau majoritairement se contracte autour d'un noyau relativement homogène et stable, il autorise tout de même une certaine diversité des « sons de cloches », au moins par l'intervention d'un *outsider*. Au sein de cet entourage selon les cas plutôt diversifié, dissocié, homogène ou dense, les autres significatifs montrent des potentialités différentes en termes d'ouverture à des mondes divers. Sans aller dans cette enquête au-delà de la première étoile du réseau, c'est-à-dire des personnes en contact direct avec Ego, on aperçoit déjà de grandes différences en termes de ressources ouvertes par ces autres. Les différences d'origine sociale en particulier se montrent toujours fortement discriminantes. Ces évolutions des univers relationnels ouvrent-elles d'autres horizons, accroissent-elles la « surface sociale », ouvrent-elles des mondes, ou bien confirment-elles des enracinements déjà bien établis, des ancrages solides, sans diversifier les ressources ? Ces questions sont cruciales pour observer les processus d'entrée dans la vie adulte et la socialisation. L'avantage est ici de pouvoir les observer sur un temps réellement étalé et relativement long.

Si l'on voit dans l'étude des réseaux sociaux autre chose qu'une description de « tuyaux »<sup>27</sup>, de capitaux et de flux, si l'on postule que ces réseaux accrochent à la fois les histoires individuelles et les cercles qui « font » société, alors leurs processus de composition et d'évolution sont au cœur de la question de la socialisation. L'étude précise des réseaux personnels fait bien le lien entre les logiques individuelles et les structurations sociales. En effet, la genèse des relations interpersonnelles instaure un rapport particulier au monde social, selon par exemple qu'on choisit ses amis parce qu'ils sont dans le même lycée, parce qu'ils font des choses avec nous, parce qu'ils sont comme nous ou parce qu'ils sont uniques, selon qu'on les inscrit dans des contextes ou qu'on les en extrait en les séparant les uns des autres, selon surtout qu'on les lie entre eux ou qu'on les sépare. Au fur et à mesure que l'individu tisse son réseau relationnel, s'agence ainsi sa circulation dans des espaces sociaux plus ou moins diversifiés et segmentés. Mais se confirme aussi son ancrage, lorsqu'il multiplie les liens dans un même univers, ou lorsqu'il conserve des relations au-delà des contextes initiaux. Ces dynamiques relèvent directement des processus de socialisation, dans la mesure où elles contribuent à construire le mode d'accrochage de l'individu dans la société,

---

<sup>27</sup> « Networks are not pipes ! », s'exclamait Harrison White lors de l'école thématique du CNRS en 2008 à Cargèse (cf. Bidart, Degenne, Grossetti, Lemerrier, 2010)

et sa « surface sociale ». Ancrage et circulation, ou encore encastrement et découplage sont des versions complémentaires des dynamiques de la socialisation par les relations et les entourages.

Le fait que les registres soient pluriels contribue à ce que la socialisation reste lacunaire et laisse émerger l'autonomie de l'individu : « La socialisation n'est pas totale, non parce que l'individu échappe au social, mais parce que son expérience s'inscrit dans des registres multiples et non congruents. C'est là ce qui fonde ce que l'on pourra considérer comme l'autonomie de l'individu. » (Dubet, 1994, p.96). Lorsqu'il dissocie et segmente son réseau, l'individu peut de plus en plus « composer » son entourage avec des options contrastées et opaques. Il peut alors jouer davantage sur les facettes de soi, se révéler plus autonome et pluriel à la fois.

On pourrait alors transposer sur la biographie individuelle et la différenciation sociale au moment de l'entrée dans la vie adulte ce que Simmel percevait à propos de l'évolution de la société moderne et de la division du travail. Il différencie en effet les structures dans lesquelles les cercles sociaux sont concentriques de celles dans lesquelles ils sont juxtaposés. Une des particularités des structures concentriques « c'est qu'elles saisissent l'individu non pas comme individu mais comme membre d'un cercle, et de l'intégrer *en tant que tel* dans d'autres cercles. » (1999, p.415). Au contraire, plus les cercles sont juxtaposés et se croisent sans se recouvrir, plus « la personnalité morale acquiert des déterminations, mais aussi des tâches tout à fait nouvelles, quand elle cesse d'être solidement enracinée dans *un seul cercle* pour se situer au croisement de nombreux cercles. » (p.417, c'est lui qui souligne). On peut voir dans ces « tâches nouvelles » des innovations ou des possibilités d'évolution personnelles. Pour Michel Forsé (2002), la structure du réseau produit une « détermination faible », notamment en fonction du degré d'intersection des cercles sociaux. En transposant là aussi au niveau « micro-sociologique » ce que Simmel énonce comme un principe fondamental de la sociologie structurale, on peut rejoindre à la fois la socialisation du jeune adulte et la formation de ses relations interpersonnelles à partir de leur inscription et de leur maintien dans des contextes divers : « Car d'une part, dit Simmel, l'individu trouve pour chacun de ses penchants et de ses aspirations une communauté où il pourra facilement les satisfaire, offrant à chacune de ses activités une forme qui a fait la preuve de son adéquation, et tous les avantages de l'appartenance à un groupe ; d'un autre côté la spécificité de l'individualité est garantie par la *combinaison* des cercles, qui peut être différente selon chaque cas. On peut donc dire : les individus font la société, les sociétés font l'individu. » (Simmel, 1981, p.431, c'est lui qui souligne). Je peux rapprocher cette pluralité des sociétés qui font l'individu de la pluralité des cercles dans lesquels il entretient des relations, mais aussi de la segmentation de son réseau. Ce sont les trous structuraux, les opacités entretenues par la dissociation du réseau, qui permettent que la pluralité soit maintenue, que les options restent différenciées, que l'individu conserve la liberté d'affiliations plurielles et discrètes. En devenant un adulte, peut-être passe-t-il de cercles relativement concentriques (à l'intérieur des deux grands pôles du lycée et de la famille) vers des cercles plus dissociés et juxtaposés qui lui permettent une plus grande autonomie individuelle.

### ***On ne grandit pas seul***

Une sociologie des dynamiques relationnelles ouvre à l'analyse des processus de socialisation un pan nouveau, celui du « niveau intermédiaire » constitué par les réseaux personnels. La socialisation s'y affirme comme un processus qui n'est plus un apprentissage guidé par quelques figures tutélaires abstraites, mais s'inscrit plutôt dans une combinatoire entre l'individu et son entourage. On ne « grandit » pas seul, mais entouré, emmené, retenu et incité par les personnes que l'on connaît et par le système complexe de liens qu'elles forment. Ce système relationnel a une structure qui « fait sens », qui a une origine et une portée sociologique. La taille et la composition du réseau, mais aussi d'autres indicateurs originaux nés de l'analyse structurale, comme la densité et la centralité, à la fois se montrent sensibles à des variables sociologiques comme le niveau d'éducation, et à la fois ont des effets propres sur le devenir des personnes. Les données de structure des réseaux sont à la fois variables dépendantes et indépendantes, elles sont liées aux conditions

sociales et aux histoires personnelles, mais elles façonnent et redistribuent aussi les ressources et les trajectoires. La structure du réseau, dense ou dissociée, centralisée ou composite, intervient sur la cohésion de l'ensemble de l'entourage, sur sa diversité, sur son unité ou sa différenciation. Fruit de la fréquentation de milieux divers au long de l'histoire de vie, combinaison des identités plurielles, cette structure raconte des strates, des feuilletages et des transformations successives. Elle ouvre aussi sur des ressources et des mondes plus ou moins étendus.

Le fait de savoir que les réseaux des jeunes ont une tendance structurale dominante à dissocier les relations les unes des autres lorsqu'ils entrent dans la vie adulte fait le lien entre plusieurs niveaux macro et micro sociologiques : les modes de socialisation spécifiques à l'institution scolaire française des années quatre-vingt-dix qui séparent radicalement le monde des études de celui du travail, les conditions d'insertion sur le marché professionnel, les normes culturelles de la vie de couple et du partage des entourages, les décisions individuelles de séparer ses amis, les rapports à la famille, les divergences interpersonnelles qui se creusent, etc. En identifiant des dynamiques relationnelles, on met en lumière la prégnance des normes et des cadres sociaux dans les activités de personnes concrètes et non plus abstraites, liées entre elles par des liens précis, constituant des entourages plus ou moins homogènes et cohésifs.

Dans le processus de socialisation, tout au long de la vie, se jouent et se rejouent ainsi des questions telles que : « Qui suis-je ? », non pas comme une entité abstraite ni seule au monde, mais : « Qui suis-je par rapport aux autres et dans mon rapport avec eux ? Avec qui puis-je me comparer, me distinguer, m'affilier ? A qui aimerais-je ressembler ? Qui peut me comprendre, m'aider ? Avec qui est-ce que je fais société ? ».

La démarche présentée ici consiste à concevoir ces processus dans un temps déroulé, et dans les deux sens : comment l'entourage est modifié par l'individu et comment l'entourage modifie l'individu. Grandir c'est à la fois choisir ses amis, les écouter, mais aussi agencer et dissocier les différents sons de cloches que construisent leurs influences diverses, et qui emmènent vers des ressources plus étendues. Pour percevoir ces processus dans le détail, il a fallu aller et venir entre les dimensions des autrui, des relations, de leur composition d'ensemble, mais aussi de leur structuration. Données qualitatives, quantitatives et structurales, récits, comptages et indicateurs ont été mobilisés, le tout dans une perspective dynamique. C'est leur combinaison qui permet de mieux comprendre comment se déroule un processus, comment les relations sont nouées et dénouées, comment le réseau se dissocie, comment les influences s'établissent et divergent.

Je n'ai bien sûr ici fait qu'entrouvrir cette application possible d'une liaison entre sociologie de la socialisation et sociologie des réseaux personnels. J'espère qu'elle inspirera d'autres recherches, munies de données et de méthodes plus sophistiquées.



## **Annexe : Quelques caractéristiques sociales des jeunes du panel de Caen cités**

(les prénoms sont des pseudonymes)

Agnès : 20 ans en vague 1, bac ES, père cadre bancaire, mère cadre hospitalier, divorcés. Elle fait un DEUG de sciences économiques à Caen, puis un BTS d'action commerciale à Paris en alternance avec un emploi dans une agence de publicité. Elle travaille comme chef de publicité dans une agence en région parisienne, puis devient assistante d'achat dans un magasin de vêtements à Saint-Malo lorsqu'elle s'installe avec Olivier qui est marin.

Alban : 18 ans en vague 1, bac ES, père artisan plaquiste, mère au foyer, origine portugaise. Il fait un BTS de commerce et services, suivi d'une maîtrise de commerce. Il est employé en CDI comme attaché commercial dans une entreprise de vente de photocopieurs à Nanterre, puis revient à Caen dans une entreprise de vente de produits ménagers. Il bifurque ensuite pour démarrer des études en médecine pour devenir dentiste. Il retourne alors chez sa mère puis vit seul à Rennes en poursuivant ses études dentaires. Il a quelques relations amoureuses de quelques mois.

Alice : 17 ans en vague 1, bac ES, père ouvrier, mère aide-soignante, origine antillaise. Elle fait des études de droit, fait en parallèle des petits boulots de ménage, garde d'enfant, aide de personne handicapée. Elle devient avocate d'affaires à Paris. Elle a une relation amoureuse de quelques mois. Elle vit seule à Paris.

Antoine : 20 ans en vague 1, bac ES, père instituteur, mère attachée commerciale dans un organisme de crédit. Il fait des études de géographie, dirige en parallèle un centre social. Il obtient ensuite à Paris un DEFA « local et social » et devient éducateur en CDI. Il vit avec Sabrina à Paris.

Célia : 18 ans en vague 1, bac ES, père informaticien, mère assistante maternelle. Elle obtient un DUT d'information-communication puis trouve un emploi d'assistante en CDI dans une entreprise de conception de logiciels près de Caen. Elle vit avec Frédéric.

Clotilde : 18 ans en vague 1, bac ES, père professeur d'université, mère infirmière. Elle fait des études d'anglais, puis une licence d'information-communication à Paris. Elle rejoint ensuite Emmanuel qui est instituteur dans l'Orne, où elle trouve un emploi-jeune d'aide éducatrice. Ils ont un enfant. Elle reprend ensuite des études d'éducatrice spécialisée. Ils se séparent. Elle vit avec sa fille et a une relation amoureuse avec Dominique.

Colette : 19 ans en vague 1, bac ES, père médecin spécialiste, mère enseignante. Elle triple son bac et l'obtient, puis commence un DEUG de psychologie, abandonne, passe le concours d'orthophoniste mais échoue. Elle fait un contrat de qualification à la FNAC où elle devient vendeuse en librairie. Elle vit près de Rouen avec Mario qui a un enfant.

Corinne : 22 ans vague 1, bac professionnel commerce et services, père agent de maîtrise dans l'industrie automobile, mère gardienne de HLM. Elle travaille comme caissière de supermarché. Elle vit à Thury-Harcourt (14) avec Benoît et leurs deux enfants.

Diane : 17 ans en vague 1, stage d'insertion, père décédé (employé municipal), mère agent de nettoyage industriel. Elle fait des ménages chez des particuliers, un CES de femme de ménage dans un collège, un emploi en intérim dans l'industrie alimentaire, un CDD de vendeuse dans une boulangerie, un emploi de vendeuse de jouets, mais elle se trouve souvent au chômage. Elle vit avec Eric près de Caen.

Emeline : 19 ans en vague 1, bac ES, père rédacteur HLM, mère secrétaire au rectorat. Elle fait une classe préparatoire à HEC, puis un IUP de métiers du livre à Paris. Elle est représentante puis chef de marché pour une maison d'édition en CDI à Paris. Elle vit avec Fred à Paris.

Etienne : 20 ans en vague 1, bac professionnel en maintenance des systèmes automatisés, père agent technique, mère monteuse-câbleuse. Il travaille comme sérigraphiste puis comme électromécanicien dans une entreprise d'ascenseurs en CDI. Puis il démissionne et se déclare artisan en installation de portes automatiques près de Caen. Il vit avec Christelle, ils ont deux enfants.

Fleur : 20 ans en vague 1, bac ES, père contremaître dans l'industrie automobile, mère institutrice. Elle fait un DEUG de sociologie à Caen, puis une licence de sciences de l'éducation à Paris. Elle fait ensuite des études d'éducatrice spécialisée, en parallèle avec des emplois d'animation. Elle occupe ensuite des emplois d'éducatrice spécialisée à Rouen, Elbeuf puis Lisieux. Elle vit à Cambremer (14) avec Stéphane.

Gaël : 18 ans en vague 1, bac ES, père chimiste, mère enseignante. Il fait une licence de géographie, suivie par des études d'éducateur spécialisé. Il est surveillant dans un lycée en parallèle. Il échoue au CAPES de géographie, devient coordinateur de centre de vacances, puis est licencié, reprend ses études de géographie et obtient un master professionnel en développement urbain. Il devient agent de développement pour les questions urbaines en CDD. Il vit en couple avec Carine, ils partent à Houlgate. Ils ont deux filles.

Jérémie : 21 ans en vague 1, bac professionnel de bureautique, père pontier, mère agent hospitalier. Il exerce divers emplois en intérim (brancardier, magasinier, cariste, chauffeur-livreur...). Puis il est recruté en CDI à la SNCF, comme agent de mouvement, puis aiguilleur et enfin contrôleur. Il vit avec Vanessa à Caen puis à Rennes. Ils ont deux enfants.

Joël : 23 ans en vague 1, stage d'insertion, père routier, mère employée à la Sécurité Sociale. Il fait divers petits boulots (vente de légumes, de gâteaux, de livres), puis après un stage débute comme serveur. Il travaille comme serveur saisonnier dans divers bars et restaurants en Normandie, dans les Alpes, dans l'Hérault, en Gironde... Il est logé par ses employeurs en saison et retourne chez ses parents près de Caen hors-saison. Il a deux brèves relations amoureuses.

Joseph : 22 ans en vague 1, bac professionnel comptabilité, père cantonnier, mère au foyer, origine réunionnaise. Après le bac il fait son service militaire puis part à Lyon où vit sa sœur. Il travaille comme ouvrier métallurgiste, puis devient agent de quai dans une entreprise de transport, puis magasinier dans une usine d'outillage. Il vit avec Aurélie près de Lyon, ils ont un enfant.

Julien : 20 ans en vague 1, bac ES, père expert-comptable et directeur administratif d'une entreprise privée, mère coiffeuse. Il fait des études de lettres modernes (DEUG) en parallèle avec un emploi de surveillant d'externat. Il fait son service militaire puis entre dans une école de vente pour l'industrie automobile. Il devient vendeur de voitures en CDI, puis responsable des ventes. Il vit dans l'Eure avec Aurélie qui a un enfant, et ils ont ensemble un autre enfant.

Katia : 22 ans en vague 1, stage d'insertion, père décédé, mère femme de ménage, beau-père sous-officier mécanicien. Elle exerce des emplois de routage, de jardinage, de câbleuse, puis trouve un CES dans un foyer d'insertion pour personnes handicapées. Parallèlement, elle fait des études pour l'obtention d'un diplôme d'aide médico-psychologique. Elle travaille ensuite dans une maison d'accueil spécialisée près de Caen. Elle vit avec Marion.

Kévin : 19 ans en vague 1, stage d'insertion, père serveur, mère adjointe administrative, origine gitane. Il exerce divers emplois en intérim tout en étant entraîneur de boxe dans une association. Il trouve un CES comme aide-soignant à l'hôpital à Caen, puis un autre CES comme brancardier puis un CDI d'agent hospitalier à mi-temps. Il cumule avec d'autres emplois : employé de sécurité, maître-chien et agent de sécurité incendie, dans diverses entreprises. Il vit plusieurs années avec Dolores, puis avec Laetitia à Caen.

Léa : 19 ans en vague 1, bac ES, père agent de sécurité et marchand de biens, mère infirmière. Elle obtient un DUT puis une MSG de commerce. Elle travaille comme agent administratif dans une entreprise, puis devient technicienne dans une banque. Elle vit en couple avec Anthony près de Caen.

Marie : 22 ans en vague 1, bac professionnel de vente, père chef de chantier dans le BTP, mère au foyer. Elle fait divers petits boulots (hôtesse d'accueil, animation commerciale, caissière, animation). Elle trouve un emploi en CDI de secrétaire dans une entreprise de maintenance informatique, puis un emploi de secrétaire dans une entreprise de revêtements de sols. Elle vit près de Caen avec Sébastien qui a un enfant.

Mélanie : 18 ans en vague 1, bac professionnel de commerce et services, père ouvrier décédé, mère gardienne de HLM. Elle fait un BTS en alternance avec un emploi à La Poste, suivi par un CDI de conseillère financière à La Poste. Elle vit seule à Trouville, a deux relations amoureuses de quelques mois, puis une plus longue avec Steve.

Nadège : 21 ans en vague 1, bac professionnel en commerce et services, père employé pâtissier, mère vendeuse. Elle trouve un emploi de secrétaire dans un organisme dépendant du ministère de l'agriculture. Elle vit avec Olivier près de Caen, ils ont un enfant.

Nicolas : 18 ans en vague 1, bac ES, père directeur de services municipaux, mère infirmière libérale (divorcés), belle-mère chargée de TD à l'Université. Il commence des études de droit (licence). Il part par Erasmus au Pays de Galles. Il exerce des emplois très divers (animateur, baby-sitter, hôte d'accueil, éboueur, serveur, plongeur dans un restaurant...). Il trouve un emploi d'auxiliaire administratif d'une entreprise d'import-export en Espagne. Il rencontre Véronica et part avec elle en Italie, où il trouve un emploi de suivi de commandes dans une entreprise de fabrication de meubles.

Patrick : 19 ans en vague 1, bac ES, père instituteur spécialisé (vit à Tahiti), mère institutrice. Il se consacre à la musique rap, participe au printemps de Bourges, se déclare intermittent du spectacle pendant quelques mois. Il vit chez sa mère puis avec un co-locataire à Caen. Il a de très brèves relations amoureuses.

Paul : 19 ans en vague 1, bac ES, père directeur d'agence bancaire, mère institutrice. Il fait un BTS d'action commerciale en alternance avec un emploi dans la banque. Puis il crée une entreprise de tourisme sur Internet avec des amis, puis une autre entreprise de création de sites Internet. Il a deux relations amoureuses de quelques mois. Il vit seul à Caen.

René : 19 ans en vague 1, stage d'insertion, père mécanicien auto, mère infirmière. Il fait divers petits boulots (employé de supermarché, manutentionnaire en intérim, agent de service en CES, aide-soignant en CES). Il passe le concours d'aide-soignant mais échoue. Il rencontre Jennifer et la rejoint à Villefranche sur Saône (69). Il trouve un emploi de manutentionnaire dans une tôleterie.

Serge : 19 ans en vague 1, bac professionnel de structures métalliques, père bûcheron, mère éducatrice. Il travaille en intérim comme soudeur, fait son service militaire, puis devient régleur sur presse plieuse dans une entreprise de tôleterie fine à Lisieux. Il vit avec Carine puis avec Laurence.

Sidonie : 18 ans en vague 1, bac ES, père directeur de société, mère principale de collège. Elle fait un BTS de tourisme. Elle trouve un emploi dans une compagnie aérienne, puis dans une agence de voyages à Paris. Elle part ensuite en Espagne avec son compagnon Jean-Christophe, où ils montent un cybercafé. Puis ils reviennent en région parisienne, elle retrouve un emploi dans une agence de voyage. Ils ont un enfant.

Solange : 22 ans en vague 1, bac professionnel en commerce et services, père chef métallier, mère secrétaire comptable. Elle trouve un emploi en CDI dans une chaîne de magasins de vêtements, devient responsable de magasin. Puis elle démissionne pour un emploi de responsable de rayon dans un magasin de bricolage. Elle vit au Havre puis près de Caen avec Laurent, puis ils divorcent et elle s'installe en couple avec Emmanuel qui a un enfant.

Sonia : 22 ans en vague 1, stage d'insertion, père décédé (employé de commerce), mère vendeuse en intérim (divorcés). Elle a fait un CES de trois mois dans un centre aéré, puis des ménages. Elle touche le RMI. Elle vit chez sa mère près d'Avranches (50), n'a aucune relation amoureuse.

Suzie : 20 ans en vague 1, bac professionnel en bureautique, père et mère ouvriers dans la même usine de fabrication de pièces auto où elle commence à travailler en intérim puis en CDD, comme ouvrière également. Elle vit avec Fabrice, ils ont un enfant.

Sylvie : 21 ans en vague 1, bac professionnel en commerce et services, père boucher, mère ouvrière. Elle reste principalement au chômage à part de brefs emplois en intérim comme ouvrière, en CES dans une école maternelle. Elle a un enfant avec Gregory, vit chez ses parents avec son fils puis se réinstalle en couple avec Gregory près de Caen.

Thibaut : 21 ans en vague 1, bac professionnel de bureautique, père marinier, mère disparue (divorcés), belle-mère femme de ménage. Après quelques petits boulots (entretien, distribution de journaux), il fait son service militaire puis trouve un emploi de pompiste dans un supermarché en CDI. Il le quitte ensuite pour un emploi de chauffeur de poids lourds. Il vit avec Karine près de Caen, ils ont deux enfants.

Vérène : 18 ans en vague 1, bac ES, père directeur de centre social (décédé), mère infirmière. Elle passe un DUT de commerce, travaille dans une société d'assurances puis dans une banque en CDI, puis à La Poste comme conseillère financière à Falaise (14). Elle vit avec Gaël, ils ont un enfant.

Violette : 20 ans vague 1, bac professionnel de bureautique, père chauffeur de taxi, mère infirmière. Elle fait un DUT de comptabilité à Caen, puis un BTS en alternance avec un emploi dans un cabinet d'assurances près de Toulon où elle vit deux ans. Elle vient vivre avec Stéphane à Paris, où elle trouve un emploi de comptable à la Maison du Taxi.

Viviane : 21 ans en vague 1, bac professionnel en commerce et services, père magasinier dans l'industrie automobile, mère repasseuse. Elle trouve un emploi de conseillère de vente dans une chaîne de magasins de vêtements à Caen puis à Paris puis de nouveau à Caen. Elle change d'employeur, dans la même branche. Elle vit avec Emmanuel à Caen et ils ont deux enfants.

## Références bibliographiques

- Abbott, A., 1995, "Sequence analysis: new methods for old ideas", *Annual Review of Sociology*, vol.21, pp.93-113.
- Abbott, A., 1996, « Things of boundaries », *Social Research*, 62, p.857-882
- Abbott, A., 2001, *Time matters. On theory and method*, Chicago: The University of Chicago Press.
- Aiello, L.M., Barrat, A., Cattuto, C., Ruffo, G., Schifanella, R: Link creation and profile alignment in the aNobii social network, Proceedings of the Second IEEE International Conference on Social Computing Social Com., Minneapolis, (2010).
- Allan G.A., 1979, *A sociology of friendship and kinship*, London, Allen & Unwin.
- Antoine, P.& Lelièvre, E. (dir.), 2006, *Etats flous et trajectoires complexes*, Paris, éd. de l'INED.
- Attias-Donfut C., Lapiere N., Segalen M., 2002, *Le nouvel esprit de famille*, Paris, Ed. Odile Jacob.
- Bajoit, G., 1992, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, PUF.
- Balandier, 1988, *Le désordre. Eloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- Barnes, J.A., 1954, « Class and committees in a norwegian island parish », *Human Relations*, n°7, pp.39-58.
- Battagliola, F., Bertaux-Wiame, I., Ferrand, M. & Imbert, F. (1991), *Dire sa vie. Entre travail et famille : la construction sociale des trajectoires*. Paris : Collection CSU
- Becker, H.S., 1970, *Sociological work. Method and substance*, Chicago, Aldine.
- Becker, H.S., 1985, (1<sup>è</sup> éd.1963). *Outsiders: Etudes de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.
- Becker, H.S., 1998, *Tricks of the Trade: How to Think about Your Research While You're Doing It*. Chicago : University of Chicago Press.
- Behar David, 2007, *Le voyage initiatique. Activation et devenir des habitudes d'héritiers migrants issus de la grande bourgeoisie turque*, Thèse de doctorat en sociologie, sous la direction de Nilufer Göle, Paris, EHESS.
- Berger P., Luckmann T., 1986, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck
- Berger P., Kellner H., 1988 [1<sup>è</sup> éd. 1960], *Le mariage et la construction de la réalité*, *Dialogue*, n°102, p.57-67.
- Bernardi L., 2004, "Channels of social influence on reproduction", *Population Research and Policy Review*, 22, 527-555.
- Bernardi, L., Keim S., von der Lippe, H., 2007, « Social Influences on Fertility. A Comparative Mixed Method Study in Eastern and Western Germany », *Journal of Mixed Methods Research*, 1-1, p. 1-27.
- Bertaux D., 1997, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, coll. 128.
- Bessin M., Bidart C., Grossetti M. (ss. dir.), 2010, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, Ed. La découverte, coll. Recherches, 397 p., ISBN : 978-2-7071-5600-6
- Bettelheim, B., 1976, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont.
- Bidart C., 1994, "Confidents, confidences, influences", in *Sexualité et sida*, Actes des journées d'animation de la recherche, 20-21 Septembre 1994, Agence Nationale de Recherches sur le sida.
- Bidart C., Le Gall D., 1996, "Les jeunes et leurs petits mondes. Relations, cercles sociaux, nébuleuses", Caen, *Cahiers de la MRS* n°5, pp.57-76.  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00133059/fr/>
- Bidart C., 1997, *L'amitié, un lien social*, Paris, La découverte, 402 p. (maintenant téléchargeable sur <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00197849/fr/>)
- Bidart C., 1997, "Parler de l'intime ; une approche sociologique des relations de confiance", *Mana*, n°3, Université de Caen, pp.19-55.  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00164800/fr/>

- Bidart C., 1999, "Les âges de l'amitié : cours de la vie et formes de socialisation", in G. Ravis-Giordani (ed.), *Amitiés, anthropologie et histoire*, Aix en Provence, Presses de l'Université de Provence, pp. 421-435.
- Bidart C., Pellissier A., 2002, "Copains d'école, copains de travail. Evolution des modes de sociabilité d'une cohorte de jeunes", *Réseaux*, vol.20, n°115, p.17-49.
- Bidart C., Lavenu D., 2005, "Evolutions of personal networks and life events", *Social Networks*, vol.27, n°4, pp. 359-376.  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00007380/fr/>
- Bidart C., 2005, "Les temps de la vie et les cheminements vers l'âge adulte", *Lien Social et Politiques*, n°54, pp.51-63.
- Bidart C., 2006, "Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques", *Cahiers internationaux de sociologie*, Trajectoires sociales et bifurcations, n° 120, pp.29-57 (et pilotage du numéro avec Michel Grossetti).
- Bidart C. (dir.), 2006, *Devenir adulte aujourd'hui : perspectives internationales*, INJEP, Collection "Débats-Jeunesse", L'Harmattan, 232 p.
- Bidart C., Lavenu D., 2006, "Transitions vers la vie adulte et origines sociales. Une enquête longitudinale en France", in Bidart C. (dir.), *Devenir adulte aujourd'hui : perspectives internationales*, INJEP, Collection "Débats-Jeunesse", L'Harmattan, pp.163-180.
- Bidart C., Pellissier A., 2007, "Entre parents et enfants: liens et relations à l'épreuve du cheminement vers la vie adulte", *Recherches et prévisions*, n°90, pp.29-39  
[\(http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00285992/fr/\)](http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00285992/fr/)
- Bidart C., Longo M.E., 2007, "Bifurcations biographiques et évolutions des rapports au travail", XIVèmes Journées du Longitudinal "Ruptures, irréversibilités et imbrications de trajectoires; comment sécuriser les parcours professionnels?", Orléans, 30 et 31 mai 2007, *Relief échanges du Céreq*, n°22, Juillet 2007, pp.27-38. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00198763/fr/>
- Bidart C., 2008, en collaboration avec Patrice Cacciuttolo, "Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation: évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte", *Revue Française de Sociologie*, 49-3, pp.559-583.  
[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=RFS&ID\\_NUMPUBLIE=RFS\\_493&ID\\_ARTICLE=RFS\\_493\\_0559](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RFS&ID_NUMPUBLIE=RFS_493&ID_ARTICLE=RFS_493_0559)
- Bidart C., juin 2009, con la colaboración de Patrice Cacciuttolo, "En búsqueda del contenido de las redes sociales: los "móviles" de las relaciones", *REDES, Revista Hispana para el Análisis de Redes Sociales*, vol.16.  
[http://revista-redes.rediris.es/pdf-vol16/vol16\\_7.pdf](http://revista-redes.rediris.es/pdf-vol16/vol16_7.pdf) (espagnol)  
[http://revista-redes.rediris.es/pdf-vol16/vol16\\_7f.pdf](http://revista-redes.rediris.es/pdf-vol16/vol16_7f.pdf) (français)
- Bidart C., Longo M.E., 2010, « Processus, combinatoires, entourages : autres regards sur la jeunesse », in J. Hamel, C. Pugeault-Cicchelli, O. Galland et V. Cicchelli (dir.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Bidart C., Bourdon S. et Charbonneau J., 2011, "Le rapport au travail des jeunes au Québec et en France: mise en perspective longitudinales", in Degenne A., Marry C. et Moulin S. (dir.), *Les catégories sociales et leurs frontières*, Les presses de l'université Laval, Coll. « Société et Population », Québec, pp.85-110.
- Bidart C., Charbonneau J., 2011, "How to Generate Personal Networks: Issues and Tools for a Sociological Perspective", *Field Methods*, Vol. 23, n°3, pp. 266 – 286. [DOI 10.1177/1525822X11408513](https://doi.org/10.1177/1525822X11408513)  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00606346/fr/>
- Bidart C., Degenne A., Grossetti M., 2011, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, PUF, coll. « Le lien social ».
- Bidart C., Cacciuttolo P., 2012, « Combining qualitative, quantitative and structural dimensions in a longitudinal perspective. The case of network influence », *Quality & Quantity*. Online First : DOI: 10.1007/s11135-012-9667-6
- Bidart C., Mendez A., 2012, à paraître, "Time and process: theory and method for processual analysis", *European Sociological Review*.
- Blau, P., 1994, *Structural contexts of opportunities*, Chicago, The University of Chicago press.

- Blöss, T., 1997, *Sociologie des rapports entre générations*, Paris, PUF.
- Blöss, T.; 2002, « L'individualisme dans la vie privée : mythe ou réalité ? », *Projet*, n°271.
- Boltanski L., Thévenot, L., 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bonvalet C., Maison D., Le Bras H., Charles, L., 1993, « Proches et parents », *Population*, vol.48, n°1, pp.83-110.
- Bonvalet C., Lelièvre E., 1995, « Du concept de ménage à celui d'entourage : une redéfinition de l'espace familial », *Sociologie et Sociétés*, vol.27, n°2, pp.177-190.
- Bott E., 1971 (1<sup>è</sup> éd. 1957), *Family and Social Network. Roles, Norms and External Relationships in Ordinary Urban Families*, New York, Free Press.
- Bouglé C., 1897, « Qu'est-ce que la sociologie ? », *Revue de Paris*, p.3-32.
- Bourdieu, P., 1980, *Le sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit.
- Bourdieu, P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62, pp.69-72.
- Bourdieu, P., avec Wacquant L., 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil.
- Bourdieu, P., 2000 (1<sup>è</sup> éd.1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil.
- Bourdon, S., 2009, « Relations sociales et parcours biographiques : vers une approche compréhensive des modes d'influence », *REDES*, vol.16, n°6, pp.159-177.
- Bozon M., Héran F., 2006, *La formation du couple*, Paris, La Découverte.
- Brim, O.G., JR, 1968, Adult socialization, in Clausen, John A. (ed.) (1968) *Socialization and Society*, Boston: Little Brown and Company, pp.182-226.
- Brim, O. G., Jr. and J. Kagan, (eds.), 1980. *Constancy and Change in Human Development*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Burt R., 1982, *Toward a structural theory of action*, New-York, Academic Press.
- Burt, R. S. 1984. Network items and the General Social Survey. *Social Networks* 6:293–339.
- Burt R, 1990, "Kinds of relations in American discussion networks", in Calhoun C., Meyer M.W., Scott W.R., *Structures of power and constraint*, Cambridge University Press.
- Burt R., 1992, *Structural holes. The social structure of competition*, Cambridge, Harvard University Press.
- Burt R., 1995, "Le capital social, les trous structureaux et l'entrepreneur", *Revue française de sociologie*, n°36, p.599-628.
- Burt R., 2001, « Structural holes versus network closure as social capital », in Lin N., Cook K., Burt R. (eds), *Social capital: theory and research*, New York, Aldine de Gruyter, pp.31-56.
- Callon, M., Ferrary, M., 2006, « Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau », *Sociologies pratiques*, Presses de Sciences Po, n°13, pp.37-44.
- Caradec, V., 1996, *Le couple à l'heure de la retraite*, Presses Universitaires de Rennes.
- Castel, R., Haroche, C., 2001, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Fayard, Paris.
- Cavalli, A., Cicchelli, V. & Galland, O. (Eds). (2008). *Deux pays, deux jeunessees ? La condition juvénile en France et en Italie*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Chauvel L., 1998, *Le destin des générations. Structures sociales et cohortes en France au 20<sup>è</sup> siècle*, PUF, coll. Le lien social.
- Chinoy, E., 1961, *Society: An Introduction to Sociology*, New York: Random House
- Cicchelli V., 2001, *La construction de l'autonomie. Parents et jeunes adultes face aux études*, Paris, PUF.
- Cicchelli V., 2001, « Les jeunes adultes comme objet théorique », *Recherches et prévisions*, n° 65, p. 5-18.
- Clausen, John A. (ed.), 1968, *Socialization and Society*, Boston: Little Brown and Company.
- Coleman, J., 1961, *The adolescent society*, Glencoe, Free Press.
- Coleman J., 1988, "Social capital in the creation of human capital", *American Journal of Sociology*, 94 (S.), 95-120.
- Cochoy, F., Grossetti, M., 2008, "Autour de Harrison White: liens, marchés et nouvelles sociologies économiques", *Sciences de la société*, n°73, pp.3-15.

- Cochoy, F., 2008, « Du lien au cœur de l'échange », *Sciences de la société*, n°73, pp.105-121.
- Cochoy, F., 2011, *De la curiosité. L'art de la séduction marchande*, Armand Colin, coll. « Individu et Société ».
- Conninck, F.(de) & Godard F., 1990, « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité ». *Revue Française de Sociologie*, 1, 31, 23-53.
- Corcuff P., 1995, *Les nouvelles sociologies. Constructions de la réalité sociale*, Nathan, coll. 128.
- Courgeau, D. & Lelièvre, E. (1992). *Event History Analysis in Demography*. Oxford: Clarendon Press.
- Crandall, D., Cosley, D., Huttenlocher, D., Kleinberg, J., Suri, S., 2008, « Feedback effects between similarity and social influence in online communities », KDD08, 24-27, <http://www.cs.cornell.edu/home/kleinber/kdd08-sim.pdf>
- Cribier F., 2007, « Modification du passage à la retraite et changement des parcours de vie : deux cohortes de retraités parisiens de 1972 et 1984 », In : Ansard P., Guillemard A.-M. (éd.), *Entre travail, retraite et vieillesse : le grand écart*, Paris, l'Harmattan.
- Darmon, M., 2006, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, coll. 128.
- Degenne A., Forsé M., 2004, *Les réseaux sociaux*, Armand Colin (2e édition).
- Demazière D., Dubar, C., 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- Demazière, D., 2003, « Matériaux qualitatifs et perspective longitudinale. La temporalité des parcours professionnels saisis par les entretiens biographiques », *Céreq Documents Séminaires*, 171, pp.75-89.
- Demazière, D., 2003, *Le chômage. Comment peut-on être chômeur ?*, Paris, Belin.
- Denave S., 2008, Ruptures professionnelles. Processus, contextes et dispositions, Thèse de Doctorat en sociologie et sciences sociales, Lyon, Université Lumière Lyon 2.
- Douglas, M., 2000, *Comment pensent les institutions?*, Paris, Ed. La Découverte.
- Drulhe M., 1985, « Socialisation : Situation, corps. Esquisse d'une axiomatique », *Cahiers du Centre de Recherches Sociologiques*, n°4, pp.7-20.
- Dubar C., 1991, *La socialisation*, Paris, A. Colin.
- Dubar C., 2000, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, coll. Le lien social.
- Dubar C., 2001, « La construction sociale de l'insertion professionnelle », *Education et Sociétés*, n°7, p. 23-36.
- Dubet F., 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.
- Dubet F., 1994, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- Dubet F., 2002, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil.
- Dubet F., 2004, *L'école des chances : Qu'est-ce qu'une école juste ?*, Paris, Seuil.
- Dubet F., 2009, *Le travail des sociétés*, Paris, Seuil.
- Dubet F., Duru-Bellat M., Vérétoit A., 2010, *Les sociétés et leur école. Emprise du diplôme et cohésion sociale*, Paris, Seuil.
- Dubet F., 2010, *Les places et les chances : repenser la justice sociale*, Paris, Seuil.
- Durkheim, E., 1966, *Education et sociologie*, Paris, PUF.
- Elder, G., 1974. *Children of the Great Depression: Social Change in Life Experiences*. Chicago: University of Chicago Press.
- Elder G. 1994, « Time, human agency and social change : perspectives on the life course », *Social Psychological Quarterly*, vol.57, n°1, p.4-15.
- Elias, N., 1991, *La société des individus*, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- Emirbayer, M., 1997, «Manifesto for a Relational Sociology », *The American Journal of Sociology*, 103-2, p.281-317.
- Evans, K & Furlong, A. (2000). Niches, transitions, trajectoires... de quelques théories et représentations des passages de la jeunesse. *Lien social et politiques*, RIAC, 43, 41-48.
- Evans, K., 2002, « Taking control of their lives? Agency in young adult transitions in England and the new Germany », *Journal of youth studies*, vol.5, n°3, p.245-269.



- Eve, M., 2002, "Deux traditions d'analyse des réseaux sociaux", *Réseaux*, vol.20, n°115, pp.183-212.
- Feld, S., 1981, The focused organization of social ties. *American Journal of Sociology*, 86:1015-35.
- Feld, S., 1997, « Structural embeddedness and stability of interpersonal relations. », *Social Networks*, 19, p. 91-95.
- Ferrand A., 1989, « Connaissances passagères et vieux amis, les durées de vie des relations interpersonnelles », *Revue Suisse de Sociologie*, 2, p. 431-439.
- Ferrand, A., 2004, Des raisons relationnelles de l'incohérence des jugements. *Recherches Sociologiques*, 3, 29-43.
- Ferrand A., « Réseaux de discussion hétérogènes et pluralisme cognitif », *REDES*, 10-2, 2005.
- Ferrand A., *Confidents. Une analyse structurale de réseaux sociaux*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Ferrand A., *Appartenances multiples, opinion plurielle*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2011.
- Ferrand A, Mounier L., 1993, « Paroles sociales et influences normatives », in Spira A. Bajos N. (eds), Groupe ACSF, *Les comportements sexuels en France*, Paris, La Documentation Française, p.171-179.
- Ferrand A., Mounier L., Degenne A., «The diversity of Personal Networks in France : Social Stratification and Relational Structures », In : Wellman B. (éd.), *Networks in the Global Village. Life in Contemporary Communities*. Boulder, Westview Press, 1999, p. 185 - 224.
- Fischer C. S., 1982, *To Dwell Among Friends*, Chicago, University of Chicago Press.
- Forsé M., 1981, "La sociabilité", *Economie et statistique*, n°132, pp.39-48 ;
- Forsé M., 1991, "Les réseaux de sociabilité : un état des lieux", *L'année sociologique*, n°41, pp.247-262 ;
- Forsé M., 1999, « Ages et sociabilité », *Agora*, n°17, pp.19-28.
- Forsé M., 2002, « Les réseaux sociaux chez Simmel : les fondements d'un modèle individualiste et structural », in Lilyane Deroche-Gurcel et P. Watier (dir.) : *La Sociologie de Georg Simmel (1908). Eléments de modélisation sociale*, PUF, Coll. Sociologies.
- Freeman L.C., 1979, "Centrality in social networks: conceptual clarification", *Social Networks*, 1, 215-239.
- Fribourg B., « Dynamiques des réseaux relationnels et trajectoires sociales d'usage des TIC au moment du passage à la vie adulte », Thèse de doctorat en sociologie, Université Aix-Marseille 1, 2007.
- Friedkin N.E., 1991, "Theoretical foundations for centrality measures", *American Journal of Sociology*, 96, 6, 1478-1504.
- Furlong, A. & Cartmel, F. (2007). *Young People and Social Change: New Perspectives*, 2nd ed., Buckingham : Open University Press.
- Galland, O., 1991, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*. Paris : Armand Colin.
- Galland, O., 2001, Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations, *Revue française de sociologie*, vol. 42, n°4, pp.611-640.
- Garfinkel, H., 2007 (1<sup>è</sup> éd. 1967), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.
- Giddens, A., 1991, *Modernity and Self-Identity : Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge : Polity Press.
- Goffman, E., 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Ed. de Minuit.
- Goffman, E., 1977, (1<sup>è</sup> éd. 1963), *Stigmate*, Paris, Ed. de Minuit.
- Granjon F., Lelong B., 2006, « Capital social, stratifications et technologies de l'information et de la communication. Une revue des travaux français et anglo-saxons », *Réseaux*, vol.5, n°139, pp.147-181.
- Granovetter M.S., 1973, "The strength of weak ties", *American Journal of Sociology*, vol. 78, n°6, pp.1361-1380.
- Granovetter M.S., 1982, "The strength of weak ties: a network theory revisited", in Marsden, P.V. & Lin, N., (eds). *Social structure and network analysis*, Sage.

- Grossetti M., Bès M.-P., 2001, « Encastremets et découplages dans les relations science – industrie », *Revue Française de Sociologie*, 42-2, p. 327-355.
- Grossetti M., Bès M.P., 2003, « La dynamique des cercles et des réseaux. Encastremets et découplages », *Revue d'économie industrielle*, n°103, pp.43-58.
- Grossetti, M., 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Grossetti, M., 2005, « Where do Social Relations Come From?: A Study of Personal Networks in the Toulouse Area of France », *Social Networks*, 27, 289-300.
- Grossetti, M., 2005, « Réflexions sur la notion de réseaux », communication pour les deuxièmes journées « Sciences, innovations technologiques et sociétés », Grenoble, mai, 18 p.
- Grossetti, M., 2006, L'imprévisibilité dans les parcours sociaux. *Cahiers internationaux de sociologie*, 120, 5-29.
- Grossetti, M., 2007, « Are French networks different? », *Social Networks*, 29, pp.391-404.
- Grossetti M. et Barthe J.F., 2008, « Dynamiques des réseaux interpersonnels et des organisations dans les créations d'entreprises », *Revue Française de Sociologie*, 49-3, p. 585-612.
- Grossetti, M., 2010, « Réseaux sociaux et ressources de médiation », in Liquette V. (dir.), *Médiations, les essentiels d'Hermès*, Paris, CNRS Editions, pp.103-120.
- Grossetti, M., 2011, « Les ressources de l'activité sociale », SociologiesS [En ligne], Grands résumés, sur l'ouvrage de L. Thévenot « L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement », mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 20 sept 2011. URL : <http://sociologies.revues.org/3575>
- Habermas, J., 1987 (1<sup>è</sup> éd.1981), *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard.
- Halbwachs, M., 1968, *La mémoire collective*, Paris, PUF.
- Hamel J., Pugeault-Cicchelli C., Galland O. et Cicchelli V. (dir.), *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- Hannerz, 1980, *Explorer la ville*, Paris, Ed. de Minuit.
- Hareven, T.K., Masaoka, K., 1988, « Turning Points and Transitions : Perceptions of the Life Course », *Journal of Family History*, vol. 13, n° 3, pp. 271-289.
- Héran F., 1988, "La sociabilité, une pratique culturelle", *Economie et statistique*, n°216, pp.3-22.
- Héran F., 1990, "Trouver à qui parler : le sexe et l'âge de nos interlocuteurs", *Données Sociales*, INSEE.
- Hess B., 1972, « Friendship », in Riley M. (ed.), *Aging and Society*, Russell Sage Foundation, vol.3.
- Houdart, S., Thiéry O. (dir.), 2011, *Humains, non humains. Comment repeupler les sciences sociales*, La Découverte, coll. « Sciences Humaines ».
- Hughes, E.C.. (1937). Institutional office and the person. *American Journal of Sociology*, 43, 3, 404-413.
- Hughes, E.C., 1996 (1<sup>è</sup> éd. 1950), "Carrières, cycles et tournants de l'existence", in Hughes E.C. (ed.), *Le regard sociologique*, Paris, EHESS.
- Juhem P., 1995, « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés contemporaines*, n° 21, p. 29-42.
- Kagan J., 1980, Perspectives on continuity, in Brim, Orville G., Jr. and J. Kagan, eds. 1980. *Constancy and Change in Human Development*. Cambridge, MA: Harvard University Press, pp. 26-74.
- Kahn, R. L., Antonucci, T. C., 1980, « Convoys over the life course: attachment, roles and social support », in P. B. Baltes, O. Brim, (eds), *Life-span Development and Behavior*, New York, Academic Press, p.253-286.
- Katz E. et Lazarsfeld P.F., 1955, *Personal influence*, Glencoe, The Free Press.
- Kaufmann, J.C., 2001, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris, Nathan.
- Kaufmann, J.C., 2008, *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça change en nous*, Paris, Armand Colin.

- Keim S., Klärner A., Bernardi L., 2009, „Qualifying social influence on fertility intentions: composition, structure and meaning of fertility-relevant social networks in Western Germany”, *Current Sociology*, vol. 57, n°6, pp.888-907.
- Klein Ikkink K., Van Tilburg T., 1999, « Broken ties : reciprocity and other factors affecting the termination of older adults' relationships », *Social Networks*, 21, p.131-146
- Krackhardt D., 1992, « The Strength of Strong Ties: The Importance of Philos in Organization » In Nohria N. & Eccles R.G. *Networks and Organization: Structure, Form, and Action*, 216-239, Boston Ma., Harvard Business School Press.
- Lahire B., 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- Lahire B., 2002, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan.
- Latour B., 1994, « Une sociologie sans objet? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n°4, pp.587-607.
- Latour B., 2006, *Changer de société – Refaire de la sociologie*, Paris, La découverte.
- Lavenu D., 1999, « Formes de la sociabilité », *Agora*, n°17, pp.29-45.
- Lazega E., 1998, *Réseaux Sociaux et Structures Relationnelles*, Paris PUF, Collection Que Sais-je?
- Lazega E., Pattison P., 1999, « Multiplexity, generalized exchange and cooperation in organizations : a case study », *Social Networks*, vol. 21, n°1, pp.67-90.
- Lazega E., Krackhardt D., 2000, “Spreading and shifting costs of lateral control among peers: a structural analysis at the individual level”, *Quality and Quantity*, vol.34, n°2, p.153-175.
- Lazega E., 2001, *The Collegial Phenomenon. The Social Mechanisms of Cooperation among Peers in a Corporate Law Partnership*, Oxford, Oxford University Press.
- Lazega Emmanuel, 2006, « Capital social, processus sociaux et capacité d'action collective », in Antoine Bevort et Michel Lallement (eds.), *Capital social : Echanges, réciprocité, équité*, La Découverte, Paris, p. 213-225.
- Lazega E., 2007, “Des poissons et des mares: l'analyse de réseaux multi-niveaux”, *Revue française de sociologie*, 48, 1, pp.93-131.
- Lazega E., Mounier L., Snijders T., Tubaro P., 2008, Réseaux et controverses: de l'effet des normes sur la dynamique des structures, *Revue Française de sociologie*, 49, 3, pp.467-498.
- Lazega E., 2011, « Pertinence et structure », *Swiss Journal of Sociology*, vol. 37, n°1, pp.127-149.
- Leccardi, C. & Ruspini, E. (Eds.), (2006). *A new youth ? Young people, Generations and Family Life*. Hampshire: Ashgate.
- Legay, A. & Marchal, N., 2007, « La réorientation professionnelle : rupture et réversibilité », *Relief échanges du Céreq*, 22, 323-337.
- Lelièvre E., Vivier G., 2001, « Evaluation d'une collecte à la croisée du qualitatif et du quantitatif, l'enquête « Biographie et entourage » », *Population*, n°6, vol.56, pp.1043-1074.
- Licoppe C., Smoreda Z., 2005, « Are Social Networks Technologically Embedded ? How Networks are Changing Today with Changes in Communication Technology », *Social Networks* 27-4, 2005, p. 317-335.
- Licoppe, C., Smoreda, Z., 2006, « Rhythms and ties : toward a pragmatics of technologically mediated sociability », in Kraut, R., Brynin, R.E., Kiesler, S., *Computers, Phones and the internet : domesticating information technology*, New-York, Oxford university press.
- Lin N., 1995, « Les ressources sociales. Une théorie du capital social », *Revue française de sociologie*, n°36, p.685-704.
- Lin N., 2001, *Social capital. A theory of social structure and action*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Longo, M.E., 2010, Entrer dans la vie professionnelle dans un contexte social incertain. Le cas des jeunes en Argentine, *Temporalités*, n°11.
- Longo, M.E., 2011, Trayectorias laborales de jovenes en Argentina. Un estudio longitudinal de las prácticas de trabajo, las disposiciones laborales y las temporalidades juveniles de jóvenes de la Zona Norte del Gran Buenos Aires, en un contexto histórico de diferenciación de las trayectorias. Thèse pour le doctorat de sociologie, Université de Provence et Université de Buenos Aires.

- Maillochon F., 2002, « Le coût relationnel de la robe blanche », *Réseaux*, 20-115, p. 52-90.
- Maillochon F., 2003, « Le jeu de l'amour et de l'amitié au lycée : le mélange des genres », *Travail, Genre et Sociétés*, 9, p.111-135.
- Maillochon F., 2009, « L'invitation au mariage. Une approche des réseaux de sociabilité du couple », *REDES*, n°16, 29 p.
- Maisonneuve J., Lamy L., *Psycho-sociologie de l'amitié*, Paris, PUF, 1993.
- Marsden, P. V. 1987, « Core discussion networks of Americans ». *American Sociological Review*, 52:122-31.
- Marsden P.V., 1988, "Homogeneity in confiding relations", *Social networks*, n°10, , p.57-76.
- Martuccelli, D., 2006, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin.
- Mead G.H., 2006, L'esprit, le soi et la société, *Le lien social*, Paris, PUF (1è éd. 1934)
- Mendez, A. (Ed.), 2010, *Processus. Concepts et méthode pour l'analyse temporelle en sciences sociales*. Louvain la Neuve : Academia Bruylant.
- Mercken, L., Snijders, T., Steglich C., Vartiainen E. and de Vries H., 2010, "Dynamics of Adolescent Friendship Networks and Smoking Behavior", *Social Networks*, 32, pp. 72-81.
- Mercklé P., 2004, *Sociologie des Réseaux Sociaux*, Paris, La Découverte.
- Merton, R. K., 1965 (1è éd.1953), *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon.
- Metton, C., *Les adolescents, leur téléphone portable et internet. Tu viens sur Msn ?*, Paris, L'Harmattan (coll. « Débats-Jeunesse »), 2009.
- Mollenhorst G., 2009, Networks in contexts. How meeting opportunities affect personal relationships, PhD, Utrecht, Ipskamp Drukkers BV.
- Monso, O., 2006, "Changer de groupe social en cours de carrière. Davantage de mobilité depuis les années quatre-vingt », *INSEE Première*, 1112.
- Morgan, D.L., Neal, M.B., Carder P., 1996, « The stability of core and peripheral networks over time », *Social Networks*, 19, p.9-25.
- Mounier, L., 1999, "A quoi peuvent servir les relations des jeunes?", *Agora*, n°17, pp.47-62.
- Paradeise C., 1980, "Sociabilité et culture de classe", *Revue Française de Sociologie*, n°21, pp.571-597
- Parsons, T. et R.F. Bales, 1956, *Family, Socialization and Interaction Process*, New York, Free Press, 422 p.
- Pasquier, D., 1999, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Pasquier, D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », n°235.
- Passeron, J.C., 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue Française de Sociologie*, 1, 31, 3-22.
- Passeron, J.C., 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.
- Paugam S., 2008, *Le lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Que Sais-Je ?.
- Paugam, S., 1991, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF.
- Petit, A., 2002, *Contes: l'universel et le singulier*, Lausanne, Editions Payot.
- Piaget J., 1977, (1è éd.1965), *Études sociologiques*, Librairie Droz, Genève.
- Piaget J., 1978, (1è éd.1932), *Le jugement moral chez l'enfant*, Bibliothèque philosophie contemporaine, Paris, PUF.
- Percheron A., 1974, *L'univers politique des enfants*, FNSP, Colin.
- Putnam, 2000, *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*, Simon & Schuster.
- Ramos E., 2002, Rester enfant, devenir adulte: la cohabitation des étudiants chez leurs parents, L'Harmattan, coll. Logiques sociales

- Roberts K., Clark C. et Wallace C., 1994, « Flexibility and Individualisation : A Comparison of Transitions into Employment in England and Germany », *Sociology, Journal of the British Sociological Association*, vol. 28, n° 1, p. 31-54.
- Rosa, H., 2010, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, Ed. La découverte.
- Rossi A., Rossi P., 1990, *Of human bonding. Parent-child relations across the life course*, New York, Aldine de Gruyter.
- Sainsaulieu, R., 1977, *L'identité au travail*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Sampson R., Laub J., 1993, *Crime in the making. Pathways and turning points through life*, Cambridge, Harvard University Press.
- Sauvageot, A., 1987, *Figures de la publicité, figures du monde*, PUF.
- Sewell, W.H., 1996, "Three temporalities : toward an eventful sociology", in T. J. McDonald (Ed.), *The historic turn in human sciences*, (p.245-280). Ann Arbor : The University of Michigan Press.
- Simmel G., 1910, "How is society possible ? », *American Journal of Sociology*, vol.16, n°3, pp. 372-391.
- Simmel G., 1950 (1<sup>è</sup> éd.1903), *The sociology of Georg Simmel*, Wolff K. (ed.), New-York, Free Press.
- Simmel G., 1981 (1<sup>è</sup> éd. 1917), *Sociologie et épistémologie*, PUF, Paris, 1981
- Simmel G., 1988 (1<sup>è</sup> éd. 1909), *Philosophie de l'amour*, Paris, Petite bibliothèque rivages.
- Simmel G., 1999 [1908], *Sociologie, Etude sur les formes de la socialisation*, Paris PUF.
- Singly F. de, 1996, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.
- Singly F. de, 2003, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin.
- Smoreda Z., « Sociabilités ordinaires, réseaux sociaux et médiations des technologies de communication », Thèse de Sociologie, Université Paris-Est, 2008.
- Steglich, C., Snijders, T., Pearson, M., 2010, "Dynamic networks and behavior: separating selection from influence", *Sociological Methodology*, 40, pp.329-393.
- Strauss A., 1992, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié.
- Tazé S., Ferrand A., 2007, « Les savoirs profanes sur le sida : des incertitudes rationnelles aux certitudes relationnelles », *Sociologie Santé*, 26, p. 31-48.
- Terhell E.L., Broese van Groenou M.I., van Tilburg T., « Network Contact Changes in Early and Later Postseparation Years », *Social Networks*, 29, 2007, p. 11-24.
- Théry I., 1998, *Couple, filiation et parenté aujourd'hui. Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*, Odile Jacob.
- Thévenot L., 2006, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Ed. La Découverte.
- Van de Velde, C., 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le Lien Social ».
- Verbrugge L.M., 1977, "The structure of adult friendship choices", *Social forces*, n°56, p.576-597.
- Weber M., 1971 (1<sup>è</sup> éd. 1922), *Economie et société*, Paris, Plon.
- Wellman, B. 1979, "The community question: The intimate networks of East Yorkers", *American Journal of Sociology*, 84:1201-31.
- Wellman, B., Wong, R.Y., Tindall, D., Nazer, N., « A Decade of Network Change: Turnover, Persistence and Stability in Personal Communities », *Social Networks*, 19, 1997, p. 27-50.
- White H., 2011, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, traduit de l'anglais et présenté par Frédéric Godart & Michel Grossetti, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, coll. « EHESS-Translation ».
- Willmott, P., 1987, *Friendship networks and social support*, London, Policy Studies Institute.